PABLO ESCOBAR MON PERE

CE QUE LA SÉRIE NARCOS NE VOUS A PAS DIT

JUAN PABLO ESCOBAR

Hugo Doc

Juan Pablo Escobar

Pablo Escobar mon père

Hugo Doc

Ouvrage dirigé par Hervé Desinge

Édition originale :
© 2014, Juan Sebastián Marroquín Santos
© 2014, Editorial Planetac Colombiana S.A.
Latin America Rights Agency – Grupo Planeta

Les photos publiées dans cet ouvrage sont la propriété
de la famille Marroquín Santos

Édition française

© 2017, éditions Hugo et Compagnie,
34-36, rue La Pérouse, 75 116 Paris

www.hugoetcie.fr

Traduction Arthur Desinge

Merci à Marie Decrème pour son aide précieuse

ISBN : 9782755631838

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

À mon fils, qui me donne la force et
l'énergie d'être un homme bon.

À ceux que j'aime tant,
à mes compagnons d'aventure.

À ma mère courageuse.

À ma sœur adorée.

À ma tendre famille.

Et à ces quelques amis qui ont surmonté la peur.

SOMMAIRE

Titre

Copyright

Introduction

Trahison

Où est parti l'argent ?

Les origines de mon père

La coke Renault

Papa Narco

L'excès

Nápoles : entre rêves et cauchemars

Le carnage du MAS

La politique : sa plus grande erreur

Mieux vaut une tombe en Colombie

La barbarie

Récits de La Catedral

Inquiet en nouant mes souliers

La paix avec les cartels

Épilogue : vingt ans d’exil

Remerciements

Introduction

En exil pendant plus de vingt ans à reconstruire le fil de ma vie, je suis resté silencieux. Il y a un temps pour tout, et ce livre, comme son auteur, avait besoin d'une période de maturation, d'autoréflexion et d'humilité. Un temps nécessaire pour que je parvienne enfin à m'asseoir et à écrire ces histoires.

Entre le jour de ma naissance et le jour de sa mort, mon père fut mon ami, mon guide, mon professeur et mon conseiller le plus précieux. Quand il était encore en vie, il arrivait parfois que je le supplie d'écrire sa véritable histoire, mais sans cesse je me heurtais à son refus : « Gregory »[1], disait-il, « il est nécessaire de finir l'histoire avant de pouvoir l'écrire. »

À sa mort j'ai juré de le venger, avant de briser cette promesse quelques minutes plus tard. Nous avons tous le droit de changer, et pendant plus de deux décennies j'ai vécu une vie placée sous le signe de la tolérance, d'une coexistence pacifique, du dialogue, du pardon, de la justice et de la réconciliation.

Ce livre ne pointe la responsabilité de personne. Au lieu de cela, il offre des réflexions sur la Colombie, le fonctionnement de sa politique et les raisons qui permettent à ce pays d'engendrer des gens tels que mon père. J'ai énormément de respect pour la vie, et c'est de ce point de vue que j'ai écrit ce livre. À l'inverse de la multitude des personnes

qui ont déjà écrit sur mon père, je n'ai aucune arrière-pensée ni dessein inavouable.

Ce livre n'a pas non plus la prétention d'apporter la vérité absolue. Il est une quête, une tentative pour moi de me rapprocher de la vie de mon père. Il n'est ni plus ni moins qu'une recherche intime et personnelle. Il s'agit de la redécouverte d'un homme, avec toutes ses vertus mais aussi ses défauts. La plupart de ces anecdotes m'ont été contées par lui quand nous étions rassemblés, blottis au coin d'un feu de camp, durant les nuits fraîches de la dernière année de sa vie. Il m'en écrivait, quand il semblait que nos ennemis étaient près de nous massacrer jusqu'au dernier.

Comme je n'étais pas toujours aux côtés de mon père, je ne connais pas toutes ses histoires. Quiconque prétend en connaître l'intégralité est un menteur. J'ai eu connaissance des anecdotes contenues dans ce livre bien longtemps après qu'elles eurent lieu. Mon père ne consultait ni moi ni personne pour prendre ses décisions. Il était de ceux qui se font leur propre avis.

Mon voyage pour en apprendre plus sur la vie de mon père m'a conduit vers des gens qui se cachaient depuis des années, et qui se sentaient enfin prêts à participer à cet effort de mémoire. Leurs contributions se sont révélées capitales pour parvenir à faire la lumière sur mes propres souvenirs et recherches personnelles. Mais, plus important encore, ils aident à ce que ces démons ne menacent pas les prochaines générations.

Nombre de « vérités » à propos de mon père sont pour beaucoup demeurées inconnues. C'est pourquoi le fait de les révéler implique un immense sens de la responsabilité, car la plupart des horribles choses dites à son sujet semblent tristement vraies. Je m'apprête à vous emmener dans l'exploration intime d'un homme qui, en plus d'être

mon père, était également à la tête de la plus grande organisation mafieuse de l'histoire humaine.

J'aimerais publiquement demander pardon à toutes les victimes de mon père. Je suis abasourdi par la violence sans précédent qui a touché tant de personnes innocentes. Je veux qu'ils sachent qu'aujourd'hui je recherche à honorer leur mémoire, de tout mon cœur.

Ce livre sera écrit avec des larmes, mais sans une once d'amertume. Il n'est pas motivé par le désir de condamnation ou de vengeance, et je ne cherche en aucun cas à justifier ou à promouvoir les actes de violence qui ont été perpétrés. Le lecteur sera probablement surpris du contenu présent dans les premiers chapitres, dans lesquels je révèle pour la première fois la rupture profonde qui me sépare de la famille du côté de mon père. Après vingt et un ans de querelles, je suis maintenant convaincu qu'un certain nombre d'entre eux ont activement contribué aux événements ayant précipité la mort de mon père.

Il n'est pas exagéré de dire que nous avons été plus durement traités par la famille de mon père que par ses pires ennemis. Envers elle, j'ai toujours agi avec amour et avec un respect inconditionnel pour les valeurs de la famille qui doivent continuer à perdurer, même dans le chaos de la guerre et la misère de la pauvreté. Dieu et mon père savent tous deux que, plus que personne, je m'évertuais à vivre cette tragédie familiale comme un pur cauchemar. Je remercie mon père pour sa franchise parfois brutale ; le destin a voulu que j'affronte l'homme qu'il était sans pour autant justifier la moindre de ses actions.

Quand j'ai demandé pardon aux enfants des politiciens assassinés Luis Carlos Galán et Rodrigo Lara Bonilla, dans le documentaire *Les Péchés de mon père*, ils me dirent : « Tu es aussi une victime. » Ma réponse demeure toujours inchangée : si je suis effectivement une victime, alors je suis la dernière d'une longue liste de Colombiens. Mon

père était responsable de son sort, de ses actions, de ses choix de vie en tant que père, en tant qu'individu et en tant que criminel ayant infligé à la Colombie et au reste du monde de profondes blessures encore vivaces aujourd'hui. Je rêve qu'un jour ces blessures guérissent et deviennent une source bienfaitrice, qui, au lieu d'inciter les gens à répéter l'histoire, leur fasse apprendre de celle-ci.

Je n'étais pas un fils aveuglément loyal. Je questionnais régulièrement les stratégies violentes de mon père de son vivant et le suppliais souvent de renoncer à la haine, de baisser les armes et de chercher une solution non violente à ses problèmes.

Toutes les personnes ayant une opinion sur la vie de mon père s'accordent sur une chose : son amour inconsidéré pour sa seule famille.

J'aimerais que l'on se souvienne de moi pour mes propres actions, et non pour celles de mon père. J'espère que le lecteur ne m'oubliera pas en lisant ces histoires, et qu'il ne me confondra pas avec lui. Car, après tout, cette histoire est aussi la mienne.

---

1. C'était le surnom affectueux que mon père avait l'habitude de me donner. Il adorait regarder des films sur Grigori Raspoutine, le guérisseur russe mystique qui possédait une effroyable influence sur la famille de Nicolas II, dernier tsar de Russie.

Au 3 décembre 1993, à l'hôtel Residencias Tequendama, nous avions la ferme intention de vivre une vie normale, au retour de l'enterrement de mon père à Medellín. Pour ma mère, ma sœur Manuela et moi-même, les dernières vingt-quatre heures avaient été les plus dramatiques de notre vie. Non seulement nous avions à endurer l'insoutenable douleur d'avoir perdu un père de famille d'une si violente manière, mais l'enterrement avait été encore plus traumatisant.

Quelques heures après qu'Ana Montes, la directrice nationale du bureau général du procureur, nous confirme personnellement la mort de mon père, nous avions contacté le cimetière Campos de Paz à Medellín. Ils refusèrent d'assurer la cérémonie funéraire, ce qui aurait aussi pu être le cas aux Jardines de Montesacro si des membres de la famille de notre avocat à l'époque, Francisco Fernández, ne détenaient le cimetière en question. Ma grand-mère Hermilda y possédait deux caveaux, aussi avions-nous décidé d'en utiliser un pour mon père et l'autre pour Álvaro de Jesús Agudelo, connu sous le surnom de « El Limón », le garde du corps tué avec lui.

Après avoir évalué les risques que l'on pourrait courir en assistant à la cérémonie, nous décidâmes pour la première fois d'aller contre un vieil ordre paternel : « À ma mort, n'allez pas à mon enterrement ; il

pourrait se passer quelque chose là-bas. » Il avait aussi insisté pour qu'on ne vienne pas déposer de fleurs ni nous recueillir sur sa tombe. Mais ma mère avait tout de même décidé d'aller à Medellín « contre les vœux de Pablo ».

« Alors nous irons tous, et advienne que pourra », dis-je. Nous louâmes un petit avion pour nous rendre à Medellín, accompagnés de deux gardes du corps assignés par le procureur général.

Après que nous eûmes atterri à l'aéroport d'Olaya Herrera, des douzaines de journalistes se ruèrent sur nous sur le tarmac, au risque de mettre sérieusement en danger leurs propres vies, alors que l'avion n'était pas encore à l'arrêt. Manuela et ma mère furent invitées à se réfugier dans un SUV de couleur rouge, pendant que ma petite amie Andrea et moi étions conduits dans un autre de couleur noire.

En arrivant aux Jardines de Montesacro, je fus agréablement surpris de voir que beaucoup de gens avaient fait le déplacement. C'était le témoignage de l'amour que portaient les classes populaires envers mon père, et j'étais touché de les entendre scander les mêmes chants que ceux qui retentissaient à l'inauguration des terrains de sport ou des cliniques dans les régions pauvres : « Pablo ! Pablo ! Pablo ! »

En un instant, des douzaines de personnes entourèrent notre véhicule pour le marteler de coups ; alors nous avançâmes à l'endroit où mon père allait être enterré. Un des gardes du corps me demanda si j'avais l'intention de sortir de la voiture, mais, connaissant le danger, je choisis de faire retraite dans le bureau du cimetière afin d'y attendre ma mère et ma sœur. Je m'étais souvenu de l'avertissement de mon père, et il m'avait semblé plus intelligent de faire un pas en arrière.

Quelques minutes après notre entrée dans le bureau, une secrétaire fit son apparition en pleurs, et totalement paniquée. Quelqu'un venait d'appeler pour annoncer une attaque. Nous sortîmes en toute hâte pour nous réfugier dans le SUV noir où nous restâmes jusqu'à la fin des

funérailles. J'étais là, à une vingtaine de mètres, dans l'impossibilité d'assister à la cérémonie, incapable de dire un dernier au revoir à mon père.

LE 19 DÉCEMBRE 1993, DEUX SEMAINES APRÈS la mort de mon père, nous recevions un appel venant de Medellín : mon oncle Roberto Escobar avait été victime d'une tentative d'assassinat dans la prison de sécurité maximale d'Itagüí.

À l'époque, nous étions encore séquestrés sous haute surveillance au vingt-neuvième étage de l'hôtel Residencias Tequendama à Bogotá. Inquiets, nous avons essayé d'en savoir plus, mais personne ne voulait nous dire quoi que ce soit. À la télévision, les informations rapportaient que Roberto avait ouvert une enveloppe venant de l'inspecteur général, et que celle-ci avait explosé, lui causant de graves blessures aux yeux et à l'abdomen. Le lendemain, mes tantes nous appelèrent pour nous dire que la Clínica Las Vegas, où mon oncle avait été transporté d'urgence, ne possédait pas le matériel ophtalmologique nécessaire à son opération. Et, comme si ce n'était pas assez, il y avait aussi des rumeurs selon lesquelles un commando armé viendrait finir le travail sur son lit d'hôpital.

Ma famille décida de transférer Roberto à l'hôpital militaire de Bogota, qui non seulement était mieux équipé, mais qui offrait également la sécurité dont il avait besoin. Ma mère dépensa trois mille dollars pour louer un avion ambulancier, et nous décidâmes avec mon oncle Fernando, le frère de ma mère, de lui rendre visite après avoir eu confirmation de son arrivée.

En sortant de l'hôtel, nous découvrîmes de façon surprenante que les agents du Corps technique d'investigation (CTI), la division du procureur général chargée de notre protection depuis le mois de novembre, avaient été remplacés ce jour-là, et sans préavis, par des

agents de la SIJIN : la section d'investigation criminelle. Je n'en dis mot à mon oncle, mais je sentais que quelque chose de grave allait se passer. Dans d'autres parties du bâtiment, diverses factions étaient chargées de notre sécurité : il y avait la DIJIN (Central Directorate of the Judicial Police and Intelligence) et le DAS (Administrative Department of Security). À l'extérieur, c'était l'armée colombienne qui veillait à notre sécurité.

Deux heures après notre arrivée à l'hôpital, un médecin demanda l'autorisation à un membre de la famille de Roberto de lui retirer les deux yeux, qui avaient été très endommagés par l'explosion. Nous refusâmes de signer et demandâmes au spécialiste de faire tout son possible pour préserver la vision de Roberto, quel qu'en fût le coût, et même si les chances de succès étaient quasi inexistantes. Nous offrîmes en plus de faire venir le meilleur ophtalmologue.

Quelques heures plus tard, Roberto fut déplacé, encore inconscient, du service d'urgence dans une chambre gardée par un membre du pénitencier national. Son visage, son abdomen et sa main gauche étaient bandés.

Nous attendîmes patiemment son réveil. Encore drogué par les médicaments, il disait parvenir à distinguer des teintes de lumière et d'ombre, sans pouvoir pour autant définir de formes.

Après avoir vu qu'il reprenait peu à peu ses esprits, je lui fis part de mon anxiété. S'ils s'en étaient pris à la vie de Roberto après la mort de mon père, il ne faisait nul doute que ma mère, ma sœur et moi étions les prochains sur la liste. En désespoir de cause, je lui demandai si mon père possédait un hélicoptère caché que nous puissions utiliser pour nous échapper. Durant notre conversation, continuellement interrompue par des médecins et des infirmières qui faisaient leurs rondes, je n'arrêtais pas de demander à Roberto ce que nous devions

faire pour échapper à la menace que représentaient les ennemis de mon père.

Il resta silencieux pendant un moment avant de me demander de prendre un stylo et un bout de papier.

« Écris ceci, Juan Pablo : “A.A.A.”, et apporte-le à l’ambassade des États-Unis. Demande-leur de l’aide et dis-leur que tu viens de ma part. »

Alors que je mettais le papier dans ma poche, le chirurgien de Roberto entra et nous dit son optimisme, et qu’il avait fait tout son possible pour sauver les yeux de mon oncle. Nous le remerciâmes en faisant mine de partir quand celui-ci nous demanda de rester à l’hôpital.

« Je ne comprends pas, pourquoi ça ?

– Votre garde rapprochée n’est pas encore là », dit-il.

Il n’en fallut pas plus pour me rendre paranoïaque, car si ce dernier avait été au bloc opératoire durant tout ce temps, il n’y avait aucune raison pour qu’il connaisse notre situation en matière de sécurité.

« Je suis un homme libre, Docteur. Ou bien suis-je retenu prisonnier ici ? demandai-je.

– Je compte partir d’ici coûte que coûte. Je pense que quelqu’un a prévu de me tuer aujourd’hui. Ils ont fait remplacer les agents du CTI en charge de notre sécurité.

– Vous êtes ici sous notre protection, et aucunement en état d’arrestation. Nous sommes responsables de votre sécurité dans cet hôpital militaire, et nous pouvons uniquement vous livrer au service de sécurité gouvernemental.

– Ces personnes soi-disant responsables de ma sécurité sont les mêmes qui viennent pour me tuer, insistai-je. Soit vous m’aidez en m’autorisant à quitter cet hôpital, soit je m’en échappe par mes propres

moyens. Je ne vais certainement pas monter en voiture avec les personnes qui en veulent à ma vie. »

Le médecin dut voir la peur se dessiner sur mon visage. Il accepta silencieusement de signer mon ordre de sortie, et Fernando et moi retournâmes furtivement à la Residencias Tequendama, préférant repousser notre visite à l'ambassade le lendemain.

Levés de bonne heure, nous nous dirigeâmes vers la chambre où les agents chargés de notre sécurité avaient leurs quartiers. Après avoir dit bonjour à l'agent désigné « A1 », je lui demandai une escorte pour me rendre à l'ambassade américaine.

« Pourquoi allez-vous là-bas ? voulut-il savoir.

– Je n'ai pas à vous le dire. Allez-vous nous fournir votre protection ou dois-je vraiment appeler le procureur général pour lui dire que vous refusez de nous porter assistance ?

– Je n'ai pas assez d'hommes pour vous escorter pour l'instant, dit A1, énervé.

– Comment est-ce possible, alors même qu'une quarantaine d'agents gouvernementaux assignés vingt-quatre heures sur vingt-quatre avec des véhicules à disposition sont chargés de notre protection ?

– Vous pouvez y aller si vous le souhaitez, mais je ne vous protégerai pas. Et vous devrez signer un document pour nous dégager de toute responsabilité.

– Amenez-le-moi, je le signerai. »

L'agent partit dans une autre chambre pour chercher un bout de papier, et nous profitâmes de ce moment pour nous ruer en bas de l'hôtel et commander un taxi afin de nous rendre à l'ambassade américaine. Il était huit heures du matin, et à cette heure-là beaucoup de gens faisaient la queue pour obtenir un visa.

Je me frayai anxieusement un chemin à travers la queue, expliquant aux gens que je n'étais pas là pour un visa. En arrivant à la cabine d'entrée, je sortis le bout de papier marqué d'un triple A pour le coller contre la vitre pare-balles et crasseuse. En un instant, quatre hommes musclés apparurent et commencèrent à nous photographier. Je ne dis mot, puis l'un d'eux nous commanda de le suivre.

Ils ne me demandèrent ni mon nom ni mes papiers d'identité, ni ne me fouillèrent ou ne me firent passer par le portail de sécurité. Le triple A de Roberto était certainement une espèce de sauf-conduit. J'étais terrifié. Voilà sans doute pourquoi je ne m'étais même pas posé la question de savoir quel genre de contact le frère de mon père entretenait avec le gouvernement des États-Unis.

J'étais sur le point de m'asseoir quand un homme aux cheveux poivre et sel à l'air sévère fit son apparition. « Je m'appelle Joe Toft, directeur de la brigade antidrogue (DEA) en Amérique du Sud. Venez avec moi. » Il m'emmena dans un bureau voisin et me demanda sans détour ce que j'étais venu faire à l'ambassade.

« Je suis venu ici pour vous demander de l'aide car ils sont en train de tuer toute ma famille. Mon oncle Roberto m'a dit de vous dire qu'il m'envoie.

– Mon gouvernement ne peut vous garantir aucune forme d'assistance », dit Toft d'un ton sec et distant. « Le mieux que je puisse faire est de recommander à un juge de mon pays d'évaluer la possibilité de vous offrir résidence aux États-Unis en échange de votre coopération.

– Quel genre de coopération ? Je ne suis pas encore légalement adulte », répondis-je, n'ayant que dix-sept ans à l'époque.

« Je vous assure que vous pouvez énormément nous aider… Avec des informations.

– Des informations ? Sur quel sujet ?

– Sur les fichiers de votre père.

– En le tuant vous avez tué ces fichiers.

– Je ne comprends pas », dit le directeur.

« Oui, le jour où vous avez contribué à la mort de mon père… Ses fichiers étaient dans sa tête, et il est mort. Il gardait tout en mémoire. Les seules choses qu'il conservait sur papier étaient les numéros de plaques d'immatriculation ou les adresses de ses ennemis du Cartel de Cali, et la police colombienne est en possession de ces documents depuis maintenant un certain temps.

– Eh bien, c'est le juge qui sera en mesure de décider si oui ou non vous êtes autorisé à aller aux États-Unis ; donc, vous devrez le convaincre.

– Alors nous n'avons rien de plus à discuter, Monsieur. Je vais m'en aller à présent. Merci pour tout », répondis-je au directeur de la brigade antidrogue qui me dit sobrement au revoir en me donnant sa carte de visite. « Si vous vous souvenez de quoi que ce soit, n'hésitez pas à m'appeler. »

Mille questions me traversaient la tête tandis que je quittais l'ambassade américaine. Ma surprenante rencontre avec le directeur de la brigade des stupéfiants en Amérique latine n'avait en rien amélioré notre situation précaire, mais elle révélait quelque chose que nous ignorions : mon oncle Roberto était en contact rapproché avec les Américains, c'est-à-dire les mêmes gens qui avaient offert trois semaines auparavant cinq millions de dollars pour la capture de mon père, et ceux-là mêmes qui avaient envoyé leur machine de guerre en Colombie pour aider à le chasser.

Il était dur pour moi de croire que le propre frère de mon père puisse travailler avec son ennemi numéro un. Mais, cette idée en engrangeant une autre, j'en vins à me demander si Roberto, le gouvernement américain et le groupe *vigilante* Los Pepes (dont le nom

est dérivé de la phrase « Les Persécutés par Pablo Escobar ») pouvaient avoir formé une alliance pour mettre mon père hors d'état de nuire. Cette théorie n'était pas si farfelue et nous fit réévaluer les événements sous un nouvel angle.

À l'époque où nous nous cachions avec mon père dans une maison de campagne dans la région vallonnée de Belén à Medellín, le fils de Roberto, Nicolás Escobar Urquijo, avait été kidnappé. L'après-midi du 18 mai 1993, il avait été enlevé et emmené de force dans un restaurant appelé Catíos entre les villages de Caldas et d'Amagá dans la région d'Antioquia.

Nous envisagions le pire car, à l'époque, Los Pepes avait déjà attaqué plusieurs membres de la famille de mon père et de ma mère. Fort heureusement, l'histoire prit fin en quelques heures. Vers dix heures du soir, les kidnappeurs libérèrent Nicolás indemne près de l'hôtel InterContinental de Medellín.

À force de nous cacher, nous avions de moins en moins de contacts avec le reste de la famille, en sorte que le kidnapping de Nicolás passa aux oubliettes ; mais je me souviens que mon père et moi-même nous étions demandé comment il avait fait pour s'en sortir sans encombre. Dans la dynamique de cette guerre entre mon père et Los Pepes, ainsi que tous ceux qui voulaient tuer mon père, un enlèvement était généralement une sentence de mort. Comment avait-il été sauvé ? Qu'avaient reçu Los Pepes en échange de sa libération seulement quelques heures après son enlèvement ? Il semblait crédible que Roberto ait décidé de passer un pacte avec les ennemis de mon père en échange de la vie de son fils.

J'ai eu confirmation de cette alliance en août 1994, c'est-à-dire huit mois après ma visite à l'ambassade américaine. Ma mère, ma sœur Manuela, Andrea et moi partîmes voir ce qu'il restait de notre domaine familial de Nápoles, qui avait été laissé en ruine depuis la fuite de mon

père. Le procureur général nous avait donné la permission de nous y rendre pour que ma mère rencontre un puissant baron de la drogue afin de transférer certains biens immobiliers de mon père. Une après-midi, alors que nous nous promenions dans la propriété, nous reçûmes un coup de fil de ma tante paternelle, Alba Marina Escobar, qui nous dit avoir besoin de nous rencontrer pour discuter d'un problème urgent.

Nous acceptâmes instamment, car, dans notre famille, l'utilisation du mot « urgent » voulait dire que la vie d'une personne était en danger. Elle arriva au domaine le soir sans aucun bagage. Nous la reçûmes dans l'ancienne maison de l'intendant, qui était le seul bâtiment à avoir survécu aux ravages de la guerre. Les agents du gouvernement chargés de notre protection attendaient dehors alors que nous nous dirigions vers la salle à manger où ma tante se servit un bol de ragoût. Elle s'apprêtait à nous dire quelque chose que seuls ma mère et moi étions en droit de savoir.

« J'ai un message à vous transmettre de la part de Roberto », commença-t-elle.

« Que se passe-t-il ? », demandai-je de manière anxieuse.

« Il est très excité car il existe une chance pour que vous ayez tous des visas pour les États-Unis.

– C'est fantastique. Comment s'est-il débrouillé ? », demandâmes-nous. Son visage prit soudain une teinte plus sévère.

« Ils ne vous les donneront pas tout de suite. Il y a quelque chose que vous devrez faire avant ça », dit-elle. Le ton de sa voix avait fini par engendrer en moi un certain malaise. « C'est simple. Roberto parlait à la brigade des stupéfiants (DEA) et ils lui ont demandé une faveur en échange de vos visas. Tout ce que vous devez faire est d'écrire un livre sur n'importe quel sujet, à partir du moment où celui-ci mentionne un contact entre ton père et Vladimiro Montesinos, le

chef du service des renseignements du Pérou. De plus, tu devras préciser avoir vu Fujimori ici à la résidence de Nápoles, en train de parler avec ton père, et que Montesinos est arrivé en avion. Le reste du livre n'a aucune espèce d'importance… »

« Je ne suis pas sûr que ce soit une si bonne idée que ça, Tantine », l'interrompis-je.

« Comment ça ? Vous ne voulez pas vos visas ?

– Que la DEA me demande de dire quelque chose de vrai et que je me sente en droit de le dire, c'est une chose, mais que l'on me demande de mentir afin de servir leurs desseins perfides en est une autre.

– Tout à fait, Marina », continua ma mère. « Ce qu'ils demandent n'est pas si simple. Comment sommes-nous censés justifier ces mensonges ?

– Qu'importe ? Vous ne voulez pas vos visas ? Vous ne connaissez ni Montesinos ni Fujimori, alors en quoi cela vous importe de mentir à leur sujet ? Vous voulez vivre en paix, n'est-ce pas ? Ces gens nous ont dit que la DEA serait très reconnaissante envers vous et qu'ils ne laisseraient personne vous importuner aux États-Unis à partir de ce moment-là. Ils vous offrent également la possibilité de prendre de l'argent avec vous et de vous en servir sans l'intervention du gouvernement.

– Marina, je ne veux pas être mêlée à de nouveaux problèmes en disant des choses qui ne sont pas vraies », dit ma mère.

« Pauvre Roberto, il remue ciel et terre pour vous aider, et à la première opportunité qu'il obtient vous refusez tous les deux. »

Énervée, Alba Marina quitta Nápoles le soir même. De retour à Bogotá, quelques jours après notre rencontre, je reçus un appel de ma grand-mère Hermilda qui était à New York avec Alba Marina. Après nous avoir expliqué y être pour faire du tourisme, elle me demanda si

je voulais qu'elle me ramène quelque chose de la ville. Assez naïf pour ne pas relever l'importance du fait que ma grand-mère fût aux États-Unis, je lui demandai d'acheter quelques bouteilles d'eau de Cologne qui n'étaient pas disponibles en Colombie.

Je me sentais troublé après avoir raccroché le téléphone. Comment ma grand-mère pouvait-elle se trouver aux États-Unis moins d'un an après la mort de mon père, alors qu'aux dernières nouvelles les visas de tous les membres de la famille Escobar et Henao avaient été annulés ? Ce n'était que le dernier d'une série d'événements dans lesquels mes proches semblaient tisser des liens avec les ennemis de mon père. Mais, distraits dans notre désir de garder la vie sauve, nous avons laissé le temps passer sans explorer plus précisément nos suspicions à leur égard.

Quelques années plus tard, alors que nous étions en exil en Argentine, nous restâmes bouche bée en regardant le journal télévisé. En effet, Alberto Fujimori, le président du Pérou, avait fui au Japon et envoyé sa démission par fax. Une semaine avant les faits, le magazine *Cambio* avait publié un entretien dans lequel Roberto clamait que mon père avait donné un million de dollars pour la campagne présidentielle de Fujimori en 1989. Il disait aussi que l'argent avait été transféré grâce au concours de Vladimiro Montesinos, qui, précisait-il, s'était rendu à la résidence Nápoles de nombreuses fois. Mon oncle ajoutait que Fujimori avait promis, une fois président, de faciliter le trafic de drogue au Pérou pour le compte de mon père. À la fin de l'entretien, Roberto avouait ne pas avoir de preuves de ses déclarations, car prétendait-il, le cartel n'avait laissé nulle trace de ses activités illégales.

Quelques semaines plus tard, le livre de Roberto Escobar *Mon frère Pablo* était en librairie. Ce livre de 186 pages édité par Quintero Editores avait pour but de « recréer » la relation entre mon père, Montesinos et Fujimori. En l'espace de deux chapitres, Roberto décrit

la visite de Montesinos à Nápoles, son présumé trafic de cocaïne avec mon père, la livraison d'un million de dollars pour la campagne de Fujimori, le coup de fil du nouveau président élu pour remercier mon père, et l'offre d'un partenariat en échange de l'aide financière que mon père lui aurait fournie. Une phrase située à la fin du chapitre a retenu mon attention : « Montesinos sait que je sais. Et Fujimori sait que je le sais aussi. Voilà la raison qui a précipité leur chute politique. » Roberto prétendait avoir assisté à des événements dont ma mère et moi ne connaissions pas même l'existence et dont nous n'avions encore moins été témoins.

Je ne sais pas avec certitude si le livre de Roberto était celui que ma tante suggérait que l'on écrivît pour obtenir nos visas américains. Tout ce que je sais à ce sujet, je l'ai découvert par hasard, l'hiver 2003, quand je reçus un coup de fil d'un journaliste étranger auquel je m'étais déjà ouvert de certaines suspicions.

« Je dois vous raconter quelque chose qui vient de m'arriver, et cela ne peut pas attendre demain ! », dit le journaliste.

« Je vous écoute, que s'est-il passé ? »

– Je viens de déjeuner ici à Washington avec deux anciens agents de la DEA ayant participé à la traque de votre père. Je les rencontrais pour évoquer la possibilité que vous et les deux agents participiez à une émission télévisée américaine sur la vie et la mort de votre père.

– Très bien, mais que s'est-il passé ? », répétai-je.

« Ils en connaissent beaucoup sur le sujet, et de fil en aiguille j'ai fini par leur confier votre théorie sur la traîtrise de votre oncle. Et il semblerait que vous aviez raison ! »

Bien sûr que j'avais raison. Comment pourrait-on expliquer autrement que nous étions les seuls membres de la famille de Pablo Escobar à vivre en exil ?

Où est parti l'argent ?

Après les funérailles de mon père, nous réalisâmes très vite qu'au lieu de trouver la paix que nous désirions tant, nos vies allaient plonger dans une frénésie quotidienne sans repos. En plus de notre profond chagrin lié à la perte de mon père, les agents secrets qui nous suivaient partout et les douzaines de journalistes qui se tenaient constamment en embuscade nous indiquaient que notre captivité dans cet hôtel du centre de Bogotá allait être des plus agitée.

Le manque d'argent devint un problème presque immédiatement. Mon père n'était plus de ce monde et nous n'avions personne vers qui nous tourner pour chercher de l'aide.

Nous résidions dans cet hôtel haut de gamme de Bogotá depuis le 29 novembre, et pour réduire les risques au maximum nous louions tout le vingt-neuvième étage alors même que nous n'occupions que cinq chambres. Nos difficultés financières devinrent encore plus graves à la mi-décembre, quand l'hôtel nous envoya la première facture pour l'hébergement et la nourriture, qui, à notre surprise, incluait aussi l'addition de l'équipe de sécurité gouvernementale. La somme était astronomique en raison de la quantité impressionnante de nourriture et de boisson qu'ils avaient commandée – des crevettes, du homard, des ragoûts de fruits de mer, des pièces de viande coûteuses ainsi qu'un

nombre incalculable d'alcools forts, en particulier du whisky. C'est comme s'ils l'avaient fait exprès.

Nous payâmes l'addition, mais nos ennuis d'argent s'empiraient encore et encore sans aucune solution à l'horizon. Un jour, mes tantes Alba Marina et Luz María, ainsi que Leonardo son mari, et leurs trois enfants – Leonardo, Mary Luz et Sara – vinrent à l'hôtel. Nous ne les voyions pas souvent et n'étions pas très proches ; il n'empêche que nous étions ravis de leur visite. Ma sœur cadette avait enfin quelqu'un avec qui elle pouvait jouer aux poupées – après quasiment une année entière à rester cachée à l'intérieur, avec l'interdiction formelle de s'approcher des fenêtres, sans jamais savoir où elle était et sans comprendre pourquoi elle était constamment entourée d'une vingtaine d'hommes armés jusqu'aux dents.

Une fois assis autour de la table à manger et après avoir décrit les tourments que nous avions traversés ces dernières semaines, ma mère leur fit part de nos problèmes d'argent. Une longue discussion s'ensuivit, et la compassion et la générosité que ma tante Alba Marina affichait en écoutant notre récit me firent penser qu'elle était la personne susceptible de pouvoir nous aider. En effet, j'avais besoin qu'elle récupère une quantité d'argent inconnue que mon père avait cachée dans deux planques distinctes situées à la propriété que nous appelions la « maison bleue ». Il était temps d'aller chercher cet argent afin d'obtenir une certaine sécurité financière.

Alors que je changeais de place pour m'asseoir à côté d'elle, je me rappelai soudain que l'appartement était encore sous le contrôle de la police qui avait non seulement mis nos téléphones sur écoute, mais qui avait aussi probablement installé des micros partout autour de nous. Je les avais cherchés de nombreuses fois en déconstruisant les lampes, les téléphones, les meubles ou toutes sortes d'objets. J'avais aussi fouiné

dans le compteur électrique, provoquant par mégarde un court-circuit qui avait entraîné une panne d'électricité dans tout l'étage.

Je décidai donc de lui souffler mon secret à l'oreille. J'allumai d'abord le poste de télévision, montai le volume, avant de le lui dire.

Une nuit, alors que nous étions reclus, cachés dans la maison bleue, mon père avait décidé de faire le point sur ses finances. Alors que tout le monde était endormi, il m'emmena voir les deux cachettes qu'il avait construites dans la maison. Il me montra les boîtes où l'argent liquide était caché en me disant que seuls lui, moi et son homme de main appelé « Fatty » en connaissions l'existence. Il précisa ensuite que ma mère, ma sœur et surtout mes oncles et tantes ne devaient jamais apprendre ce secret. Selon ses dires, il y avait dans les deux cachettes assez d'argent pour gagner la guerre et nous remettre sur pieds. C'était la raison pour laquelle nous devions gérer cet argent avec précaution. Il me dit aussi qu'il avait envoyé six millions de dollars à mon oncle Roberto : trois pour ses dépenses en prison et trois autres à garder pour nous, au cas où nous en aurions besoin. Si quelque chose venait à arriver à mon père, Roberto avait pour instruction formelle de nous donner l'argent.

Une fois mon récit fini, j'en vins directement à l'essentiel :

« Tata, est-ce que tu pourrais aller à Medellín pour prendre l'argent planqué dans ces deux cachettes ? Nous ne pouvons demander à personne d'autre, et nous ne pouvons y aller nous-mêmes. »

Alba Marina avait la réputation d'être une femme forte, et elle accepta immédiatement. Je lui révélai donc l'emplacement exact des deux cachettes, l'une dans le salon près de la cheminée, et l'autre derrière un mur de l'arrière-cour où séchaient les vêtements. Je lui dis de n'en parler à personne ; de s'y rendre seule, la nuit, en utilisant de préférence la voiture de quelqu'un d'autre, en faisant un détour et de

vérifier dans le rétroviseur que personne ne la suive. Enfin, j'écrivis une lettre à Fatty autorisant ma tante à déplacer l'argent.

Après lui avoir donné les instructions, je lui demandai si cela l'effrayait.

« Je ne me laisserai pas intimider. Où qu'il soit, je trouverai cet argent », dit-elle avec fermeté.

Trois jours plus tard, ma tante était de retour à l'hôtel avec sa mine des mauvais jours. Je devinai tout de suite que quelque chose n'allait pas. Je demandai les clés d'une des chambres vides de notre étage pour m'entretenir seul avec elle.

« Juan Pablo, il n'y avait rien de plus qu'un petit peu d'argent dans la maison bleue », dit-elle précipitamment.

Décontenancé, je restai silencieux durant quelques minutes. Je ne doutais pas de son histoire et je dirigeai toute ma rage envers Fatty, le garde qui avait probablement volé l'argent des cachettes.

De nombreuses questions restaient encore sans réponses sur la disparition de cet argent, mais nous devions nous taire car aucun élément ne nous permettait de contester la version de ma tante. Je n'avais aucune raison de douter d'elle puisque j'avais moi-même été témoin à plusieurs reprises de sa loyauté envers mon père.

Tout compte fait, nos problèmes d'argent étaient loin d'être réglés.

À la mi-mars de l'année 1994, c'est-à-dire trois mois après notre déménagement à la Residencias Tequendama, nous louâmes un grand appartement à deux étages dans le quartier de Santa Ana pour réduire les coûts. Non seulement nous avions des problèmes d'argent, mais nous étions toujours en danger, donc sous la protection constante des agents de la DIJIN, SIJIN, de la DAS et de la CTI.

Sans l'argent des cachettes, notre situation devenait préoccupante ; ainsi, nous décidâmes de demander à mon oncle et ma tante les trois

millions de dollars que mon père avait demandé à Roberto de garder pour nous.

Nous supposions qu'ils avaient déjà dépensé une bonne partie de l'argent. Au moment de la leur réclamer, leur réponse fut des plus rapide. Ma grand-mère Hermilda et les frères et sœurs de mon père, à savoir Gloria, Alba Marina, Luz María et Argemiro, vinrent nous rendre visite à notre appartement de Santa Ana une après-midi. Pour empêcher les gardes installés au rez-de-chaussée d'entendre notre conversation, nous nous étions rassemblés au premier étage dans la chambre de ma mère.

Ils sortirent alors plusieurs feuilles de papier qui avaient été déchirées d'un carnet, comme si nous traitions les comptes d'une petite boutique de quartier. Les feuilles dressaient la liste des dépenses des derniers mois : trois cent mille dollars pour meubler le nouvel appartement de ma tante Gloria, quarante mille dans un taxi en guise d'investissement financier, et un nombre incalculable de dépenses faites par mon grand-père Abel comme le salaire du majordome, les réparations de la voiture, ou l'achat d'une nouvelle voiture pour en remplacer une qui avait été confisquée, et bien d'autres encore.

C'était comme s'ils cherchaient à justifier la manière dont Roberto avait gaspillé les trois quarts de l'argent que mon père lui avait confié.

Roberto n'était prêt à honorer sa parole que sur la quantité d'argent restant.

Irrité, je questionnai les dépenses, qui me semblaient tout à fait outrancières, focalisant mon argumentation sur le coût de l'ameublement de chez ma tante. Elle apparut soudainement troublée et me demanda si elle n'avait tout simplement pas le droit de remplacer les choses qu'elle avait perdu durant la guerre. Malgré son caprice je savais que les comptes avaient été trafiqués. Il n'était pas possible que le mobilier coûte plus que l'appartement en lui-même.

Pour lui venir en aide, Alba Marina jura que Roberto n'avait pas gaspillé l'argent.

Je leur dis enfin ne pas être convaincu par leurs chiffres, et cet entretien avec ma grand-mère et les frères et sœurs de mon père finit sur une note acide. Il était clair que nous n'allions pas récupérer notre argent.

Alors que je méditais sur notre situation, je finis par me rendre compte de quelque chose. Depuis des semaines nous recevions des menaces de la part d'une trentaine de prisonniers qui avaient travaillé pour mon père et qui avaient été laissés pour compte depuis sa mort. Je savais que la seule manière de convaincre Roberto de céder une partie de l'argent était de le forcer à le donner aux prisonniers.

D'après mes calculs, il y avait assez d'argent pour qu'ils tiennent un an. Selon moi, c'était un engagement que nous étions tenus de respecter envers ceux qui avaient aidé mon père dans sa guerre et qui encouraient de longues peines de prison. Mon père disait souvent que l'on ne peut pas juste abandonner les gens à leur sort quand ils sont en prison : c'est là qu'ils ont le plus besoin d'aide. Quand ses hommes lui disaient par exemple : « Patron, ils ont eu Untel ou Untel », il envoyait systématiquement des avocats pour défendre l'homme en question et s'assurait que sa famille reçoive de l'argent. C'est ainsi que mon père traitait n'importe quelle personne qui tombait en l'aidant à accomplir ses méfaits. De fait, pour éviter plus de problèmes venant des prisons, nous demandâmes à Roberto d'utiliser l'argent restant pour aider ces hommes et leurs familles.

Mais toute cette affaire semblait être née sous une mauvaise étoile. La distribution de l'argent était un véritable casse-tête et contribuait à ne tendre que davantage nos relations avec la famille.

Des semaines après notre fameux rendez-vous, les nouvelles que nous recevions des prisons n'étaient guère rassurantes. L'une d'elles

suggérait que ma grand-mère Hermilda avait rendu visite à plusieurs prisonniers en prétendant que c'était Roberto qui leur fournissait l'argent.

Je savais ce que j'avais à faire. Je devais envoyer des lettres aux prisons pour dire la vérité aux hommes de mon père.

Mais bientôt, et malgré mes efforts, les problèmes recommencèrent car les prisonniers ne recevaient plus d'argent de la part de Roberto. Plusieurs d'entre eux se plaignaient de n'avoir aucun moyen de nourrir ou de protéger leurs familles alors même qu'ils avaient « tout donné pour le boss », dénonçant du même coup notre ingratitude. Roberto avait dû rejeter la faute sur nous. Embarrassé, j'appelai Roberto qui me dit sans remords que l'argent n'avait duré que cinq mois.

Le message venant des prisons étant menaçant, je leur répondis en expliquant que l'argent qu'ils recevaient ne venait pas de mon oncle mais bien de mon père : « Tous vos salaires, vos avocats, ainsi que vos repas ont jusqu'à maintenant été payés avec l'argent de mon père et non celui de Roberto, soyons bien clairs… Ce n'est pas notre faute si Roberto a dépensé tout cet argent. Quand il nous a avoué qu'il n'y avait plus un centime, il a prétendu que ma tante Gloria avait tout dépensé, mais on n'a jamais su vraiment où était véritablement parti cet argent. »

Roberto dut être mis au fait de ce qu'il se passait, car, plusieurs jours après l'envoi de ma lettre, il écrivit une lettre à ma mère pour la fête des Mères. La lettre manuscrite avait clairement pour but de justifier son comportement par l'assassinat auquel il avait échappé au mois de décembre. « Tata », disait-il en utilisant le surnom de ma mère, « je ne suis plus le même homme que j'étais auparavant. Les événements que je traverse me pèsent énormément. Bien que j'aille mieux, je viens de passer cinq mois de souffrance entre la perte de mon frère et mon expérience proche de la mort. N'écoute pas les ragots, il

existe beaucoup de gens qui ne nous aiment pas. Il y a tant de choses que j'aimerais te dire, mais ma situation me déprime énormément. »

Nos querelles familiales sur notre incapacité à payer les prisonniers avaient fini par parvenir aux oreilles d'Iván Urdinola, un des capos du cartel de Norte del Valle, que ma mère avait rencontré plusieurs fois à la prison de Bogotá La Modelo, quand les cartels colombiens essayaient de rétablir l'ordre après la mort de mon père. Par une lettre signée de son nom, Urdinola envoya un message à ma mère sur un ton cordial, mais autoritaire :

« Señora, je vous envoie cette lettre pour vous demander de clarifier les mésententes avec la famille Escobar. Que Roberto n'ait pas l'argent n'est pas la faute des hommes de Pablo. Aidez-les, s'il vous plaît, vous qui incarnez désormais la plus grande figure d'autorité de cette famille. Vous continuerez à avoir des problèmes tant que ce ne sera pas résolu. »

Mais ce n'était pas fini. Le 19 août 1994 au matin, j'étais allongé dans mon lit quand nous reçûmes un fax qui me glaça le sang. Il s'agissait d'une lettre signée par tous les hommes qui avaient travaillé pour mon père et qui étaient maintenant retenus à la prison de haute sécurité d'Itagüí ; la lettre contenait de sérieuses accusations envers Roberto :

« Doña Victoria, sincères salutations à vous et vos enfants Juancho et Manuela. Nous vous envoyons cette lettre dans le but d'éclaircir certaines rumeurs répandues par Señor Roberto Escobar. Nous nous adressons à vous après avoir compris qu'il envoyait sa sœur dans l'idée de faire tomber votre fils.

« Nous voulions vous faire savoir aussi que Roberto continuerait ainsi à moins que certaines déclarations ne soient rétractées. Notre position est claire : aucun de nous ne veut participer à ce jeu d'abus et

de tromperie. Nous ne voulons de conflit avec personne ; nous cherchons juste à vivre en paix.

« S'il parvenait à ses fins, ce serait de son propre et seul concours. Nous avons été fermes avec lui, comme nous le serons avec vous. »

La lettre était signée par de nombreux hommes de mon père : Giovanni Lopera, connu sous le nom de « Supermodel », mais aussi « Comanche », « Mystery », « Tato », Avendaño », « The Claw », « Polystyrene », « Fatty » Lambas, Valentín de Jesús Taborda et William Cárdenas.

J'étais inquiet après avoir lu ces noms ; aussi décidai-je de dire à Gustavo de Greiff, l'avocat général de Colombie, de contrecarrer tous les plans de mon oncle. Je n'avais d'autre option que de mettre un holà aux subterfuges de mon oncle et d'éviter les pierres qu'il me lançait au visage. De Greiff vint à ma rencontre avec notre avocat, Fernández, et je leur exprimai mes inquiétudes sur l'existence d'un stratagème cherchant à me faire jeter en prison. Je l'informai également que deux des prisonniers à Itagüí n'avaient pas signé la lettre : Juan Urquijo et « Ñeris », et qu'ils s'étaient associés à Roberto pour récupérer des supposées créances liées au trafic de drogue. Roberto ne s'attendait pas à ce que nous trouvions les moyens et le courage de lui faire front.

Alors que nous sortions à peine de cette épreuve, un événement survint et donna sa pleine mesure à ce proverbe : « L'huile comme la vérité nagent au-dessus de tout. »

Un soir de septembre vers onze heures du soir, un agent de la SIJIN nous héla de la rue à notre appartement de Santa Ana pour nous dire qu'un homme s'identifiant lui-même comme Fatty venait d'arriver et cherchait à nous rencontrer, sans pour autant consentir à donner son véritable nom et sa carte d'identité, comme l'aurait exigé le protocole pour toute personne désirant nous parler.

L'officier était intraitable sur le protocole, ce qui ne me surprenait pas. Où que nous fussions, dans nos appartements de Medellín, à la Résidencias Tequendama ou encore à Santa Ana à Bogotá, nous savions que les agents chargés de notre protection avaient secrètement pour mission de reconnaître les gens de notre bord.

La véritable surprise venait du fait que l'homme en question n'était autre que celui qui avait pour charge de surveiller l'argent de mon père, celui-là même que j'avais accusé d'avoir volé le liquide caché à la maison bleue. « S'il a les nerfs pour venir me voir à cette heure du soir, alors je vais lui parler de l'argent qui a disparu », m'étais-je dit. Je réussis à convaincre l'agent de laisser entrer Fatty sans qu'il montre de papiers d'identité, au prix de ma propre vie.

En arrivant devant moi, Fatty me prit dans ses bras et se mit à pleurer.

« Juancho, mon frère, dit-il, c'est si bon de te voir. »

Je ne pouvais cacher ma surprise : l'accolade de cet homme et ses larmes semblaient sincères. Qui plus est, il était habillé comme il l'avait toujours été, avec ses habits ordinaires et ses vieilles baskets. Il n'avait en rien l'air d'un homme qui, quelques mois avant, avait volé une cachette pleine d'argent. D'ailleurs, pourquoi viendrait-il nous rendre visite alors qu'il aurait eu assez d'argent pour le restant de ses jours ?

Le dévisageant des pieds à la tête avec suspicion, et écoutant avec attention le récit qu'il me fit depuis que mon père et toute la famille avaient quitté la maison bleue en novembre 1993, j'en vins à la conclusion qu'il était toujours l'homme loyal que nous avions connu.

Après avoir parlé durant quelques minutes sur le balcon du deuxième étage pour que personne ne nous entende, je décidai de le questionner à propos de l'argent disparu.

« Fatty, dis-moi ce qui s'est passé avec la cachette de la maison bleue. Tu as laissé ma tante entrer ? Qu'est-il advenu de l'argent ?

– Juancho, j'ai laissé ta tante entrer selon tes instructions. Quand elle m'a donné ton message, nous sommes allés aux cachettes et je l'ai aidée à mettre les boîtes dans le coffre de sa voiture. Je n'ai jamais eu de nouvelles d'elle depuis, je suis juste passé dire bonjour, savoir comment vous alliez car je vous aime beaucoup. Je suis prêt à aider de n'importe quelle manière.

– Eh bien, elle prétend qu'il ne restait pas beaucoup d'argent », lui répondis-je.

« Quel mensonge ! Je l'ai aidée à charger tout cet argent dans le coffre. Il était tellement rempli que l'arrière du véhicule était lesté plus près du sol. Je le jure, ta tante a tout pris », dit-il, presque en larmes. « Si tu veux, je reste ici pendant que tu l'appelles, et je le lui dis devant toi. »

DANS SON TESTAMENT, MON PÈRE AVAIT NOTIFIÉ qu'il laissait un pourcentage de ses biens aux Escobar Gaviria, que nous nous sommes empressés de prévenir à sa mort afin de respecter sa volonté. Le document indiquait que 50 % de ses biens allaient à ma mère, 37,5 % me revenaient (Manuela n'était pas encore née au moment de la rédaction du testament), et les 12,5 % restant étaient à partager entre mes grands-parents Hermilda et Abel, les frères et sœurs de mon père, et une de ses tantes.

Le testament précisait spécifiquement les pourcentages de chaque legs, mais mon père ne possédait à son nom que trente mille dollars et une Mercedes-Benz de 1977 qui furent par la suite confisqués. Mon père avait acquis une grande quantité de biens immobiliers et beaucoup d'autres actifs mais qui n'étaient pas signés à son nom. Certains étaient signés à mon nom ou à celui de Manuela, mais ces biens avaient déjà été saisis par le procureur général.

La distribution de l'héritage de mon père dans sa famille n'avait rien d'une partie de plaisir, mais ils acceptèrent, après quelques

réunions, de ne pas quémander plus d'argent que mon père ne leur avait octroyé. Les Escobar Gaviria finirent par hériter de nombreuses propriétés qui n'étaient pas sous contrainte judiciaire. Parmi ces propriétés on pouvait compter des terrains à Medellín, la maison bleue à Las Palmas, un appartement près de la base militaire de Fourth Brigade, ainsi qu'une maison dans le quartier de Los Colores que mon père avait achetée quand il était jeune marié et que ma tante Gloria avait réclamée, prétendant que mon père lui en avait fait cadeau. Pour nous, restaient les immeubles Mónaco, Dallas, et Ovni situés à Medellín, et la propriété de Nápoles à Puerto Triunfo. Tous ces biens étaient à l'époque sous la possession du procureur général, mais nous caressions l'idée de pouvoir les récupérer. Des membres de plusieurs cartels et groupes paramilitaires ayant combattu contre mon père durant la guerre demandaient réparation pour les désagréments qu'il leur avait causés et réclamaient ma chute. Durant les mois qui suivirent, nous dûmes faire face à de puissants et dangereux dirigeants qui nous menaçaient de mort, nous réclamant des sommes d'argent que nous ne possédions pas.

Au cours de l'été 1994, nous parvînmes enfin à faire la paix avec les cartels et à laisser derrière nous tout ce qui avait à voir avec la famille Escobar, en déménageant au Mozambique, puis à Buenos Aires et en prenant de nouvelles identités. Mais nos problèmes d'argent avec la famille Escobar vinrent une nouvelle fois pointer le bout de leur nez au moment du décès de mes grands-parents. En effet, les frères et sœurs de mon père refusèrent de nous donner, à Manuela et à moi, notre part d'héritage. Il nous aura fallu attendre 2014 pour que tous ces problèmes soient entièrement résolus.

Je me souviens particulièrement d'un procès au cours duquel le juge nous interrogea ma mère et moi, avant de nous interdire de nous entretenir avec le consulat colombien de Buenos Aires. Au lieu de cela,

nous devions voyager jusqu'à Medellín. J'étais inquiet que la famille de mon père découvre le lieu et la date exacte de notre convocation au tribunal. Effrayé, j'avais demandé assistance et protection auprès de mes amis et certains membres de la famille, qui me louèrent pour l'occasion une voiture blindée et quatre gardes du corps.

La réunion commença plus tard que prévu car le juge était en retard. Certains de mes oncles et tantes étaient représentés par une avocate du nom de Magdalena Vallejo qui commença directement la séance en posant des questions dont l'intention était clairement de me déstabiliser. Mais je la fis taire avec une réponse que j'avais déjà préparée : « Qu'importent vos questions, le fait est qu'aucun des frères et sœurs de mon père n'a rempli ses responsabilités. Ils ont gardé tous les biens et nous ont laissés sans rien. » Je répondis de la même manière à cinq questions différentes, et l'avocate, visiblement exaspérée, finit par abandonner. Avant de mettre un terme à la séance, la cour me demanda si je voulais ajouter quelque chose. Je regardai Magdalena et lui dis ne pas comprendre pourquoi elle était si furieuse contre moi alors qu'elle savait très bien que c'était ma sœur et moi qui étions abusés.

« Juan Pablo, nous ne sommes plus dans les années 1980. Votre famille n'est plus toute-puissante aujourd'hui. J'ai quantité d'amis et de connaissances haut placées qui me protégeront », répondit-elle.

Je demandai alors à la cour l'autorisation d'ajouter une dernière chose : « Je veux qu'il soit bien clair que je me sens honteux de devoir recourir au système judiciaire pour rappeler aux frères et sœurs de mon père que Pablo Emilio Escobar Gaviria a bel et bien existé, qu'il était leur frère et unique bienfaiteur. Pas un seul membre de la famille de mon père n'a gagné de l'argent par ses propres moyens. Tous, sans exception, ont ce qu'ils ont aujourd'hui grâce à mon père, et non par

leurs efforts. La Colombie n’a pas oublié qui était Pablo Escobar, au contraire de sa propre famille. »

Les origines de mon père

« Ma chérie, est-ce que tu es prête à passer ta vie à apporter les repas de Pablo à la prison ?

– Oui, Mère, je le suis. »

Cette courte conversation entre Victoria Eugenia Henao Vallejo et sa mère, Leonor, en 1973, scellait pour de bon le destin de cette grande, magnifique et studieuse jeune fille qui deviendrait ma mère quelques années plus tard.

Leonor, qu'on avait pour habitude d'appeler Nora dans sa famille, posait cette question à sa fille de treize ans comme un dernier recours. Elle avait tout essayé, en vain, pour empêcher sa fille d'épouser Pablo Emilio Escobar Gaviria, coureur de jupons de onze ans son aîné, petit de taille, sans emploi, qui ne faisait pas secret de ses tendances criminelles.

Ma grand-mère Nora aurait voulu que Victoria se marie avec un homme puissant venant d'une famille plus respectable. Et non avec Pablo Escobar.

LES FAMILLES ESCOBAR ET HENAO AVAIENT EMMÉNAGÉ toutes les deux dans le nouveau quartier de La Paz, en 1964, mais ils ne se rencontrèrent seulement que quelques années plus tard. À l'époque, la

zone rurale dans la ville d'Envigado en périphérie de Medellín était uniquement accessible par une route étroite en terre.

En janvier de cette même année, la Land Loans Institute, une agence gouvernementale aujourd'hui disparue, qui construisait des logements pour les familles à faibles revenus, fournit une maison à la famille Escobar durant la troisième et dernière phase de construction du nouveau quartier. Celui-ci était entièrement composé de maisons à un étage toutes identiques, et possédant toutes le même toit gris, flanquées d'un petit jardin planté de fleurs aux couleurs vives. Mais bien sûr, sans électricité ni eau courante.

L'arrivée d'Hermilda et Abel Escobar, accompagnés de leurs sept enfants dans ce nouveau quartier, marquait la fin d'un long voyage qui avait commencé vingt ans auparavant. À cette époque, Hermilda avait été assignée comme institutrice à l'école élémentaire d'El Tablazo, qui était un petit village froid et brumeux situé dans l'est d'Antioquia, réputée pour ses vastes champs de cassis, de tomates et ses incroyables variétés de fleurs. Quelques mois plus tard, Abel, qui vivait avec ses parents à environ six kilomètres de l'école dans une ferme située sur les hauteurs d'El Tablazo, venait admirer Hermilda pour sa grâce, son éducation irréprochable et son application au travail. Épris d'amour pour elle, il la demanda en mariage et elle accepta immédiatement. Ils se marièrent le 4 mars 1946, et elle abandonna son poste pour emménager avec son nouveau mari et ses beaux-parents, comme c'était de coutume à l'époque.

Dix mois plus tard, le 13 janvier 1947, mon oncle Roberto venait au monde, suivi par mon père le 1er décembre 1949, nommé Pablo Emilio d'après le nom de mon grand-père.

En avril 2014, je suis revenu à El Tablazo pour mes recherches et j'ai visité la ferme de mon grand-père Abel, dont il ne reste que des ruines. Mais le temps qui passe n'a pas totalement effacé les traces que

ma famille paternelle y a laissées. À droite de l'entrée principale était située la petite chambre de mon père. La porte en bois était toujours la même, et les murs décrépis révélaient une couleur bleu ciel, celle-là même que mon père avait préférée tout au long de sa vie.

Ma grand-mère s'était chargée de prendre soin de la famille, mais il devint vite évident que la ferme n'était pas assez productive pour nous faire vivre décemment. Abel n'eut d'autre choix que de chercher du travail auprès de son voisin, un leader politique régional du nom de Joaquín Vallejo Arbeláez, qui accepta d'engager mon grand-père en tant que gérant de son domaine, appelé El Tesoro.

Mes grands-parents emménagèrent au domaine et leur patron devint leur ange gardien. Ma grand-mère Hermilda, qui aimait se rappeler les histoires du passé, m'avait une fois raconté que Vallejo avait désigné mon grand-père comme manager, et qu'Hermilda ne devait travailler sous aucun prétexte. Vallejo prenait tellement soin d'eux que mes grands-parents lui avaient demandé d'être le parrain de Pablo. Vallejo accepta avec joie, et le 4 décembre 1949, lui et sa femme assistèrent au baptême à l'église San Nicolás de Rionegro.

Mais les difficultés financières persistaient, et ma grand-mère décida, contre les vœux d'Abel, de demander à être réintégrée comme institutrice dans n'importe quelle ville du département d'Antioquia. Sa requête fut acceptée, mais, comme punition pour s'être mariée, elle fut transférée dans une école du sud-ouest, dans le village de Titiribí.

À l'époque, il était coutume pour les professeurs de vivre dans l'enceinte scolaire ; aussi la famille Escobar Gaviria déménagea-t-elle dans une petite maison à côté de l'école. Tandis qu'Hermilda enseignait, Abel essayait de trouver du travail comme fermier, peintre, ou jardinier, mais hélas sans succès. Bientôt, la violence partisane qui avait éclaté en Colombie, en avril 1948, après l'assassinat du leader

libéral Jorge Eliécer Gaitán, avait étendu son empire jusque dans les endroits les plus isolés et inhospitaliers du pays.

Nous étions en 1952, le conflit entre le parti conservateur et le parti libéral faisait rage. Mes grands-parents et leur famille étaient contraints de se cacher quand les bandits armés de leurs machettes venaient pour les tuer. Durant ces années, ils durent changer d'école au moins quatre fois pour échapper à la violence. Après Titiribí, ils emménagèrent à Girardota, puis encore dans deux autres villages. Le danger faisait partie intégrante de leur vie quotidienne.

Bien des années plus tard, lors d'un week-end à Nápoles, ma grand-mère demanda à plusieurs de ses petits-enfants de s'asseoir avec elle près de la piscine pour leur relater en détail cette période sombre, quand la mort venait si souvent frapper à la porte. Encore émue par ce souvenir, elle nous avait raconté comment, une nuit pluvieuse, quatre bandits armés de machettes étaient venus les chercher, et qu'ils avaient dû s'enfermer dans une salle de classe pour les empêcher de leur couper la tête, comme il était coutume de faire. Terrifiée, ma grand-mère avait dit à son mari et ses enfants de rester silencieux et de ne pas se lever, ni de regarder, car elle pouvait voir l'ombre des tueurs sur le mur. À ce moment, alors que tout semblait perdu, ma grand-mère mit leurs vies entre les mains de la seule figure religieuse présente dans la salle : un portrait du saint Enfant Jésus d'Atocha. Dans un murmure, elle fit la promesse de construire une église en Son honneur s'Il les sauvait de cette terrible nuit.

Après avoir survécu, ma grand-mère devint une adepte du saint Enfant Jésus d'Atocha ; elle emportait constamment Son image avec elle et construisit même un autel en Son honneur dans sa chambre. Elle honora sa promesse en faisant édifier une église en son nom des années plus tard sur une des parcelles que mon père acheta pour son projet de logements sociaux : Medellín sans bidonvilles. Mon père

finança la construction, et ma mère fut rassurée de pouvoir honorer la promesse qui lui avait sauvé la vie bien des années auparavant.

LA PANIQUE PRIT FIN LORSQUE LE MINISTÈRE de l'Éducation d'Antioquia transféra ma grand-mère à l'école de Guayabito, à côté de Rionegro, dans un vieux bâtiment avec deux salles de classe, une salle de bain, et une grande pièce où vivaient mes grands-parents et leurs enfants – désormais au nombre de six, puisque Gloria, Argemiro, Alba Marina et Luz María vinrent au monde durant cette époque de transfert entre les différentes écoles.

Roberto et Pablo avaient fait leurs deux premières années à l'école primaire avec leur mère à Guayabito, mais durent être transférés dans une plus grande école à Rionegro car les cours s'arrêtaient en CM2. Inscrits à l'école de Julio Sanín, les deux frères devaient marcher deux heures aller-retour sur une route non pavée et sans chaussures pour aller en cours. Ma grand-mère souffrait du calvaire de ses enfants et décida de mettre de l'argent de côté pour acheter un vélo. C'était un véritable soulagement. Le matin, pour se rendre à l'école, Roberto pédalait tandis que Pablo s'asseyait sur le porte-bagages. Bientôt Roberto se plaignit du poids de Pablo et ma grand-mère décida d'acheter un deuxième vélo.

Roberto commença à faire des courses de vélo, et les deux frères aimaient se défier l'un l'autre. Roberto se mettait de plus en plus en colère, car malgré son entraînement quotidien, Pablo gagnait chaque fois alors qu'il était bien plus fainéant. Pour Roberto, cette compétition d'apparence saine renforçait ce profond ressentiment envers son frère qui ne ferait que grandir plus tard, quand Pablo battit Roberto une fois de plus : dans la course à celui qui deviendrait millionnaire le premier.

À mesure que la rivalité entre frères grandissait, Pablo passait de plus en plus de temps avec son cousin Gustavo Gaviria, qui venait lui

rendre visite le week-end.

La vie de la famille Escobar Gaviria prit un nouveau tournant quand Hermida – une nouvelle fois à l'encontre des souhaits d'Abel – parvint à se faire transférer dans une école à Medellín. Convaincue que ses sept enfants ne pouvaient recevoir une éduction digne de ce nom que dans une grande ville, elle avait tiré toutes les ficelles qu'elle avait pu pour parvenir à ses fins.

La famille emménagea dans la grande maison confortable de mon arrière-grand-mère Inés – la mère de ma mère – dans le quartier de Francisco Antonio Zea, où Inés gérait une usine de teinture florissante. Ma grand-mère commença à enseigner dans l'école du quartier pauvre d'Enciso, situé en haut d'une colline.

La famille Escobar Gaviria avait enfin atterri à Medellín, mais son voyage était encore loin d'être terminé. Les années suivantes, ma grand-mère fut transférée aux écoles de Caracas et de San Bernaditas dans d'autres quartiers de la ville, et la famille déménagea à de multiples reprises. Finalement, au milieu des années 1960, ils s'installèrent pour de bon à La Paz. Leur maison était dotée de trois chambres, une salle de bain, un séjour qui faisait aussi office de salle à manger, une cuisine, et une cour. Ils s'entassaient comme ils pouvaient dans deux chambres, et la troisième, située devant la maison, servait de petite boutique à mon grand-père, qui périclita en quelques mois par manque de clients.

Pablo, toujours prêt à exploiter la moindre opportunité, emménagea dans cette pièce, qu'il peignit en bleu ciel, comme son ancienne chambre à El Tablazo. Il installa une petite bibliothèque avec deux étagères en bois que mon grand-père utilisait pour sa boutique, sur lesquelles il avait disposé méticuleusement quelques livres de politique, sa collection de *Reader's Digest*, et des textes de leaders

communistes comme Lénine et Mao. Au coin de sa bibliothèque de fortune, siégeait un véritable crâne humain.

Mon père m'avait un jour raconté l'histoire de ce crâne. « Gregory, un jour j'ai décidé de combattre mes peurs, et la meilleure manière de le faire était de me faufiler dans un cimetière à minuit, et de voler un crâne d'une des tombes », dit-il. « Personne ne m'a vu, et je n'ai jamais eu d'ennuis. Après l'avoir nettoyé, je l'ai peint et placé sur mon étagère comme presse-papiers. »

Mon père avait presque quinze ans quand ils déménagèrent à La Paz, et passait ses après-midi à étudier au Liceo de Antioquia, qui était à trente minutes de bus.

La nuit il retrouvait « Rasputin », les frères Toro, les frères Maya et « Rodriguito » à la boutique de crème glacée La Iguana, où ils buvaient du café et écrivaient leurs pensées sur un petit cahier.

C'étaient de véritables amis. Ils lancèrent ensemble le club de boy-scouts du quartier, gagnaient de l'argent en organisant des bals pour les particuliers, en tondant les pelouses le samedi, et passaient les week-ends à camper sur une colline voisine. Ils devinrent des clients réguliers et passionnés du cinéma Colombia de Envigado, où ils allaient deux à trois fois par semaine voir les films de James Bond, les films mexicains et les westerns.

Les garçons aimaient beaucoup se chamailler et se moquer les uns des autres. Mon père avait établi une seule condition : ne jamais l'appeler *nabot* ou *gringalet*. Il détestait se sentir petit et avait toujours voulu mesurer plus d'un mètre soixante-sept.

C'est alors que la politique entra dans leurs vies. Les garçons, et mon père en particulier, étaient déjà au courant de la révolution de Fidel Castro à Cuba et de l'assassinat, en janvier 1961, de Patrice Lumumba, un leader anticolonialiste congolais. Mon père s'intéressait de près à la vie de Lumumba.

À l'époque, le bouleversement qui soulevait le monde se reflétait dans les universités publiques à travers presque toute la Colombie, et les étudiants organisaient de gigantesques manifestations. Mon père, qui avait participé à une de ces protestations à l'université d'Antioquia, dit à ses amis un soir à La Iguana : « Très bientôt, je vais démarrer une révolution, mais ce sera ma révolution. »

Mon père était furieux de la manière dont la police réprimait les mouvements étudiants, et avait commencé à jeter des pierres aux voitures de police quand ils passaient dans le quartier en les traitant d'« enculés de flics ».

Mon père passait de plus en plus de temps avec son cousin Gustavo Gaviria, qui avait maintenant cours dans le même lycée. Roberto, pendant ce temps, se perdait corps et âme dans la course de vélo, et participait aux compétitions régionales et nationales, avec quelques victoires en Italie et au Costa Rica. Ces réussites ne permettaient pas de couvrir ses dépenses, mais il réussit à trouver un sponsor : la boutique d'électronique Mora Brothers.

Bien que mon père évitât fréquemment le sujet, les nombreuses discussions que nous avions vers la fin de sa vie révèlent que le début de sa carrière criminelle a commencé quand il a compris comment truquer son diplôme du lycée.

Afin de réaliser la supercherie, mon père et Gustavo avaient réussi à mettre la main sur les clés du foyer de l'école, dont ils avaient fait des duplicatas avec un moule fait en pâte à modeler. Dans le foyer, ils réussirent à voler des diplômes vierges, qui étaient à l'époque marqués du sceau de l'école, et firent une copie du sigle. Ils apprirent aussi à imiter l'écriture des professeurs pour falsifier leur signature et leurs notes. Ainsi, des douzaines de jeunes gens parvinrent à obtenir leur diplôme du Liceo de Antioquia sans avoir jamais mis les pieds dans son enceinte.

Ils faisaient aussi un autre usage de ces clés. Pendant un moment, ils étaient capables de vendre aux étudiants les réponses aux examens des cours les plus ardus, comme les mathématiques ou la chimie. Mais quand les étudiants commencèrent à obtenir des notes inhabituellement hautes dans ces matières, l'administration modifia les tests ultérieurs.

Quand bien même, Pablo avait maintenant un peu d'argent dans les poches, et c'était suffisant pour l'encourager à continuer ses méfaits, encore mineurs à l'époque.

Environ à la même période où mon père et Gustavo vendaient de faux diplômes, ils volaient également des oranges d'un verger situé quelques rues plus loin de La Paz pour les revendre sur le marché ou en faisant du porte- à-porte dans le quartier. Parfois, ils entraient dans un magasin situé dans le nord du quartier et faisaient semblant de cogner par inadvertance l'établi d'oranges ; les fruits tombaient puis dévalaient la colline, où les garçons attendaient de les récupérer. Plus tard, le soir, ils revendaient au même vendeur les fruits qu'ils avaient chipés.

C'est aussi à cette époque que la collection de *Reader's Digest* de mon père commença à augmenter. La raison ? Il réussissait à convaincre les gosses du quartier de voler les numéros de leurs parents pour lui. De cette manière, il avait tous les derniers numéros. Il avait tellement la tchatche qu'il était capable de les louer aux voisins pour le week-end.

Mon père et ses amis devinrent de plus en plus audacieux dans leurs crimes, et un jour ils volèrent la Cadillac appartenant à l'évêque de Medellín qui participait à un événement dans le quartier. Un des garçons étudiait au Service national d'apprentissage et savait comment court-circuiter une voiture. Celle-ci ayant démarré, ils partirent en virée dans les villages voisins. Quand ils rentrèrent à la maison, tout le

quartier fourmillait de policiers à la recherche du véhicule : ils avaient donc décidé de rouler jusqu'à la zone entre La Paz et El Dorado – un quartier situé sur la route d'Envigado – pour y abandonner la voiture.

Avec tout l'argent qu'il avait économisé, Pablo entreprit ses premiers pas vers le succès en achetant une Vespa grise de 1961, faisant de lui le séducteur du quartier. Les filles découvraient un jeune à la fois romantique, bavard et attentionné, même si ses goûts en matière de mode laissaient à désirer. Il se foutait que ses habits soient harmonieux, et il aimait retrousser ses manches et laisser ses chemises non boutonnées. Il portait parfois un poncho blanc en laine, similaire à celui qu'il porterait des années plus tard en arrivant à la prison de La Catedral. Il adorait son scooter, mais comme l'argent était encore rare, il ne possédait seulement que quatre chemises, deux jeans, et une paire de mocassins.

À cette époque, Pablo se mit à adopter quatre habitudes qu'il ne quitta jamais plus. La première était de laisser sa chemise non boutonnée jusqu'au milieu du ventre. Ni plus haut, ni plus bas. C'est drôle car sur toutes les photos de mon père que j'ai pu voir au long de ma vie, toutes, sans exception, le montrent avec sa chemise déboutonnée jusqu'au même niveau. La deuxième était de se couper lui-même les cheveux. Il détestait aller chez le coiffeur, n'y mettait jamais les pieds et ne laissait ma mère lui couper les cheveux qu'en de rares occasions. Elle le suppliait de se faire coiffer par un professionnel, mais il finissait toujours par se les couper lui-même avec des ciseaux. La troisième était d'utiliser le même peigne pour se coiffer. C'était un petit peigne en écailles de tortue qu'il gardait dans sa poche de chemise. Sa tendance à se coiffer fréquemment les cheveux était peut-être une de ses seules marques d'orgueil visibles. Il pouvait sortir son peigne au moins dix fois par jour. Il était si attaché à cet objet que, des années plus tard, durant sa période d'opulence et d'excès, il en importa

cinq cents directement des États-Unis. Et la quatrième de ses habitudes était de prendre des douches extrêmement longues. Comme ses cours commençaient l'après-midi et qu'il avait pour habitude de veiller tard le soir avec ses amis, il ne se réveillait jamais avant dix heures du matin. Il passait ensuite jusqu'à trois heures sous la douche. Cette routine ne changea pas d'un poil, et ce même durant les périodes les plus sombres, quand il était fugitif et que ses ennemis étaient à sa porte. Le simple fait de se brosser les dents lui prenait au moins quarante-cinq minutes, et il utilisait toujours une brosse à dents pour enfant et de professionnel.

Je me rappelle d'une fois où je me moquais de lui pour le temps qu'il passait à se brosser les dents, et qu'il me répondit : « Fils, je suis un fugitif et je n'ai pas le luxe de pouvoir aller chez le dentiste. Pas comme toi. »

Bien que mon père et Gustavo fussent de plus en plus impliqués dans des affaires douteuses, ma grand-mère Hermilda réussit à convaincre Pablo de s'inscrire aux cours de comptabilité à la Latin American Autonomous University, qui était l'université catholique de Medellín. Il obtint facilement le concours avant de laisser tomber au premier semestre, fatigué par la détresse financière de sa famille. Au lieu de cela, mon père occupa tout son temps à traîner avec ses amis avec qui il passait des heures à La Iguana, désormais plus pour regarder passer les jolies filles du quartier que pour parler politique.

La musique prenait de plus en plus d'importance dans son quotidien. Nous étions en 1970 et Pablo adorait les rythmes joyeux et contagieux de groupes comme Billo's Caracas Boys, Los Graduados, ou les nouveaux formés Fruko y sus Tesos. Il aimait aussi écouter Piero, Joan Manuel Serrat, Camilo Sesto, Julio Iglesias, Miguel Bosé, Raphael, Sandro, Elio Roca, Nino Bravo, et son idole, Leonardo Favio. Mais un soir, à La Iguana, il entendit une chanson qui resta sa préférée durant

des années. C'était « En Casa de Irene », une chanson populaire chantée par un chanteur italien du nom de Gian Franco Pagliaro.

La Paz continuait de grandir, et les jeunes de Medellín venaient dans le quartier pour participer aux célèbres bals et autres festivités qui avaient lieu.

Mais ces réjouissances amenaient leur lot de problèmes. Pablo était exaspéré de la manière dont ces jeunes hommes venaient frimer avec leurs belles voitures et leurs habits de luxe pour danser avec les filles du quartier. Même si Pablo ne sortait avec aucune de ces filles, il était scandalisé que les « minets » de Medellín viennent flirter avec les filles de La Paz. Pablo et sa bande lançaient des cailloux sur leurs voitures, et les confrontations finissaient généralement en rixes dans lesquelles chaque groupe occupait un coin de la salle pour se lancer des chaises, des bouteilles et divers objets dans tous les sens.

Bon nombre de ces bagarres avaient lieu avec une célèbre bande du nom de 11 Crew, dont le chef, Jorge Tulio Garcés, un jeune homme très aisé, venait comme un don Juan pour embarquer des filles dans sa décapotable. Les problèmes s'accrurent lors d'un anniversaire, quand Jorge Tulio débarqua sans invitation. Pablo, furieux, vint à lui et dit : « Petit fils de pute de gosse de riche, tu crois que tu peux débarquer comme ça avec ta bagnole et choper toutes les *mamacitas* du quartier ? » C'était plus qu'il n'en fallait pour démarrer une bagarre au cours de laquelle Pablo finit KO d'un gros coup de poing dans le nez par Jorge Tulio.

Peu de temps après, Pablo eut aussi des embrouilles avec Julio Gaviria, un homme qui avait l'habitude de venir danser à La Paz et qui était toujours trop saoul. Un soir, Gaviria faisait des histoires parce qu'une fille refusait de danser avec lui à une fête. Sans réfléchir, Pablo sortit un petit revolver à cinq coups et lui tira dans le pied. Gaviria partit se plaindre à la police et, pour la première fois, un mandat

d'arrêt fut délivré contre mon père. Il partit en prison, mais pendant peu de temps, car Gaviria retira sa plainte.

Afin de s'assurer que cet incident ne le plaçait pas dans le radar des agences anticriminelles, Pablo demanda une vérification des antécédents auprès des bureaux du DAS de Medellín, le 2 juin 1970, qu'il obtint immédiatement. Un tel document était d'ordinaire difficile à avoir, c'est pourquoi il écrivit en dernière page : « Si vous trouvez ce document, merci de contacter Pablo Escobar au 762976. »

Pablo passait le plus clair de son temps avec son cousin Gustavo, toujours à la recherche d'une quelconque affaire pour obtenir un peu d'argent. Une fois, ils cambriolèrent un camion chargé de savons qu'ils revendirent ensuite à moitié prix auprès des boutiques du quartier. Avec l'argent qu'ils en tirèrent, ils échangèrent immédiatement leur Vespa pour un autre scooter italien, une Lambretta de 1962 numérotée A-1653, qu'ils utilisèrent pour draguer les filles du coin.

Mais l'argent étant une nécessité constante, ils décidèrent un jour de vendre des pierres tombales. C'était une affaire lucrative car le père de Gustavo possédait une usine de carrelage, ce qui leur permettait de dégager une bonne marge.

Ils partaient tous deux à bord de la Lambretta pour rendre visite aux clients des villages voisins de Medellín, embarquant avec eux des pierres en guise d'échantillons. Bien sûr, ils comprirent très vite qu'il était plus simple d'acheter les pierres tombales du fossoyeur du village, qui, très certainement, les volait au cimetière la nuit tombée et les retapait pour qu'elles paraissent neuves. Entre les pierres venant de l'usine et les vieilles pierres retaillées avec les noms des nouveaux défunts, les rumeurs ne tardèrent pas à se propager. Les ragots allaient à une telle vitesse, qu'une fois, après la mort d'un ami proche de la famille, Pablo offrit une pierre tombale à la veuve qu'elle refusa aussi

sec. Bien qu'elle restât muette, elle mentionna plus tard qu'elle ne voulait pas poser une pierre volée sur la tombe de son mari.

Pablo et Gustavo finirent par laisser tomber le commerce de pierres tombales car les profits n'étaient pas assez importants. Mon père était constamment à la recherche de meilleures options. Une fois, alors qu'ils sortaient de La Iguana, il dit quelque chose à ses amis qu'ils n'oublieraient jamais. D'une voix solennelle et déterminée, il leur dit : « Si je n'ai pas gagné un million de pesos à mes trente ans, je me suiciderai. »

Décidé à atteindre son but le plus vite possible, Gustavo et lui commencèrent à cambrioler les guichets de cinéma dans la partie sud de Medellín. Ils attaquaient les cinémas El Cid, La Playa, Teatro Avenida, Odeón et Lido armés d'un revolver et s'échappaient avec l'argent.

Ils s'attaquèrent ensuite au commerce de voitures volées sous différents angles d'attaque. L'une d'entre elles consistait à prendre les nouvelles voitures qui venaient de sortir du concessionnaire automobile. Ils avaient pour complice un faussaire travaillant dans une concession qui leur fournissait les documents légaux pour faire un double des clés de la voiture. Quand le malheureux propriétaire venait récupérer sa voiture, ils le suivaient jusqu'à son domicile, attendaient qu'il se gare et entre dans son domicile, pour lui piquer sa voiture quelques minutes plus tard.

Parfois, ils prenaient les plaques de voitures déclarées aptes au contrôle technique et les échangeaient avec de nouvelles voitures. Au début, mon père et Gustavo achetaient des voitures amochées et les emmenaient au garage, où le mécanicien enlevait les plaques. Ils plaçaient ensuite les vieilles plaques sur les nouvelles voitures afin que les voitures ne soient pas traçables.

Les deux criminels en herbe utilisaient parfois certaines techniques si simples qu'elles pourraient nous faire rire si elles n'étaient pas interdites par la loi. Par exemple, mon père vit une fois un homme isolé sur le bord de la route et lui proposa son aide pour réparer sa voiture. Il demanda alors au propriétaire de pousser la voiture pour qu'il puisse la faire démarrer. Quand celle-ci commença enfin à ronronner, Pablo partit avec la voiture.

Mon père et Gustavo utilisèrent l'argent du vol de voitures pour acheter une Studebaker de 1955 bleu foncé avec un toit blanc, qui leur valut encore plus de fans au compteur. Ils partaient en virée avec des filles le week-end et faisaient des road-trips avec leur bande d'amis.

Certains amis de mon père se souviennent d'un long voyage qu'ils firent jusqu'au village de Piendamó, dans le département de Cauca, pour vérifier les rumeurs selon lesquelles la Vierge serait apparue à une petite fille. C'était en mars 1971, et le pays entier était ébranlé par ce supposé miracle. Ma grand-mère Hermilda était tout excitée à l'idée de ce voyage et demanda à mon père de lui rapporter de l'eau bénite.

La route était longue jusqu'à Piendamó, et Pablo remplit une bouteille avec de l'eau près de l'endroit où la petite fille aurait eu sa vision. Mais sur le chemin du retour, la voiture avait fini par surchauffer vers Minas, non loin de Medellín, et Pablo dut utiliser la bouteille d'eau bénite pour refroidir le radiateur. Mon père remplit la bouteille avec de l'eau de la rivière et la donna à ma grand-mère, qui pensa à tort qu'elle était bénite.

Quelques jours plus tard, mon père et Gustavo obtenaient un contrat temporaire de la société Carvajal pour distribuer trois mille annuaires téléphoniques à Envigado et récupérer ceux de l'année précédente. Ils reçurent des félicitations pour la vitesse à laquelle ils avaient fait le travail, mais c'était uniquement parce que personne

n’avait réalisé qu’ils avaient outrepassé toutes les directives et n’avaient même pas regardé les adresses.

Avec pour priorité absolue de gagner de l’argent, ils décidèrent également de déchirer la moitié des pages des anciens annuaires pour les vendre à un recycleur. Ils gagnaient plus d’argent grâce à cette entourloupe qu’en distribuant les nouveaux annuaires, mais ils réussirent à garder leur emploi seulement douze jours, après que la direction découvre que les bottins tombaient en pièces.

LE CRIME ÉTAIT MAINTENANT UNE AFFAIRE courante pour mon père et Gustavo, désormais propriétaires de deux Lambretta en plus de la Studebaker.

Leurs affaires allaient bon train et Pablo eut bientôt assez d’argent pour ouvrir son premier compte d’épargne à la Banco Industrial Colombiano. En février 1973, il fit son premier dépôt d’un montant de 1 160 pesos (50 dollars à l’époque). En novembre, il déposa également 114 062 pesos (4 740 dollars). Il devenait rapidement un homme riche.

À la fin de cette année-là, mon père aperçut pour la première fois cette jolie fille, mince et grande avec de longues jambes, qui se promenait dans le quartier. Son nom était Victoria Eugenia Henao Vallejo, elle avait treize ans et allait à l’école à El Carmelo, dans le village voisin de Sabaneta. Elle était la sixième d’une fratrie de huit enfants : cinq filles et trois garçons.

La famille Henao était la famille la plus aisée de La Paz. Nora, la mère, possédait une boutique populaire où elle vendait du tissu pour les uniformes scolaires, des chemises, des pantalons, des composants électriques, des fournitures scolaires, et même des produits cosmétiques qu’elle faisait venir des boutiques détaxées situées à Maicao, à la frontière du Venezuela. Carlos Emilio, le père, livrait des

friandises à la goyave dans un camion Ford de la fin des années 1950 en parfait état. Ces bonbons étaient produits par une société du nom de Piñata, c'est la raison pour laquelle les filles Henao étaient surnommées, dans le quartier, les *piñatas*.

Mon père avait vingt-quatre ans, c'est-à-dire onze ans de plus que Victoria, ce qui ne l'empêchait pas d'être séduit. Quelques jours plus tard, il apprit que sa meilleure amie était une fille du nom de Yolanda, qu'il décida de suivre pour qu'elle l'aide à demander à Victoria de sortir avec lui.

La stratégie avait fini par payer, et mes futurs parents commencèrent à se fréquenter en secret, même s'ils formaient un couple pour le moins étrange. Elle était plus grande que lui et avait une silhouette fine car elle pratiquait la natation et le patinage. À l'époque, mes grands-parents n'avaient nulle conscience du fait que leurs enfants s'embarquaient dans une relation intense qui serait faite de hauts et de bas (avec certainement plus de bas), qui ne prendrait fin que vingt ans plus tard avec la mort de mon père.

Au début ils ne se voyaient que les samedis entre sept et neuf heures, grâce à l'aide de Yolanda et de la bande de mon père. Ils ne se voyaient pas la semaine car il lui disait voyager pour son travail. Elle n'était absolument pas au courant du fait que son prétendant suivait un sombre chemin.

Yolanda, l'entremetteuse de leur relation, rencontra rapidement un adversaire redoutable : Nora, la mère de Victoria, qui était pour le moins fâchée d'apprendre que sa fille sortait avec Pablo Escobar ; de onze ans son aîné, d'une mauvaise famille, sans travail fixe, coureur de jupons et délinquant en devenir. Son père et son frère Mario n'étaient guère plus emballés, même si Mario connaissait assez bien Pablo.

Leur relation progressait en dépit de l'opposition de ma grand-mère Nora, qui ne manquait pas une occasion de s'y opposer. Elle imposait

par exemple un couvre-feu à Victoria et ne la laissait participer aux fêtes locales qu'accompagnée de ses frères. Mais Pablo n'était pas prêt à renoncer et couvrait sa bien-aimée de cadeaux transmis par Yolanda. Le premier cadeau qu'il lui offrit fut une montre de marque qu'il portait, puis une bague ornée de perles et de turquoises qu'il avait achetée dans une bijouterie de Medellín pour 1 600 pesos, une fortune à l'époque.

Cependant Nora n'était pas dupe, et ses doutes continuaient de grandir.

« Chérie, il ne faut pas se monter la tête uniquement parce que tu sors avec un chauffeur », dit-elle.

« Dis-lui de laisser son poncho chez lui. Il ne peut pas venir ici habillé de cette façon », disait mon grand-père Carlos.

« Tu ferais mieux de respecter ma fille. Je ne te laisserai pas passer cette porte », dit une fois Nora à Pablo alors qu'il déposait Victoria chez elle après un rendez-vous galant un samedi après-midi.

Malgré les épreuves, leur relation prenait de l'ampleur, et ils commencèrent à se voir plus régulièrement. Pablo apprenait à Victoria à conduire sa Renault 4 couleur moutarde qu'il avait obtenue en échange de la Studebaker. Bien sûr, il l'emmenait dans des endroits incroyablement dangereux comme des falaises ou des tunnels, et ils finissaient toujours par manger un morceau au restaurant El Peñasco, à Via Las Palmas, qui offrait une vue imprenable et romantique sur Medellín.

Je n'ai jamais pensé à demander à ma mère pourquoi elle était tombée amoureuse de mon père (du moins assez amoureuse pour lui pardonner tout ce qu'il faisait), jusqu'à une date très récente, au moment où j'achevais ce livre. Après avoir réfléchi un moment, elle finit par dire :

« Certainement à cause de son sourire espiègle, et la manière dont il me regardait. Je suis tombée amoureuse car il était si romantique. Il était un véritable poète avec moi, toujours si attentionné. Il me faisait la cour avec de la musique romantique, il me donnait tout le temps des disques. Il était affectueux et gentil. Un grand séducteur, à n'en pas douter. Un amoureux naturel. Je suis tombée amoureuse de son désir d'aider les gens et de la compassion qu'il avait pour leurs conditions de vie. Quand nous sortions ensemble, il m'emmenait aux endroits où il rêvait de construire des universités et des écoles pour les gens pauvres. Je ne me souviens pas une seule fois qu'il m'ait dit quelque chose de cruel ou qu'il m'ait maltraitée. Avec moi, il fut un gentleman du début à la fin. »

Cette romance naissante fut interrompue au cours de l'année 1974, quand la police intercepta mon père au volant de sa Renault 4 volée. Ils l'enfermèrent dans la prison de La Ladera, où il fit la rencontre d'un homme qui deviendrait une figure prépondérante de sa carrière naissante de criminel : Alberto Prieto, le grand chef de la contrebande de l'époque, plus connu sous le nom de « Parrain ». Prieto, le compagnon de cellule de mon père, était une personnalité puissante qui avait construit une gigantesque fortune en faisant entrer de manière illégale du whisky, des cigarettes, du matériel électronique et bien d'autres produits en Colombie à partir de la zone frontalière d'Urabá, et qu'il vendait ensuite à travers toute la ville de Medellín et d'autres régions du pays. Mais il possédait aussi des contacts avec l'élite politique d'Antioquia et prétendait avoir de plus des relations avec les juges et les députés de Bogotá.

Pablo fut incarcéré durant deux mois. À cette époque, il devint ami avec le Parrain et apprit comment fonctionnaient ses affaires. Mon père n'en a jamais parlé avec moi, mais j'ai appris par la suite que le Parrain

s'était arrangé pour faire disparaître la Renault 4, et ne laisser d'autre choix aux juges que de rejeter la procédure et de relâcher mon père.

Des semaines plus tard, mon père rencontra le Parrain à sa sortie de prison, qui lui proposa un travail : il s'agissait de protéger la caravane de camions qui transportaient de la marchandise en provenance d'Urabá. Mon père accepta à condition que son cousin Gustavo travaille avec lui. Rapidement, ils devinrent tous deux célèbres, parmi les passeurs qui les louaient pour leur courage et leur comportement impitoyable. Une fois, par exemple, la police arrêta cinq camions chargés de cigarettes Marlboro qui partaient d'Urabá, et mon père et Gustavo y allèrent tout de même en réussissant à ramener les camions en moins de vingt-quatre heures.

Mon père et Gustavo ne tardèrent pas à réaliser que le monde du Parrain était un monde où les petits délits n'avaient pas leur place, et où la mort était une affaire courante. C'est dans cet environnement très sombre et pressurisé que mon père commit son premier meurtre. Bien que quantité de gens possèdent une version différente de ces événements, ceux qui étaient au plus près de l'action m'ont fait part de celle-ci : mon père et mon oncle Mario acceptèrent de participer à une arnaque pour laquelle un homme du nom de Sanin se « kidnapperait lui-même » dans une ferme près d'Envigado afin que son frère, qui était un passeur millionnaire, paye la rançon. Tandis que mon père était chargé de collecter la rançon, Mario devait rester en compagnie du supposé kidnappé. Mais, par manque de chance, les policiers débarquèrent sur la scène après que les voisins eurent déclaré une activité suspecte. Sanin dit immédiatement aux policiers qu'il avait été kidnappé, et que Mario, étant avec lui, en était complice. Mon oncle écopa de neuf mois de prison, et mon père refusa de pardonner la faute. Un soir, il suivit Sanin jusqu'à un immeuble de Medellín et le tua

par balle quand il entrait dans le garage. Il s'agissait probablement de la première fusillade au volant de l'histoire de Medellín.

Entre-temps, le Parrain, satisfait des services de mon père et de Gustavo en matière de protection des camions de contrebande, leur attribua une nouvelle responsabilité : escorter une caravane de trente-cinq véhicules chargés de marchandises entre le port de Turbo à Urabá et Medellín. Grâce à la ruse de Pablo et Gustavo, le convoi du Parrain arriva sans encombre après avoir passé les nombreux points de contrôle de la police, de la Navy et des autorités locales d'Antioquia.

À partir de là, ma mère commença à se plaindre des absences de plus en plus fréquentes de mon père. Il disparaissait pendant plusieurs jours et revenait comme une fleur avec un cadeau sans d'autres explications. Elle remarqua qu'il ramenait des couvertures en laine avec quatre motifs de tigres tissés faites maison par des artisans indigènes d'Équateur. Mais ma mère n'était pas au courant que Pablo avait découvert le business qui ferait rapidement de lui un millionnaire : le trafic de cocaïne.

Selon plusieurs personnes proches de lui à l'époque, ce serait à travers les relations que mon père entretenait avec le Parrain qu'il reconnut que certaines propriétés des villages voisins comme Caldas, La Estrella, Guarne, et San Cristóbal possédaient des petites installations où ils traitaient une pâte venant du Pérou, de l'Équateur et de Bolivie et qu'ils la transformaient en une poudre blanche appelée cocaïne.

Mon père retrouva immédiatement la trace d'Atelio González, un associé du Parrain qui était dans le marché depuis des années, afin de lui demander comment il pouvait se lancer dans le business. González dit à mon père qu'il gérait une des installations, plus connues sous le nom de « cuisines », où l'on mélangeait la pâte importée avec quelques

produits chimiques, dont l'éther et l'acétone – l'on chauffait ensuite le tout à haute température pour le sécher. Il en résultait de la cocaïne.

Mon père était fasciné, et il apprit rapidement que les trois personnes propriétaires des cuisines passaient totalement hors du radar des autorités et vendaient la cocaïne à des acheteurs venant des États-Unis. Une fois qu'il comprit les grandes lignes du business, lui et Gustavo entreprirent leur premier voyage jusqu'au port équatorien de Guayaquil, où ils achetèrent leurs cinq premiers *cosos*, comme on appelait les kilos de pâte de coca. Pour éviter de se faire prendre à la douane frontalière du pont international de Rumichaca, ils avaient construit une cachette au-dessus du réservoir d'essence de la Renault 4.

Atelio González se chargea de traiter les cinq kilos de pâte de coca pour produire un kilo de cocaïne, qu'ils vendirent ensuite pour six mille dollars. À partir de là, mon père et Gustavo arrêtèrent de voler des voitures, de livrer des annuaires, et de protéger des convois de contrebande en provenance d'Urabá. Ils étaient officiellement entrés dans le monde des narcotrafiquants.

Fidèles à eux-mêmes, Pablo et Gustavo ne tardèrent pas à installer leur propre cuisine dans une ferme voisine, et désignèrent Mario (toujours opposé à la liaison entre Pablo et sa sœur Victoria) pour la gérer. Ils trouvèrent aussi quelqu'un pour leur vendre les produits chimiques dont ils avaient besoin, qu'ils cachaient parfois dans les laboratoires de l'école de La Paz avec l'aide d'un professeur, qui n'était autre qu'Alba Marina, la sœur de mon père.

Les deux cousins faisaient fréquemment des voyages au sud, dans la province équatorienne de La Loja, à la frontière du Pérou, où ils rencontraient différents distributeurs de pâte de coca. Ils décidèrent de faire affaire avec Jorge Galeano, un compatriote originaire d'Antioquia qui venait d'entrer dans le business. Ensemble ils ramenaient des quantités de plus en plus importantes de pâte de coca, toujours par la

voie routière. De petites quantités étaient parfois confisquées à la frontière.

Le commerce de cocaïne de mon père grandissait peu à peu, et sa situation financière s'améliorait. En 1975, ayant déjà traité puis vendu une quantité non négligeable de cocaïne, son rêve de devenir riche avant trente ans était en train de se concrétiser. Il avait vingt-six ans quand il demanda à sa bande d'amis de l'accompagner à la Banco Industrial Colombiano de Sabaneta pour déposer un chèque non pas d'un million, mais de cent millions de pesos (c'est-à-dire trois millions deux cent vingt-cinq mille dollars).

Pourtant, la famille de ma mère était toujours autant opposée à leur romance. Ma grand-mère Nora pensait que Pablo n'était pas un bon parti pour sa fille, et s'opposait à leurs rendez-vous et essayait tant bien que mal de persuader Victoria de le quitter. Malgré le désaccord de sa famille, tout allait pour le mieux entre Pablo et Victoria, bien que cette dernière fût souvent exaspérée de ses voyages inopinés et de ses constantes excuses pour tenter de cacher ses activités. En septembre 1975, alors que ma mère venait d'avoir quinze ans, ils eurent une grosse dispute car mon père avait disparu durant une semaine en gâchant du même coup son anniversaire. Elle apprit plus tard qu'il était parti en Équateur. Mais un événement survint et cimenta pour de bon leur relation.

Un après-midi du mois de mars 1976, mon père dit à Victoria qu'il partait pour un long voyage, et lui proposa un rendez-vous pour lui dire au revoir à la boutique de crème glacée d'El Paso près de chez elle. Elle demanda la permission de ma grand-mère, mais celle-ci lui interdit d'y aller et la conjura de le laisser partir. Tout de même désireuse de voir mon père, ma mère réussit à faire le mur pour le rejoindre et lui dire ce qu'il s'était passé. Mon père était fou de rage d'apprendre que la grand-mère de Victoria ne voulait même pas la laisser lui dire au revoir

alors qu'il partait pour plusieurs mois. Il tenta alors le tout pour le tout, et lui suggéra de fuguer tous deux jusqu'à Pasto dans le sud du pays pour se marier.

Ma mère accepta sans une once d'hésitation, et ils allèrent tous deux passer la nuit chez Gustavo et sa femme, qui ne voyaient guère d'inconvénient à leur fournir un petit nid douillet.

Tandis qu'ils se cachaient chez Gustavo, ils apprirent que mon oncle Mario était furieux et cherchait à tuer mon père pour avoir corrompu « la petite fille », faisant référence à sa sœur. Ils décidèrent donc de partir immédiatement à Pasto. Mais leur seule option était de prendre un vol jusqu'à Cali et d'attendre une correspondance.

Pendant ce temps, le quartier de La Paz était en pleine effervescence. Les membres de la famille Henao tapèrent à la porte de chaque maison jusqu'à ce que quelqu'un finisse par révéler que les fugitifs étaient allés jusqu'à Cali et qu'ils devaient attendre six heures pour prendre leur vol pour Pasto. Ma grand-mère Nora appela sa mère, Lola, qui vivait près de la cathédrale de Palmira, et lui demanda d'aller à Cali pour les empêcher de partir. Alfredo et Rigoberto, qui étaient deux des meilleurs amis de mon père, étaient déjà en route pour Cali à bord d'un camion dans l'espoir de rattraper Pablo et Victoria. En arrivant, ils assistèrent au moment où Pablo était en train de convaincre mon arrière-grand-mère de les laisser se marier.

Mon père était si persuasif que mon arrière-grand-mère leur conseilla de partir avec elle à Palmira, car elle était sûre que Pablo parviendrait à convaincre le prêtre de les marier. Ils n'eurent aucun mal à obtenir l'autorisation de l'église car elle avait des liens étroits avec le clergé.

La cérémonie n'eut rien d'un mariage en grande pompe. Ma mère devait certainement porter le même pantalon kaki effet camouflage de l'armée, et son pull orange-beige qu'elle portait quand elle s'était

enfuie de chez elle. Toujours blagueurs, Alfredo et Rigoberto, les amis de mon père, leur donnèrent leur seul et unique cadeau de mariage : une carte de condoléances marquée de la phrase « Pour la regrettable erreur que vous venez de faire ».

Les nouveaux mariés passèrent leur lune de miel d'une semaine dans la maison de mon arrière-grand-mère. En rentrant à La Paz, ils s'installèrent quelques mois dans une petite chambre d'une maison que mon père avait prêtée à ma tante Alba Marina, qui s'était mariée peu de temps auparavant. Ma mère savait que mon père adorait les bananes plantain frites et lui préparait, quand elle le pouvait, son plat favori : bananes coupées en petits cubes, avec des œufs brouillés et des échalotes. Elle servait le tout accompagné de riz, de viande grillée et de salade de betteraves. Le tout était servi avec un verre de lait frais et une épaisse tranche d'arepa (pain au maïs).

Bien que ma mère n'aime pas aborder le sujet, il serait impossible de ne pas mentionner les nombreuses infidélités de mon père, qui commencèrent seulement quelques semaines après leur mariage. Elle entendait régulièrement des rumeurs sur ses tromperies et souffrait en silence. Il parvenait adroitement à calmer ses peines en lui rappelant qu'elle était l'amour de sa vie, que leur mariage durerait pour toujours, et qu'elle se devait d'ignorer les gens envieux qui tentaient de les séparer.

D'une certaine manière, mon père finit par avoir raison. Lui et ma mère restèrent ensemble jusqu'à ce que la mort les sépare, bien qu'il n'ait jamais cessé de la tromper. Une de ses premières amantes fut la directrice d'un lycée du quartier. Après ça, il fréquenta pendant plusieurs mois une jolie jeune femme aux cheveux noirs qui était la veuve d'un voleur réputé. Une fois, alors que ma mère était partie relativement tôt d'un gala à l'Hôtel InterContinental, ma mère dut gifler mon père car il dansait un peu trop près avec la femme d'un de

ses employés. Pour mon père, le fait de séduire les femmes était une sorte de défi personnel, et il ne manquait jamais une occasion de le faire.

La relative tranquillité qui régnait dans le foyer de mon père se brisa, le 7 juin 1976, quand un de ses employés appela pour l'informer que des agents de la DAS avaient trouvé la cargaison de pâte de coca qu'ils transportaient en camion depuis l'Équateur. Mon père finit par accepter le deal des détectives, prêts à accepter de l'argent pour laisser passer la marchandise.

À cinq heures, le lendemain matin, mon père reçut pour message que les agents de la DAS l'attendaient dans une boutique de crème glacée à La Mayorista (le marché de gros de Medellín), pour qu'ils récupèrent l'argent. Mon père appela mon oncle Mario pour qu'il l'accompagne, qui à son tour rappela Gustavo afin qu'ils se retrouvent au point de rendez-vous. Avant d'entrer dans la boutique, mon père resta un moment dans la voiture pour compter les cinq mille dollars destinés aux agents.

Mais il s'agissait en fait d'un piège. Bien loin d'accepter un pot-de-vin, les agents avaient l'intention de capturer tout le gang et de confisquer les huit kilos et demi de pâte de coca cachés dans la roue de secours du camion. Ils attendirent que mon père leur offre l'argent pour annoncer que lui, Mario et Gustavo étaient en état d'arrestation pour trafic de drogue et tentative de corruption.

Ils furent immédiatement envoyés en détention à la DAS de Medellín, où ils passèrent la nuit, avant d'être transférés le lendemain matin à la prison de Bellavista, dans la ville de Bello, au nord de Medellín. À mon père, fut délivré le numéro 128482. Il apparaît souriant sur sa photo d'identité, peut-être parce qu'il était sûr qu'il ne resterait pas bien longtemps en prison. Mais, à n'en pas douter, les premiers jours de prison furent durs pour lui, Mario et Gustavo. En

effet, une rumeur circulait qu'ils étaient des agents infiltrés à la recherche d'informations sur les différents gangs influents de la prison. L'ambiance était si tendue qu'un des prisonniers vint les prévenir d'une attaque imminente.

Tout changea lorsqu'un des prisonniers, que mon père ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam, dit aux autres que Pablo, Mario et Gustavo n'étaient pas des mouchards et qu'il fallait les laisser tranquilles. Ce bienfaiteur improbable était en fait Jorge « Blackie » Pabón, un prisonnier qui encourait une courte peine et qui avait entendu parler de mon père. Ils devinrent ensuite des amis proches, et Pabón joua un rôle important dans les cartels quelques années plus tard.

Même si l'environnement était devenu sensiblement moins hostile pour mon père, Mario et Gustavo depuis l'intervention de Pabón, Bellavista restait une prison dangereuse. C'est là, dans cet endroit fétide et bondé, que ma mère apprit qu'elle était enceinte. Un jour de visite, accompagnée de la femme de Gustavo et de ma tante Alba Marina, ma mère commença à vomir alors qu'ils faisaient la queue pour entrer dans la prison. Mon père fut empli de joie en apprenant la nouvelle, mais son incarcération et ses contraintes financières forcèrent ma mère à quitter la maison du quartier de Los Colores pour retourner vivre chez ses parents.

Atteint moralement par le confinement et par les conditions difficiles à Bellavista, mon père demanda à son avocat de faire tout ce qui était en son pouvoir (y compris de recourir à la corruption) pour le faire transférer dans une autre prison. Ses efforts furent récompensés, et quelques jours plus tard, lui, Gustavo et Mario furent emmenés dans un bâtiment de la ville d'Itagüí qui servait à la prison de Yarumito. La qualité de vie y était plus appréciable puisque ma mère et ma grand-mère lui rendaient visite tous les jours pour lui apporter le petit

déjeuner et le repas de midi. Quand bien même, mon père n'avait aucunement envie de rester prisonnier, et il parvint un jour à s'évader de Yarumito et à se cacher chez des voisins à La Paz. Il avait organisé son évasion durant un match de foot entre prisonniers, en sollicitant l'aide de plusieurs joueurs à qui il avait demandé de frapper la balle de plus en plus loin pour qu'il puisse courir après.

À cette époque, les choses étaient bien différentes en Colombie. Les gardiens de prison appelèrent simplement ma grand-mère pour l'informer que Pablo s'était échappé et le convaincre de revenir, en lui garantissant qu'il n'y aurait pas de répercussions. Deux heures plus tard, Pablo appela à la maison d'Hermilda, et celle-ci lui demanda de ne pas faire souffrir ma mère outre mesure, considérant qu'elle était enceinte de trois mois et ne pesait que quarante kilos. Mon père contacta ensuite ma mère, qui le supplia de se rendre immédiatement. Il accepta et se rendit à la prison le soir même.

Malgré les conditions de vie acceptables à Yarumito, mon père était inquiet. La juge chargée de l'affaire, Mariela Espinosa, semblait déterminée à tous les condamner car les preuves étaient accablantes. C'est alors que lui et ses avocats prirent une décision cruciale : demander que le procès soit transféré dans la ville de Pasto, à la frontière équatorienne, où la pâte de coca avait été achetée, et où la DAS avait intercepté le camion. La requête fut accordée, et les prisonniers furent immédiatement transférés à la prison de Pasto. Mon père fut conduit menotté par les gardes juste au moment où ma mère arrivait pour lui rendre visite. Il était heureux de la voir, mais son visage s'assombrit quand l'officier de police lui donna un coup de crosse afin de lui faire dégager le passage.

Les semaines d'après, ma mère et ma grand-mère voyagèrent régulièrement jusqu'à Pasto. Il était facile pour les prisonniers de

soudoyer les gardes, qui les traitaient dignement. Ils laissaient même mon père passer le week-end avec ma mère à l'hôtel Morasurco.

La situation finit par s'arranger, en août 1976, quand un juge de Pasto libéra Mario et Gustavo. En novembre, c'est-à-dire après cinq mois d'emprisonnement, les poursuites contre mon père furent abandonnées et il put rentrer à la maison. Mais son arrestation ne resterait pas sans conséquences. Il était apparu pour la première fois dans les fichiers de la police, et le journal de Bogotá *El Espectador* avait également révélé son identité. Il ne pouvait maintenant plus échapper à sa carrière de criminel, et il le savait bien.

La coke Renault

« Les amateurs qu'il faut surveiller sont Lucio Bernal de Bogotá et Pablo Escobar, Gustavo Gaviria, et Juan Yepes, tous originaires de Medellín. Certains pilotes comme Pablo Escobar sont en pleine montée. Escobar est en deuxième position avec 13 points. » Tels étaient les commentaires publiés dans le journal *El Tiempo* de Bogotá en reportage de la Coupe Renault à l'autodrome international au début de l'année 1979.

Mon père et Gustavo avaient développé un certain penchant pour la course à grande vitesse l'année précédente, alors qu'ils avaient déjà amassé pas mal d'argent avec le trafic de drogue, et qu'ils cherchaient désormais d'autres moyens de se divertir. Au début, mon père avait participé à des courses de motocross sur la piste Furesa près de SOFASA, qui était l'usine d'assemblage Renault d'Envigado. Il avait remporté quelques succès et s'était classé en haut du tableau, mais s'était blessé lors d'un terrible accident qui l'avait laissé convalescent durant plusieurs mois.

Les voitures avaient réveillé chez mon père une grande passion pour la vitesse. Quand il entendit que la Coupe Renault admettait des pilotes amateurs et non seulement des professionnels, il fut déterminé à y participer avec Gustavo.

Les modalités d'inscription pour les pilotes de cette nouvelle catégorie étaient plutôt simples : il fallait posséder une Renault 4 originale dont le moteur et les suspensions pouvaient être altérés selon des critères spécifiques. D'autres modifications étaient laissées au choix du compétiteur.

Tout excités, mon père et Gustavo achetèrent dix Renault 4 montées sur des moteurs de 1000cc et les confièrent à un ingénieur ayant travaillé à l'usine d'assemblage SOFASA, pour qu'il fasse les modifications qu'ils voulaient. L'ingénieur installa une cage de sécurité à l'intérieur de chaque voiture, ainsi qu'un silencieux pour grandes vitesses, il gratta chaque tête de cylindre des moteurs et altéra les arbres à cames.

Les voitures étaient prêtes pour la compétition. Gustavo et mon père étaient sponsorisés par Bicicletas El Osito, un fabricant de vélos, et par la banque Depósitos Cundinamarca. La voiture de mon père portait le numéro 70 et celle de Gustavo le 71. Jorge Luis Ochoa Vásquez, un autre membre du cartel de Medellín, sponsorisait l'équipe Las Margaritas avec quatre véhicules. Lui ne participait pas aux courses, contrairement à son frère cadet Fabio.

Mon père et Gustavo prenaient le tournoi tellement au sérieux qu'ils envoyèrent à Bogotá deux de leurs employés, un an avant la compétition, pour finaliser les détails. Ils achetèrent un van pour le remplir de pièces de rechange pour leurs Renault 4, engagèrent un ingénieur et cinq mécaniciens pour prendre soin de leurs voitures l'année d'après, et payèrent une fortune pour acheter assez de place dans les stands pour faire tenir à la fois les voitures, les mécaniciens, mais aussi une bonne partie de la famille.

Mais il manquait encore quelque chose : les logements. Mon père loua tout le dernier étage de l'hôtel Hilton et paya un an d'avance.

C'était totalement inutile et extravagant, étant donné que ces chambres seraient vides toute l'année à l'exception de six week-ends par an.

D'humeur effrontée, maintenant qu'il était pilote de course, mon père fit une blague : la Coupe Renault devrait plutôt se faire appeler la coke Renault. Et il n'avait pas tort. Cette année-là, en plus de mon père et Gustavo, plusieurs barons de la drogue de Medellín et de Cali participaient à la course.

La première course était programmée pour le samedi 25 février 1979, mais mon père et Gustavo avaient fait le déplacement en hélicoptère le lundi précédent pour préparer leurs voitures et passer les tests médicaux. Mon père avait emmené avec lui une mallette ne contenant pas moins de deux cents millions de pesos en liquide pour couvrir les dépenses durant leur séjour.

Les résultats des tests médicaux de mon père n'étaient pas bons. L'encéphalogramme révéla qu'il n'était pas assez mince pour piloter des voitures de course. Mais, égal à lui-même, et habitué à résoudre tous les problèmes avec l'argent, il acheta les docteurs pour qu'ils changent les résultats et lui permettent de concourir.

Avant le départ de la Coupe Renault, l'ambiance était festive, et les stands situés en bordure de piste étaient bondés. Les gens ne parlaient que de l'équipe Las Margaritas, arrivée avec un nouveau bus, qui possédait un atelier de mécanicien à l'arrière et un bureau tout équipé à l'avant. Selon les commentateurs qui couvraient l'événement, c'était une première pour une course colombienne.

Mon père partit alors sur la piste, affublé de sa salopette orange, et Gustavo de son uniforme rouge. Lors de leur première course, les deux amateurs montrèrent des capacités de conduite étonnantes, mais ne passèrent la ligne d'arrivée qu'en troisième et quatrième position. À tel point d'ailleurs que le lendemain, les journaux ne tarissaient pas

d’éloges, et les experts déclaraient que les pilotes antioquians avaient haussé le niveau de la compétition.

Mon père, Gustavo et toute la famille sortirent ce soir-là pour manger au restaurant Las Margaritas, non loin de la piste, dont le propriétaire n’était autre que Fabio Ochoa Sr. Là-bas, ils remarquèrent un homme modestement vêtu, assis seul. Ils ne l’avaient encore jamais vu, mais cet homme était Gonzalo Rodriguez Gacha, qui se rendait dans le coin tous les week-ends pour vendre des chevaux.

Pour les prochaines courses de la Coupe Renault, dont certaines avaient parfois lieu à Cali et Medellín, mon père et Gustavo arrivaient toujours en hélicoptère le samedi et repartaient à la maison le lundi matin.

Pendant toute la compétition, mon père et Gustavo figuraient parmi les meilleurs pilotes (mon père réussit même à atteindre la seconde place), mais ils tombèrent face à deux excellents pilotes qui les empêchèrent de finir en haut du tableau : Alvaro Mejía, sponsorisé par Roldanautos de Cali, et Lucio Bernal, sponsorisé par Supercar-Hertz de Bogotá. La lutte entre Mejía et Bernal pour la première place continua ainsi jusqu’à la fin de la compétition en novembre 1979, malgré les efforts de mon père pour les battre. Au début il dépensa beaucoup d’argent, en engageant deux ingénieurs automobiles qui essayèrent sans succès d’améliorer sa voiture. Il leur offrait même des primes pour chaque demi-kilogramme de poids en moins qu’ils arrivaient à enlever de son véhicule. Quand quelqu’un mentionna un jour qu’un ingénieur français de chez Renault avait conçu des moteurs pour voitures à grande vitesse, il en commanda trois. Mais rien n’y fit.

Mon père finit à la quatrième place et Gustavo à la neuvième place. Déçus, ils décidèrent de concert d'abandonner l’univers de la course.

COMME ON PEUT SE L'IMAGINER, LES CARRIÈRES de pilote de mon père et Gustavo ont généré leur lot d'anecdotes.

La première : dans leur extravagant enthousiasme, ils achetèrent deux très luxueuses Porsche 911SC, dont une avait appartenu à un important pilote de voiture brésilien du nom d'Emerson Fittipaldi. Mon père fit peindre la sienne en rouge et blanc, floquée du numéro 21 ; et celle de Gustavo était marquée du numéro 23.

Le deuxième : un samedi soir, de retour à l'hôtel Hilton après une course, ils étaient rentrés dans leurs appartements du dernier étage. Un des mécaniciens de l'équipe lança une bouteille par la fenêtre et toucha l'épaule d'un garde du corps, qui accompagnait le président de l'époque : Julio César Turbay Ayala. Le chef de la sécurité monta les étages pour faire son enquête et trouva avec stupéfaction une quarantaine de types en train de faire la fête comme jamais. Pour empêcher que les choses ne dérapent, les gardes du corps de Turbay escortèrent tous ceux qui n'étaient pas clients de l'hôtel hors du lieu.

La troisième : un autre soir, un fameux pianiste du nom de Jimmy Salcedo vint au Hilton pour parler avec mon père, accompagné d'une danseuse du groupe Las Supernotas. Cette jolie femme voulait elle aussi participer à la course et venait lui demander d'être son sponsor, mais l'affaire en resta là car mon père arrêta la compétition juste après le tournoi.

La quatrième : lors d'un week-end, la Coupe Renault avait lieu à Cali, et mon père, accompagné de son équipe de mécaniciens, résidait à l'Hôtel InterContinental, où ils rencontrèrent par hasard le chanteur Julio Iglesias. Quand mon père apprit qu'Iglesias donnait un concert au night-club d'Años Locos le samedi soir, il acheta une centaine de billets pour inviter ses adversaires au spectacle.

Durant sa courte carrière de pilote de course, mon père rencontra plusieurs personnes qui jouèrent un rôle prépondérant dans sa vie, ses

affaires et ses multiples guerres.

Gonzalo Rodriguez Gacha, le vendeur de chevaux solitaire, était connu sous le nom de « Mexicain ». Quelques mois plus tard, il deviendrait le partenaire de mon père dans le trafic de cocaïne, et ils déclarèrent ensemble la guerre au gouvernement colombien.

Ricardo Londoño dit « le Rasoir », était un pilote d'expérience qui participait cette année-là à la course Dodge Alpine (et qui était aussi le premier Colombien à concourir au championnat du monde de Formule 1), et deviendrait l'homme qui répondrait aux désirs véhiculaires extravagants de mon père grâce à son entreprise d'import/export basée à Miami.

Héctor Roldán (sponsor de l'équipe Roldanautos, dont le pilote principal, Alvaro Mejía, remporta la Coupe Renault chez les amateurs) devint bon ami avec mon père durant la compétition à Bogotá. Il possédait une concession automobile à Cali, et, selon les proches de mon père, était un puissant baron de la drogue dans l'ouest de la Colombie. Quand ma mère n'assistait pas aux courses de mon père à Bogotá, Roldán ramenait des femmes plantureuses dans la chambre d'hôtel de mon père. Plus tard, il en ferait de même à notre propriété de Nápoles, où Roldán était régulièrement invité.

Bien des années plus tard, à la naissance de ma sœur, mon père décida de lui choisir Roldán comme parrain, mais ma mère refusa, scandalisée, car elle savait bien qu'ils sortaient avec des filles en permanence.

« Si tu choisis Roldán, je refuse de faire baptiser le bébé, de sorte qu'elle puisse choisir elle-même son propre parrain en grandissant », dit ma mère, menaçante.

Mon père céda et nomma à sa place Juan Yepes Flórez, contre qui mon père était en compétition lors de la Coupe Renault. Ils l'avaient surnommé « John Lada » car il était un des premiers à importer les

voitures 4x4 Lada sur le sol colombien en 1977. C'était un ancien soldat, jeune, beau, poli, amical avec tout le monde et toujours souriant.

Papa Narco

Plusieurs fois j'ai demandé à mon père à combien se chiffrait sa fortune, puisque j'entendais souvent dire à son sujet qu'il était l'un des hommes les plus riches du monde. Il me donnait toujours la même réponse : « Au bout d'un moment, j'ai eu tellement d'argent que j'ai arrêté de compter. Une fois que j'ai compris que j'étais une machine à faire de l'argent, il était inutile de le compter. »

J'ai l'habitude de voir la fortune de mon père associée à des chiffres astronomiques. Le magazine *Forbes* a une fois déclaré que mon père était à la tête d'une fortune de 3 milliards de dollars, mais personne n'est allé lui demander personnellement de confirmer ce chiffre. J'ai aussi vu autre part la somme tout à fait exagérée de 25 milliards. Si je devais m'aventurer à donner un chiffre, il me faudrait aussi l'inventer.

Tout ce que le trafic de drogue lui conféra, il le lui reprit également, jusqu'à sa propre vie. C'est la raison pour laquelle je reste sceptique sur les perspectives à long terme d'un tel business, car il aboutit inévitablement sur une violente guerre de pouvoir. C'est en tout cas la leçon que j'en tire.

Je ne peux pas prétendre connaître tous les détails des activités de mon père liées au trafic de drogue, ni dresser un compte rendu exhaustif de son empire. Mon but est d'illustrer la manière dont lui et une poignée de trafiquants sont parvenus à tirer profit d'un moment

d'accalmie, avant que le business ne devienne si dangereux. C'est-à-dire avant que les États-Unis, la Colombie ou le reste du monde n'aient conscience du rayonnement que le trafic de cocaïne allait avoir.

DE RETOUR À MEDELLÍN APRÈS SA SORTIE de la prison Pasto, au début du mois de novembre 1976, mon père était descendu du bus habillé avec les chaussures beiges qu'il portait quand il fut arrêté pour la première et dernière fois de sa vie pour trafic de cocaïne. En chemin pour se rendre chez ma grand-mère Hermilda dans le quartier de La Paz, il tomba sur Alfredo Astado, un membre de la famille de ma mère, à qui il demanda une pièce pour passer un coup de fil. Il discuta en langage codé au téléphone pendant deux minutes avant de raccrocher.

Enfin de retour chez sa mère, il lança son sac de voyage sur le canapé et s'assit un moment pour reprendre son souffle. Il était épuisé du long voyage qu'il avait fait depuis le sud de la Colombie, bien que mes oncles et tantes présents pour le saluer puissent apercevoir une étrange détermination sur son visage.

Deux heures plus tard, un homme descendit d'un SUV Toyota flambant neuf avec deux cent mille dollars en liquide. Personne ne sut d'où venait cet argent, mais ils supposaient que l'argent et le véhicule étaient reliés d'une manière ou d'une autre au coup de téléphone passé quelques instants plus tôt. Ces cadeaux confirmaient qu'il n'avait pas renoncé à devenir immensément riche (même par des moyens illégaux) malgré les cinq mois qu'il venait de passer en prison. Il semblait encore plus dynamique qu'avant, et envoya, cette après-midi même, deux de ses employés acheter de la pâte de coca à Loja en Équateur. Le lendemain, il fut informé que la police avait arrêté le véhicule à un point de contrôle de La Virginia dans le département de Risaralda, et qu'ils avaient trouvé l'argent liquide caché dans le système

d'air conditionné. Sans plus attendre, mon père et Gustavo s'y rendirent pour payer un bakchich aux policiers et récupérer l'argent ainsi que le véhicule.

Imperturbables, mon père et Gustavo décidèrent de voyager jusqu'en Équateur pour faire passer la pâte de coca eux-mêmes. Cette fois, il n'y eut aucun problème à signaler. Ce voyage se révéla crucial puisqu'il leur permit de prendre contact avec certains trafiquants que mon père avait rencontrés à la prison Pasto, leur permettant de trouver de meilleurs fournisseurs et de meilleures routes de passage pour faire entrer la pâte de coca en Colombie. Durant leurs nombreux trajets entre la Colombie et l'Équateur, ils établirent un système qui leur permit de transporter régulièrement de plus gros chargements de pâte de coca. À grand renfort de dollars, ils engagèrent un colonel de l'armée équatorienne pour superviser le projet. Le colonel instaura un arrangement entre les acheteurs de Loja et une douzaine de travailleurs qui transportaient jusqu'à vingt kilos d'alcaloïde cachés dans des bûches de bois. Portant le bois sur leurs épaules, ils traversaient la jungle pendant quinze à vingt heures d'affilée jusqu'à atteindre la rivière San Miguel située sur la frontière entre l'Équateur et la Colombie, où les hommes de mon père attendaient leur arrivée. Les bûches de bois étaient ensuite transportées sur presque mille kilomètres à bord de petits camions, jusqu'aux cuisines que mon père et Gustavo avaient installées dans de petites fermes de la campagne colombienne, près des villages de Guarne, Marinilla et El Santuario, à l'est d'Antioquia.

La période précaire où Gustavo et mon père devaient cacher les produits chimiques de la coca dans les laboratoires de l'école de La Paz était définitivement derrière eux. Tout était maintenant sous contrôle. Il ne restait plus qu'à entrer en relation avec le chaînon manquant du trafic de drogue : les consommateurs, qui étaient hors d'atteinte étant

donné qu'ils s'étaient jusque-là concentrés sur la vente de pâte de coca traitée aux trafiquants américains qui venaient à Meddelín.

Depuis que mon père était sorti de prison, mes parents avaient été forcés de se séparer et de vivre chez des proches. Fatigué de ne jamais pouvoir être avec ma mère, qui s'apprêtait à me mettre au monde, mon père loua un appartement près de La Candelaria, un grand supermarché du quartier de Castropol à Medellín. C'est ainsi que mon père quitta la maison familiale de La Paz, treize ans après son arrivée, plus fauché que jamais.

Mes parents n'avaient pas encore beaucoup d'argent car le commerce de la drogue est un business à risque, où l'on peut être riche en un jour et tout perdre le lendemain. Mon père n'était pas encore parvenu à ses fins. Pourtant, il savait pertinemment qu'il tenait le bon bout, même s'il avait à peine assez d'argent pour payer le loyer.

Un deal de cocaïne particulièrement juteux dut pourtant avoir lieu, car une Porsche Carrera apparut devant l'appartement quelques semaines après leur emménagement. Ma mère n'avait pas encore de voiture, même si Pablo et Gustavo lui louaient parfois un pick-up Toyota rouge.

Je vins au monde le 24 février 1977, à la clinique Rosario de Medellín, dans le quartier de Boston. Ma mère, qui n'avait que quinze ans, s'offrit les services d'une nounou pour s'occuper de moi.

Mon père parvint enfin à toucher le pouvoir du bout des doigts et acheta une immense maison dans le quartier branché de Provenza, à El Poblado. Quelques mois plus tard, il permettait au reste de la famille de quitter le quartier de La Paz. Il donna à ma grand-mère Hermilda une maison située dans le quartier Estadio et plaça ses sœurs dans des appartements alentour. Plus tard, il fit déménager ses sœurs à côté de notre maison d'El Poblado. Mon grand-père Abel était déjà retourné vivre dans sa ferme d'El Tablazo, et mes oncles Roberto et Fernando

habitaient à Manizales, où ils travaillaient pour Bicicletas El Osito, un fabricant de vélos qui deviendrait plus tard le sponsor de Pablo et Gustavo dans leur course à la Coupe Renault.

Les affaires frauduleuses des deux cousins se portaient si bien qu'ils arrêtèrent d'organiser leurs rendez-vous au magasin de glaces et envisagèrent d'installer un bureau dans notre maison. Sur les conseils de mon oncle Mario Henao, qui ne voyait pas d'un bon œil de mélanger la famille avec les affaires, mon père décida d'emménager dans un bureau à côté de l'église El Poblado. Avec le temps, lui et Gustavo acquirent un plus grand bureau à côté du centre commercial d'Oviedo, dans le nouvel immeuble Torre La Vega, dont ils achetèrent le quatrième étage pour diriger leurs affaires.

La capacité de mon père à acheter des propriétés dans les meilleurs quartiers de Medellín était la preuve formelle qu'il commençait à accumuler une véritable fortune. Et il n'était pas le seul. De nombreux narcotrafiquants tiraient également profit du manque de conscience sur le marché de la cocaïne en Colombie et aux États-Unis. Les gouvernements et les autorités n'avaient pas réalisé qu'un business lucratif se développait dans les régions reculées d'Amérique latine. Un business si lucratif qu'il continue, quarante ans plus tard, à grossir de façon exponentielle.

À cette époque, la cocaïne faisait fureur dans certains cercles américains. Le numéro du magazine *Newsweek* de mai 1977, paru trois mois après ma naissance, mentionnait que c'était chose commune, dans les fêtes branchées de Los Angeles et New York, de se faire passer un plateau de cocaïne en consommant du caviar et du champagne Dom Perignon. Grâce aux infrastructures qu'ils avaient construites dès l'année 1977, mon père et Gustavo ne tardèrent pas à établir des itinéraires de trafic pour faire entrer la cocaïne aux États-Unis, où la surveillance des ports et des aéroports était loin d'être régulière. La

naïveté des douaniers facilitait grandement le travail des trafiquants, qui n'avaient même pas besoin de se creuser la tête pour cacher la drogue. Il n'y avait ni machines à rayons X, ni chiens renifleurs, ni aucune investigation approfondie. Il suffisait d'une mallette à double fond pour exporter une grande quantité de drogues sans éveiller le moindre soupçon. Il n'y avait pas non plus de lois spécifiques sur le trafic de drogue, que l'on traitait à l'époque comme n'importe quelle autre sorte de trafic. Ce commerce n'était pas encore diabolisé et criminalisé.

UN JOUR, MON PÈRE ME CONFIA AVOIR RÉALISÉ un test avec Gustavo pour faire passer cent kilos de cocaïne à l'aide d'un avion Piper Seneca bimoteur. Il atterrit à l'aéroport d'Opa Locka (aéroport situé dans le cœur de Miami, uniquement utilisé par de riches Américains) absolument sans encombre. Quand ils apprirent que la cargaison était arrivée à bon port, ils organisèrent une énorme fête dans une boîte de nuit de Medellín appelée Kevin's, avec beaucoup d'alcool et de femmes.

Ils contemplaient une mine d'or. Un kilo de cocaïne traitée, qui leur coûtait deux cent mille pesos en Colombie (environ cinq mille dollars à l'époque), avait un coût total de six mille dollars en incluant la livraison et les frais de sécurité. En le vendant à des acheteurs particuliers dans la rue, un distributeur grossiste comme mon père pouvait en rapporter vingt mille dollars par kilo en Floride, et entre vingt-cinq et trente mille à New York.

Malgré ce profit extraordinaire, mon père ne rapportait que 10 % de la valeur ultime de chaque kilo, ce qui n'était rien comparé aux revendeurs américains. Les dealers ajoutaient au produit de l'aspirine, de la chaux, de la poudre de verre, du talc, ou n'importe quelle autre poudre blanche. De cette manière, ils pouvaient obtenir deux ou trois kilos à partir d'un seul kilo de cocaïne pure. Ces kilos, vendus au

gramme, produisaient des revenus allant jusqu'à deux cent mille dollars chacun.

Le commerce grandissait rapidement, et mon père et Gustavo trouvèrent de puissants fournisseurs dans la vallée de l'Alto Huallaga, dans le nord du Pérou, où un des plus grands centres de production de pâte de coca était en construction.

L'entrée de nouveaux acteurs dans le business poussa mon père et Gustavo à arrêter d'employer des travailleurs pour transporter seulement quelques kilos à pied. La logistique du trafic changea de visage avec l'apparition de pilotes expérimentés. Ils étaient l'ingrédient manquant qui permettait à mon père de devenir le trafiquant le plus important du coin.

Ils établirent des voies aériennes secrètes dans les régions de Monzón et Campanilla, situées dans la vallée de Huallaga, et d'autres en Colombie, à Magdalena Medio, dans la région d'Antioquia. De gigantesques chargements de pâte de coca circulaient librement deux à trois fois par semaine et traversaient au moins quatre pays. Le succès de mon père et Gustavo attira l'attention d'autres trafiquants plus ou moins importants qui cherchaient à faire des affaires. Un de ceux-là était Fidel Castaño, qui apparut un jour au bureau de mon père avec son frère Carlos, un jeune homme de taille moyenne au regard brillant.

Fidel dit à mon père et à Gustavo qu'il avait des contacts dans la grande plantation de feuilles de coca à Santa Cruz de la Sierra, en Bolivie, où ils produisaient d'énormes quantités de pâte de coca. Ils s'entendirent à merveille sur le plan des affaires et commencèrent à convoyer des chargements de trois à cinq cents kilos par voie aérienne jusqu'à une piste d'atterrissage privée dans une propriété du nom d'Obando, dans le nord de la vallée du Cauca. De là, la drogue était recueillie dans plusieurs véhicules puis transportée jusqu'aux cuisines d'Antioquia.

C’est ainsi que commencèrent les relations entre mon père et les frères Castaño. Elles restèrent cordiales et florissantes pendant un long moment. Fidel confia même à mon père un de ses plus grands secrets : un de ses principaux contacts aux États-Unis pour vendre la drogue n’était autre que le fameux chanteur Frank Sinatra.

Comme je l’ai mentionné plus tôt, à cette époque, les États-Unis étaient un territoire totalement ouvert car les autorités chargées de surveiller les aéroports, les autoroutes et les ports du pays ne cherchaient pas la cocaïne. Les trafiquants de drogue colombiens et d’autres pays tiraient profit de cette régulation laxiste en inondant de drogue tout le pays.

Le cartel de Medellín, dont mon père était le patron, comptait en son sein des gens comme Gonzalo Rodríguez Gacha, dit « le Mexicain » ; Gerardo « Kiko » Moncada ; Fernando Galeano ; Elkin Correa, et bien d’autres. Ensemble, ils prirent le contrôle de la Floride du Sud et des États voisins. Le cartel de Cali, qui incluait principalement les frères Rodriguez, Pacho Herrera et Chepe Santacruz s’occupait de New York, la Grande Pomme. Le marché était si vaste et lucratif que les deux cartels n’avaient jamais de problèmes entre eux. Ils maintinrent cette relation très proche et coopérative pendant des années, jusqu’à ce que celle-ci se termine pour des raisons étrangères au trafic de cocaïne.

Ayant réussi son premier convoi exceptionnel de cocaïne à l’aéroport Opa Locka de Miami, mon père choisit d’en faire sa destination préférée pour y exporter sa marchandise. De petits jets chargés au début de cent à cent vingt kilos, puis ensuite jusqu’à trois cents kilos, y atterrissaient deux à trois fois par semaine après un arrêt à Baranquilla situé sur la côte nord-est colombienne, et Port-au-Prince, la capitale d’Haïti touchée par la pauvreté. Les pilotes présentaient ces plans de vol aux autorités, affirmant qu’ils transportaient des touristes

voulant profiter du soleil et des centres commerciaux. Plus tard, Carlos Lehder participa à ce business lucratif en mettant à disposition sa fameuse ile privée dans les Bahamas comme piste d'atterrissage.

Durant cet « âge d'or », beaucoup de cocaïne transitait aussi par bateau. Les embarcations quittaient les ports de Necoclí et Turbo dans les Caraïbes pour débarquer à Miami, où ils n'étaient pas soumis à des fouilles particulières car leur cargaison de bananes était parfaitement empaquetée et n'avait rien de suspect. Les cales étaient en fait remplies de cocaïne, jusqu'à huit cents kilos. La mafia appelait cet itinéraire bien connu la « route de la banane ».

Une fois arrivée aux États-Unis, la cocaïne était transportée dans des quartiers résidentiels comme Kendall et Boca Raton, où les hommes de mon père la cachaient dans des planques souterraines, en attendant l'arrivée des distributeurs locaux qui payaient toujours en liquide. La méthode qu'utilisaient ces distributeurs pour répandre la drogue à travers Miami et les villes voisines comme Fort Lauderdale, Pompano Beach et West Palm Beach était simple : ils appelaient leurs clients au téléphone et arrangeaient un rendez-vous dans un lieu public et calme. Les affaires ne pouvaient pas mieux se porter ; la drogue se vendait comme des petits pains.

Vers cette époque, mon père commença à voyager à Miami sur des vols commerciaux, et il descendait au luxueux hôtel Omni en se faisant enregistrer comme président de la Compagnie pétrolière de Fredonia. Le nom de la compagnie était une blague de mon père, car il n'y avait pas une goutte de pétrole à Fredonia, village situé dans la région d'Antioquia. Il louait un étage entier de l'hôtel, recevait la visite de toutes sortes de trafiquants américains et faisait la fête jusqu'à l'aube, accompagné de trente ou quarante jolies filles engagées par les meilleurs boîtes de nuit de la ville.

Le lendemain matin, après une longue nuit d'excès, les clients de mon père payaient pour leur cocaïne et recevaient les clés de nouvelles voitures garées à l'hôtel. Dans le coffre, ils trouvaient la marchandise présentée dans des conditions parfaites : il y avait la Diamante (le Diamant) et l'Esmeralda (l'Émeraude). Mon père et Gustavo avaient appelé leurs deux sortes de cocaïne selon les noms des pierres précieuses, et une image de la gemme était estampillée sur chaque kilo correspondant. Le Mexicain utilisait la marque « Reina » (Reine), et son produit devint très populaire pour sa pureté au sein des acheteurs américains.

Pendant longtemps, la Diamante, l'Esmeralda et la Reina furent le symbole d'une qualité exemplaire. Mais, avec le temps, le produit de mon père acquit une mauvaise réputation en raison de son manque de pureté et de son emballage un peu balourd. Il est même arrivé qu'une fois un distributeur américain réputé dangereux refuse une cargaison. L'incident fit beaucoup de bruit parmi les hommes de mon père, car c'était la première fois qu'un kilo retournait à son pays d'origine. Mon père me dit une fois qu'il vendait de la cocaïne de basse qualité car, de son point de vue d'arnaqueur, les consommateurs accros ne savaient pas faire la différence entre la bonne et la mauvaise coke. Kiko Moncada, lui, par contre, s'assurait de fournir exclusivement un produit de très bonne qualité, emballé dans un joli paquet qui avait l'air de sortir du supermarché.

À l'époque, les transferts internationaux d'argent n'étaient guère surveillés non plus, et mon père recevait des centaines de millions de dollars de manière officielle par le concours de tierces personnes qui ouvraient des comptes en banque. Exactement comme dans le film *Scarface*, quand les gangsters entrent dans la banque pour déposer d'énormes sacs pleins de cash sous les yeux ébahis des managers.

Souvent, les avions qui transportaient la cocaïne revenaient chargés de ces sacs remplis à ras bord, jusqu'à ce que mon père choisisse de recourir à d'autres méthodes quand les choses devinrent plus compliquées. Il commença par exemple à importer des machines à laver dont ses hommes démontaient la structure interne pour les remplir de liasses de billets. Ils cachaient aussi l'argent dans des machines industrielles, des voitures neuves, des motos, des télévisions, des chaînes hi-fi et toutes sortes d'appareils.

Après un certain temps, mon père commença à faire venir non seulement de l'argent, mais aussi toutes sortes d'armes, car il devenait nécessaire de protéger les cargaisons. Rien de plus facile. À cette époque, les principaux aéroports de Colombie avaient ce qu'on appelait le « courrier magique », qui était une sorte de système douanier parallèle qui permettait d'importer n'importe quoi dans le pays sans laisser de trace écrite, et en échange d'un gros pot-de-vin.

La demande de cocaïne sur le marché américain montait en flèche, aussi les trafiquants trouvèrent divers moyens créatifs de déplacer toutes leurs cargaisons. Chaque cartel avait ses propres méthodes, mais ce fut mon père qui trouva la plus rentable. Le gouvernement appelait cet itinéraire « La Fania », mais mon père préférait l'appeler « Fanny », d'après le nom d'un bateau ancré au large de la côte équatorienne. Le navire était chargé de farine de poisson, et pas moins de quatre tonnes de cocaïne étaient cachées dans ses énormes réfrigérateurs qui parvenaient toujours, sans exception, au port de Miami sans encombre. Les gens proches de mon père m'ont dit que c'est grâce à cette technique qu'il est devenu si riche.

L'argent affluait en telle quantité que mon père céda rapidement à toutes sortes d'excès. Au bout d'un moment, il sortait en boîte tous les soirs, généralement à l'Acuarius ou au Kevin's. En entrant dans le club, il était immédiatement entouré de femmes magnifiques qui papotaient

et buvaient tandis qu'il sirotait un verre d'eau et fumait un joint. Vers environ deux heures du matin, il payait l'addition et invitait tout le monde dans son appartement : un penthouse de luxe situé près du stade de baseball d'El Diamante, en face du quartier général de la quatrième brigade de l'armée de Medellín. Mon père quittait la boîte suivi par une caravane d'au moins cinq voitures pleines de femmes prêtes à continuer la fête toute la nuit.

Il commença à dépenser l'argent sans compter. Nous déménageâmes de notre grande maison à Provenza (où mon père avait fait venir d'Argentine le groupe Los Calchaleros pour jouer lors de la fête d'anniversaire des dix-sept ans de ma mère) pour aller dans un hôtel particulier dans le quartier de Santa María de Los Angeles, à quelques rues du country club de Medellín.

Mon père essaya d'intégrer le club, mais le conseil d'administration en décida autrement, car malgré sa grande fortune, il n'avait pas le pedigree requis par l'élite conservatrice de Medellín. Habitué à obtenir tout ce qu'il désirait, mon père se prit d'une rage folle. Il prit contact avec certains employés et les paya une fortune pour qu'ils fassent grève, et réclament un plus gros salaire. Pour la première et peut-être la seule fois, le club distingué dut fermer pendant plusieurs jours.

Près d'une semaine après le début de la grève, il s'entretint avec les employés.

« Patron, pouvez-vous nous dire durant combien de temps vous voulez que la grève continue ? » demandèrent-ils.

« Continuez encore pendant quinze jours, et je vous donnerai tout l'argent que vous voulez. Et rendez-moi un service, prenez le camion à benne, remplissez-le de terre, et conduisez sur le terrain de golf pour le saccager. Déversez ensuite la terre dans la piscine. »

Ils suivirent ses instructions à la lettre.

C’EST À L’ÂGE DE QUATRE ANS, DANS NOTRE maison de Santa María de Los Angeles, que je reçus ma première moto, une petite Suzuki jaune que mon père avait équipée de petites roues blanches sur les côtés pour la tenir en équilibre. Ce jour-là, il m’apprit à la conduire pendant le déjeuner avant de retourner au bureau. Il enlevait les petites roues et courait derrière moi en tenant la moto, avant de la lâcher pour me laisser la contrôler. Je me souviens de ce moment comme celui où je suis tombé amoureux de la moto, et du sentiment de liberté incroyable que procure la conduite.

Le boom de la drogue permit à mon père d’acheter ses deux premiers aéronefs : un hélicoptère Hughes 500 blanc, rouge et jaune moutarde immatriculé HK-2196, et un avion Aero Commander bimoteur. Une fois, alors que nous discutions de ses acquisitions, mon père nous rappela son tout premier vol en hélicoptère : il partit rendre visite à Don Fabio Ochoa Restrepo dans sa propriété Ochoa’s La Clara d’Angelópolis, dans le sud d’Antioquia. Il emmena ensuite quelques-uns de ses amis du quartier à bord de son engin pour survoler le barrage Peñol, avant d’atterrir pour prendre un café. Le pilote avait peur qu’une personne de la foule, ameutée à l’approche de l’hélicoptère, ne s’approche trop et se fasse tuer.

Le marché de la cocaïne ne cessant de croître, ils établissaient perpétuellement de nouveaux itinéraires de contrebande. Ils commencèrent à infiltrer de la drogue par le Mexique en envoyant des avions chargés qui décollaient à partir de pistes d’atterrissage secrètes à Urabá, La Guajira, Fredonia, Frontino et La Danta. La route mexicaine était plus connue sous le nom de la « route de l’oignon », car la cocaïne était cachée dans des semi-remorques remplies de boisseaux d’oignons, qui traversaient la frontière près de Laredo avant d’aller à Miami. Chaque camion transportait entre huit cents, et mille kilos. Leonidas Vargas était le partenaire colombien de mon père sur cet

itinéraire, et Amado Carrillo Fuentes était leur contact mexicain pour faire entrer la cocaïne aux États-Unis.

Ils utilisaient aussi une autre méthode qui consistait à « lâcher des bombes ». Ils larguaient la cargaison dans la mer, près de Miami, à partir de petits avions qui volaient à basse altitude, et des bateaux à moteur ou à voile venaient les récupérer. Ils lâchaient parfois les « bombes » dans les marécages des Everglades, au sud de Miami. Ils perdaient beaucoup de cocaïne car les paquets n'étaient pas assez bien scellés et leur contenu prenait l'eau.

Mon père se vantait rarement de ses succès dans le monde de la pègre, mais il était particulièrement fier de celui-ci : le journal télévisé révéla une nouvelle tendance du trafic de drogue qui consistait à imprégner des jeans avec de la cocaïne. Mon père arbora un large sourire avant de dire qu'il avait eu l'idée de faire tremper des jeans dans de la cocaïne liquide de manière à les exporter légalement dans diverses villes des États-Unis. Il expliqua ensuite que les acheteurs lavaient les vêtements avec un fluide spécial qui permettait d'extraire la cocaïne sous forme liquide avant de la faire sécher. Bien qu'il ne fût pas possible d'utiliser cette méthode pour de grosses cargaisons, mon père dit que l'astuce avait fonctionné sans encombre durant quelques mois, puisque la police ne s'attendait pas à un coup aussi osé. Pour empêcher que les chiens renifleurs ne s'approchent trop de ses paquets, il pulvérisait les jeans avec un liquide spécial pour les tenir à l'écart.

L'itinéraire des jeans imbibés de cocaïne fut abandonné après qu'un mouchard aux États-Unis le signala aux autorités. Pourtant, seulement quelques jours plus tard, mon père dit en souriant : « Les gars, vous savez tous qu'ils ont fermé l'itinéraire des jeans, n'est-ce pas ?

– Oui, patron.

– Eh bien j'ai continué à envoyer des jeans, et ça rend les mecs de la DEA complètement dingues car ils continuent de les laver encore et

encore, et ils ne trouvent rien. Maintenant, ce qu'on fait, c'est qu'on imprègne les boîtes des jeans avec la drogue et on récupère les boîtes dans les poubelles. »

C'est grâce à ces succès que mon père acquit la réputation d'un puissant chef de mafia. De plus en plus de gens réalisaient qu'ils pouvaient faire beaucoup d'argent dans ce business et s'y mettaient aussi, même la grande bourgeoisie de Medellín. J'allais souvent rendre visite à mon père dans son bureau, devant lequel il était tout à fait habituel de voir garées une centaine de voitures. Certains employés me dirent plus tard que pendant une journée normale, environ trois cents personnes y venaient proposer une affaire à mon père. Beaucoup de ces visiteurs voulaient que mon père intègre dix ou quinze kilos de leur propre produit dans ses cargaisons, car les chances de succès étaient garanties.

Mon père recevait la visite des cireurs de chaussures, des motards, des hommes d'affaires, des politiciens, des policiers, des soldats de tous rangs, et même des étrangers qui voulaient s'impliquer dans le trafic. Presque tous lui demandaient de bien vouloir inclure leur cocaïne dans les chargements de Fanny. Visiblement impatients, des centaines de personnes attendaient leur tour pendant deux à trois jours de suite, sans changer de vêtements, sans se laver et sans jamais quitter leur place… Tout cela pour espérer obtenir « un rendez-vous avec Don Pablo ». Il n'était pas rare de voir aussi le jeune Carlos Castaño apporter des messages de ses frères ou d'autres capos.

Mais les propositions que l'on soumettait à mon père n'étaient pas toutes illégales. Un jour, un dirigeant célèbre de Medellín demanda à mon père d'investir dans une entreprise qui construisait la première résidence de la ville au gaz naturel. D'un ton très sérieux, il répondit simplement : « Je suis tout à fait désolé, mais je ne m'implique pas dans les affaires légales. »

Je me suis plusieurs fois inquiété de voir des policiers entrer dans le bureau de mon père. Je pensais qu'il s'agissait d'une descente, mais ils réapparaissaient toujours quelques minutes après. Ils venaient en fait prendre leur argent.

Mon père avait prouvé qu'il avait les plus sûrs itinéraires pour faire passer la drogue. Ses méthodes étaient si infaillibles qu'il offrait même d'assurer les livraisons et mettait en gage sa fortune personnelle pour garantir la pleine compensation des dépenses, plus des bénéfices, si la livraison n'arrivait pas à bon port. Mon père et Gustavo faisaient aussi quelque chose d'unique : ils donnaient occasionnellement à quelques personnes proches de leur entourage l'équivalent de cinq ou dix kilos de coke en cash, sans aucune participation ou investissement de leur part.

Mais autant il aidait les personnes qui lui étaient proches, autant mon père pouvait aussi être capable d'une violence inimaginable. On m'a dit qu'un jour deux cents millions de pesos avaient disparu du bureau de mon père. Le garde qui était de service la veille fut bien sûr suspecté. C'était un ancien soldat et ami que mon père avait secouru des années auparavant de la prison de Grogona. Le sort de cet homme fut définitivement scellé quelques heures après quand les employés de mon père trouvèrent l'argent chez lui. Ils l'emmenèrent au bureau de mon père, et ce dernier ordonna à tous ses employés de se rassembler près de la piscine. Là, ils ligotèrent le garde avant de le jeter à l'eau.

« Je tuerai quiconque me volera le moindre pesos », déclara mon père à la foule silencieuse, une fois le garde noyé.

Quelques semaines plus tard, mon père décida d'investir une petite partie de son argent à Miami. En 1981, il acheta une maison à Miami Beach, dans la zone privée d'Alton Road. Il paya sept cent mille dollars en cash, qu'il avait ramenés de Colombie et déclarés à la douane américaine. C'était une immense villa de deux étages avec une entrée

imposante, cinq chambres à coucher, une piscine avec vue sur Biscayne Bay, et un des seuls quais privés dans cette zone de la ville. Gustavo n'était pas en reste, puisqu'il acheta un énorme appartement à un million de dollars.

Mon père n'avait pas fini d'élargir son patrimoine immobilier, et acquit un grand appartement à deux cent mille dollars dans le nord de Miami. Il paya en cash qu'il avait préalablement déclaré et fait passer à la douane à l'aéroport international de Miami avec deux gros attachés-cases. La gestion de ces propriétés s'avéra un véritable casse-tête pour mon père. Des gens appelaient fréquemment pour se plaindre que des crocodiles présents dans les lacs alentour se promenaient dans les couloirs de la propriété.

Malgré les objections de mon père, Gustavo vendit son appartement car il sentait que les affaires allaient se compliquer pour eux aux États-Unis. Mais mon père, têtu comme une mule, pensait qu'il n'aurait pas de problèmes puisqu'il avait déclaré l'argent utilisé pour payer les propriétés.

Les fréquents voyages de mon père aux États-Unis nous amenèrent un jour à Washington DC., où mon père avait prévu de tester les mesures de sécurité en place à l'entrée du bâtiment du FBI. Sans tenir compte des risques, il présenta de faux papiers au bureau de réception, tandis que ma mère montrait son passeport et le mien. Fort heureusement, aucun problème à déclarer. Mon père avait arnaqué le gouvernement américain, et nous étions autorisés à faire le tour du bâtiment. Nous avons continué ainsi jusqu'à la Maison-Blanche, où ma mère prit cette fameuse photographie de mon père et moi devant le portail.

À la fin de l'année 1981, à mesure que les affaires florissaient, mon père et Gustavo formèrent leur propre flotte d'avions et d'hélicoptères. Ils achetèrent trois Aero Commanders, un Cheyenne, un Twin Otter, un

Learjet, ainsi que deux hélicoptères : un Hughes 500 et un Bell Ranger. L'homme qui leur servait d'intermédiaire pour réaliser ces achats était le pilote de course Ricardo Londoño, dit « le Rasoir », qui avait négocié les ventes par sa société d'import-export à Miami. Une fois, j'ai entendu que le Rasoir était un pilote d'avion expérimenté qui s'introduisait dans les aéroports privés de Miami, volait les avions, pour les revendre à prix d'or à Medellín.

Il y eut de nombreuses rumeurs sur une entente possible entre mon père et l'ancien président de la Colombie, Alvaro Uribe Vélez. Au fil des ans, les détracteurs d'Uribe n'ont cessé de clamer qu'en tant que chef de l'aviation civile colombienne, il aurait fourni des permis illégaux, et donc facilité la croissance du trafic de drogue à Medellín entre janvier et août 1982. Ce livre n'ayant aucune appartenance politique, ni intentions cachées, et ne voulant injustement faire l'éloge ou dresser un portrait erroné de quelqu'un, j'ai mené une enquête minutieuse afin de connaître la réalité de cette relation.

J'ai consulté les lieutenants et les amis fidèles de mon père, et leur réponse m'a pour le moins surpris. Il semblerait que mon père ait offert cinq cents millions de pesos pour la tête d'Uribe. Pour quelle raison ? Pendant une bonne partie de son temps à la tête de l'aviation civile, Uribe avait rendu la vie plus difficile à l'aéroport Olaya Herrera de Medellín, en augmentant les fouilles et la sécurité sur les entrées et sorties des avions.

Malgré tous les efforts de mon père pour se débarrasser de lui, rien n'y fit. Ses propres hommes ont même fait trois tentatives de meurtre, sans succès. Les hommes à qui j'ai parlé de ce sujet m'ont dit que la corruption que mon père exerçait sur les autorités était plus efficace que les ordres d'Uribe émanant de Bogotá.

Beaucoup de choses ont aussi été écrites à propos d'une intelligence supposée entre mon père, et son cousin José Obdulio Gaviria,

actuellement sénateur d'Antioquia. Mais ces déclarations n'ont absolument aucun fondement. Je me souviens avoir vu mon père réprimer son cousin parce qu'il se pensait meilleur que lui. Mon père parlait rarement de lui, et il n'avait aucune raison de le faire car José Obdulio ne s'est jamais comporté comme un membre de la famille. Mais, quand il mentionnait son nom, mon père l'appelait toujours « mon putain de cousin ». Parmi les milliers de photos de famille que nous avons des années 1970, José Obdulio n'apparaît pas sur une seule d'entre elles.

Au début des années 1980, mon père n'avait pas un ennemi ni un seul contentieux avec la loi. Mais la croissance de sa puissance économique l'obligea à embaucher ses premiers gardes du corps : Rubén Darío Londoño, plus connu sous le nom de « Cassava », qui était un jeune délinquant de La Estrella, et Guillerma Zuluaga, qui se faisait appeler « Catwalk ».

Peu de temps après il réalisa qu'il avait aussi besoin d'être constamment accompagné d'un motard qui conduise à côté de la fenêtre du conducteur. Il chercha encore et encore, faisant passer des entretiens à tour de bras, à tester des candidats, mais personne ne semblait à la hauteur jusqu'à ce qu'il rencontre Luis Carlos Aguilar, surnommé « Crud ». Aguilar passa un test difficile pour lequel mon père empruntait des routes à sens unique à l'envers, passait à travers les ronds-points à fond la caisse, et conduisait sur les trottoirs. Crud commença à travailler pour mon père en 1981, et on lui donna immédiatement une puissante moto Honda XR-200 et un pistolet.

Mon père rentra à la maison, accompagné de ses trois premiers gardes du corps, et nous annonça qu'ils nous accompagneraient maintenant vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Mon père, ma mère, moi, et ma sœur (dès sa naissance) étions constamment sous la protection d'une petite armée.

À cause de la vie que nous menions, j'ai partagé une bonne partie de mon enfance avec les pires criminels du pays. Quand nous étions des fugitifs ou que nous étions en voyage, mes compagnons de jeu étaient des gens que je ne connaissais que par leurs surnoms : « Brosse à dents », « Archivaldo », « Herpès », « l'Étalon », « Pinina », « Catwalk », « Crâne d'œuf », « Tireur », « Alcool de maïs », « Giclure », « Séforo », « Chimpanzé », « Schtroumpf », « Oreilles », « Sourcils », « le Jap » et « Mystère », parmi bien d'autres. Je me souviens que les ennemis de mon père avaient l'habitude de dire qu'il possédait une armée d'assassins, mais lui par contre préférait dire sur le ton de la blague qu'il avait « une armée d'enculés ».

De tous les hommes ayant rejoint le groupe de délinquants de mon père, il y en a un qui vaut le coup d'être décrit : « Tabloïd », un jeune homme qui se démarquait par son attitude très dure, son « swag », et son extrême maîtrise du *lunfardo* (un argot originaire de Buenos Aires). Il se démarquait aussi par son goût des « narco-salopes », comme il aimait appeler ses nombreuses maîtresses, dont il faisait sculpter le corps en or massif sous la forme de pendentifs, bracelets, bagues, colliers ou montres. Il avait toujours son Smith&Wesson calibre 38 sur sa hanche et un AK-47 dans les mains.

Je n'avais aucun compagnon de jeu de mon âge quand nous étions poursuivis, donc je jouais au foot sur Nintendo avec ses gardes du corps. Lorsque nous étions peu nombreux, nous jouions à la balle. Je finissais toujours au milieu à devoir attraper la balle, et ça me frustrait toujours qu'ils ne veuillent pas me la donner.

La véritable raison pour laquelle je n'avais pas d'amis de mon âge est que beaucoup de parents à l'école San José de la Salle avaient interdit à leurs enfants de jouer avec moi. Après tout, être le fils de Pablo Escobar n'était pas tout à fait être celui de Gabriel García Márquez. J'avais donc droit à mon lot de discriminations.

Je n'ai pas grandi au country club, même si nous vivions juste à côté. Je n'étais pas ami avec les élites de la société parce que ce genre de personnes approchaient mon père uniquement pour lui vendre des propriétés, des œuvres d'art, pour lui proposer une affaire, mais certainement pas par amitié. Au lieu de ça, comme mon père était toujours entouré des plus forts éléments, je les considérais tous, enfant, comme faisant partie d'une gigantesque famille. Voilà le monde dans lequel j'ai grandi. C'est ma réalité à moi.

La construction du domaine de Nápoles changea la vie de toute la famille. La propriété faisait office de point de relais à partir duquel les avions transportant la cocaïne atterrissaient et décollaient nuit et jour vers le Mexique, l'Amérique centrale, les Caraïbes, et les États-Unis.

Je me souviens d'une nuit lors du premier Nouvel An que nous passâmes à Nápoles : mon père était monté dans son SUV Nissan Patrol pour aller jusqu'à la piste d'atterrissage, et je me souviens l'entendre dire à ses hommes qu'un avion en partance du Mexique était sur le point d'atterrir. Nous étions le 31 décembre 1981, il était onze heures du soir et la nuit était claire. Lui et ses hommes installèrent une piste de fortune en formant des cercles de flammes avec de l'essence, et en plaçant des torches et des lanternes afin que l'avion puisse se poser en toute sécurité. En dix minutes, ils devaient charger la cocaïne, changer le numéro d'immatriculation, peindre un autre drapeau sur l'avion et le guider pour le décollage. Ensuite, ils éteignirent les lumières avant de rejoindre la fête.

Mon père essayait de ne pas m'impliquer dans ses affaires, mais c'était parfois en vain : je pouvais tout voir à partir du terrain de football de la propriété, où nous avions l'habitude de lancer les feux d'artifice.

Les gens avec qui j'ai parlé pour écrire ce livre ont tous remarqué que mon père avait un don pour tromper les autorités. Quand ils

trouvaient une piste d'atterrissage et qu'ils la détruisaient, mon père en trouvait rapidement une autre. Quand ils faisaient une descente dans un laboratoire, mon père en installait un nouveau en seulement quelques jours. En général, les gens se souviennent particulièrement d'un coup sur une piste d'atterrissage située à une heure de la propriété, près d'une zone appelée Lechería. La plaine était parfaitement plane et d'environ un kilomètre de long. Mon père avait ordonné que l'herbe soit plantée sur une ligne courbe, de manière qu'en arrivant sur place on n'aperçoive qu'une route sinueuse et une maison de campagne au milieu.

Mon père avait conçu la propriété de sorte à troubler les avions de reconnaissance et les hélicoptères antidrogues de la police, qui ne voyaient qu'un joli paysage quand ils la survolaient. Mais la maison était en fait montée sur une plateforme à roulettes qui pouvait être accrochée et tirée par un camion sur quelques mètres afin de laisser la voie libre aux avions. Quand une cargaison de cocaïne arrivait, quelqu'un tirait la remorque pour faire apparaître une piste d'atterrissage poussiéreuse longue de mille mètres. L'herbe avait pour effet de créer une illusion bucolique.

Le trafic de cocaïne étant en constant état de changement et, chaque chaînon devant être gardé secret, mon père et Gustavo cherchaient continuellement de nouveaux moyens d'envoyer la cocaïne aux États-Unis. Ils trouvèrent alors un nouvel itinéraire par l'île de Cuba. Plusieurs hommes de mon père remarquèrent qu'il y envoyait de nombreuses cargaisons grâce à la complicité de hauts dirigeants du gouvernement cubain.

Pour diriger les opérations, ils envoyèrent Jorge Avendaño, connu sous le nom de « Crocodile », à La Havane. Il allait à la rencontre des avions venant de Colombie sur une piste d'atterrissage de la côte est de Cuba, chargeait la cocaïne sur des hors-bord qui partaient ensuite pour

Islamorada, un village de l'archipel Keys en Floride entre Miami et Key West.

Cet itinéraire pour le moins compliqué fonctionna sans encombre durant deux ans, avant que les complices militaires cubains de mon père soient découverts, jugés pour trahison et exécutés en 1989 après un long procès. Je n'ai jamais parlé de ces événements avec mon père, mais, en parlant à ses hommes impliqués dans ce scandale, je comprenais que mon père avait de gros problèmes.

Après des années à gérer les différentes phases du trafic de cocaïne, mon père décida d'arrêter le traitement de la pâte de coca, car les laboratoires étaient de plus en plus sujets aux descentes des brigades antidrogues. Il était aussi fatigué de l'incompétence avec laquelle les substances chimiques étaient gérées, qui provoquaient fréquemment des explosions et causaient la mort de nombreuses personnes.

Dès lors, il arrêta la fabrication de cocaïne, pour se concentrer uniquement sur l'exportation le long de ses itinéraires sécurisés comme la Fanny et la banane. Malgré les prix élevés qu'il demandait aux narcos pour envoyer leur produit à l'étranger, mon père devint un des plus gros contrebandiers de cocaïne au monde.

L’excès - Ebook-Gratuit.co

Ce récit dépeint une période de la vie de ma famille qui prit fin il y a plus de vingt ans. À cette époque, nous menions une vie d’opulence, emportés dans un tourbillon d’excès, de luxe à outrance et d’extravagance. Loin de moi l’idée de fanfaronner : mon intention est plutôt de décrire le monde dans lequel j’ai grandi.

À mon neuvième anniversaire, en 1986, je reçus un cadeau dont j’étais trop jeune pour comprendre la signification : un petit coffre contenant les lettres d’amour originales écrites par Manuelita Sáenz, au grand libérateur latino-américain Simón Bolívar. Je reçus également plusieurs médailles de Bolívar.

Les chocolats et les invitations pour ma première communion furent importés de Suisse à bord de l’avion privé de mon père. Ma mère avait envoyé Gregorio Cabezas (notre cuisinier en chef à l’immeuble de Mónaco, une de nos propriétés de Medellín) jusqu’en Suisse pour sélectionner les chocolats et les cartes, et lui donna assez d’argent pour qu’il ramène les meilleurs chocolats disponibles sur le marché. Sur le trajet du retour, l’avion fit escale à Paris pour prendre vingt bouteilles de Petrus 1971, un des vins les plus chers au monde. Quelques années plus tard, dix-neuf de ces bouteilles finirent à la

poubelle car personne ne les avait bues. Il semblerait que quelqu'un les ait jetées car elles avaient l'air vieilles.

À mes onze ans, en 1988, j'avais déjà trente motos à grande vitesse, je possédais aussi les meilleures moto-cross, les meilleures motos à trois roues, karts ou buggies disponibles sur le marché. J'avais aussi trente jet-skis.

Pour mes treize ans, on m'offrit ma première garçonnière pour minimiser les risques de sécurité : elle comportait deux grandes chambres à coucher, la mienne avait même des miroirs au plafond, et un bar futuriste. Une peau de zèbre s'étalait aussi dans le salon, et il y avait une chaise Vénus.

Quelques anecdotes à propos de la propriété de Nápoles : on y trouvait une station d'essence et une carrosserie pour réparer et peindre les voitures et les motos. Elle comptait vingt-sept lacs ; cent mille arbres à fruits ; la plus grande piste de moto-cross de toute l'Amérique latine ; un Jurassic Park avec des dinosaures à taille réelle ; deux héliports et une piste d'atterrissage d'un kilomètre ; mille sept cents employés, trente millions de mètres carrés avec trois zoos et dix résidences.

Pour le sixième ou septième Nouvel An que nous avons passé à Nápoles, mon père avait importé un nombre incalculable de boîtes à feu d'artifice venant de Chine. Chaque boîte coûtait cinquante mille dollars. Il donna la moitié d'entre elles à ses hommes, et le reste à la famille. Quand les premiers jours de janvier arrivèrent, il restait tellement de boîtes de feu d'artifice que certaines étaient encore sous blister.

À Noël, un des hélicoptères de mon père fut utilisé pour distribuer de la crème pâtissière, des beignets, et même des boudins à tous les membres de la famille. Une manière pour le moins originale de réunir la famille, n'est-ce pas ?

Pour les fêtes de famille, on organisait souvent des tombolas dont les prix étaient des peintures ou des sculptures d'artistes célèbres, ou des antiquités rares.

Toutes les serviettes de la propriété étaient brodées du nom de la résidence : La Manuela, Nápoles, par exemple. Les femmes de ménage portaient une tenue spéciale et prenaient des leçons de maquillage, et ma mère leur payait des manucures.

Deux fois par semaine, des fleurs étaient transportées en avion jusqu'à notre duplex de mille cinq cents mètres carrés dans l'immeuble de Mónaco à Medellín. Quand ma mère demanda une explication à mon père, celui-ci répondit : « Ma chère, si Onassis fait venir du pain chaud de Paris pour Jacqueline, alors je peux envoyer un avion pour te ramener des fleurs de Bogotá. » Tous les dîners à l'appartement de Mónaco étaient accompagnés par un violoniste.

Ma mère engagea des artisans vénitiens afin qu'ils fabriquent des nappes pour notre table de vingt-quatre places à notre appartement de l'immeuble Mónaco. La taille des nappes était si importante, et la broderie si minutieuse, que les artisans pouvaient mettre trois à quatre ans pour en fabriquer une. Le célèbre orfèvre danois Georg Jensen conçut et réalisa tout un set de vaisselle en argent, avec les monogrammes entrelacés des noms Escobar et Henao. Quand ma mère passa commande, ils lui répondirent qu'ils n'avaient pas reçu d'aussi grande commande depuis des siècles. Le prix était de quatre cent mille dollars. Toute cette argenterie fut volée à Medellín en 1993.

Le premier prix du tournoi de tennis privé de l'appartement de Mónaco était une voiture neuve. Seuls les membres de la famille et les amis participèrent, et si le gagnant était riche, il ou elle devait faire don de la voiture à une famille pauvre.

Mes parents voulaient construire la maison de leurs rêves sur un des meilleurs terrains du quartier El Poblado de Medellín. Ils

engagèrent des architectes californiens célèbres, qui envoyèrent ensuite les plans ainsi qu'une maquette du projet qui mesurait quatre mille cinq cents mètres carrés. Le décorateur de ma mère n'arrêtait pas de faire des histoires : « Ils sont fous, ces architectes, l'entrée de la maison est plus grande que celle de l'Hôtel InterContinental, et on pourrait conduire une voiture dans ces couloirs ! »

Dans sa collection de voitures, mon père avait une limousine Mercedez-Benz verte de l'armée ayant appartenu à Carlos Lehder, et, avant ça, à un haut officier allemand durant la Seconde Guerre mondiale. Il avait également une moto italienne Guzzi ayant appartenu à un général proche du dictateur Benito Mussolini. Il possédait aussi une Mercedes-Benz décapotable noire de 1977, ainsi qu'une diligence du Far West américaine avec intérieur cuir, rideaux et finitions en bois. Il avait aussi une Porsche Carrera marron, qui fut sa première voiture de course.

Ma mère adorait les soirées à thème. À tel point qu'elle envoyait un tailleur chez les familles des invités avec comme instruction de créer un déguisement pour chacun d'entre eux. Tout à nos frais, bien sûr. Nous avons fêté le cinq-centième anniversaire de la découverte des Amériques avec trois caravelles construites à l'échelle qui voguaient dans la piscine, et nous portions tous des costumes d'époque. Nous avions aussi organisé une fête sur le thème de Robin des Bois, avec des arcs, des flèches, des épées, des chevaux. Un photographe personnel était présent à tous les rassemblements pour immortaliser chaque moment. La fête d'Halloween avait une saveur particulière, et je me souviens que l'on distribuait des prix pour les meilleurs déguisements.

Une maquilleuse et une coiffeuse professionnelle s'occupaient de ma mère tous les jours. Quand ma mère était enceinte de Manuela, elle voyageait fréquemment jusqu'à Barranquilla, sur la côte caribéenne,

avec le jet privé de mon père. Là-bas, un célèbre styliste lui fabriquait des vêtements de grossesse.

Nápoles : entre rêves et cauchemars

« À ma mort, j'aimerais être enterré ici et que vous plantiez un arbre à kapok au-dessus de moi. Ah oui, et j'aimerais aussi que vous ne veniez jamais me rendre visite. Le corps est uniquement un outil qui nous est offert pour que nous soyons sur terre. »

C'était la troisième et la dernière fois que mon père nous dit, à ma mère et moi, ce qu'il voulait que l'on fasse de sa dépouille après sa mort, qu'il pressentait imminente. C'était un samedi après-midi tout à fait paisible, et nous étions partis faire un tour en voiture autour du zoo de Nápoles à bord de son SUV Nissan Patrol, quand il s'arrêta pour pointer du doigt l'endroit exact où il voulait être enterré.

Mais nous n'avons pu lui accorder ses dernières volontés et, encore aujourd'hui, il est enterré au cimetière de Medellín.

SANS L'OMBRE D'UN DOUTE, NÁPOLES ÉTAIT la propriété à laquelle mon père tenait le plus. Il arriva pour la première fois dans cette région d'Antioquia, qu'on appelle Magdalena Medio et qui bénéficie d'un climat doux, au début de l'année 1978. Il avait passé un an à chercher un endroit qui possédait à la fois un bout de jungle, de l'eau et des

montagnes. À l'aide de son hélicoptère qu'il avait acheté au début de sa fortune grâce au trafic de cocaïne, il voyagea à travers Caucasia, Santa Fe de Antioquia, Bolombolo et une grande partie du reste du département d'Antioquia sans jamais trouver un lieu qui réunissait ses conditions. Un jour, Alfredo Astado, qui était un parent de ma mère, vint au bureau de mon père pour lui parler d'une proposition de vente publiée dans le journal *El Colombiano* qui proposait une ferme à Puerto Triunfo, située près de l'autoroute en construction entre Medellín et Bogotá. Alfredo expliqua alors que cette zone, située dans le centre du pays, était très belle et avait de bonnes chances de devenir prospère de par la construction de l'autoroute.

Mon père accepta, et Alfredo arrangea un entretien avec l'agent immobilier pour visiter les terres le week-end suivant. Le rendez-vous fut reporté trois semaines plus tard, car mon père et Gustavo étaient tout le temps empêtrés dans des problèmes.

Enfin, ils prévirent de se rencontrer à deux heures un samedi après-midi, dans un restaurant de bord de route appelé Piedras Blancas, aux environs de la ville de Guarne. À cette époque, mon père et Gustavo étaient passionnés de moto et participaient à des courses, et c'est naturellement qu'ils décidèrent de faire le voyage à moto.

Les deux aventuriers préparèrent un petit sac de vêtements pour le week-end, mais ils n'avaient pas pensé aux fortes pluies qui inondaient la région à cette époque de l'année. Aussitôt partis, une averse de tous les diables les trempa comme des serpillères, mais ils décidèrent de continuer à rouler pour éviter d'y passer la nuit.

Après plusieurs glissades et blessures, et d'innombrables pauses à fumer des pétards, ils finirent par arriver à San Carlos peu avant minuit, à mi-chemin de leur destination. Pas une lumière n'éclairait la ville – mon père et Gustavo passèrent de maison en maison pour réveiller les gens et trouver les propriétaires du magasin de vêtements,

du restaurant et de l'hôtel. En deux temps trois mouvements, les trois commerces ouvraient leurs portes. À une heure du matin, après avoir acheté de nouveaux vêtements et mangé une incroyable quantité de nourriture, ils décidèrent d'aller se coucher à l'hôtel.

Le dimanche, ils arrivèrent enfin à la propriété de Hezzen à Puerto Triunfo après avoir planté leurs motos au moins quatre fois. L'agent immobilier leur présenta le propriétaire, Jorge Tulio Garcés, qui n'était autre que l'ancien ennemi de mon père, celui-là même avec qui il s'était battu quelques années plus tôt lors d'une fête à La Paz.

Ils se saluèrent tous deux sans mentionner leur querelle passée, et partirent prospecter la propriété à dos de cheval. Après la visite, mon père offrit d'acheter la terre, mais Jorge Tulio lui répondit qu'elle n'était pas à vendre car elle lui avait été transmise par sa famille.

Le lendemain, ils visitèrent d'autres propriétés. Ils tombèrent finalement sur une magnifique propriété de huit millions de mètres carrés du nom de Valledupar. Juste à côté se trouvait une autre propriété, plus petite, appelée Nápoles.

Après une longue négociation au cours de laquelle Jorge Tulio exigeait des sommes exorbitantes pour éviter de vendre sa terre à mon père, lui et Gustavo finirent par acheter Valledupar pour 35 millions de pesos, c'est-à-dire 915 000 dollars à l'époque. Mais le terrain ne semblait pas assez grand pour mon père. Ainsi, les mois suivants, il fit l'acquisition de Nápoles, puis de neuf autres terrains, jusqu'à obtenir un domaine de 19 millions de mètres carrés, pour un montant de 90 millions de pesos (2,35 millions de dollars). C'était exactement ce qu'il voulait : une gigantesque propriété avec des rivières, de la jungle, des montagnes et un climat agréable.

J'avais un an, et mon père se mit en tête de construire son projet, voyageant jusqu'à Puerto Triunfo chaque week-end en moto. Il commença d'abord par agrandir la maison principale de Valledupar,

qu'il ne tarda pas à renommer Nápoles en hommage à Al Capone, dont le père est né à Naples, en Italie. Mon père admirait Al Capone et lisait tous les livres et articles de journaux qui lui étaient consacrés. Lors d'une des seules interviews que mon père ait jamais accepté de donner, un journaliste japonais lui demanda s'il pensait être plus grand qu'Al Capone. Il répondit ainsi : « Je ne sais pas à quel point Al Capone était grand, mais je pense le dépasser d'un ou deux centimètres. »

Des centaines d'ouvriers réussirent à reconstruire la maison, rebaptisée Nápoles en un temps record. La Mayoría, notre manoir de deux étages, était d'une architecture excentrique, mais son aménagement était tout à fait luxueux.

La chambre de mon père jurait avec le reste de la propriété. Elle mesurait cinq mètres carrés, ce qui est vraiment petit et hors de proportion comparé à l'immensité de la maison.

Le premier étage comptait huit chambres pouvant accueillir chacune huit personnes, toutes identiques les unes aux autres. Trois grands garages à l'arrière de la maison étaient censés pouvoir abriter cinq véhicules chacun, mais nous avions tellement d'invités que mon père installa plutôt des salles de bain et des lits superposés.

À côté de la piscine, dans une maisonnette ouverte à toit de tuiles en terre cuite, s'ouvrait une salle de télévision qui pouvait contenir trente personnes. À côté se tenait un énorme bar avec dix tables de quatre personnes décorées d'énormes bouteilles de whisky, et remplies des dernières bornes d'Arcade, dont Pac-Man, Galaxian, Donkey-Kong et bien d'autres.

Un jour, un travailleur amena un quenettier, que mon père fit planter près de la piscine. Quand l'arbre fut assez grand, mon père grimpait le long du tronc jusqu'à la cime et lançait des fruits sur ceux qui avaient le malheur de prendre un bain.

À un moment, mon père a décidé d'acheter la plus grande grue disponible de Colombie pour transplanter des grands arbres à Nápoles.

Il planta aussi des milliers d'arbres fruitiers, dont des manguiers, des orangers, des pois sucrés et des citronniers. Son rêve était de pouvoir cueillir des fruits sans devoir sortir de sa voiture.

Les garde-mangers où nous stockions la nourriture ressemblaient à des caves à vin, et huit personnes pouvaient tenir dans chacun des trois réfrigérateurs de la cuisine. Partout où nous allions des serveurs étaient là, prêts à répondre au moindre de nos besoins : des maillots de bain pour tous les âges, des couches pour ceux qui auraient oublié d'en apporter, des chaussures, des chapeaux, des shorts, des t-shirts, et même des bonbons importés de l'étranger. Et si quelqu'un voulait boire un shot d'*aguardiante*, on lui donnait toute la bouteille. Nápoles était un endroit où tous nos besoins et ceux de nos invités pouvaient être comblés.

Ma mère et ses amis jouaient souvent au tennis sur les courts de la propriété, et organisaient même des tournois. Si quelqu'un ne savait pas jouer, ils engageaient un professeur particulier et l'amenaient par hélicoptère de Medellín. Je ne sais pas où mon père eut l'idée de construire plusieurs dinosaures à taille réelle ainsi qu'un mammouth laineux, mais ils furent construits par un artiste de Magdalena Medio plus connu sous le nom de « démon » bien avant que Spielberg ne produise *Jurassic Park*. Ces immenses animaux de ciment aux couleurs vives sont toujours là-bas. Bien des années plus tard, les policiers y percèrent des trous lors d'un raid, pensant qu'ils étaient remplis d'argent.

Les familles Escobar et Henao adoraient Nápoles et venaient nous rendre visite quasiment tous les week-ends. Durant l'âge d'or de la propriété, ma mère appelait les invités pour leur demander s'ils préféraient voyager par hélicoptère, avion privé, camionnette ou moto,

et leur demandait leurs horaires préférés de départ et d'arrivée. Je ne suis jamais allé au ranch Neverland de Michael Jackson aux États-Unis, mais je pense que Nápoles était aussi impressionnante. De la minute où vous arriviez, à la seconde où vous repartiez, c'était une aventure de chaque instant.

Mon père adorait les sports extrêmes, et son endroit préféré de toute l'hacienda se trouvait le long de la rivière Claro. Pour rendre les choses plus excitantes, il appelait son ami pilote Ricardo « Rasoir » Londoño à Miami et lui commandait un grand nombre d'hydroglisseurs, un Rolligon, des buggies et des avions ultra légers. Son passe-temps préféré du week-end était de conduire ces hydroglisseurs beaucoup trop bruyants. Il s'écrasait parfois sur les rochers tandis qu'il descendait et remontait la rivière, et chaque véhicule endommagé était immédiatement remplacé par un autre. Nous descendions tous les deux la rivière en nageant l'un à côté de l'autre, nous aidant parfois des chambres à air. Je me souviens d'une fois où je n'avais pas été bien loin de me noyer.

Les vols récréatifs d'hélicoptères n'arrêtaient jamais au-dessus des rivières de la propriété, dont Doradal était une des plus grandes de Nápoles. C'est en observant ce ballet que mon père eut l'idée de créer un barrage sur l'une des rivières afin de créer un lac et d'y pratiquer des sports aquatiques. Sept cents ouvriers arrivèrent pour travailler sur son immense projet de construction, mais il dut l'annuler un an plus tard en raison de son coût astronomique et d'un manque d'expertise technique. Le projet avait pris une si mauvaise tournure que certains experts avaient même averti mon père qu'il risquait d'inonder le petit village de Doradal, ainsi que d'autres propriétés, s'il décidait de poursuivre son œuvre. Un jour, alors que mon père rentrait de l'hacienda Veracruz, propriété des frères Ochoa Vásquez, il eut l'idée d'ouvrir son propre zoo. Les frères Ochoa Vásquez avaient construit

une magnifique propriété dans la ville de Repelón, près de la côte caribéenne. Mon père avait été fasciné par les animaux exotiques présents dans l'hacienda. Il retourna à de nombreuses reprises au domaine des Ochoa pour obtenir des conseils sur la manière de tenir un zoo, et il apprit ainsi que la survie des animaux dépendait de leur habitat. Pour être sûr de bien maîtriser son sujet, il acheta l'encyclopédie National Geographic, étudia le climat local, et sélectionna des espèces d'animaux pouvant s'y adapter.

Son rêve de zoo allait devenir réalité en 1981, quand mon père voyagea pour la deuxième ou troisième fois aux États-Unis avec ma mère et moi. En bons Antioquiens, nous étions accompagnés par de nombreux membres de la famille : tous les frères et sœurs de mon père, leurs épouses et les enfants, deux cousins, et mes grands-parents Abel et Hermilda.

Selon ma mère, la famille dépensa des quantités d'argent astronomiques aux États-Unis. Ils achetaient tout ce qu'ils avaient sous les yeux en remplissant des douzaines de valises en vêtements et en babioles. Chaque membre de la famille avait son propre consultant pour les achats et les visites touristiques. Ils employaient aussi un chauffeur capable de leur fournir tout ce dont ils avaient besoin durant le voyage. Ils dépensaient tellement d'argent qu'un jour, alors que mes proches faisaient des achats à la bijouterie Mayor's Jewelers de Miami, les employés fermèrent la boutique pour donner une attention exclusive à ma famille. Personne n'était armé ou n'avait de garde du corps, notre vie de famille n'était pas encore encombrée de telles complications. Ce fut la seule et unique période de plaisir et d'extravagance dont mon père a vraiment pu profiter.

En rentrant en Colombie, mon père assigna à Alfredo la tâche de trouver un zoo aux États-Unis où ils pourraient acheter des éléphants, des zèbres, des girafes, des chameaux, des hippopotames, des buffles

d'eau, des kangourous, des flamants roses, des autruches, et d'autres espèces d'oiseaux exotiques. Il renonça aux lions et aux tigres car il voulait que tous les animaux puissent errer en liberté.

Quelques semaines plus tard, Alfredo informa mon père qu'il avait pris contact avec les propriétaires d'un centre d'élevage pour animaux sauvages à Dallas, au Texas, qui capturait les animaux en Afrique et les emmenaient aux États-Unis. Tout excité, mon père organisa un autre voyage avec toute la famille pour mener à bien les négociations. En atterrissant à l'aéroport de Dallas, nous fûmes surpris de voir huit ou dix limousines nous attendre sur le tarmac. Il y en avait tellement que j'ai même pu en avoir une pour moi tout seul, où je pus regarder tranquillement Tom & Jerry à la télévision en buvant un énorme verre de lait au chocolat.

Mon père était enchanté par la diversité des animaux disponibles. Comme un enfant impatient, il monta quelques minutes sur le dos d'un éléphant avant de négocier avec les propriétaires du centre d'élevage et d'établir une transaction à deux millions de dollars en cash. Le propriétaire fit la promesse de lui envoyer rapidement ses animaux.

De retour à l'hôtel, mon père m'acheta un ballon de baudruche rempli d'hélium, et nous partîmes jouer avec dans la chambre. Il se mit soudain à sourire et me demanda : « Gregory, est-ce que tu aimerais voir ton biberon voler dans le ciel ? »

– Oh oui, Papa ! », répondis-je, innocemment enthousiaste.

« Très bien, alors viens m'aider, on va le nouer ensemble pour qu'il ne tombe pas. »

J'étais tout excité à l'idée de voir mon biberon voler. Il noua le fil, et ensemble, nous lançâmes le ballon par la fenêtre. Nous avons même pris une photo avec un polaroïd. Mais j'avais ensuite remarqué que le ballon ne revenait pas, alors je le réclamai en le pointant du doigt.

« Fils, je ne pense pas que ton biberon redescende avant très longtemps… Regarde comme il flotte dans le ciel. Il est temps pour toi de boire dans un verre, comme un homme », me dit-il.

Le premier groupe d'animaux pour le zoo de Nápoles arriva à quai au port de Necoclí, sur la côte caribéenne, à quatre cents kilomètres de Medellín. Les voyages en bateau étaient plus lents et exposaient les animaux à de plus grands risques ; c'est pourquoi mon père décida de transporter les futures livraisons *via* des vols clandestins. Pour mener cette mission à bien, il désigna son ami Fernando Arbeláez, qui loua plusieurs avions de transport militaires Hercules ayant pour instruction d'atterrir à l'aéroport Olaya Herrera de Medellín après la fin des opérations officielles de la journée. Il put mettre cela en place car les mesures de sécurité à cet aéroport étaient inefficaces, et parce que mon père possédait deux hangars juste à côté de la piste d'atterrissage principale.

Arbeláez remplit sa mission avec une grande précision, et les avions arrivèrent quelques minutes après six heures du soir, après que la tour de contrôle et les feux de piste se furent éteints. Les avions Hercules atterrirent, sans couper les moteurs, et là, venus des hangars, de nombreux employés conduisant camions et grues se ruèrent pour décharger les caisses d'animaux avec une étonnante rapidité. L'instant d'après, les avions redécollaient vers le ciel. Quand la police arriva sur place, alertée par le bruit, elle ne trouva que des caisses vides pleines de plumes et de poils d'animaux. Après cette aventure, Arbeláez se vit attribuer le sobriquet de « l'homme-animal ».

Cette stratégie permit à mon père d'amener rapidement plein d'animaux à Nápoles, juste au moment où allait ouvrir l'autoroute entre Medellín et Bogotá. Mais ils n'avaient toujours pas de couple de rhinocéros. Pour les ramener des États-Unis, mon père s'offrit les services d'un aviateur d'expérience et de son avion DC-3, qui accepta

de tenter un atterrissage à Nápoles sur une piste de 300 mètres alors que l'avion en nécessitait une de 1,200 km.

Après que le pilote eut mesuré les distances et avoir calculé le temps de freinage, l'avion descendit des cieux au-dessus de Nápoles et accomplit un atterrissage parfait. Lorsqu'il toucha le sol, le pilote fit tourner l'avion une bonne dizaine de fois sur sa roue arrière avant de s'arrêter à deux doigts de la rivière Doradal. Un énorme poisson aux dents acérées était peint sur le nez de l'avion. Je me souviens qu'il avait un regard malicieux et un cigare allumé dans la bouche.

Le zoo était bientôt prêt mais mon père voulait toujours plus d'animaux. Et il avait plutôt des goûts de luxe. Comme ce couple de perroquets noirs qu'il avait achetés à Miami, en allant récupérer une dette de sept millions de dollars que lui devait un dealer de cocaïne. Bien qu'il eût rendez-vous cette après-midi-là à deux heures avec le dealer, il avait préféré à la place voir le propriétaire des oiseaux qui lui avait donné rendez-vous à la même heure à l'autre bout de la ville. D'une valeur de quatre cent mille dollars, les perroquets étaient les animaux les plus chers de tout le zoo. Des semaines plus tard, mon père fit une réclamation après que son vétérinaire eut remarqué que les oiseaux avaient été castrés.

Mon père passait de longues heures devant les cages à admirer certains des oiseaux les plus exotiques au monde. Les perroquets étaient ses préférés, et nous en avions de toutes les couleurs. Mais ce n'était pas encore assez. Lors d'un voyage au Brésil, en mars 1982, il fit la découverte d'un perroquet bleu avec des yeux jaunes, unique en son genre et protégé par la loi brésilienne. Mon père n'en avait que faire et demanda à son pilote de le faire sortir discrètement du pays. Le perroquet voyagea seul dans l'avion privé de mon père. Son prix ? Cent mille dollars.

Les derniers animaux à arriver au zoo furent un couple de jolis dauphins roses que mon père acheta en Amazonie. Ils vivaient dans un des lacs que mon père avait fait construire au Honduras, une propriété qui était à dix minutes de Nápoles, et je jouais avec eux l'après-midi, malgré leur odeur fétide.

Enfin, satisfait de son zoo qui accueillait maintenant presque 1 200 animaux exotiques, il était prêt à l'ouvrir au public. Mais quelque chose semblait manquer au tableau : une entrée. Il commanda alors la construction d'un énorme portail blanc avec le mot « Nápoles » écrit entre les colonnes. Et, juste au-dessus, également peint en blanc avec une bande bleue sur le côté, siégeait un avion Piper PA-18 immatriculé HK-671.

Cet avion fut l'objet de nombreuses rumeurs. Certaines personnes, par exemple, ont émis l'hypothèse qu'il s'agissait de l'avion avec lequel mon père fit sa première expédition de cocaïne. Mais la réalité est tout autre. Ce petit avion avait appartenu à un ami de mon père avant qu'il ne s'écrase en bordure de la piste d'Olaya Herrera, à Medellín. L'avion était resté là, abandonné pendant plusieurs mois, jusqu'à ce que mon père le remarque et demande la permission à son ami de le prendre. Il l'avait ensuite fait amener à Nápoles pour le faire restaurer entièrement sans le moteur. L'extérieur de l'avion était recouvert de tissu, ce qui le rendait unique.

Il y eut aussi beaucoup d'histoires autour de la vieille voiture criblée de balles, que mon père avait placée à l'entrée de la zone principale du zoo. Selon celle que l'on entend le plus souvent, il s'agissait de la voiture du célèbre couple de voleurs américains Bonnie et Clyde, tués en mai 1934. Mon père était un grand fan, et nous regardions ensemble tous les films qu'Hollywood avait faits sur le sujet. Mais, en réalité, la voiture avait été assemblée par Alfredo Astado à partir de deux autres voitures. Le châssis d'un SUV Toyota en était la

seule pièce encore en état après le violent accident qui avait tué Fernando, le frère cadet de mon père, alors qu'il emmenait sa petite amie en promenade au volant de sa nouvelle voiture. La carrosserie venait d'une vieille Ford de 1936 qu'Alfredo avait reçue en cadeau. Alfredo avait utilisé ces pièces pour construire une seule et même voiture.

Mais Alfredo n'avait pas imaginé qu'un jour, tandis qu'il était en ville pour faire des courses, mon père allait découvrir la Ford refaçonnée chez lui. Sans demander la permission, mon père l'avait fait emmener à Nápoles pour l'exposer. Le week-end d'après, quand il vint apprécier son œuvre, mon père sortit une mitraillette et demanda à plusieurs de ses hommes de prendre leurs armes pour tirer sur la voiture afin de simuler les 167 balles qu'avait reçues la voiture originale de Bonnie et Clyde. La pluie de balles a failli finir en tragédie puisqu'ils entendirent soudain le cri d'un employé qui s'était endormi à l'intérieur du véhicule.

C'est donc avec cet avion posé sur le portail d'entrée, la voiture criblée de balles à côté, et les centaines d'animaux exotiques, que mon père décida d'ouvrir son domaine au public. Le succès fut immédiat, car non seulement l'entrée était gratuite, mais les touristes pouvaient conduire dans tout le parc avec leurs propres véhicules. Pas moins de vingt-cinq mille voitures de touristes entraient dans la propriété lors d'un week-end de vacances. Des familles entières venant des quatre coins de la Colombie voyageaient jusqu'à Nápoles.

Mon père était heureux, et je lui avais demandé pourquoi il ne faisait pas payer l'entrée, étant donné qu'il pouvait se faire beaucoup d'argent.

« Fils, ce zoo appartient au peuple », m'expliqua-t-il. « Tant que je serai en vie, je ne ferai pas payer l'entrée. J'aime que les gens pauvres puissent venir apprécier les merveilles de la nature. »

Le flot de touristes était tel que mon père décida de construire une nouvelle route, car même mon père avait du mal à se rendre chez lui. Le trajet de sept minutes entre l'entrée du domaine et la maison principale pouvait prendre jusqu'à deux heures.

L'ouverture du zoo s'accompagnait d'une vie sociale pour le moins intense. Étaient fréquemment organisées des fêtes avec les amis de mon père, ou avec la famille même si celles-ci étaient plus intimes. Pour notre première fête du Nouvel An à Nápoles, les festivités durèrent un mois, de mi-décembre à la mi-janvier. En guise de spectacle, le chanteur vénézuélien Pastor López et son groupe commençaient à jouer à neuf heures du soir et finissaient à neuf heures du matin. Certains soirs, il y avait parfois mille personnes présentes à la fête, et beaucoup que nous ne connaissions ni d'Ève ni d'Adam. La piste d'atterrissage de Nápoles ressemblait maintenant à celle d'un aéroport. Un week-end, j'avais compté une douzaine d'avions garés chez nous. À cette époque, mon père avait beaucoup d'amis (personne n'en avait encore après lui), et beaucoup d'invités arrivaient avec des cadeaux et des caisses d'alcool.

Tout était fait dans le plus grand luxe. Mon oncle Mario Henao avait un avion lui aussi, et il quittait fréquemment Nápoles tôt le matin en criant : « Je vais prendre le petit déjeuner à Bogotá, je serai de retour pour le déjeuner. Je ramène à Pablo un peu de ce fromage à la pâte de goyave qu'ils vendent à l'aéroport. »

Il arrivait parfois que mon cousin Nicolás, qui ne pesait pas loin de cent trente kilos à l'époque, réclame un hamburger uniquement disponible au centre commercial Oviedo de Medellín. Deux heures plus tard et après un tour à moto, il pouvait savourer son double hamburger servi avec une montagne de frites.

Le zoo étant toujours l'espace préféré de mon père, il soignait chaque détail. Un jour, alors qu'il roulait autour de la propriété, il

remarqua que les flamants avaient perdu leur magnifique couleur rose, et que leur plumage était devenu presque blanc. Convaincu que ce changement de couleur était le résultat d'un mauvais régime alimentaire, il consulta un vétérinaire, et, sur ses conseils mal avisés, leur donna à manger des crevettes pendant six mois. Bien sûr, ce fut un échec. Une autre fois, il remarqua que les éléphants semblaient ennuyés par leur nourriture. Les hommes de mon père ne savaient pas vraiment comment les nourrir. Ils avaient essayé toutes les variétés végétales possibles, même la canne à sucre, mais les pachydermes continuèrent à manger très peu durant un bon moment. Lors d'une de ses tentatives, mon père commanda un jour trois tonnes de carottes pour rendre leur énergie aux éléphants. Cela ne fit aucune différence.

Une fois, alors que mon père et moi étions partis faire notre propre tour du zoo dans un SUV Nissan à toit ouvert, il me demanda de tenir sa mitraillette pour qu'il puisse conduire et examiner l'état de santé des animaux. Une heure après notre départ, nous trouvions un chevreuil étendu sur le côté de la route avec une jambe cassée. Le petit animal avait de longues jambes blanches, une fourrure marron avec de petits pois jaunes. Il se tordait de douleur, on pouvait voir son os sortir de sa fourrure. Considérant l'étendue de sa blessure, mon père décida que la meilleure option était de tuer l'animal. Il partit alors en direction de la voiture pour prendre son légendaire pistolet noir neuf millimètres Sig Sauer P226, qu'il aimait tant par son efficacité que par le fait qu'il soit dur à la détente. C'était aussi une des seules armes en sa possession qui ne s'enrayait pas.

« Tu veux le faire, Gregory ? », me demanda-t-il. Sans me donner le temps de répondre, il me dit de viser la tête du chevreuil et de tirer.

Il a sûrement dû voir la peur se lire sur mon visage car il me demanda ensuite d'attendre dans la voiture. Mais j'insistai pour le faire. Submergé par la panique, je pris le pistolet des deux mains pour

presser la détente. J'étais vraiment très près, même à moins d'un mètre, mais mon tir finit dans la terre à ma première tentative. Le deuxième aussi, mais pas le troisième.

Il n'y avait qu'une seule espèce d'animaux qui ne s'adaptait pas à l'habitat de Nápoles : les girafes. Les six spécimens que mon père avait achetés au Texas (trois mâles et trois femelles) rejetaient leur nourriture et refusaient d'apprendre à se servir des mangeoires construites en haut des arbres. Ils finirent tous par mourir et furent enterrés loin de la propriété.

Nápoles était si célèbre à travers toute la Colombie que, le 31 mai 1983, mon père loua la propriété pour le tournage d'une publicité d'une minute pour la boisson Naranja Postobón de la société Ardila Lülle. Pour le tournage, ils utilisèrent l'avion bimoteur Twin Otter de mon père, ainsi que les véhicules amphibiens, les buggies et, bien sûr, les zèbres, les éléphants, les girafes (qui étaient toujours en vie à l'époque), les cygnes, les kangourous, les élans et les autruches. Naturellement, je ne pouvais pas être mis de côté : aussi peut-on peut voir mon profil vers la fin de la pub en train de filmer mon ami Juan Carlos Rendón (le fils de Luis Carlos Rendón, collaborateur de mon père dans ses affaires frauduleuses aux États-Unis), habillé d'une salopette jaune et d'un t-shirt vert.

Peu de jours après, nous reçûmes à notre maison de Santa María de Los Angeles une immense gerbe de fleurs décorée de chocolats, de noix, et accompagnée d'une bouteille d'alcool. C'était un cadeau de remerciement à mon père de la part de la société de boisson.

La profusion d'argent n'était pas seulement visible dans les produits de luxe que nous consommions. Jusqu'à sa mort, mon père a toujours fait un effort pour aider les gens. Je me souviens de quelques réveillons où chaque village alentour recevait des cadeaux pour les enfants. Je voyageais avec lui dans les villages pour donner des cadeaux, qui

étaient tous de bonne qualité, et nous passions des après-midi entières à l'arrière d'un camion à distribuer un, deux, ou même trois cadeaux à chaque enfant.

Il ne limitait pas cette distribution de cadeaux à la région d'Antioquia. Il choisissait les régions les plus pauvres, et il a même envoyé une fois quatre hélicoptères pleins de cadeaux et de médicaments pour aider les populations indigènes des jungles de la région de Chocó.

La communauté la plus reconnaissante envers mon père était Puerto Triunfo, puisque Nápoles leur offrait du travail et une entrée libre au zoo. À l'aube du Nouvel An, alors que toute la famille était présente pour la première messe à l'église que mon père et Gustavo avaient aidé à construire, ils leur témoignèrent leur gratitude.

À la fin de la cérémonie, le prêtre s'adressa à mon père et lui donna une clé en carton, qui, dit-il, symbolisait la clé du paradis que l'on donnait à ceux qui aident autrui. Mais ce moment plein d'émotion fut interrompu par un ivrogne.

« Mon père, vous en auriez pas une pour moi ? »

Tous les paroissiens éclatèrent de rire.

JUSQU'À MAINTENANT, LE PORTRAIT QUE J'AI fait de l'hacienda Nápoles était positif. Mon père était heureux d'avoir trouvé cette terre et l'a transformée selon ses désirs. C'est la raison pour laquelle il nous a demandé par trois fois d'y être enterré sous un kapokier. Mais ce récit serait incomplet si je ne faisais pas aussi mention des mauvaises choses qui se sont passées à Nápoles. Et il y en avait un grand nombre.

Aux balbutiements de la construction de la propriété, mon père voyait déjà à quel point elle pouvait servir de protection contre ses ennemis, et, bien sûr, comment elle pouvait servir au trafic de cocaïne. Il était déjà un puissant trafiquant de drogue à l'époque, commandait

un dangereux dispositif criminel et nourrissait le désir de s'engager dans la vie politique de son pays.

Mon père voulait me distraire avec une montagne de jouets, mais la brutalité de la guerre était impossible à dissimuler. Nápoles était le centre de ses opérations, et j'y ai passé une bonne partie de mon enfance.

La première chose qu'il fit au début de la construction de la maison principale fut de concevoir des cachettes d'urgence. Dans le placard de sa chambre, il avait installé un coffre-fort de taille moyenne pour y mettre de l'argent et un petit calibre 38 qu'il avait l'habitude de porter à la cheville. Sur la gauche il avait construit une cachette de deux mètres de hauteur, deux mètres de largeur et trois mètres de profondeur à laquelle on pouvait accéder par une petite porte secrète.

La première fois que je découvris cette cachette, elle contenait au moins cent Colt AR-15 et fusils Steyr AUG, des pistolets, des UZI et des mitraillettes MP5. On y trouvait aussi une précieuse mitraillette Thompson originale de 1930 avec un chargeur hélicoïdal de trois cents salves. Le jour même, mon père l'avait sorti pour le montrer à ses hommes, admiratifs.

On voyait souvent des armes à Nápoles, et je m'y étais habitué. En fait, mon père avait fait installer une sentinelle antiaérienne à côté de la piscine. Elle possédait un siège, quatre pieds larges et des canons avec amortisseurs. Quand la police essaya de l'attraper après l'assassinat du ministre de la Justice Rodrigo Lara Bonilla, mon père sut que Nápoles serait pour la première fois l'objet d'un raid par les autorités : c'est pourquoi il ordonna que la sentinelle soit cachée dans la jungle. On ne la retrouva jamais plus.

En plus d'avoir construit une cachette dans la maison principale, mon père conçut aussi deux autres abris à différents endroits de la propriété : Panadería et Marionetas. Panadería était une petite maison

moderne d'un étage avec de grosses poutres en bois, située au cœur de la jungle, dans une des zones les plus reculées du domaine, à plus de six kilomètres du bâtiment principal. L'endroit était plein de serpents, et nous devions le soumettre à la fumigation et vérifier sous chaque coussin, chaque fois que nous y passions la nuit, si l'un d'entre eux ne s'y dissimulait pas. Marionetas était une maison austère à quatre chambres, uniquement atteignable en voyageant des kilomètres le long d'une route sinueuse pleine d'embranchements et de culs-de-sac, étudiés pour dissuader quiconque chercherait à s'y aventurer.

Naturellement, les hommes de main de mon père venaient régulièrement au domaine. J'ai presque rencontré tous les membres du cartel de mon père, du plus bas au plus haut niveau de la hiérarchie. Nombre d'entre eux aimaient frimer devant leur petite amie en l'invitant à « la maison du boss ».

Le Mexicain venait souvent à Nápoles, bien que mon père préférât nous amener dans ses propriétés, où nous passions quelques jours ensemble. Il était un homme de peu de mots, timide, habile, intelligent, et il semblait silencieux et pensif la plupart du temps.

Carlos Lehder, une autre figure du cartel de Medellín, venait aussi nous rendre visite régulièrement. Il était toujours affublé d'un pantalon de camouflage, de son t-shirt vert armée et d'un chapeau. Il portait un gros couteau à rendre jaloux un Rambo, une boussole, des fusées éclairantes, des allumettes qui pouvaient s'allumer même sous la pluie, un pistolet Colt de calibre 45, et une arbalète, son arme favorite. Il aimait également porter quelques grenades sur sa veste et avait souvent un fusil G-3 dans les mains. Il ressemblait à un personnage de jeu vidéo, armé jusqu'aux dents, avec une carrure athlétique, et il était en fait assez beau mec. Je n'oublierai jamais à quel point il était pâle, le teint verdâtre, comme s'il avait contracté une sorte de maladie tropicale lors de ses longs voyages à travers la jungle.

À la fin de l'année 1986, Lehder fut impliqué dans un sérieux scandale qui contraria mon père et l'encouragea à l'expulser de la propriété. Tôt un matin, il se faufila dans une des petites chambres près de la piscine et tua d'un coup « Rollo », un homme de grande taille qui dirigeait un des groupes de tueurs à gages de mon père. Le journaliste Germán Castro Caycedo était là, en train d'avoir une de ces conversations tardives avec mon père, quand ils entendirent un gros « bang ». Mon père ordonna à tout le monde de se cacher sous les voitures jusqu'à ce qu'il découvre ce qui se passait. Lehder apparut derrière son fusil G-3 dans les mains et dit : « J'ai tué ce fils de pute. » Il était en colère car Rollo flirtait avec la femme sur laquelle Lehder avait des vues. Mon père braqua les lumières sur lui et le chassa immédiatement du domaine. C'était la dernière fois qu'ils se voyaient.

Une fois, quelqu'un de spécial vint nous rendre visite. C'était un vieil homme de soixante-dix ans auquel mon père s'adressait avec le plus grand respect. C'était inhabituel chez mon père d'afficher tant de complaisance à l'égard de quiconque. « Gregory, permets-moi de te présenter Don Alberto Prieto, le seul patron que j'aie eu de ma vie », dit-il, m'invitant à serrer sa main. L'emprise de Prieto était telle sur mon père qu'il demanda la permission au vieil homme de me compter les activités passées de Prieto, quand il faisait passer des appareils électroniques, des cigarettes et de l'alcool. La gratitude de mon père envers cet homme était visible sur son visage : Prieto avait été la seule personne à lui donner l'opportunité de s'épanouir dans le monde de la pègre.

Ce soir-là, pour la première et dernière fois de sa vie, mon père offrit sa chambre à Prieto et nous emmena dormir dans une autre.

Nápoles servait aussi de lieu de détente pour les mercenaires qui travaillèrent pour mon père durant toute sa carrière de criminel. « Ils jouent tous les gros bras et font les durs à cuire, mais ils ne savent

même pas tirer ou tenir une arme », se plaignait mon père car ses hommes n'arrêtaient pas de se faire blesser ou tuer. Il passait beaucoup de temps à corriger ses gardes du corps car ils étaient de mauvais tireurs et étaient presque inutiles quand il s'agissait d'utiliser des armes lourdes ou des armes à longue distance.

Un matin de 1988, dans la salle à manger de Nápoles, aux débuts de la guerre contre le cartel de Cali, mon père fit une annonce : « Ces gars ont besoin d'entraînement. Un étranger ayant entraîné les hommes du Mexicain arrive et il est plutôt bon. "Carlitos" Castaño l'a emmené avec lui, c'est un Israélien rencontré à un cours qu'il avait pris avec des soldats colombiens à l'étranger. Il va leur montrer des techniques de sécurité, des techniques de protection et il va les entraîner à tirer sur des cibles mouvantes. Il leur apprendra comment entrer dans des maisons façon commando, ça leur évitera de se tirer mutuellement dessus quand ils sont en patrouille ou quand ils se font attaquer. »

Mon père était enthousiaste à l'idée de cet entraînement. « Nous avons dû nous procurer des voitures volées pour nous entraîner, ainsi qu'un lieu avec une maison semi-abandonnée pour simuler une prise d'otage, et pour répéter nos actions. » Il eut un rire mauvais. « C'est fou, non ? Apparemment, on doit faire venir quelqu'un de l'autre bout du globe pour montrer à mes gars comment rentrer dans une maison par effraction, alors qu'ils ont fait ça toute leur vie ! »

Trois jours plus tard j'entendis que l'étranger était arrivé tôt le matin et avait été emmené dans une lointaine propriété uniquement accessible en camion. Un des hommes de mon père entendit le nom de l'étranger : il s'appelait Yair.

Son nom ne me disait rien, et mon père n'avait pas non plus porté une plus ample attention aux origines du formateur. Il découvrit plus tard que Yair était en fait un mercenaire israélien venu en Colombie

pour entraîner l'armée du Mexicain, qui plus tard deviendrait un groupe paramilitaire de Magdalena Medio.

Parmi les deux douzaines d'hommes entraînés par Yair, les frères Brances et Paul Muñoz Mosquera, connus sous les noms de « Tyson » et « Tilton », sortaient particulièrement du lot. Ils étaient deux des plus dangereux tueurs à gages de mon père, et également membres d'une grande famille évangéliste. Durant les deux premiers jours d'exercice, mon père et moi restions d'un côté de la piste d'atterrissage pour regarder les hommes tirer sur des bouteilles et des canettes placées sur des seaux remplis de sable. Mais ils rataient à chaque fois. Ils manquaient tellement leurs tirs que les balles touchaient parfois le bitume. Quelques jours plus tard, quand l'entraînement fut fini, mon père leur demanda ce qu'ils avaient appris. Ils répondirent que la leçon avait été très utile, et qu'ils avaient appris une nouvelle manœuvre particulièrement difficile : tirer et recharger avec deux pistolets en même temps. Le reste, ils le connaissaient déjà.

Ils organisaient aussi des opérations avec des voitures piégées lors d'attaques terroristes à l'extérieur de Nápoles. Mon père avait employé les services d'un expert en explosifs appelé « Chucho » qui s'était entraîné à Cali avec un membre de groupe terroriste espagnol. Nous n'avons jamais su vraiment pourquoi, mais Gilberto Rodríguez Orejuela, le chef du cartel de Cali, avait emmené l'Espagnol avec lui en Colombie après l'avoir rencontré dans une prison madrilène. Les Rodriguez et mon père étaient amis et non rivaux, à l'époque. Le marché de la cocaïne aux États-Unis était immense, et chaque cartel avait son propre territoire pour vendre sa marchandise.

Chucho devint l'un des hommes sûrs de mon père, qu'il gardait sous haute protection, ne pouvant mettre en danger un homme qui lui offrait un avantage stratégique certain. Mon père faisait tellement

confiance à Chucho qu'il lui permit à deux reprises de se cacher dans l'une de ses planques secrètes.

Chucho avait appris diverses techniques pour faire exploser des véhicules chargés de dynamite, et il savait comment diriger l'explosion dans une certaine direction. Les hommes de mon père remarquèrent plus tard qu'ils utilisaient la piste de décollage de Nápoles pour s'entraîner aux courses-poursuites (avec des voitures volées, bien entendu), et ils devaient faire très attention aux dangereuses explosions. Ils avaient choisi de s'entraîner tout au bout de la piste car un ravin leur permettait de s'abriter pour éviter les blessures, ou pire encore. Lors d'un essai, la déflagration était si puissante que le véhicule s'envola dans les airs et atterrit dans un arbre près du sommet de la colline.

Bientôt, mon père décida de s'en prendre au gouvernement colombien, et la fuite devint son pain quotidien. Le gouvernement lança un raid à Nápoles afin de trouver n'importe quelle preuve pouvant l'inculper, mais mon père avait des informateurs dans toutes les agences de sécurité, et il leur payait d'assez gros salaires pour qu'ils le préviennent de ce genre d'opérations. Quand les agents arrivaient, ils ne trouvaient pas même une seule balle, mais cela n'empêchait pas les autorités de présenter la résidence comme une armurerie à ciel ouvert, pleine d'explosifs et de drogues. Il se passait dans cette propriété absolument tout ce que vous pouviez imaginer, mais rien de ce que montraient les médias n'avait à voir avec mon père. Et ça le rendait vraiment en colère.

Même quand il vivait caché, mon père refusait de croire que le gouvernement puisse saisir les animaux du zoo uniquement parce qu'ils avaient été amenés illégalement dans le pays. Il n'arrêtait pas de dire que ça n'avait pas de sens de les confisquer si c'était pour les renvoyer dans des endroits inhospitaliers pour eux. Il allait encore plus

loin et pensait que l'hacienda Nápoles était le meilleur endroit pour ces espèces et que tous les autres zoos du pays étaient inférieurs au sien.

Durant un des raids, qui étaient de plus en plus fréquents, des agents de la INDERENA (Institut national des ressources naturelles renouvelables et de l'environnement) confisquèrent les douze zèbres du zoo. Quand mon père l'apprit, il ordonna immédiatement à ses hommes d'obtenir un nombre équivalent d'ânes.

« Offrez un an de salaire au garde », dit-il à un de ses plus sûrs employés.

C'est ainsi que le garde de l'INDERENA permit aux hommes de mon père d'échanger au milieu de la nuit des ânes peints en noir et blanc, et de rapatrier les vrais zèbres à Nápoles.

Il a aussi fait quelque chose de similaire, quand les autorités ont saisi un grand nombre de ses oiseaux exotiques pour les mettre au zoo de Santa Fe à Medellín. Quand il apprit la nouvelle, il ordonna à ses hommes d'acheter des canards, des oies et des poulets pour les échanger au milieu de la nuit. Ainsi les oiseaux retournèrent-ils à Nápoles.

Le carnage du MAS

En juillet 1981, un colonel de la quatrième brigade de l'armée de Medellín donna à un ami de mon père une cassette audio contenant plusieurs enregistrements sur lesquels on pouvait entendre des militants du mouvement M-19 parler de kidnapper un parrain de la mafia afin de récupérer une rançon juteuse.

Une copie de cette cassette fut envoyée à mon père, qui à l'époque avait déjà constitué un formidable appareil militaire avec des jeunes hommes recrutés des régions les plus pauvres de la ville. Ces hommes, que l'on appelait *sicarios*, travaillaient pour lui en qualité de tueurs à gages, trafiquants de drogue et gardes du corps. Certains se chargeaient même de ma protection, alors que je n'avais encore que quatre ans.

Après avoir écouté l'enregistrement avec attention, qui ne laissait aucun doute sur les intentions des guérilleros, mon père lança immédiatement une enquête. Il découvrit que la cellule M-19 de Medellín avait commandité un kidnapping, et il décida d'éliminer les coupables. Avec leur réseau de contacts dans le monde de la pègre et dans les agences gouvernementales de renseignement, mon père et ses hommes identifièrent et localisèrent quatorze membres du groupe en une semaine, dont Martha Elena Correa, Luis Gabriel Bernal, Elvencio Ruiz (ou « Pinina » pour les intimes, en raison de sa voix très aiguë qui

ressemblait à celle d'une orpheline dans un feuilleton argentin), qui s'était retrouvé coincé dans un hôtel miteux de Bogotá, et Jorge Torres Victoria, connu sous le nom de « Pablo Catatumbo ».

Mon père m'a dit à plusieurs reprises qu'il admirait le M-19, en partie parce qu'ils avaient réalisé quelques exploits en occupant par exemple l'ambassade dominicaine, et en volant l'épée de Simón Bolívar ainsi que quatre cents armes de l'armurerie. Il avait été particulièrement touché par leurs premières actions, qui consistaient à tendre des embuscades aux camions de livraison de lait afin de le distribuer dans les zones les plus pauvres de Bogotá. Mais c'était une chose de s'attaquer au gouvernement, et une autre de s'attaquer à la mafia.

Correa, Bernal, Ruiz, et Catatumbo furent attirés jusqu'aux bureaux d'*Antoquia Al Día*, un programme télévisé qui se consacrait en partie à l'actualité. Mon père avait acheté cette antenne pour s'engager dans les médias de masse et le journalisme, qui le fascinaient, mais ce n'était qu'une façade. Mon père gérait ses affaires criminelles par l'arrière-boutique.

Les quatre membres du M-19 arrivèrent à l'heure exacte en sortant, visiblement nerveux, d'un véhicule discret. Elvencio Ruiz tenait une grenade dont la goupille de sécurité avait été enlevée, ce qui signifiait qu'elle pouvait exploser à tout moment. Mon père s'adressa à eux en parlant de leur plan de kidnapping et leur montra que la mafia du trafic de drogue était une force imposante en possession d'une puissante armée militaire. Il leur expliqua en gros qu'il était le roi de Medellín. Mon père m'a dit que pour ce rendez-vous avec le M-19, il avait rassemblé quatre-vingts hommes, tous pourvus de nouvelles armes, avec pour instruction de les tenir bien en évidence. Le but était clairement de faire peur au groupe de guérilleros, et non pas de les

tuer. Il les avait tout de même prévenus de rester en alerte en cas de confrontation.

Malgré les menaces implicites des guérilleros et les regards menaçants des hommes de mon père, les M-19 finirent par accepter de ne pas interférer avec la mafia ou leurs familles.

« Les choses sont simples avec moi, Messieurs », dit mon père. « Ne m'emmerdez pas, et je ne vous emmerderai pas. Vous voyez, vous n'avez encore rien fait, et pourtant je connais déjà tous vos plans. Ne pensez même pas à m'attaquer dans le dos, car je pourrais tous vous massacrer. Qu'un seul prétende le contraire ! » Il continua : « Ne vous y trompez pas, j'ai juste besoin d'un nom, d'une adresse, ou d'un numéro de téléphone et je vous trouve en une fraction de seconde », ajouta-t-il en fixant Elvencio Ruiz.

Ensuite, pour enfoncer le clou, il sortit un carnet et lut chacun des noms qui composaient la cellule M-19 de Medellín, en prenant soin de décrire leur maison et leurs activités récentes. Plusieurs hommes de mon père m'ont dit qu'il a ensuite donné entre dix et quinze mille dollars aux quatre militants.

Mon père a continué de maintenir une relation étroite avec les M-19 durant quelque temps, et il a même envoyé Pablo Catatumbo s'occuper d'une station-essence près de Miami Beach. À l'époque, les États-Unis faisaient face à une sévère pénurie de pétrole. Les autorités avaient décidé de rationner l'essence et de la distribuer en alternance selon les numéros de plaques d'immatriculation. En achetant la station-essence, mon père avait réglé un problème logistique pour son organisation en permettant d'approvisionner les véhicules qui distribuaient la cocaïne à travers Miami. Catatumbo resta aux États-Unis pendant cinq mois avant de revenir en Colombie.

L'alliance avec les M-19 s'achèvera le 13 novembre 1981 avec le kidnapping de Martha Nieves Ochoa, la fille de son allié Fabio Ochoa

Restrepo. Un acte que mon père considéra comme une trahison et un affront personnel.

Dès que Jorge Luis Ochoa appela pour dire que trois hommes armés avaient enlevé sa sœur, mon père fonça jusqu'à la maison de Don Fabio dans le quartier du Prado, à Medellín, pour diriger l'investigation et connaître l'identité des ravisseurs. En parcourant les photos scolaires de Martha, il finit par reconnaître deux personnes qu'il avait rencontrées quatre mois auparavant : Martha Elena Correa et Luis Gabriel Bernal. C'était maintenant sûr, les M-19 étaient derrière le kidnapping de Martha Nieves Ochoa.

Mon père considéra la prochaine étape avec attention, sachant que le groupe de guérilleros demanderait certainement douze millions de dollars pour la libération de Martha Nieves. Les rebelles pensaient clairement que les narcos pouvaient leur fournir une source de financement viable et sécurisée. Mon père avait déjà permis d'empêcher une tentative de kidnapping, mais une semaine plus tard, les M-19 avaient kidnappé à Medellín une femme du nom de Molina, et, dans la ville d'Armenia, Carlos Lehder, membre du cartel de Medellín, réussit à s'échapper mais avait fini par se prendre une balle.

Dans les jours qui suivirent, mon père organisa un sommet des narcotrafiquants à Nápoles, auquel assistèrent pas moins de deux cents caïds venant des quatre coins du pays, ainsi que plusieurs officiers de l'armée. Tout le monde était d'accord pour ne pas payer la rançon pour la libération de Martha Nieves, et plutôt d'attaquer les kidnappeurs afin de la sauver.

Le Mexicain, Carlos Lehder, et Fidel Castaño, qui bien des années plus tard fonda le groupe paramilitaire ACCU avec son frère Carlos, rejoignirent la mission de recherche. Le père de Castaño avait été enlevé et tué par les FARC : c'est pourquoi il était en faveur d'une

approche musclée. Mon père fut touché par son histoire personnelle et ils devinrent très proches après cela.

Mon père dirigeait l'équipe de sauvetage, qu'ils appelaient Muerte a Secuestradores (Mort aux ravisseurs), communément appelée MAS. Pour soutenir l'opération, Gerardo « Kiko » Moncada, un autre partenaire de mon père du cartel de Medellín, leur prêta un gigantesque entrepôt juste à côté de l'église Del Perpetuo Socorro, proche d'Avenida Palacé.

Mon père travaillait aussi à protéger sa famille, et nous étions placés en sécurité avec un strict couvre-feu à respecter impérativement. La maison de Santa María de Los Angeles était remplie de gardes du corps qui veillaient sur nous vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et nous pouvions à peine quitter la maison car personne ne savait comment les M-19 allaient réagir à la pression de MAS. On m'emmenait à l'école maternelle dans un Toyota Land Cruiser blindé, et un garde armé stationnait constamment devant l'école Montessori. Mon père avait même exigé que ma tante Alba Marina démissionne de son poste d'enseignante à l'université d'Antioquia, car Martha Nieves avait été enlevée par le concours de ses camarades de classe dans cette même université.

Mon père avait l'habitude de rentrer se coucher aux alentours de huit ou neuf heures du matin après avoir conduit des opérations de recherche ou des raids durant toute la nuit. He, Pinina, Tabloïd, Shooter, Cassava et Otto s'habillaient avec des uniformes militaires empruntés à l'infanterie du quartier général à la villa Hermosa, où le noyau central du MAS se retrouvait fréquemment.

L'équipe de sécurité personnelle de mon père était composée de quatre à dix hommes, mais ma mère était toujours inquiète pour sa sécurité.

« Ils vont te tuer, Pablo », se plaignait-elle. « Comment vas-tu t'occuper de ton fils si tu te fais tuer ? On ne t'a pas vu depuis un mois, est-ce que tu vas t'occuper de nous un peu ? Est-ce que tu vas au moins passer Noël avec nous ?

– *No*, ma chère, si je n'aide pas maintenant, comment pourrais-je demander de l'aide plus tard ? Nous devons nous serrer les coudes pour que ça ne se reproduise pas à nouveau », dit mon père, qui s'était jeté dans cette opération de sauvetage comme s'il s'agissait de sa propre sœur.

Fidel Castaño, Carlos Lehder, des narcos de tout le pays, l'armée et la police… Tout le monde s'intéressait à ce sauvetage, dont l'opération se préparait nuit et jour dans l'entrepôt de Kiko Moncada. Tous les membres de la famille Ochoa avaient pour consigne de rester à leur propriété d'Envigado, protégée par un mur d'hommes armés, où ils recevaient des coups de fil des ravisseurs et enregistraient les conversations.

Pendant ce temps-là, les meilleurs gardes du corps de mon père recrutaient une douzaine de jeunes hommes des bidonvilles de Medellín pour qu'ils servent d'informateurs. En seulement quelques jours, au moins mille personnes avaient rejoint l'effort de recherche pour Martha Nieves.

Tandis que mon père et ses hommes traquaient les ravisseurs, les journaux régionaux publiaient de grandes publicités du MAS annonçant la création de l'organisation, ainsi que le kidnapping d'Ochoa, et annonçaient que le MAS refusait de payer un seul peso pour la libération de Martha Nieves.

Peu de temps après, Lehder acheta des encarts dans plusieurs journaux afin d'expliquer pourquoi le MAS avait été créé. De surcroît, le deuxième week-end de décembre 1981, l'organisation utilisa un des avions de mon père pour lâcher des milliers de livrets au-dessus du

stade Atanasio-Girardot de Medellín et du stade Pascual-Guerrero de Cali qui certifiaient que les M-19 ne toucheraient pas un seul peso pour leur kidnapping.

La puissance militaire du MAS devenait de plus en plus perceptible au fil des jours grâce à cette puissante alliance entre mon père, ses hommes, l'armée, et la police. Des douzaines de raids eurent lieu dans la ville et dans la vallée Aburrá et aidèrent à la capture de nombreux suspects, qui étaient ensuite conduits jusqu'au quartier général du MAS, où ils étaient brutalement interrogés.

Mon père avait aussi commandé l'achat de plus de cent cinquante talkies-walkies pour les confier aux jeunes hommes des bidonvilles. Certains d'entre eux traînaient près des cabines téléphoniques dans des zones précises de la ville et attendaient de voir si quelqu'un venait passer un coup de fil à propos du kidnapping. D'autres jeunes équipés de véhicules attendaient un signal pour interpeller le suspect.

Cette stratégie finit par porter ses fruits. Des membres du M-19 appelèrent la famille Ochoa à plusieurs reprises pour négocier la libération de Martha. Le téléphone de la famille était piraté, de manière que la police puisse tracer l'appel et prévenir les hommes de mon père de sa localisation. Plusieurs guérilleros furent ainsi arrêtés.

Ces arrestations et ces interrogatoires guidèrent le MAS vers une maison de Medellín dans le quartier de La América, où les hommes de mon père et l'armée engagèrent le feu avec trois militants qui périrent dans la bataille. Ils trouvèrent la carte d'identité de Martha, mais elle avait déjà été transportée dans un autre lieu. Une enquête minutieuse permit de comprendre qu'ils l'avaient emmenée dans un village voisin du nom de San Antonio de Prado, au sud-ouest de Medellín, où les autorités avaient involontairement saisi le van à partir duquel le M-19 interceptait et piratait le signal de la chaîne télévisée nationale pour

diffuser sa propre propagande. À partir de là, Martha Nieves avait été amenée à La Estrella et Montebello, au sud de Medellín.

Mais ils ne la trouvaient toujours pas. Ainsi, la nuit du 31 décembre, ils enchaînèrent Martha Correa à l'entrée principale des bureaux du journal *El Colombiano* avec un panneau signifiant qu'elle était l'un des ravisseurs.

Mon père passa le Nouvel An en compagnie des Ochoa et décida de contre-attaquer au début de janvier 1982. La famille diffusa une annonce dans plusieurs journaux avec un message succinct et direct : « La famille Ochoa Vasquez refuse de négocier avec les ravisseurs du M-19 qui tiennent Martha Nieves Ochoa de Yepes en otage. Nous ne paierons pas un centime pour sa libération, mais au lieu de cela offrons la somme de vingt-cinq millions de pesos à n'importe quel citoyen qui nous offrirait des informations sur leur localisation. »

Cette annonce ne permit pas d'obtenir d'autres informations, et les pistes du MAS commençaient à se tarir. Les militants du M-19 restés captifs à l'entrepôt (vingt-cinq d'entre eux) ne semblaient avoir vraiment aucune idée de la localisation de Martha Nieves. De plus, certains leaders du M-19 incarcérés à la prison de La Picota à Bogotá envoyèrent un message pour affirmer qu'ils ignoraient le lieu de détention de Martha.

Ayant perdu trace de Martha Nieves, la famille Ochoa se mobilisa rapidement en coopérant avec l'ancien président du Venezuela, Carlos Andrés Pérez, qui cherchait à prendre contact avec les chefs du M-19 barricadés à l'époque au Panama.

Ces efforts portèrent leurs fruits, et deux semaines plus tard, après de longues négociations, le M-19 accepta la somme de 1,2 million de dollars pour la libération de Martha Nieves. L'accord comprenait la libération de vingt-cinq personnes détenues par mon père dans les quartiers généraux du MAS. Elvencio Ruiz, toujours en vie, fut laissé au

bord de la route près de l'aéroport de Guaymaral, au nord de Bogotá, puisqu'il avait été retenu prisonnier à l'académie de l'armée colombienne.

Quatre-vingt-seize jours après sa disparition, on retrouva Martha Nieves saine et sauve dans la ville de Génova, dans le département de Quindío, et elle fut immédiatement envoyée à Medellín. Contrairement à ce à quoi tout le monde s'attendait, mon père et le M-19 ne firent pas la guerre. Au lieu de cela, ils construisirent au fil des mois une alliance qui infligea des dommages considérables à la Colombie.

La politique : sa plus grande erreur

À la fin de l'année 1981, mon père était devenu le plus grand trafiquant de cocaïne au monde. Mais il n'avait aucunement l'intention d'être un vulgaire trafiquant de drogue. Gustavo le comprit un jour en allant voir mon père, tout sourire, pour lui dire que trois avions chargés de cocaïne avaient atterri sans encombre à leur destination.

« Pablo, les trois cargaisons sont arrivées à bon port sans une égratignure.

– Excellent, nous avons maintenant le pouvoir économique », dit mon père. « Maintenant nous allons chercher le pouvoir politique. »

Mon père s'apprêtait à faire ses premiers pas dans les sables mouvants de la politique, qui le conduiraient inévitablement à sa perte.

MA GRAND-MÈRE NORA, JOSÉFINA, UNE BONNE amie de la famille Henao, et Jorge Mesa, maire d'Envigado, parlaient vivement un jour à l'heure du déjeuner, quand arrivèrent mon père et Carlos Lehder. Ils s'assirent à table et en quelques minutes la discussion dériva sur la politique. Nous étions en février 1982 et les élections pour la

reformation du Congrès et pour élire le nouveau président de la République approchaient.

Mesa, qui était originaire d'une puissante famille politique locale, mentionna qu'il y avait des sièges libres et suggéra à mon père de se lancer dans la politique, insistant sur le fait que de nombreuses personnes le soutiendraient.

Mon père l'écouta attentivement. À en juger par son expression, je devinais que l'idée lui plaisait. Il n'était pas étranger à la politique : en 1979, il avait obtenu un siège au conseil municipal d'Envigado après avoir été choisi à partir d'une liste présentée par les partisans du politicien antioquien William Vélez. Mais il avait juste participé à deux séances du conseil avant de léguer son siège à son suppléant, qui avait été désigné pour siéger en son absence.

Avant que la discussion provoquée par la proposition du maire n'aille plus loin, ma grand-mère Nora se leva, visiblement mécontente, et dit : « Pablo, as-tu oublié qui tu es et ce que tu fais ? Si tu t'engages en politique, il n'y aura pas un égout au monde où tu puisses te cacher. Tu vas tous nous mettre en danger ; tu vas porter atteinte à nos vies. Pense à ton fils, à ta famille. »

En entendant son point de vue sévère, mon père se leva pour faire les cent pas autour de la salle à manger et lui répondit avec sa confiance habituelle : « Belle-maman, ne t'inquiète pas. Je fais les choses correctement. J'ai déjà pris soin de payer la F-2 (police secrète) pour qu'ils m'effacent des dossiers de police. »

Lehder restait silencieux. Mesa et Joséfina insistèrent sur le fait que mon père avait une base de votants garantie en réponse de ses bonnes œuvres. Il avait financé la construction de terrains de football, de basketball, de volley-ball, de pistes cyclables et de patinage, de centres de soins, et il avait fait planter des milliers d'arbres dans les régions

pauvres de Medellín, Envigado, et d'autres communautés de la région d'Aburrá Valley.

Le but était de construire quarante enceintes sportives en une période de temps très réduite. Ceux qui supervisaient l'opération étaient Gustavo Upegui (qui se faisait appeler « Commandant » car il était un ancien officier de police) et Fernando Arbeláez, « l'homme-animal ». À l'époque ils avaient déjà ouvert une douzaine de terrains de football dans les villes de La Estrella, Caldas, Itagüí, et Bello, ainsi que dans les quartiers de Medellín de Campo Valdés, Moravia, El Dorado, Manrique, et Castilla. Mon père, paradoxalement, voulait que les garçons de ces communautés s'impliquent plus dans le sport que dans le crime et dans la drogue.

Ma mère et moi allions parfois assister avec mon père aux matchs de football organisés pour célébrer les ouvertures des nouveaux terrains. Nous étions frappés par le nombre de spectateurs acclamant, des tribunes, mon père pour ses projets sociaux. Des gardes du corps nous protégeaient des foules, car énormément de personnes souhaitaient parler avec mon père. J'étais très jeune, et j'étais parfois effrayé par cette cohorte joyeuse.

C'est à cette époque que mon père rencontra Elias Lopera, aumônier à l'église Santa Teresita de Medellín. Le prêtre appréciait la nature charitable de mon père et l'accompagnait dans les villages partout à travers Antioquia. Pendant une longue période, ils devinrent partenaires sur des projets caritatifs et politiques.

Pour mon père, la politique et la philanthropie étaient interconnectées. Par exemple, le 26 juin 1981, il donna un discours lors d'une journée de plantation d'arbres dans le quartier de Moravia. Après cela, le père Elias le remercia pour sa générosité et invita le public à applaudir. C'est avec ce discours que mon père attaqua pour la première fois le journal de Bogotá *El Espectador* :

« Nous avons vu de magnifiques campagnes civiques et sociales dans le journal de Medellín *El Colombiano*, mais certainement pas dans d'autres médias comme *El Espectador*, qui représente la voix de l'oligarchie colombienne. Ses seules lignes de conduite sont la malhonnêteté et les attaques cyniques et personnelles. Plus grave encore, ce journal déforme l'actualité, et répand son venin meurtrier en attaquant les gens. Ce journal a oublié que les gens ont des valeurs, que les gens ont des familles. Ce journal a oublié que le peuple possède parfois le soutien de la communauté. »

En plus de ces projets communautaires, mon père s'est engagé pendant plus d'un an dans une campagne publique contre le traité d'extradition avec les États-Unis, signé en mars 1979 par le président de la Colombie Julio César Turbay. Mon père pensait qu'il était humiliant pour un pays de livrer ses citoyens au système judiciaire d'un autre pays. Il avait étudié le sujet de fond en comble, et ce bien avant que personne ne demande son extradition, ou ne cherche à l'amener devant la justice.

Mon père avait trouvé son combat, et commença alors à organiser des réunions dans la boîte de nuit du Kevin's, ainsi que dans la résidence de campagne La Rinconada dans la ville de Copacabana. Il appelait ces officieuses réunions le « Forum national des extradés », qui n'avaient rien d'un meeting politique traditionnel. Mon père convoqua les pontes de la mafia colombienne pour un meeting à La Rinconada, et y assistèrent près de cinquante parrains venant de Valle del Cauca, Bogotá, Antioquia et de la côte atlantique, dont les narcos de Cali, Miguel, Gilberto Rodríguez Orejuela et José « Chepe » Santacruz. Il n'était pas de bon ton de refuser l'invitation, car ce meeting avait pour volonté de trouver un consensus dans la mafia de tout le pays, avec pour seul objectif d'abolir l'extradition. Je dois préciser qu'aucun des participants n'était encore reconnu comme trafiquant de drogue et

qu'aucun d'entre eux n'avait été l'objet de condamnations. Ils étaient de simples « hommes d'affaires à succès », comme il était d'usage de les appeler dans l'élite. Des hommes avec qui les gens faisaient des affaires mais avec qui ils ne prenaient pas de photos.

Mon père s'assit à la table principale avec l'ancien juge de la Cour suprême de justice Humberto Barrera Domínguez qui s'étendit longuement sur les conséquences du traité que Turbay avait signé sur le commerce de la drogue, et Virginia Vallejo, une animatrice TV qui l'avait ébloui par son charisme. Il l'avait invitée pour ajouter des célébrités à son événement. Elle devint un modérateur lors des meetings, et s'engagea dans une liaison torride avec mon père, et avec qui elle finit même par faire des affaires.

Je n'en connais pas les détails et nous n'en avons jamais parlé tous les deux, mais la relation entre mon père et Virginia Vallejo a mal fini. Je me souviens l'avoir vue une fois devant le portail de Nápoles, où ils refusaient de la laisser entrer car mon père pensait qu'elle avait une liaison. L'animatrice sanglota durant des heures devant le portail, en les suppliant de la laisser entrer. Mais l'ordre avait été donné. Ce fut la dernière fois qu'elle s'approchait de mon père.

DANS L'APPARTEMENT DE MA GRAND-MÈRE Nora, la dispute concernant l'entrée en politique de mon père dura pendant deux heures. Il finit par céder à la tentation et accepta d'être intégré comme suppléant sur la liste des représentants du Parti libéral colombien (MRL) à la chambre des représentants. Mon père savait que le Parti libéral soutenait la candidature présidentielle de Luis Carlos Galán des Nouveaux Libéraux, et cela ne lui posait aucun problème. Il respectait la carrière politique de Galán, ses capacités oratoires, et surtout ses idéaux populaires.

Mon père prenait sa candidature très au sérieux et organisa trois jours plus tard son premier meeting dans le quartier de La Paz, où il donna un discours debout sur le toit d'une Mercedes-Benz. Il dit aux mille personnes présentes ce jour-là, dont certains d'entre eux étaient d'anciens partenaires de crime, qu'il avait toujours eu une affection particulière pour ce quartier, et il fit la promesse de travailler au Congrès pour les pauvres gens d'Envigado et d'Antioquia.

Ainsi sa campagne décolla, et mon père construisit plus de terrains de football et planta plus d'arbres à Aburrá Valley. Lors d'un rassemblement pendant sa campagne de huit semaines, un homme plutôt éméché n'arrêtait pas de fustiger les politiciens qui ne tenaient pas leurs promesses, en pointant du doigt mon père, qui commençait à s'irriter. Selon les gardes du corps de mon père, deux policiers emmenèrent de force le perturbateur jusqu'au quartier de La Aguacatala, où ils le livrèrent aux hommes de mon père qui le criblèrent de balles.

Les jours passant, mon père devenait de plus en plus confiant lors de ses discours, comme lors de cette manifestation sur la place centrale de Caldas où il s'insurgea contre l'extradition et exigea que le gouvernement abroge l'accord signé par les États-Unis. Son discours était d'obédience nationaliste, dit dans une langue simple et se concentrant principalement sur les électeurs des quartiers pauvres.

Mais l'élan de sa campagne subit un coup d'arrêt soudain quand Galán annonça qu'il rejetait l'incorporation du Parti libéral colombien aux Nouveaux Libéraux lors d'un meeting à Berrío Park, dans les quartiers sud de Medellín. Mon père et son camarade candidat Jairo Ortega Ramírez furent ainsi écartés de la campagne. Quelques heures plus tard, Galán ordonna que le bureau de campagne du Parti libéral colombien d'Envigado soit fermé et que leur matériel de publicité soit

détruit. Bien que fou de rage, mon père ferma immédiatement son quartier général de campagne.

Jairo Ortega reçut un message manuscrit de la part de Galán expliquant sa décision : « Nous ne pouvons tolérer d'entretenir des liens avec des gens dont les activités vont à l'encontre de nos principes de restauration de la morale et de la politique colombienne. Si vous n'acceptez pas ces conditions, je ne peux permettre à votre liste de candidats d'avoir un lien quelconque avec ma campagne présidentielle. »

Malgré ce contretemps, Ortega rencontra mon père deux jours plus tard et lui présenta le politicien Alberto Santofimio Botero, le leader d'un petit mouvement appelé Alternative libérale qui nommait également une liste de candidats au Congrès. Après une brève conversation, ils acceptèrent qu'Ortega et mon père rejoignent l'Alternative libérale et célébrèrent cette nouvelle alliance lors d'un rassemblement à Medellín. Santofimio et Ortega arrivèrent sur scène, habillés en costume cravate et avec des œillets dans le revers de la veste. Mon père, qui détestait les formalités, avait une chemise à manches courtes et arborait aussi des œillets.

Le lendemain, l'Alternative libérale diffusa une annonce dans les journaux régionaux pour souhaiter la bienvenue à mon père dans le parti : « Nous soutenons la candidature de Pablo Escobar à la chambre des représentants car sa jeunesse, son intelligence et son amour pour les plus vulnérables lui méritent la jalousie de bon nombre de politiciens. Il a le soutien de tous les libéraux et les conservateurs de Magdalena Medio, puisqu'il est le sauveur de cette région. »

La campagne prit de l'élan et mon père continua à voyager dans Medellín et Aburrá Valley. Ses péripéties l'emmenèrent jusqu'à Moravia, un bidonville où ils venaient enfin d'éteindre un immense incendie qui avait brûlé des douzaines de maisons de fortune et avait

transformé l'endroit en décharge insalubre à l'odeur nauséabonde. Là-bas, il emprunta le chemin des camions-poubelles et vit de lui-même les ravages qu'avait provoqués la catastrophe, distribuant çà et là des matelas, des couvertures et autres produits de première nécessité.

Mon père fut tellement ému par la pauvreté de Moravia qu'il décida de faire déménager ses résidents et de les héberger gratuitement. Il fonda ainsi « Medellín sans bidonvilles », affectueusement appelé Barrio Pablo Escobar, son projet le plus ambitieux, avec comme objectif de construire immédiatement cinq cents foyers, et cinq mille logements dans les vingt-quatre prochains mois.

Pour en financer la construction, il organisa une corrida pour lever des fonds dans l'arène de La Macarena à Medellín. Des affiches de l'événement montrent à quel point mon père a tout mis en œuvre pour remplir l'arène. Il avait fait venir des taureaux du ranch Los Guateles en Espagne, embauché les célèbres matadors Pepe Cáceres et César Rincón et invité les toreros à cheval Dayro Chica, Fabio Ochoa, Andrés Vélez et Alberto Uribe. Il avait même invité miss Colombie 1982, Julie Pauline Sáenz et la finaliste Rocío Luna, ainsi que d'autres candidats au concours national de beauté. Les toreros et les reines de beauté ne reçurent aucune rémunération pour leur présence car c'était pour la bonne cause.

En plus des événements caritatifs, les narcos étaient une autre source de financement. L'entreprise de mon père, réputée la plus grande en termes de livraison de cocaïne, avait aussi enrichi bien d'autres gens, et il se servait de ce succès pour demander des dons. Chaque trafiquant de drogue qui passait la porte du bureau de mon père pour faire des affaires était reçu avec la même question insistante : « Combien de maisons pour les pauvres allez-vous me donner ? Je vous engage pour combien de maisons ? Allez, dites-moi ! »

Pour se faire bien voir par mon père, presque tous acceptèrent de donner de l'argent. Après tout, ses itinéraires pour faire passer la drogue leur garantissaient de faire fortune. Bien sûr, la peur forçait leur générosité. Selon mon père, la mafia lui donnait assez de fonds pour construire presque trois cents maisons.

Dans sa vie, mon père n'a jamais oublié les visages et les noms des gens qui ont agi contre lui, et la décision de Galán visant à le marginaliser dans sa campagne ne faisait pas exception. Il ordonna à ses hommes d'investiguer plus profondément sur cette décision et finit par connaître ce qui s'était vraiment passé au début du mois de mars, quelques jours après les élections. Les informations que ses hommes avaient rassemblées indiquaient que le docteur René Mesa, qui dénonçait mon père depuis longtemps, était la personne ayant informé Galán que mon père était en fait un puissant trafiquant de cocaïne.

Mon père fut particulièrement blessé par cette trahison, car il connaissait Mesa depuis plusieurs années et qu'il était proche de sa famille. Mesa avait même réalisé les autopsies de Fernando, le frère de mon père, et de sa copine, Piedad, qui avaient succombé à la suite d'un accident de voiture au matin du 25 décembre 1977. Mon père ne pouvait pardonner cet affront et ordonna à Shooter, un de ses plus dangereux *sicarios*, de tuer Mesa à son bureau d'Envigado.

Enfin, après une campagne exténuante, le résultat final du 14 mars 1982 vit l'élection de mon père au Congrès. Il avait passé la journée avec Ortega et Santofomio aux quartiers généraux du Mouvement libéral colombien. Ma mère était restée un moment, mais elle finit par rentrer à la maison alors que les chiffres commençaient à se faire savoir, et mon père la tenait au courant par téléphone.

Ce soir-là, en rentrant fou de joie, mon père dit à ma mère : « Prépare-toi à devenir première dame de la nation. » Il était euphorique, plein d'espoir, et passa la nuit à parler de ses projets de

travaux publics, dont la construction d'universités et d'hôpitaux gratuits. Dès que son élection fut confirmée, ma mère commença à prévoir sa tenue pour son investiture. Mon père lui dit qu'il ne voulait pas porter de costume et qu'il entrerait au Congrès en portant son habituelle chemise.

Une fois le résultat des élections confirmé par le Conseil national électoral, le ministre de l'Intérieur de l'époque, Jorge Mario Eastman, délivra le certificat reconnaissant mon père comme représentant suppléant à la Chambre. Ce document possédait un pouvoir supplémentaire : il lui donnait l'immunité parlementaire, ce qui lui éviterait d'être poursuivi pour ses crimes.

Mon père décida qu'il était temps de célébrer la victoire. Et quoi de mieux qu'un voyage au Brésil, synonyme de femmes, de fête et de paysages magnifiques ?

Le 12 avril, une vingtaine d'entre nous voyagèrent jusqu'à Rio de Janeiro avec un jet commercial. Dans le groupe on pouvait compter mon père, ma mère, moi, certains de mes oncles et tantes, leurs conjoints et leurs enfants, ma grand-mère Hermilda, Gustavo, la femme de Gustavo et ses enfants, et ses parents Anita et Gustavo. Nous étions si nombreux que nous avons dû louer un bus pour nous déplacer. C'était un véritable casse-tête pour obtenir des tables au restaurant ou des billets pour des spectacles ; donc nous ne pouvions pas vraiment nous amuser. Ma mère, en particulier, détestait voyager avec un aussi grand nombre de personnes.

On plaisante encore avec la famille en parlant de ce voyage, car presque tous les couples (en incluant mes parents bien sûr) s'étaient chamaillés en rentrant à la maison. En effet, tous les hommes partaient tous les soirs voir les danseuses et les prostituées des clubs de strip-tease.

De retour en Colombie, la cocaïne prospérant toujours de plus belle, et mon père s'était lancé à corps perdu dans la politique. Sans surprise, il décida d'essayer d'influencer la campagne présidentielle en cours. Il ne restait que quarante-cinq jours avant l'élection, et l'on comptait dans la liste des candidats des noms comme le libéral Alfonso López ; le conservateur Belisario Betancur Cuartas ; Luis Carlos Galán des Nouveaux Libéraux ; et Gerardo Molina, à gauche avec le Front démocratique.

En poursuivant sa vieille coutume de se faire des alliés en apportant une aide prétendument désintéressée, mon père et les autres barons de la drogue décidèrent de passer à l'abordage de la campagne de López et Betancur afin d'augmenter leur influence. Selon des gens proches de mon père, le Mexicain aurait peigné son avion Cheyenne II en bleu pour le prêter au candidat conservateur Betancur. Et, grâce à l'ingénieur Santiago Londoño White, coordinateur de la campagne libérale en Antioquia, mon père, les frères Ochoa, Carlos Lehder, et le Mexicain rencontrèrent López, le directeur de campagne nationale Ernesto Samper Pizano, et d'autres dirigeants libéraux dans une suite de l'Hôtel InterContinental de Medellín.

Londoño présenta les patrons de la mafia comme de riches hommes d'affaires qui souhaitaient les aider, et leur offrit immédiatement des billets pour une loterie de levée de fonds. López ne pouvait rester que dix minutes avant de se rendre à un autre événement de la campagne à Medellín, et il laissa Samper prendre en charge la suite des opérations. En fin de compte, mon père et ses associés achetèrent des billets pour une valeur d'environ cinquante millions de pesos.

Quelque temps plus tard, quand les médias révélèrent que la campagne des libéraux avait été en partie financée par la mafia, López et Samper fournirent différentes explications sur les événements. Mais la vérité est celle que je viens de vous conter, telle qu'elle me fut

racontée par mon père. Comme preuve de la collaboration entre mon père et la campagne du parti libéral, existe un éditorial écrit par mon père lorsqu'il lançait son propre journal afin de rivaliser avec les journaux principaux de Bogotá et de la presse régionale d'Antioquia. Il s'appelait *Fuerza* (Force) et le premier numéro circulait parmi ses amis. Une rubrique politique présente dans ce premier numéro mentionne une des remarques que mon père avait émises lors d'une assemblée sur l'extradition : « Ernesto Samper Pizano a attaqué Santofimio prétendument pour prendre de l'argent sale. Mais, à l'assemblée anti-extradition, Pablo Escobar dit à Samper Pizano de faire attention car ses mains étaient déjà sales des vingt-six millions de pesos qu'il avait acceptés à l'Hôtel InterContinental de Medellín en soutien de sa campagne politique et de ses efforts pour légaliser la marijuana. Pas d'inquiétude, Samper, mon pote, la marijuana est légale de toute manière. »

Mais ils n'offraient pas seulement leur soutien sous une forme monétaire, ou par des biens. Mon père et Gustavo engagèrent un grand nombre de bus pour emmener les électeurs libéraux aux urnes le jour de l'élection du 30 mai 1982. À l'époque, le gouvernement avait pour habitude de fermer les routes de la ville dans les deux sens pour empêcher les gens de voter plus d'une fois, et Pablo et Gustavo transportaient les gens aux urnes d'Envigado et au centre commercial d'Oviedo de Medellín.

Au final, l'unité des conservateurs se révéla cruciale pour permettre l'élection de Betancur avec quatre cent mille votes de plus que López, dont la défaite fut en partie imputée à la campagne de Luis Carlos Galán, qui avait siphonné une grande partie de ses voix.

Deux mois plus tard, le 20 juillet, mes parents arrivèrent à l'immeuble du Capitole pour son investiture au volant d'une luxueuse limousine Mercedes-Benz vert d'armée, empruntée à Carlos Lehder, et

qui avait appartenu à un officier allemand. Ma mère portait une robe en velours noir et rouge de Valentino, le fameux couturier italien, mais avait l'air inquiète. Mon père, qui était contre le port de la cravate, était déterminé à mépriser le protocole exigé pour entrer au Congrès. Il pensait pouvoir faire tout ce qu'il voulait, mais le portier rigoureux et sévère refusa de le laisser entrer. Mon père fit tout ce qu'il put, mais après une demi-heure à insister pour rien, il n'eut d'autre choix que d'en mettre une.

Il existe une image frappante de cette investiture : alors que tout le monde lève la main avec la paume ouverte pour prêter serment, mon père lève sa main droite en formant le *V* de victoire.

Ce soir-là, Santofimio, Ortega et la journaliste Virginia Vallejo se joignirent à nous pour un grand repas de famille.

Quelques semaines plus tard, le 7 août 1982, mon père assista à l'investiture du président Betancur. Lui et la mafia tout entière poussèrent un grand soupir de soulagement ce jour-là quand le nouveau chef de l'État ne fit aucune mention de l'extradition dans son long discours, malgré les demandes concernant plusieurs trafiquants de drogue par les tribunaux américains. Bien que lui et les autres barons de la drogue ne fussent pas encore sur la liste, mon père se sentait néanmoins rassuré.

Avec le pouvoir politique à portée de main, et un président déterminé à se concentrer sur le pardon et l'amnistie des groupes de guérilla (c'est-à-dire le M-19, les FARC, l'EPL et l'ELN), mon père organisa un nouveau voyage au Brésil. Cette fois-ci, pour changer de son dernier voyage, il choisit d'inviter uniquement ses plus proches amis, sans leurs femmes. Pour organiser ce voyage, Gustavo appela un chirurgien qu'il avait déjà envoyé à Rio de Janeiro pour suivre des cours de greffe de cheveux et de chirurgie plastique, car Gustavo était obsédé par sa chevelure dégarnie.

Et donc, la deuxième semaine d'août, douze hommes voyagèrent sans leurs compagnes à bord de deux Learjets, dont un appartenait à mon père, l'autre loué. Un avion Cheyenne à turbopropulseurs (appartenant aussi à mon père) transportait les valises. Le groupe était composé de Jorge Luis et Fabio Ochoa Vásquez, Pablo Correa, Diego Londoño White, Mario Henao, Shooter, Otto, Cassava, Alvaro Luján, Jaime Cardona, Gustavo Gaviria, et mon père.

Arrivés à Rio, ils descendirent dans des suites luxueuses du meilleur hôtel de Copacabana. Dès le premier soir, la suite occupée par Jaime Cardona, un truand qui était entré dans le business de la cocaïne avant mon père, devint le lieu de rassemblement pour les petits plaisirs et les divertissements. Ils louaient les services de jolies filles issues des meilleurs bordels de la ville, et selon les hommes présents lors de ce voyage, trente à quarante filles passaient par la suite quotidiennement. Les bagagistes recevaient un billet de cent dollars chaque fois qu'ils livraient quelque chose dans leurs chambres, avec pour conséquence de créer une compétition parmi les employés pour savoir qui arriverait le plus vite au groupe des excentriques colombiens.

Le but du groupe était de retourner en Colombie sans qu'un seul dollar ne reste des cent mille que chacun d'entre eux avait apportés. Ils louèrent six Rolls-Royce et conduisaient les voitures sur le terrain du stade Maracaná à travers les couloirs que les joueurs de football empruntaient. Cette après-midi-là, les équipes Fluminense et Flamengo jouaient pour un tournoi local, et, le jour d'après, un journaliste du coin rapporta la visite d'une délégation de « politiciens et d'hommes d'affaires importants » venus de Colombie. C'est lors de ce voyage que mon père fit ramener illégalement le magnifique et très coûteux perroquet bleu pour l'hacienda Nápoles.

Des semaines après son retour au Brésil, mon père reçut sa première mission pour la chambre des représentants : faire partie du

comité officiel envoyé pour observer indépendamment la grande élection d'Espagne de 1982 et évaluer la légitimité de ses résultats. Mon père était ravi. Il prenait toujours les mêmes affaires dans sa valise, mais cette fois-ci il inclut un nouvel élément : une paire de chaussures à talons compensés venues de New York pour avoir l'air un peu plus grand. Le 25 octobre, il voyageait en première classe en compagnie d'Alberto Santofimio et Jairo Ortega en provenance de Bogotá jusqu'à Madrid, en passant par San Juan. Trois jours plus tard, Felipe González, du parti socialiste ouvrier espagnol, remporta l'élection haut la main. Le parti resta au pouvoir pendant quatorze ans, jusqu'en 1996.

À la fin de l'année 1982, mon père avait certainement pensé avoir sécurisé sa place dans le système politique colombien. Mais il fit l'erreur de croire qu'il pouvait faire le commerce de la drogue tout en siégeant au Congrès. Les mois qui suivirent montrèrent que l'État était bien plus puissant qu'il ne l'était lui. Et c'est quelque chose qu'il refusait d'accepter.

Mieux vaut une tombe en Colombie

Mais qui est Don Pablo, ce Robin des Bois d'Antioquia qui provoque l'excitation chez des centaines de gens pauvres, dont les visages s'illuminent soudain d'espoir et dégagent une émotion si improbable dans un environnement si sordide ?

« Le simple fait de dire son nom peut produire une variété de réactions allant de l'explosion de joie à la peur panique, de la grande admiration au profond mépris. Mais personne n'est indifférent au nom de Pablo Escobar. »

Cette description de mon père fut publiée le 19 avril 1983 en couverture du magazine *Semana*, qui à l'époque était en train de devenir l'un des magazines les plus influents de Colombie. L'article présentait Pablo Escobar en bienfaiteur des pauvres et en propriétaire d'une immense fortune aux origines brumeuses.

« Mon cœur, tu as vu les mythes que les médias créent autour de moi ? », dit mon père en réaction à l'article, qui, des années plus tard, deviendrait un de ses sujets de discussion favoris. « J'aimerais être Robin des Bois, pour faire encore plus pour les pauvres. »

Le lendemain, mon père en tirait avantage dans une interview donnée à une chaîne locale : « C'est une analogie plutôt intéressante.

Ceux qui connaissent l'histoire de Robin des Bois savent qu'il s'est battu pour défendre les classes les plus modestes. »

L'article de la *Semana* fut publié au moment où mon père venait d'atteindre son pic. Il était multimillionnaire. Il avait réalisé son rêve avec le domaine Nápoles. Le commerce de la cocaïne était florissant. Il n'avait aucun procès dont il devait s'inquiéter, et le gouvernement avait laissé tomber ses investigations à son sujet datant de 1976. Mais encore plus important, il était maintenant membre du Congrès et pactisait avec la crème de la crème de la classe politique nationale.

Et, cerise sur le gâteau, une étude venait de révéler que le pape Jean Paul II, le président américain Ronald Reagan et Pablo Escobar étaient les personnalités les plus connues dans le monde. Quand il s'asseyait pour regarder les informations télévisées avec nous, il nous demandait toujours ce qu'ils disaient à propos de chacun d'entre eux. Soucieux de faire du bon travail en tant que député, il commença à lire ses premiers livres d'économie et dévora plusieurs biographies du prix Nobel de littérature Gabriel García Márquez, au cas où les journalistes le questionneraient sur ces sujets. Pour être au fait des informations les plus récentes, il engagea une personne pour enregistrer tous les programmes radiophoniques et télévisés et lui fournir une revue de presse.

N'importe qui se serait satisfait d'un environnement et de circonstances si favorables. Mais pas mon père. Le même jour où la *Semana* dressait son portrait comme un Robin des Bois moderne, il avait déjà commencé à fomenter une machination pour se venger des Nouveaux Libéraux, qui l'avaient mis sur la touche durant sa campagne.

Luis Carlos Galán, qui était de retour au Congrès après son échec aux présidentielles, était célèbre pour son intégrité. Il n'allait pas être simple de le piéger. Son adjoint, un sénateur du département Huila du

nom de Rodrigo Lara Bonilla, était une proie plus aisée. Evaristo Porras, un vieil allié de mon père qui avait passé du temps en prison pour trafic de drogue, se fit passer pour un homme d'affaires désireux de collaborer avec le mouvement de Galán, afin de lui soutirer un entretien privé avec Lara, qu'il enregistrerait en secret.

Lara et Porras se rencontrèrent dans une chambre de l'hôtel Bogotá Hilton, le même hôtel où, des années auparavant, mon père descendait quand il courait pour la Coupe Renault. Nous étions le mardi 19 avril 1983. Ils s'entretinrent pendant plus d'une demi-heure et, à la fin, Porras signa un chèque d'un million de pesos au nom de Lara.

Plus tard, Porras raconta à mon père le récit de son entretien avec Lara. Le chèque était la preuve que Lara avait accepté l'argent de la drogue. Mais quand ils essayèrent d'écouter l'enregistrement de la conversation, ils réalisèrent que Porras n'avait pas installé l'enregistreur de la bonne façon.

Avec cet atout dans sa manche, mon père continua à servir à la Chambre des Représentants, même s'il ne faisait aucun doute que Galán et Lara allaient lui être une épine dans le pied, et qu'une confrontation semblait inévitable.

Les week-ends suivants, mon père inaugurait activement, à Medellín, des terrains de football ou d'autres sites sportifs qu'il avait fondés avec son propre argent. Le 15 mai, il donna le coup d'envoi devant douze mille supporters ayant hâte de voir le premier match dans le quartier de Tejelo, dans le nord-ouest de Medellín. En juin, il inaugura le nouveau terrain de Moravia avec un match entre l'équipe réserve du Club Atlético Nacional et des joueurs du quartier.

En août 1983, le président Betancur nomma le Nouveau Libéral Rodrigo Lara Bonilla ministre de la Justice. Ses premières déclarations en tant que ministre consistèrent à condamner avec virulence les cartels de la drogue et en particulier celui de mon père. Il déclara aussi

que l'argent sale de la drogue était blanchi par des clubs de football. Mais il omit de mentionner l'immense pouvoir économique des trafiquants.

En entendant ces accusations, mon père décida de répliquer. En compagnie de Jairo Ortega, et de son camarade membre du Congrès Ernesto Lucena Quevedo (un des alliés politiques d'Alberto Santofimio), ils engagèrent Lara à débattre sur l'argent sale. Mais leur véritable objectif était de révéler l'existence du chèque d'un million de pesos que Lara avait reçu de la part de Porras. Quelques minutes avant que le ministre n'entre dans la Chambre, ils placèrent une copie du chèque sur chaque bureau des députés. Carlos Lehder arriva avec un grand nombre d'hommes pour occuper une des sections réservées aux journalistes. Mon père s'assit sur un côté de la salle ovale. Cette manœuvre impressionna beaucoup Lara. Il était méconnaissable durant le débat et finit par admettre qu'il avait accepté le chèque.

De retour à Medellín après le débat, tandis que l'administration Betancur tentait de se ressaisir, mon père rencontra ma grand-mère Nora, qui était, comme d'habitude, très sévère avec lui : « Fils, si ta queue est faite de paille, ne la fais pas passer près d'une bougie…

– Non, ne t'inquiète pas, il ne se passera rien », la rassura-t-il.

« Tu as la tête dure, et tu ne considères pas ce qui est le mieux pour ta famille. »

Mon père était toujours en colère contre Lara et s'énervait quand Lara le critiquait au journal télévisé. Je le voyais répondre à la télévision dès qu'il apparaissait à l'écran. Quelques fois, quand mon père rentrait à la maison et que ma mère, désemparée, regardait les informations, il disait : « Ne regarde pas ces âneries » et éteignait la télévision.

Malgré le succès apparent de la tentative de décrédibilisation de Lara, pas loin de perdre son poste, le journal *El Espectador* livra le

25 août, c'est-à-dire une semaine après le débat, un article dévastateur sur mon père. Le journal révéla en couverture que en mars 1976, mon père et quatre autres hommes avaient été pris avec dix-neuf kilos de pâte de coca.

Mon père avait pourtant pris soin de payer pour faire disparaître ces dossiers et pour faire assassiner les agents de la DAS qui s'étaient occupés de l'enquête. Mais le journal de Bogotá était en mesure de révéler que le député Escobar était un trafiquant de drogue. Il était convaincu que les fichiers de police le concernant avaient disparu, mais il avait oublié de détruire les archives du journal. Son château de cartes était en train de s'écrouler.

À partir de ce moment, mon père commença à fomenter l'assassinat de Guillermo Cano, le rédacteur en chef du journal. Mais, avant toute chose, il envoya ses hommes acheter tous les exemplaires avant qu'ils n'atteignent les kiosques de Medellín. Il réussit à les retirer mais le mal était déjà fait : d'autres médias reprenaient l'histoire d'*El Espectador*, et son entêtement à soutenir que « [s]a fortune n'a[vait] aucun lien avec le trafic de drogue » tombait dans l'oreille d'un sourd. Au contraire de ce qu'il avait imaginé, ses efforts pour empêcher la vente du journal à Aburrá Valley ne firent qu'augmenter l'intérêt des journalistes du pays pour cette histoire.

Mon père avait l'habitude de planifier ses crimes avec attention, et il ne perdait jamais son sang-froid ou ne jurait pas, même pendant les pires moments. Un de ses hommes de confiance m'a dit que mon père était entré dans une rage sans précédent en voyant sa photo dans les journaux, et qu'il s'en voulait d'avoir déçu tant de gens qui croyaient en lui. Pour la première fois, mon père se trouvait à un carrefour, et pour tenter de se défendre, il accusa Lara de diffamation et exigea qu'il lui fournisse la preuve de ses accusations. Il rencontra également des

journalistes au Congrès pour leur montrer son visa valable pour les États-Unis.

Au début du mois de septembre, alors que les médias débattaient encore de l'argent sale, ma mère dit à tout le monde qu'elle était enfin tombée enceinte après six ans de tentatives malheureuses, trois fausses couches, et une grossesse extra-utérine. Au même moment, plusieurs tabloïds publiaient des articles sur la relation entre mon père et la journaliste Virginia Vallejo, annonçant un mariage imminent. Folle de rage, ma mère jeta mon père hors de la maison pour trois semaines. Mais il ne cessa de lui téléphoner.

« Mon cœur, il faut que tu saches à quel point tu es importante à mes yeux. Tu es la seule femme que j'aime », disait-il. « Les journalistes, les magazines et tous ces gens sont jaloux de nous et veulent porter atteinte à notre mariage. Je veux revenir à toi et rester à tes côtés pour le restant de mes jours. » Il envoyait ensuite des fleurs avec une petite carte sur laquelle on pouvait lire « Je t'aime, je ne t'échangerai pour quiconque ou quoi que ce soit ».

Chaque fois qu'il appelait, ma mère répondait qu'il n'avait pas besoin de se faire du souci, elle n'était pas la seule mère au monde sans mari à ses côtés. Elle suggéra qu'ils prennent des chemins différents, mais lui ne lâchait rien. Un samedi soir, il débarqua à l'improviste le visage déprimé, et ma mère n'eut pas le cœur de le chasser. Elle l'autorisa à revenir à la maison.

La cascade de mauvaises nouvelles ne s'arrêtait pas, et le scandale dont mon père faisait l'objet s'intensifiait. Gustavo Zuluaga, un des juges supérieurs de Medellín, rouvrit l'enquête sur la mort des agents de la DAS qui l'avaient arrêté en 1976, et l'ambassade américaine annula son visa. Et, comme si cela n'était pas suffisant, le 26 octobre, la chambre des Représentants révoqua son immunité parlementaire.

Même si sa vie tombait en lambeaux, mon père essayait de maintenir la famille du mieux possible. Comme il n'était pas encore inculpé, nous passâmes le Nouvel An à Nápoles.

Sa réputation entachée et son immunité révoquée, mon père sortit définitivement de la vie publique le 20 janvier 1984, en soumettant une lettre de démission fustigeant les politiciens colombiens : « Je continuerai à combattre les oligarchies et les injustices. Je continuerai à combattre les accords faits en coulisse qui ne cessent de mépriser les besoins du peuple. Je me battrai toujours et encore contre les démagogues, et les politiciens véreux qui restent indolents face à la souffrance du peuple, mais qui sont toujours alertes quand il s'agit de diviser le pouvoir officiel. »

Un des plus proches collègues de Pablo, un homme du nom de « Neruda » qui l'aidait à écrire ses discours et ses déclarations publiques, vérifia sa version finale, mais mon père l'écrivit sans son concours. Il était très atteint d'être évincé de la politique ; il avait toujours pensé qu'il pourrait utiliser sa position pour aider les pauvres. Les semaines suivantes, nous retournâmes à Nápoles et il se concentra de nouveau sur le trafic de drogue.

Mais il n'avait pas compté sur le fait que le ministre de la Justice, maintenant en étroite collaboration avec la police antinarcotique et la DEA, continuerait de travailler pour faire tomber le réseau mafieux qui menaçait de prendre le pays en otage.

AU MATIN DU LUNDI 12 MARS 1984, MON PÈRE entendit à la radio qu'un raid avait eu lieu dans une fabrique de cocaïne connue sous le nom de Tranquilandia, dans les jungles de Yari, au sud du département de Caquetá. Le ministre Lara et le colonel de police Jaime Ramírez, chargé de l'opération, déclarèrent que le cartel de Medellín y avait construit plusieurs laboratoires pour fabriquer de la pâte de coca à très

grande échelle. La mafia, disaient-ils, était parvenue à construire des infrastructures rassemblant toutes les phases de trafic en un seul lieu, et le raid était un énorme contretemps pour les opérations colombiennes du commerce de la drogue.

Tranquilandia pouvait se targuer de posséder une piste d'atterrissage longue d'un kilomètre qui était exploitée vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et une centrale électrique qui fournissait assez d'électricité destinée à alimenter les cuisines où la pâte de coca était fabriquée. De grands avions apportaient les ingrédients et les provisions tandis que d'autres décollaient, chargés de paquets de cocaïne. Cinquante personnes vivaient dans les locaux, et vingt-sept d'entre elles furent arrêtées et emmenées à la ville de Villavicencio. Mon père et moi n'avons jamais évoqué le sujet, et pendant des années, j'ai pensé que lui, Gustavo Gaviria et le Mexicain avaient construit le complexe. Même le documentaire de 2009, *Les Péchés de mon père*, auquel j'ai participé, montre des photos du raid de Tranquilandia en évoquant mon père et le Mexicain comme étant les propriétaires de cette narcoforteresse.

Après avoir discuté avec des gens qui connaissaient mon père à l'époque, je suis maintenant convaincu que mon père, Gustavo et le Mexicain n'ont rien à voir avec Tranquilandia. Pourquoi ? Parce que mon père en avait eu marre des cuisines à fabriquer la coca, en raison des trop fortes probabilités d'accidents et des coûts toujours plus importants pour transporter les produits chimiques. Il s'avère que les trafiquants qui possédaient le complexe avaient des arrangements commerciaux avec mon père, et c'est certainement la raison pour laquelle le gouvernement avait lié Tranquilandia au cartel de Medellín.

Tranquilandia disparut, mais un incident survint dans un des laboratoires du Mexicain et engendra deux longues guerres très violentes : la première entre le Mexicain et les Forces armées

révolutionnaires de Colombie (FARC), et la deuxième, en conséquence, entre les paramilitaires et l'Union patriotique (UP), un groupe politique issu des efforts de paix entre l'administration Betancur et les FARC.

Les tensions commencèrent quand une division des FARC vola trente kilos de cocaïne du laboratoire du Mexicain et tua un garde qui n'était autre que le cousin du Mexicain, originaire de Pacho au nord de Cundinamarca. Mon père dit un jour que le Mexicain faisait toujours garder sa cocaïne par une personne originaire de Pacho.

Le Mexicain refusa de pardonner cet affront et déclara la guerre aux FARC. Partout à travers le pays, dès qu'un groupe de guérilla opérait, il mettait en place de petites milices armées pour les combattre. Il se foutait du prix que ça coûtait. C'est ainsi que naquit le paramilitarisme financé par le commerce de la drogue. Plus tard, les hommes d'affaires et les éleveurs excédés par les extorsions et les kidnappings des guérilleros et des cartels en vinrent également à engager des groupes paramilitaires.

Mon père tenta plusieurs fois de persuader le Mexicain de cesser le conflit avec les FARC et d'essayer plutôt de négocier. Il était convaincu que les narcos et les groupes de guérilla pouvaient coexister en paix et respecter les secteurs de chacun. Mais Rodríguez Gacha était comme mon père, il ne demandait conseil à personne. « Dis-leur que tu as la charge de telle zone et qu'ils devraient s'y tenir à l'écart. Ils peuvent faire ce qu'ils veulent là-bas », disait en vain mon père au Mexicain. Le leader paramilitaire Carlos Castaño devint plus tard le parfait acolyte du crime du Mexicain, car ils étaient tous deux déterminés à éradiquer les mouvements de guérilla colombiens à n'importe quel prix.

Le Mexicain possédait un immense pouvoir politique. Chaque fois qu'il se rendait à Nápoles, il était accompagné par au moins deux cents hommes armés. La logistique que nécessitait la moindre de ses visites était beaucoup trop complexe et attirait trop l'attention sur le domaine

de Nápoles. C'est pourquoi mon père préférait rendre visite au Mexicain chez lui à Pacho. Quand un jour il demanda au Mexicain s'ils pouvaient se voir, mais de ne pas amener autant de gardes du corps, celui-ci répondit : « Impossible, *compadre*… Je ne voyage que comme ça. »

Tandis que le Mexicain était occupé à déclencher une « guerre » avec les FARC, mon père décida qu'il était temps d'arrêter le conflit avec le ministre de la Justice, dont les condamnations envers mon père devenaient de plus en plus sévères. Selon mes sources, quand mon père réalisa que Lara n'allait pas arrêter de l'attaquer, il commandita son assassinat. Il appela Shooter, Cassava, Pinina, Otto, Honker et Mug et leur expliqua que l'attaque devait être opérée à partir d'une ambulance (ou du moins un véhicule qui pourrait y ressembler). Alors les hommes modifièrent un van en y ajoutant des panneaux de métal à l'épreuve des balles de fusil, et de petites meurtrières de chaque côté du véhicule. Ils passèrent ensuite une couche de peinture pour y tracer des croix rouges.

« Le monde entier sera à nos trousses après ça, mais on va le faire quand même. Je ne vais pas laisser ce type s'en tirer à si bon compte », déclara mon père à ses hommes quand son plan fut prêt à être mis à exécution.

Contrairement à ce qu'a pu dire la famille de Lara (que mon père l'aurait menacé à maintes reprises au téléphone ou en le suivant dans la rue), Pablo Escobar n'était pas homme à avertir les gens. De son point de vue, les techniques d'intimidation n'avaient pour effet que d'augmenter les mesures de sécurité. Beaucoup d'autres trafiquants de drogue haïssaient également le ministre de la Justice, et ils lui avaient tous envoyé des menaces sans avoir consulté mon père au préalable.

Les *sicarios* mirent le cap sur Bogotá, posèrent leurs valises dans des hôtels miteux au sud de la ville et commencèrent à prendre le

ministre en filature. Au bout de quelques jours, ils apprirent que Lara roulait à bord d'une Mercedes-Benz non blindée, escortée par deux vans et quatre agents de la DAS. Ils identifièrent aussi les itinéraires que le chauffeur empruntait entre le ministère de la Justice et la maison de Lara au nord de Bogotá.

À la mi-avril 1984, la logistique était en place, et les *sicarios* de mon père attendaient la meilleure opportunité d'assassiner Lara à partir de l'« ambulance ». Ils essayèrent à trois reprises sans succès à cause du manque de talent du chauffeur de l'« ambulance ». En ayant vent de ces déconvenues, mon père considéra que l'opération était en péril, et décida de changer l'ambulance pour une camionnette de livraison de fleurs. Mais ensuite il revit entièrement le plan et ajouta deux autres *sicarios* à moto.

Pinina, qui avait pour réputation d'être un des meilleurs hommes de mon père, prit la responsabilité de recruter ces deux autres personnes. Il partit à Lovaina, au nord-est de Medellín, où il avait grandi, un des quartiers les plus dangereux de la ville et à l'origine de beaucoup de *sicarios*. Là-bas il engagea Byron Velásquez Arenas et Iván Darío Guisao, mais il ne leur dit pas que la mission était de tuer un ministre, uniquement une personne importante qui voyageait dans une voiture blanche.

L'opération pouvait maintenant reprendre. Une fois, alors que les *sicarios* s'étaient garés très près du ministre en attendant que Lara sorte, ses gardes du corps, complètement inconscients, s'étaient appuyés contre le van, sans savoir que des *sicarios* armés de fusils AR-15 se cachaient à l'intérieur.

Enfin, la nuit du 30 avril 1984, le groupe entier, composé de Velásquez et Guisao à moto, de quatre hommes armés dans un van déguisé en camion de livraison, de leur chauffeur et d'un homme supplémentaire armé d'un fusil à pompe, prit Lara en chasse au

moment où celui-ci quittait son bureau pour rentrer chez lui dans le nord de Bogotá. Dans le récit que l'on m'a fait bien des années plus tard, la mission des hommes présents dans le van était de se hisser à côté de la voiture du ministre et de tirer par les ouvertures préalablement créées dans le van. La moto avait quant à elle pour mission de rouler derrière eux afin de repousser les escortes du ministre.

Mais les *sicarios* furent forcés d'ajuster leur plan à cause des embouteillages. Leur véhicule était bloqué dans le trafic et seule la moto avait la capacité de suivre la cible. Sans hésitation, Guisao, qui était assis à la place du tireur et qui avait en sa possession un UZI semi-automatique de calibre 45, dit à Velásquez de poursuivre sa route. Ils décidèrent tous les deux de mener à bien la mission de mon père et de tuer l'homme qui voyageait dans la Mercedes-Benz de couleur blanche.

Aux alentours de la Calle 127, le conducteur de la moto réussit à se hisser sur le côté de la voiture, et Guisao tira une rafale. Il était dix-neuf heures trente-cinq.

Les instructions de mon père étaient claires : aucun des *sicarios* ne devait communiquer entre eux une fois le job accompli. Ils avaient convenu d'un point de rendez-vous à Bogotá à partir duquel ils rentreraient immédiatement à Medellín.

Cette nuit-là, à l'appartement de ma grand-mère Nora, dans l'immeuble Altos, j'entendis ma mère et ma grand-mère pleurer. Elles se tenaient la main devant la télévision et avaient l'air de dire que quelque chose de très grave et de triste venait de se passer.

Après l'assassinat, le chaos régna. Pour la première fois, le gouvernement déclara une guerre totale au trafic de drogue. Les patrons de la mafia seraient chassés ardemment, leurs biens seraient confisqués et ils seraient extradés aux États-Unis.

Après avoir regardé les dernières informations télévisées, ma mère, enceinte de huit mois, et moi partîmes nous cacher chez un lointain parent pendant deux semaines en attendant que mon père envoie quelqu'un pour venir nous chercher. Pendant ce temps, mon père et plusieurs hommes ayant participé à l'assassinat de Lara (dont Pinina et Otto) partirent de bonne heure pour le village de La Tablaza à La Estrella, à partir duquel un hélicoptère les emmena au Panama. Au même moment, un autre hélicoptère ramassait la famille de Gustavo à une sortie de route vers Caldas, mais le réservoir d'essence éclata à mi-chemin, forçant le pilote à atterrir en catastrophe au milieu de la jungle, loin de la frontière du Panama. Les passagers durent errer durant des jours avant de trouver un village susceptible de leur porter assistance.

Quelques jours plus tard, un messager envoyé par mon père arriva pour dire qu'il viendrait nous chercher le lendemain en hélicoptère dans un pâturage de La Estrella. Ma mère prépara une petite valise avec quelques vêtements pour nous deux. Elle ajouta aussi des vêtements pour bébé – elle et mon père pensaient qu'ils allaient avoir un autre garçon. Le lendemain, au point de rendez-vous, nous fîmes la connaissance d'un docteur qui voyagerait avec nous au cas où ma mère devrait accoucher prématurément.

Après un voyage sans encombre d'une durée de deux heures et demie, le pilote atterrit dans une clairière au milieu de la jungle, où un van nous attendait. Nous avions atteint la frontière du Panama. Nous enfilâmes des vêtements de plage pour ne pas éveiller de soupçons avant de prendre immédiatement la route en direction de Panama City, où nous dormîmes sur des matelas posés dans l'appartement d'amis de mon père durant trois nuits.

Là-bas, nous apprîmes que l'assassinat de Rodrigo Lara avait causé la fuite des plus gros barons de la drogue colombiens. Outre mon père

et Gustavo, Carlos Lehder, les frères Ochoa du cartel de Medellín et les frères Orejuela du cartel de Cali étaient tous au Panama.

Nous déménageâmes du premier appartement pour aller dans une vieille maison étouffante et humide du quartier historique de la ville. C'était horrible. La douche était pleine de moisissures et ne coulait pas correctement, nous devions nous laver avec des sandales aux pieds. Par mesure de précaution, la seule chose que nous avons pu manger durant toute la première semaine était du poulet KFC que mon père demandait à ses hommes de nous livrer.

Un jour, un gynécologue panaméen vint à la maison pour ausculter ma mère. Après avoir fait quelques tests, le spécialiste nous annonça, non sans surprise, que ma mère attendait une fille. Ma mère ne voulait pas le croire, car tous les tests qu'elle avait faits à Medellín indiquaient qu'elle aurait un garçon. Mon père était aux anges.

Il nous fallait maintenant trouver un nom à ma petite sœur. Je suggérai le nom de Manuela en mémoire de ma première petite amie, une de mes camarades de classe de l'école Montessori, avant notre départ au Panama.

« On dira à ta sœur de se plaindre à toi, si elle n'aime pas son nom en grandissant », dit mon père après qu'ils acceptèrent ma proposition.

Le 22 mai, nous déménageâmes dans une autre maison, bien plus confortable et luxueuse, qui était la propriété d'un homme fort du Panama à l'époque, le général Manuel Antonio Noriega. Même si nous ne voyions mon père que très peu, la situation semblait s'améliorer quelque peu. Noriega envoya plusieurs officiers de police pour nous garder, et nous avions un peu plus de liberté.

Durant cette période, mon père me donna une moto Honda 50 cm^3. Comme il n'y avait personne pour m'accompagner tandis que j'apprenais à conduire, il commanda à Stud (un de ses hommes qui était resté à Medellín) de venir à Panama City. Stud s'habillait en blanc

et partait faire son jogging tous les matins pour m'accompagner pendant que j'apprenais à rouler en moto.

Des années plus tard, lors d'une longue conversation, j'ai demandé à mon père quel genre de relation lui et ses partenaires du cartel de Medellín entretenaient avec Noriega. Il me dit qu'il s'agissait d'une bien longue histoire qui avait commencé en 1981, quand il rencontra Noriega pour lui donner cinq millions en cash, en échange de sa permission pour construire plusieurs fabriques de cocaïne sur le côté panaméen de Darién Gap, une zone reculée et marécageuse de jungle à cheval entre le Panama et la Colombie. Il lui demanda aussi la permission de blanchir l'argent via les banques panaméennes. Noriega accepta de les laisser travailler sans interférence, à la condition expresse de ne pas s'engager dans le trafic de cocaïne.

Le général Noriega ne tint pas sa promesse. Des mois après avoir conclu le marché, et l'installation de plusieurs laboratoires supplémentaires, il lança une opération militaire détruisant les cuisines, mit aux arrêts presque trente personnes et saisit un Learjet et un hélicopère qui appartenaient à mon père.

Furieux, mon père menaça de tuer Noriega si celui-ci ne lui rendait pas l'argent. Le message dut certainement l'effrayer puisqu'il lui rendit immédiatement deux millions de dollars.

Même si les relations avec Noriega avaient tourné au vinaigre, le général avait tenté de se racheter auprès de mon père en lui permettant, avec les autres capos, de rester au Panama après l'assassinat de Lara. C'est ainsi que nous avions fini par vivre dans une des maisons citadines de Noriega, même si mon père ne faisait pas confiance au général : c'est pourquoi nous ne pouvions y rester indéfiniment.

L'élection de 1984 au Panama donna l'opportunité à mon père de chercher un accord avec le gouvernement colombien. Exactement à ce

moment, les médias locaux annoncèrent que l'ancien président Alfonso López Michelsen et les anciens ministres Jaime Castro, Felio Andrade et Gustavo Balcázar agiraient en qualité d'observateurs pour les prochaines élections présidentielles qui se tiendraient au mois de mai. Mon père téléphona à Medellín pour parler avec Santiago Londoño White, le trésorier de la campagne présidentielle de López deux ans auparavant, et lui demanda d'essayer d'arranger un rendez-vous avec López à Panama City. Il suggéra d'appeler Felipe, le fils de López et propriétaire du magazine *Semana*, pour lui demander de convaincre son père. Londoño passa ses coups de téléphone et, quelques heures plus tard, l'ancien président acceptait de rencontrer mon père et Jorge Luis Ochoa à l'hôtel Marriott de Panama.

Mon père mentionna vaguement le rendez-vous à ma mère quelques heures avant de partir. « Tata », dit-il, « nous allons voir s'il est possible d'arranger ce problème. Nous avons rendez-vous avec l'ancien président López. »

Lors de l'entretien avec López, mon père et Jorge Luis Ochoa proposèrent que les trafiquants de drogue adandonnent leurs pistes d'atterrissage, leurs laboratoires, leurs flottes et leurs avions ; ferment leurs itinéraires vers les États-Unis ; détruisent leurs cultures illégales… En gros, ils leur proposèrent d'arrêter le commerce de la cocaïne si en échange le gouvernement suspendait toutes les peines de prison pour ceux qui avaient été condamnés pour activité criminelle, et, plus important, s'il renonçait à les extrader. López fit la promesse de communiquer la proposition à l'administration courante.

De retour à la maison, mon père informa ma mère : « L'ancien président López va parler à l'administration. Espérons qu'il y ait une négociation. »

Mon père apprit que López confirma son voyage du Panama jusqu'à Miami pour rencontrer l'ancien ministre des Communications,

Bernardo Ramirez, et ami personnel du président Betancur. Il considéra la proposition et l'administration demanda à l'inspecteur général, Carlos Jiménez Gómez, de rencontrer les capos à Panama City.

Le 25 mai, au moment où l'inspecteur général gérait les détails du voyage, naquit ma sœur Manuela. Alors que mon père, Gustavo et moi étions à la maison de Noriega, nous reçûmes un coup de fil pour nous dire que ma mère était en train d'accoucher, alors mon père se dépêcha de nous conduire à l'hôpital. Assis dans la salle d'attente, il semblait nerveux, et Gustavo essayait de le rassurer. L'attente semblait interminable, jusqu'à ce que le docteur apparaisse enfin, félicite mon père pour sa magnifique petite fille et nous donne la permission de les voir. Nous partîmes en direction de l'ascenseur, et, quelle ne fut pas notre surprise de croiser une infirmière portant un nouveau-né dans les bras avec un bracelet marqué « Manuela Escobar ». Le visage de mon père s'éblouit à ce moment-là.

L'inspecteur général Carlos Jiménez Gómez arriva à Panama le lendemain, le 26 mai, et rencontra mon père et Jorge Luis Ochoa à l'hôtel Marriott. Ils reformulèrent la proposition qu'ils avaient faite à López, et à la fin de la discussion, l'inspecteur promit d'en parler au président Betancur. Mais le plan tomba à l'eau quelques jours plus tard, quand le journal *El Tiempo* révéla au public l'existence de ces rencontres.

C'était la première et dernière fois que la Colombie avait une réelle possibilité de démanteler 95 % de son trafic de drogue. La fuite dans la presse avait définitivement tout fait capoter.

TOUTE OPPORTUNITÉ DE RAPPROCHEMENT avec le gouvernement étant désormais perdue, mon père arriva un jour, au début du mois de juin, à la maison pour nous dire qu'il nous fallait fuir.

« Nous ne pouvons pas partir avec un bébé », dit-il. « Tata, nous ne pouvons pas te laisser ici ou t'envoyer en Colombie. Notre seule option est d'envoyer Manuela à Medellín. Ils prendront soin d'elle là-bas. Nous ne savons pas si nous devrons dormir dans la jungle ou près d'un lac, s'il y aura de la nourriture pour le bébé. Nous n'avons pas beaucoup d'options. Nous ne pouvons pas prendre un bébé avec nous si nous devons courir encore et encore. » Il était déchirant pour ma mère d'abandonner sa petite fille. Comme j'étais plus vieux – j'avais maintenant sept ans –, ils n'ont pas jugé utile de me renvoyer en Colombie ; mon père pensait que j'étais plus en sécurité à ses côtés.

Ma mère pleura à chaudes larmes tandis qu'elle laissait sa fille à Olga, l'infirmière, qui voyagerait jusqu'à Medellín accompagnée d'un des plus fidèles hommes de main de mon père.

Pourquoi mon père était-il si pressé de fuir le Panama ? Si pressé au point de vouloir renvoyer sa fille de quinze jours en Colombie ? Je le lui ai demandé une fois, et il me dit que les fuites dans la presse avaient révélé sa localisation aux gouvernements colombien et américain, et il avait peur qu'ils essayent de l'arrêter. De plus, il y avait de fortes chances que Noriega le trahisse une fois de plus.

Ainsi, mon père chercha un plan B et reprit contact avec les M-19 de l'époque du kidnapping de Martha Nieves Ochoa. Mon père savait que les groupes de guérilla et le Front sandiniste de libération au Nicaragua étaient politiquement et idéologiquement alignés, et c'est pourquoi il demanda aux M-19 de se renseigner sur la possibilité d'un déménagement au Nicaragua. En quelques jours, il reçut un message des M-19 : certains membres de la junte du Nicaragua acceptaient de lui offrir un refuge ainsi qu'aux autres capos et leurs familles, en échange d'une aide économique, dont ils avaient besoin à la suite de l'embargo économique américain. L'accord incluait la permission d'utiliser le territoire du Nicaragua comme plateforme pour continuer

le commerce de la cocaïne. Je me souviens que mon père avait fait un commentaire sur le fait que Daniel Ortega, alors candidat à la présidence du Nicaragua pour le Front sandiniste de libération, avait envoyé plusieurs agents officiels pour aider les narcos à s'installer à Managua, la capitale du pays.

Mon père voyait dans le Nicaragua une réelle opportunité pour lui de changer son lieu de travail et sa résidence. Donc, après nous être assurés que Manuela se portait bien à Medellín, ma mère, mon père et moi partîmes au Nicaragua. À l'aéroport, des membres officiels sandinistes nous accueillirent, et nous embarquâmes à bord d'une Mercedes-Benz vers une vieille maison où nous attendait le Mexicain, sa femme, Gladys, et quatre gardes du corps. Peu de temps après, ma grand-mère Hermilda et ma tante Alba arrivèrent. Le premier réflexe de mon père fut de réclamer la présence de Pinina, Tabloïd, et douze autres de ses hommes pour nous protéger.

Dès les premiers instants, nous détestâmes la maison. Fort sombre, elle était entourée d'un mur de briques haut de trois mètres, et chaque coin était gardé par des soldats lourdement armés. Nous avons même trouvé un livre sur l'histoire de cet endroit décrivant plusieurs massacres perpétrés sur place.

La vie quotidienne devint intolérable. Managua était invivable, ravagée par la guerre civile et ses fréquentes fusillades. Les États-Unis offraient des contrats au Nicaragua et au Costa Rica pour combattre les sandinistes, qui avaient renversé la dictature militaire d'Anastasio Somoza quelques années auparavant, en 1979. La ville était assiégée, et les effets du conflit étaient visibles par l'effondrement des immeubles et les magasins fermés. Nous avions quantité de nourriture, mais nous ne savions d'où elle venait, bien qu'il fût à peu près certain qu'un membre du gouvernement venait remplir les réfrigérateurs. Il n'y

avait pas de supermarchés, ni d'épiceries. Mon père avait des millions et des millions de dollars, mais nous ne pouvions rien acheter.

Je me souviens encore à quel point je restais silencieux la plupart du temps, et je passais beaucoup de temps à pleurer. Je suppliais mes parents de retourner au moins à Panama. Il n'y avait même pas de jouets à la maison, et, dans notre hâte pour quitter Panama, j'avais dû laisser ma moto et mes autres jouets derrière moi.

Mes seules distractions étaient d'aller avec ma mère et la femme du Mexicain dans un spa proche de la maison, de m'asseoir près de Pinina et d'écouter les matchs de football colombiens à la radio, en pariant sur celui qui tuerait le plus de mouches en cinq minutes dans la salle.

« Pendant trois mois, l'unique manière pour moi de voir ma fille était de regarder la seule photo que j'avais d'elle », disait ma mère en sanglotant, tandis que nous nous rappelions cette période trouble de nos vies. Même si mon oncle Mario prenait tous les jours des photos de Manuela, il ne pouvait jamais les envoyer de peur qu'elles ne tombent entre les mains des autorités et découvrent notre adresse.

Pendant que nous vivions cette vie périlleuse, mon père, le Mexicain, deux soldats du Nicaragua et un pilote américain du nom de Barry Seal voyageaient à travers le Nicaragua afin d'explorer de potentiels itinéraires pour la cocaïne. Pendant plusieurs jours ils étudièrent les divers lacs et les chaînes de volcans en hélicoptère, essayant d'identifier les meilleurs endroits pour construire des laboratoires et des pistes d'atterrissage.

Ils savaient que cela prendrait du temps d'installer les infrastructures ; ils décidèrent alors d'utiliser le petit aéroport de Los Brasiles, non loin de Managua, pour envoyer les premiers chargements de cocaïne par des vols directs dans le sud de la Floride. La première cargaison était de six cents kilos de cocaïne, empaquetée dans de gros polochons, et dont le départ était prévu la nuit du lundi 25 juin 1984,

dans un avion piloté par Seal. Mais mon père et le Mexicain n'avaient pas encore compris qu'ils étaient en fait tombés dans un piège. Tandis qu'ils attendaient que les soldats chargent l'avion en compagnie de Federico Vaughan, un membre du ministère de l'Intérieur du Nicaragua, Seal prenait des photos.

L'avion décolla sans encombre, et pendant que Seal volait vers sa destination, mon père et le Mexicain continuèrent leurs activités, sans imaginer le désastre imminent qui les attendait.

Pendant ce temps, j'avais enfin réussi à convaincre mon père de me laisser partir de Managua avec ma mère. Il y avait quelque temps que je me plaignais de m'ennuyer, mais il avait peur que l'on se fasse tuer si l'on rentrait. Il avait enfin accepté à contrecœur. Ma mère lui fit la promesse de ne jamais aller dans les rues de Medellín, mais mon père semblait avoir un autre plan pour elle.

« Non, Tata. Nous allons lui dire que tu vas voyager avec lui. Car si nous ne le faisons pas, il sera encore plus fâché. Mais nous lui dirons qu'il doit voyager seul quand nous arriverons à l'aéroport. Nous lui dirons que mon garde de corps Tibú l'accompagnera », lui dit mon père en secret.

Et c'est ce qu'ils firent. Quand on me révéla que ma mère ne viendrait pas avec moi, je sentis une immense peur m'envahir. Je me sentais abandonné. Je m'accrochais à eux en refusant de lâcher.

« Je ne veux pas y aller si Mamá ne vient pas avec moi », disais-je en pleurnichant. Mon père ne bronchait pas, et répondit en disant que ma mère me rejoindrait dans quelques jours. Ma mère se souvient qu'elle pleurait jour et nuit. Ses deux enfants étaient partis, elle était entourée d'hommes armés et livrée à elle-même dans ce pays si instable.

Désespérée, elle approcha un jour mon père à ce sujet : « Laisse-moi retrouver une de mes sœurs ou son mari au Panama pour qu'ils

m'apportent des photos de nos enfants et que je voie comment ils vont.

– D'accord, mon cœur, mais tu dois me promettre de revenir ici après leur avoir parlé. »

Malgré sa promesse, ma mère avait déjà prévu de rejoindre Medellín une fois au Panama.

Tandis que ma mère était au Panama, mon père appelait tout le temps à la maison pour nous parler à Manuela et moi. Au quatrième jour, elle rassembla son courage et lui annonça qu'elle ne reviendrait pas au Nicaragua. Elle rentrait en Colombie pour s'occuper de ses enfants.

« Non, mais qu'est-ce que tu racontes ? Tu ne peux pas faire ça ! », dit mon père. « Tu sais très bien qu'ils vont te tuer, il n'y a aucune échappatoire.

– Je promets de rester chez ma mère et de ne jamais quitter la maison, mais j'ai un bébé qui a besoin de moi. Il y a plus de trois mois qu'il est sans sa mère. »

Terrifiée, ma mère arriva à l'aéroport Olaya-Herrera et partit sans attendre à l'immeuble Altos, où elle trouva ma grand-mère Nora, qui venait de perdre trente kilos depuis sa grosse dépression.

Nos retrouvailles entre ma mère, moi et ma petite sœur furent très fortes en émotions. Elle et moi ne pouvions nous arrêter de nous enlacer, mais Manuela la reconnaissait à peine et se mettait à pleurer quand ma mère la tenait, puisqu'elle s'était habituée à l'infirmière et à ma grand-mère.

Les choses étaient compliquées pour nous à Medellín, mais rien à voir avec mon père à Managua, qui venait de subir un revers retentissant. À la mi-juillet, plusieurs journaux américains publièrent une série de photographies de mon père et du Mexicain au Nicaragua en train de charger des cargaisons de cocaïne. La preuve visuelle était irréfutable. C'était la première fois, et la dernière, que mon père fut

pris en flagrant délit. Barry Seal, qui n'était autre qu'un informateur de la DEA, avait trahi mon père, et ça, il ne l'oublierait jamais.

La publication des photos dans la presse avait deux manières de faire des dégâts : à la fois elle exposait mon père et impliquait la collaboration de la mafia colombienne avec le régime sandiniste. Le scandale était si grand que mon père ne pouvait plus rester au Nicaragua. Deux semaines plus tard, lui, le Mexicain, et tous leurs hommes de main retournèrent en Colombie.

Dès qu'il arriva à Medellín, mon père s'empressa de se cacher et vécut ainsi pendant longtemps. Nous continuions à vivre chez ma grand-mère Nora, et mon père envoyait parfois quelqu'un nous chercher pour que l'on passe le week-end ensemble.

Le 19 juillet, seulement trois semaines après que les photos eurent été prises, Herbert Shapiro, un juge de Floride, émit un mandat d'arrêt à l'encontre de mon père, pour corruption et importation de cocaïne aux États-Unis.

Même si l'infrastructure qu'il avait mise en place pour envoyer la cocaïne aux États-Unis était toujours en fonctionnement, et que mon père était toujours le plus important dans le business, il savait que sa situation légale se détériorait de minute en minute. Il était maintenant arrivé à un point de non-retour où il serait chassé et serait obligé de se défendre lui-même. Il était hanté par la possibilité d'être extradé.

Les deux mois suivants furent relativement calmes jusqu'au 20 septembre 1984, quand ma grand-mère Hermilda appela pour dire que plusieurs hommes armés avaient enlevé mon grand-père Abel à l'une de ses fermes en bordure de La Ceja, dans l'est d'Antioquia. Mon père se servit de son expérience avec l'affaire Martha Nieves Ochoa et organisa une gigantesque campagne de recherche. Mais ce kidnapping-là n'était pas de la même envergure que le précédent, puisque mon père se rendit compte bien vite que mon grand-père avait été enlevé

par quatre criminels minables appâtés par la situation financière de mon père.

Deux jours plus tard, mon père diffusa une annonce dans les journaux de Medellín offrant une récompense à quiconque fournirait des informations sur la localisation de mon grand-père. L'annonce décrivait les véhicules avec lesquels il avait été enlevé : deux Toyota SUV, le premier rouge avec des pourtours en bois immatriculé KD9964, et l'autre de couleur beige, immatriculé 0318. L'idée était de faire savoir aux kidnappeurs qu'il les avait dans sa ligne de mire.

Comme il l'avait fait pour la famille Ochoa, mon père envoya des centaines d'hommes surveiller les cabines téléphoniques de Medellín et installa du matériel d'enregistrement dans la maison de ma grand-mère Hermilda. La stratégie porta ses fruits. Dix jours plus tard, il connaissait l'identité des ravisseurs et l'endroit où ils gardaient mon grand-père, attaché à un lit dans la ville de Liborina dans l'ouest d'Antioquia, à 10 kilomètres de Medellín.

Mais, au lieu de se ruer sur eux, mon père décida de les laisser demander une rançon, et de les payer pour éviter de mettre mon grand-père en danger. Au premier coup de fil, ils réclamèrent dix millions de dollars. La réponse de mon père fut très sévère : « Vous avez kidnappé la mauvaise personne. C'est moi qui ai l'argent. Mon père n'est qu'un pauvre fermier sans le sou. Cette négociation ne sera jamais à la hauteur de vos attentes. Pensez à un chiffre réaliste et rappelez-moi pour qu'on en parle », beugla-t-il avant de raccrocher pour montrer qu'il était maître de la situation, même s'ils avaient son père.

Deux jours plus tard, ils demandaient quarante millions de pesos, avant de descendre à trente. Par l'intermédiaire de John Lada, le parrain de Manuela, mon père leur donna l'argent en liquide et mon grand-père retourna à la maison sain et sauf. L'enlèvement avait duré

seize jours, et les criminels furent traqués quelques jours plus tard sur les ordres de mon père.

Pendant ce temps-là, les ennuis de mon père s'accumulaient. Dix des *sicarios* ayant participé à l'élaboration et l'exécution de Lara furent arrêtés, et six d'entre eux, Pinina y compris, réussirent à s'échapper pour se cacher avec mon père. Tulio Manuel Gil, juge supérieur de Bogotá décida de retenir les charges contre mon père dans cette affaire.

C'est ainsi que la première grande opération du Bloc de recherche visant mon père a commencé à la fin du mois de décembre 1984. À cette époque de l'année nous vivions dans notre maison de campagne de Guarne à Antioquia. J'avais sept ans quand je fus réveillé par un canon de revolver pressé sur mon ventre. Le pistolet en question appartenait à un agent des F-2, la police secrète. Je me souviens que je portais un appareil expérimental en plastique qui me couvrait la tête et le menton. Mon docteur me l'avait prescrit pour corriger une déviation de la mâchoire, et cela avait le désavantage de me donner un aspect des plus étranges.

Alors que je demandais où était mon père, un officier de police fit irruption dans ma chambre en tenant dans ses bras son poncho blanc.

« Regarde ce qu'il a laissé derrière lui en prenant la fuite », dit l'agent.

Mon père avait facilement échappé à la première vague, mais la chasse s'intensifia les jours suivants.

Le samedi 5 janvier 1985 fut un mauvais jour pour mon père. À l'aube, il reçut un coup de fil pour l'informer qu'un avion Hercules de la Colombian Air Force avait emmené quatre personnes à Miami ce matin-là. Leur extradition avait été autorisée par le président Betancur et le ministre de la Justice Enrique Parejo, qui avait remplacé Rodrigo Lara.

Les quatre détenus étaient Hernán Botero Moreno, président du club de football Atlético Nacional, les frères Nayib et Said Pábon Jatter, et Marco Fidel Cadavid.

Mon père était fou de rage. Il pensait que l'extradition de Botero était particulièrement injuste car il était uniquement accusé de blanchiment d'argent, et non de trafic de drogue.

Il considérait que c'était même plus qu'une injustice : la décision du président Betancur d'agir sur le traité d'extradition avec les États-Unis était une trahison. Même si Betancur n'avait jamais promis de ne pas recourir à l'extradition, mon père pensait que le politicien n'oublierait pas qu'ils l'avaient aidé à financer sa campagne.

Les actions de mon père devenaient plus radicales que jamais. Il appela Juan Carlos Ospina qui se faisait appeler « Socket », ainsi qu'un criminel appelé « l'Oiseau » et leur ordonna de faire exploser la voiture de Betancur. Plusieurs hommes de mon père m'ont dit que le chef de l'État échappa au moins quatre fois à la mort. Sa garde rapprochée changeait fréquemment d'itinéraire, et ils avaient ainsi évité plusieurs endroits où les hommes de mon père avaient placé des explosifs. Plusieurs fois, le convoi était passé à proximité de la bombe, mais la télécommande pour l'activer ne marchait pas.

Vers le début du mois de février 1985, mon père n'avait en tête que d'éliminer la menace de l'extradition. Toutes ses assemblées politiques et ses meetings secrets pour prévenir les autres narcos de l'humiliation provoquée par le fait d'être soumis à la justice d'un autre pays avaient échoué. S'il était convaincu de pouvoir régler ses problèmes en Colombie par ses propres moyens, les États-Unis étaient une autre paire de manches.

À cette époque, mon père était proche de plusieurs dirigeants du M-19, y compris de leur plus grand commandant, Iván Marino Ospina. Ils se voyaient régulièrement et échangeaient sur l'actualité. Ils

s'entendaient si bien que le guérillero donna à mon père un tout nouvel AK-47 qu'il venait de recevoir d'un convoi venant de Russie. Cette arme devint le meilleur allié de Tabloïd.

Après de nombreuses conversations, mon père et Ospina tombèrent d'accord sur plusieurs sujets, en particulier sur l'extradition. Cette vision commune a certainement influencé la décision du M-19 de destituer Ospina à leur neuvième conférence au domaine de Los Robles à Corinto, dans le département de Cauca. Là-bas, il fut critiqué pour ses orientations militaires et politiques, étant donné que le M-19 était en cours de négociation avec l'administration Betancur, et qu'il risquait de mettre en péril l'accord avec le gouvernement datant d'août 1984. La destitution d'Ospina était aussi liée à sa déclaration lors d'un voyage au Mexique, proclamant que les barons de la drogue colombiens devaient se venger contre les citoyens américains si le gouvernement continuait à extrader les Colombiens aux États-Unis.

Mon père avait compris que l'éviction d'Ospina permettait aux leaders du M-19 d'envoyer un message public contre le trafic de drogue, même si les relations entre le mouvement de guérilla et le cartel restaient intactes en privé. À la fin du meeting de Los Robles, le M-19 décida de laisser Ospina reprendre sa place de second commandant du groupe et d'introniser Alvaro Fayad à sa place. Fayad continua de dialoguer avec l'administration Betancur jusqu'au jeudi 23 mai, quand Antonio Navarro Wolff, membre haut placé du groupe d'insurgés, fut gravement blessé dans une tentative d'assassinat.

Beaucoup de choses ont été dites sur l'attaque, qui eut lieu dans un restaurant du quartier d'El Peñón, à Cali. Navarro, Alonso Lucio et une femme enceinte membre du M-19 étaient en train de débattre de la question du cessez-le-feu avec le gouvernement colombien, quand un homme lança une grenade à leur table. Il a été dit que cette attaque était en représailles à une attaque orchestrée avec une grenade sur un

bus militaire ce matin-là, blessant plusieurs soldats. Dans le chaos de l'attaque, la culpabilité avait été portée sur les membres du M-19, alors qu'il a été prouvé plus tard que c'était le Mouvement d'autodéfense (ADO) qui était responsable. Navarro a dit une fois qu'il connaissait les noms des officiers militaires qui avaient donné l'ordre de l'assassiner, et qu'il connaissait même l'identité de la personne ayant jeté la grenade.

J'ai entendu une version différente de celle-ci. Mon père m'a dit que la personne qui avait commis l'attaque était Héctor Roldán, un trafiquant de drogue propriétaire d'une concession automobile du nom de Roldanautos, à Cali. C'était le même homme qu'il avait rencontré durant la Coupe Renault de Bogotá, en 1979, et qui avait failli devenir le parrain de Manuela. Roldán était très proche de certains officiers militaires haut placés à Valle del Cauca, et il avait attaqué Navarro non seulement pour venger les soldats blessés, mais aussi pour afficher son mécontentement à l'égard du rapprochement entre le M-19 et les chefs militaires et chefs d'entreprise.

L'histoire entre Roldán et mon père n'en reste pas là. Le 19 juin 1985, donc trois semaines après l'assaut, Carlos Pizarro, un des leaders du M-19 délégué aux négociations avec le gouvernement, annonça la fin du cessez-le-feu et le retour au combat armé.

Quelques jours plus tard, Iván Marino Ospina dit à mon père qu'Alvaro Fayad avait suggéré au noyau dur du M-19 d'occuper pacifiquement un immeuble public et de mettre en scène un procès au cours duquel ils mettraient le président Betancur face à la justice pour manquement au traité qu'il avait signé avec eux. Ils envisageaient au départ de faire ça au Capitol National, mais ils éliminèrent cette option car le bâtiment était trop grand pour être gardé sous contrôle militaire sans engager du personnel. Ils choisirent alors le palais de justice, car il

possédait une architecture moins ouverte et seulement deux entrées : l'entrée principale, et l'entrée au sous-sol par le garage.

En entendant leur plan, mon père vit une opportunité intéressante et offrit de financer une bonne part de l'opération. Il savait que les neuf magistrats de la chambre constitutionnelle de la Cour suprême de justice avaient été saisis par les avocats du cartel pour abroger le traité d'extradition avec les États-Unis. Les narcos faisaient tous pression sur les magistrats par des menaces de mort pour les forcer à abolir l'accord de 1979, et ce plan ajouterait une arme supplémentaire au combat.

Tandis que le plan avançait, j'appris plus tard que mon père cherchait à se venger du juge Tulio Manuel Castro qui, quelques mois plus tôt, avait émis un mandat pour son arrestation afin de le juger pour l'assassinat du ministre Lara. Ses hommes descendirent le juge dans le sud de Bogotá au moment où il s'apprêtait à changer de bureau, puisqu'il venait juste d'être nommé magistrat à la cour supérieure de Santa Rosa de Viterbo, à Boyacá.

Une fois de plus, mon père suivait sa terrible règle qui consistait à user de violence sur quiconque osait s'opposer à lui.

Pendant ce temps, Elencio Ruiz fut désigné pour diriger l'opération du M-19 et commença à entraîner le groupe qui allait occuper le tribunal. Mon père rencontra plusieurs fois Iván Marino Ospina et d'autres leaders du M-19 dans une cachette près de Nápoles, où ils travaillaient sur les détails de l'opération et sur l'aide économique qu'il leur fournissait. L'opération était prévue pour le 17 octobre 1985.

Mon père avait déjà décidé de tout mettre en œuvre pour garantir le succès de l'opération. Après tout, il lui serait profitable que les guérilleros détruisent les fichiers liés à l'extradition des narcos (et le sien) qui étaient en cours d'examen à la Cour suprême de justice. Il n'hésita pas à investir un million de dollars en cash et offrit un bonus supplémentaire s'ils parvenaient à faire disparaître les fichiers. Selon

les hommes qui accompagnaient mon père à ces meetings avec le M-19, il fit aussi quelques suggestions : que les guérilleros prennent leurs armes du Nicaragua ; qu'ils entrent au palais de justice par le sous-sol, qu'ils avancent en direction de la cafétéria, puis occupent le bâtiment étage par étage ; qu'ils aient en leur possession des radios à l'intérieur et à l'extérieur leur permettant de connaître la situation du mieux possible ; et, pour faciliter leur évasion, qu'ils portent des uniformes de la police civile colombienne, puisqu'elle est chargée de régler ce genre de problèmes.

Le 28 août 1985, alors que leur plan avançait au mieux, le groupe M-19 subit un revers considérable quand l'armée tua Iván Marino Ospina chez lui dans le quartier de Cristales, à Cali. Mon père pleura la mort d'un homme qu'il considérait comme un guerrier et craingnit que l'occupation du palais de justice ne soit annulée. Mais le M-19 était plus déterminé que jamais à tenir le procès public du président Betancur.

Mon père fit une erreur qui faillit faire échouer le plan. Durant la première semaine d'octobre, il raconta toute l'opération à Héctor Roldán. Ce dernier était ami avec certains généraux importants et leur fit part de leur future manœuvre. Le M-19 dut annuler l'opération et tous ses membres partirent se cacher durant plusieurs jours. L'armée installa des patrouilles autour de la place centrale de Bogotá, et la police commença à développer des plans de sécurité pour le bâtiment et les magistrats. Mais, les jours passant, rien ne semblait bouger dans le centre de la ville, et les mesures de sécurité furent annulées. L'occupation du palais de justice fut reprogrammée au mercredi 6 novembre.

L'assaut fut la cause d'un regrettable désastre que tous les Colombiens ne connaissent que trop bien : des douzaines d'otages tués ou disparus, onze juges de la Cour suprême de justice assassinés, et des

centaines de fichiers de criminels détruits. Durant l'occupation qui dura deux jours, mon père resta dans une cachette du nom de Las Mercedes, dans la région de Magdalena Medio. Pinina m'a dit que mon père était au comble de la joie en voyant le bâtiment prendre feu. Il savait que les fichiers d'extradition seraient détruits.

DURANT LA DEUXIÈME SEMAINE DU MOIS DE janvier 1986, alors que nous étions en vacances à Nápoles, je courais à côté de la piscine quand mon père me demanda de venir. Il était assis derrière une cage remplie d'oiseaux exotiques.

« Gregory, viens par ici. Je vais te montrer quelque chose. Allez, viens, fils. » Il me montrait une épée qu'il tenait entre ses cuisses.

« C'est quoi, Papa ?

– L'épée de notre libérateur, Simón Bolívar.

– Tu vas faire quoi avec ? Tu vas l'accrocher dans le bar avec les autres épées ? », demandai-je sans trop y prêter attention.

« Je vais te la donner pour que tu la mettes dans ta chambre. Prends bien soin d'elle ; cette épée possède une grande histoire. Prends-la, mais fais attention, ne fais pas le fou avec. »

C'était un mois avant mon neuvième anniversaire, et je dois dire que le cadeau de mon père ne m'intéressait pas vraiment. À cet âge, je préférais les motos et les jouets. Mais je feignis mon meilleur sourire et essayai l'épée sur le buisson.

La fameuse épée de Simón Bolívar, le libérateur, était plutôt lourde et sans intérêt. Elle ne permettait pas de trancher les buissons comme je le voulais, et je la mis dans ma chambre de Nápoles. Je n'ai que de vagues souvenirs de cette épée puisque j'étais constamment entouré de jouets.

L'épée de Bolivar connut le triste destin réservé à tous les objets de valeur que l'on donne à un enfant. Elle a fini rangée quelque part dans

une ferme ou un appartement de mon père. Je l'ai perdue de vue parce que je m'en moquais.

Cinq ans plus tard, à la mi-janvier 1991, Otto et Stud vinrent me voir sur les ordres de mon père avec pour message de lui rendre l'épée. Je refusai au début, expliquant qu'on ne pouvait pas reprendre un cadeau. Patients, ils me demandèrent d'appeler mon père pour en parler avec lui.

« Fils, rends-moi l'épée », dit-il. « Je dois la rendre aux amis qui me l'ont donnée. Ils en ont besoin pour la donner en signe de bonne volonté. Où est-elle ?

– Je ne me souviens plus où je l'ai mise », répondis-je. « Mais je ne l'ai pas perdue. Je vais la chercher, je te tiens au courant dans les prochains jours.

– D'accord, mais fais vite. C'est urgent. Ils ont déjà fait la promesse de la donner, et je ne peux pas leur faire faux bond. »

Je commençai immédiatement mes recherches et envoyai mes gardes du corps fouiller les fermes, les maisons, et les appartements où nous vivions.

Le lendemain, les hommes étaient de retour avec l'épée. Otto vint la récupérer immédiatement, mais, avant de la rendre, je leur demandai de me prendre en photo en train de la manier. En y repensant, je regrette mon attitude et mon manque de respect pour un symbole si important de notre histoire.

Je compris bien plus tard la signification de ce moment. Le M-19 s'était démobilisé pour se faire pardonner l'attaque du palais de justice et avait renoncé à toutes ses armes pour retourner à la vie civile. Pour montrer leur bonne volonté, ils firent la promesse de rendre l'épée volée. Le 31 janvier 1991, après plus de quinze ans, Antonio Navarro Wolff et les autres membres du M-19 rendaient l'épée lors d'une

cérémonie spéciale en présence de l'ancien président César Gaviria. Mais la guerre de mon père, elle, ne faisait que commencer.

À LA FIN DE L'ADMINISTRATION DE BELISARIO Betancur en août 1986, mon père n'abandonnait toujours pas ses désirs de vengeance sur lui. Bien au contraire.

L'idée était de kidnapper Betancur et de le tenir captif dans la jungle. Mon père ordonna à un homme surnommé « Godoy » de voyager en hélicoptère pour s'enfoncer profondément dans la jungle entre Chocó et Urabá, afin de défricher la végétation et de construire une petite cabane sans fenêtres. Godoy trouva un endroit et travailla pendant trois semaines avec deux autres hommes. Ils recevaient des provisions par hélicoptère. Le projet ayant été mené à bien, Godoy était de retour pour dire à mon père que la cabane était prête, quand tout à coup il fit la rencontre d'un groupe indigène surpris de voir un homme blanc sur leur territoire. Quand il apprit la nouvelle, mon père ordonna d'aller encore plus profondément dans la jungle pour être sûr que personne ne voie la cabane. Deux mois plus tard, la nouvelle cabane était enfin prête. Néanmoins, malgré de nombreuses tentatives, mon père m'a un jour confié que Socket et l'Oiseau ne réussirent jamais à kidnapper Betancur. Fort heureusement, mon père n'a jamais pu mettre son cruel plan à exécution.

Pouvez-vous imaginer qu'un homme puisse écrire sur sa machine à écrire : « Pablo Escobar Gaviria est extradé aux États-Unis ? Je ne vais jamais le leur permettre. Moi, si jeune et riche, dans une prison pour gringo ? Ils ne savent pas encore ce qui les attend. »

Ma mère ne savait pas vraiment ce que mon père voulait dire avec cette déclaration, mais elle se refusa à le lui demander. Elle avait l'habitude de ses sorties secrètes et énigmatiques.

Ces premières semaines du mois de janvier 1986 étaient plutôt calmes en ce qui nous concerne. C'était le résultat de la stratégie de mon père qui consistait à éliminer tous les obstacles qui se mettaient en travers de sa route. L'occupation du palais de justice deux mois plus tôt avait permis d'évaporer ses problèmes.

De plus, la Colombie était trop occupée à se charger des familles affectées par l'éruption du volcan Nevado del Ruiz et de reconstruire le palais de justice, plutôt que de s'inquiéter de la mafia. Le gouvernement et la police étaient tellement distraits qu'ils ne remarquaient pas que mon père avait prêté deux de ses hélicoptères pour aider les secours, ordonnant aux pilotes de suspendre le transport de cocaïne pour aider les organisations humanitaires du mieux possible. On a même vu les deux appareils de mon père apparaître plusieurs fois au journal télévisé. Néanmoins, mon père avait fait savoir

de manière plutôt violente qu'il ne faisait aucune difficulté pour donner de lui-même, mais guère non plus pour prendre quand bon lui semblait.

C'est le message qu'il continua de délivrer le 19 février 1986, quand ses hommes assassinèrent le pilote Barry Seal. Mon père avait désigné Razor, un dangereux criminel de La Estrella, pour organiser l'attaque à n'importe quel prix. « Ce mec va payer pour ce qu'il a fait… Il ne va pas s'en sortir en vie », lui dit mon père. Razor s'installa à Miami pendant un long moment, afin de récolter des informations sur Seal. Une tâche qui n'était pas si facile. Le pilote américain était un témoin protégé de la DEA. Il était possible qu'ils lui aient donné une nouvelle identité, et il pouvait maintenant vivre n'importe où dans le pays. Finalement, les contacts de mon père à Miami informèrent Razor que Seal avait refusé de se conformer aux protocoles des autorités américaines et avait préféré suivre normalement le cours de sa vie. Ils lui dirent exactement où il avait posé ses valises : à Baton Rouge, en Louisiane.

Razor envoya trois *sicarios* pour abattre Seal tandis qu'il monterait dans sa Cadillac blanche, sur le parking de la clinique de l'Armée du salut. Deux jours plus tard, Razor informa mon père que les *sicarios* avaient été arrêtés alors qu'ils étaient en route pour l'aéroport de Miami. Une longue peine de prison les attendait. Mon père connaissait le prix à payer pour cet assassinat, mais son désir de venger la trahison de Seal était trop grand pour qu'il puisse y résister.

Du premier jour de sa carrière de criminel, jamais nous n'avons su quand il donnait l'ordre de commettre un crime ou quand il faisait tuer quelqu'un. Il était passé maître dans l'art de séparer le commerce de la drogue et ses activités criminelles avec sa vie de famille, et ce, jusqu'à la fin de sa vie. Nous ne savions pas qu'il avait commandé la mort de Barry Seal, et encore moins que ses hommes étaient les coupables. Il était capable de garder son sang-froid en toute circonstance.

Cinq jours après le meurtre de Seal, à mon neuvième anniversaire, mon père m'écrivit une lettre de deux pages révélant un peu plus la personne qu'il était :

Tu as neuf ans aujourd'hui. Tu es un homme maintenant, et cela implique de nombreuses responsabilités. En ce jour, j'ai envie de te dire que la vie nous offre des moments magnifiques, mais elle nous apporte également son lot de moments difficiles. Ces moments difficiles sont ceux qui nous font devenir des hommes. Je sais avec une absolue certitude que tu as toujours fait face à ces moments difficiles de ta vie avec une grande dignité et beaucoup de courage…

Tel était mon père. Un homme capable d'écrire des lettres magnifiques, un homme capable de tout donner pour sa famille, mais aussi capable de tout détruire sur son passage. À sa manière, il nous avait toujours dans son cœur, même quand il utilisait la terreur pour intimider ses ennemis. Quel que soit le domaine, il ne reculait jamais.

Sa violence, absurde, était toujours alimentée par la menace de l'extradition, et son combat pour la faire disparaître de la constitution nationale était loin d'être gagné. Mon père utilisait pleinement l'armée de criminels qu'il avait sous son commandement. Et rien ne pouvait l'arrêter.

Au nord de Bogotá, une semaine avant que Belisario Betancur passe l'écharpe présidentielle à Virgilio Barco, les hommes de mon père assassinèrent un magistrat de la chambre criminelle de la Cour suprême de justice qui avait statué en faveur de plusieurs extraditions. À Medellín, ils tuèrent également un magistrat de la Cour supérieure d'Antioquia, qui avait commandé une enquête sur mon père pour la mort de deux détectives de la DAS.

Avec ces deux cibles soigneusement descendues, mon père envoyait le signal qu'il serait intraitable avec n'importe quel juge qui appliquait

l'accord d'extradition ou lançait des procédures judiciaires à son encontre.

Afin d'envoyer un autre message, mon père annonça, le 6 novembre 1986 (donc un an après l'attaque du palais de justice), la formation des Extraditables : un groupe secret dont la mission était de combattre l'extradition. Mais, en fait, lui et seulement lui incarnait les Extraditables. L'organisation n'a jamais eu d'autre ambition que celle-là. Il trouva alors ce slogan : « Mieux vaut une tombe en Colombie qu'une cellule aux États-Unis. » Pour la première publication presse des Extraditables, mon père consulta un dictionnaire pour choisir les mots justes des déclarations du groupe. Il était également très à cheval sur l'orthographe et la grammaire.

Mon père était le chef de file des Extraditables. Il ne consultait personne pour le contenu des communiqués ou pour ses décisions militaires, mais il facturait les narcos tous les mois pour financer la guerre. Certains d'entre eux, dont le Mexicain et Fidel Castaño, faisaient des donations considérables. Le 17 novembre, le Mexicain mit à exécution ses désirs de vengeance en assassinant le colonel de police Jaime Ramírez, qui avait dirigé la destruction des laboratoires du Mexicain à travers tout le pays. Les autres narcos étaient pingres, et mon père devait les rappeler à l'ordre sur un ton menaçant pour leur rappeler leur dette.

Mon père pensait tellement à l'extradition qu'une fois, il rêva d'être capturé lors d'un raid et d'être extradé immédiatement. Il conçut donc un plan pour faire face à cette éventualité : il braquerait un bus scolaire à Washington D. C. et menacerait de le faire exploser pour s'échapper.

Les meurtres, les intimidations et la création des Extraditables avaient fini par apporter à la mafia une première victoire sur l'extradition. Le 12 décembre 1986, les vingt-quatre magistrats de la

Cour suprême de justice déclarèrent illégal le maintien du traité de 1979 avec les États-Unis, car il n'avait pas été signé par le président Julio César Turbay mais par Germán Zea Hernández, le ministre du gouvernement qui exerçait les fonctions présidentielles à l'époque.

Mon père et les autres narcos célébrèrent la décision puisqu'elle invalidait automatiquement les mandats pour leur arrestation, mais ils n'avaient pas prévu que le président Barco se serve d'un vieux traité signé avec les États-Unis : un traité qui permettait à l'administration d'extrader des individus sans l'approbation de la justice.

Un article paru dans le journal *El Espectador* vantant la décision du président comme une victoire contre les cartels avait fait enrager mon père, le poussant à relancer son plan de revanche contre le journal. *El Espectador* décrit ainsi les représailles de mon père : « Le crime eut lieu à sept heures quinze du soir, quand Don Guillermo Cano (rédacteur en chef d'*El Espectador*), au volant de sa voiture, ralentit pour tourner à l'intersection de Carrera 68 et Calle 22. Il fut alors pris de court par un homme posté au bout de la rue noire de monde qui tira à plusieurs reprises dans la fenêtre du conducteur. »

Quand le sculpteur Rodrigo Arenas Betancourt fit don d'un buste à l'effigie de Cano au conseil municipal de Medellín en son honneur, mon père considéra cet hommage comme une insulte. « On ne peut pas les laisser ériger une statue de Guillermo Cano dans Antioquia », déclara-t-il, tout en fumant sa dose nocturne de marijuana. Il était assis en compagnie de Shooter, qui lui offrit de faire exploser la statue gratuitement. Et quand la famille construisit le buste pour le réinstaller dans le parc, Shooter se porta encore volontaire pour le faire exploser, en utilisant cette fois-ci une plus grande dose d'explosifs. La sculpture ne refit plus jamais surface.

Pour mon père, *El Espectador* était une telle épine dans le pied qu'il commanda à ses hommes de mettre le feu aux véhicules de livraison

du journal et de menacer les vendeurs de rue. Le journal disparut bientôt de la ville.

Les représailles contre Cano et *El Espectador* continuèrent encore pendant des années. Quand mon père apprit que le ministère de la Justice avait obtenu plusieurs preuves l'identifiant comme la tête pensante du meurtre de Cano, il arrangea l'assassinat de l'avocat représentant sa famille. Deux tireurs criblèrent de balles sa voiture à Bogotá au matin du 29 mars 1989. Le samedi 2 septembre, à six heures et demie du matin, un homme d'une soixantaine d'années, appelé Don Germán, qui appartenait à l'escouade de Pinina, fit exploser un camion chargé de trois cent dix-sept kilos de dynamite dans une station d'essence située en face de l'entrée des bureaux d'*El Espectador* à Bogotá. Quelques heures plus tard, c'était la maison de vacances de la famille Cano à Rosario Islands qui était détruite.

Après le meurtre de Guillermo Cano, nous partîmes nous cacher durant plusieurs semaines à La Isla, près du bassin d'El Peñol. Je me souviens avoir vu un matin mon père assis à table avec Carlos Lehder, Fidel Castaño et Gerardo « Kiko » Moncada tous plongés la tête dans un livre à prendre des notes. Même si je ne savais pas ce qui se tramait et que je n'osais pas demander, j'avais tout de même réussi à entrevoir le titre : *The Man Who Made It Snow*. Je réalisai plus tard que les quatre hommes en question étaient bien moins intéressés par la lecture qu'inquiétés par le contenu du livre. En effet, l'auteur, un Américain du nom de Max Mermelstein, à présent décédé, racontait comment il avait travaillé pour mon père et les autres capos du cartel de Medellín.

D'après le livre, Mermelstein aurait acheminé cinquante-six tonnes de cocaïne (soit une valeur de plus de trente millions de dollars) à Miami en Floride du Sud pour mon père et ses partenaires sur une durée de six ans. Mais, quand la police de Miami l'arrêta en 1985, les choses changèrent du tout au tout. Un des associés de mon père

attendait nerveusement que le cartel paye la caution de Mermelstein, et finit par menacer sa famille. À la suite de quoi Mermelstein changea de fusil d'épaule et préféra coopérer avec les autorités américaines.

Au début de l'année 1987, les assassins de mon père démontrèrent qu'ils ne connaissaient aucune limite, même s'ils n'étaient pas toujours efficaces. Comme le prouve par exemple la tentative d'assassinat contre Enrique Parejo, l'ambassadeur colombien en Hongrie. Parejo était ministre de la Justice durant le mandat de Virgilio Barco, et mon père souhaitait sa mort car il avait signé les ordres d'extradition pour trente personnes. Le plan était difficile à mettre en œuvre, car la Hongrie limitait sévèrement les visas touristiques et empêchait du même coup de faire passer des armes illégales. L'ambassadeur était si bien protégé que les hommes de mon père conclurent ne pas pouvoir organiser ce crime depuis la Colombie.

Je ne connais pas les détails du plan et je n'ai jamais demandé de précisions à ce sujet, mais, au matin du 13 janvier 1987, un assassin tira sur l'ambassadeur à cinq reprises et le blessa gravement. À ce moment, nous avions appris que les actions violentes de mon père avaient des conséquences directes sur nous, ainsi nous nous y opposions constamment.

Quelques jours plus tard, nous revenions d'un week-end au domaine de Nápoles, dont mon père pouvait jouir librement malgré la supposée confiscation du gouvernement[1].

Mon père conduisait un Toyota SUV. Ma mère et Manuela étaient assises à ses côtés tandis que Carlos Lehder et moi étions sur la banquette arrière.

Mon père avait envoyé deux voitures devant nous qui ne devaient pas nous dépasser de plus d'un kilomètre et demi pour ne pas perdre le signal radio, à cause des montagnes alentour. C'était l'heure du déjeuner et le ciel était dégagé, avec quelques nuages à l'horizon. Mon

père ne conduisait habituellement cette route qu'après deux heures du matin, mais il avait choisi cette fois-ci de conduire pendant la journée car il voulait ramener la famille à Medellín. Il pensait que ses hommes l'informeraient de toute présence policière, et qu'avec quatre kilomètres d'avance il avait tout le temps de s'échapper. On entendait parfois la voix de Luigi sur le radiophone. C'était un jeune homme originaire d'Envigado, qui venait à peine de commencer à travailler pour mon père. Il nous devançait au volant d'une voiture discrète, accompagné par Dolly, dont le rôle était de dissimuler la radio.

D'une voix tranquille, Luigi nous dit qu'ils venaient juste de passer par le poste de péage de Cocorná, à mi-chemin entre Nápoles et Medellín, et avaient vu un poste de contrôle de la police avec quatre ou cinq agents en uniforme. « Il y a seulement quelques flics », dit Luigi d'un ton rassurant. Mon père continua à rouler, et je me demandais pourquoi il ne s'arrêtait pas. Mais je ne dis pas un mot.

« Pablo, est-ce qu'on ne serait pas en train de s'approcher un peu trop près de ce point de contrôle ? Comment penses-tu pouvoir passer ? Je ne pense pas que ce soit une bonne idée que tu y ailles dans la même voiture que ta famille, non ? dit Lehder.

« Oui, Carlos, je sais. Ne t'inquiète pas. Juste avant d'arriver là-bas, il y a un virage sur la colline avant le péage d'où nous pourrons évaluer la situation. »

Nous atteignîmes le virage. Sur le côté gauche de la route existait un restaurant dont le parking offrait une bonne vue sur le point de contrôle sans devoir quitter la voiture.

Mon père dit à Otto, qui était derrière nous dans une Renault 18 avec Crud et Tabloïd, de se garer à côté de nous pour échanger nos véhicules. Il voulait que ma mère, Manuela et moi voyagions jusqu'à Medellín par nos propres moyens dans le SUV. Otto aida mon père à mettre son sac de sport, le sac à dos de Lehder, ainsi que la nourriture

que ma mère avait préparée dans la voiture. Notre plan était d'aller à Medellín et de nous cacher dans une des fermes à l'extérieur de la ville.

Lehder sortit du SUV avec son fusil et rangea son arbalète dans le coffre de la Renault. Mon père avait son pistolet Sig Sauer accroché à sa taille et une mitraillette Heckler était suspendue à son épaule. Je me souviens très bien de ce pistolet : mon père le trimballait en toute circonstance. La nuit il le laissait près de ses chaussures, nouées avec les lacets au cas où il devrait partir en courant.

Ma mère roula en direction du poste de péage tandis que mon père grimpait sur le siège arrière de la Renault 18 pour s'asseoir entre Tabloïd et Lehder. Ils n'avaient pas réalisé que deux agents de la DAS en civil étaient en train de déjeuner dans le restaurant du bord de route et observaient le moindre de leurs mouvements. Les détectives se mirent à courir en direction du poste de péage, en agitant leurs menottes et signalant que des hommes armés arrivaient vers eux. Nous étions déjà coincés dans la queue entre deux véhicules à attendre de pouvoir payer le péage.

En regardant derrière moi, je vis la Renault 18 foncer et nous dépasser sur la voie opposée. Elle atteignit le poste de péage quelques secondes avant les agents de la DAS. Lehder sortit sa tête hors de la fenêtre, et cria : « Nous sommes des agents F-2, ne tirez pas ! » tout en brandissant la mitraillette de mon père. Bien sûr, les agents n'étaient pas dupes et une gigantesque fusillade éclata. Nous n'avions pas encore atteint le poste de péage et nous fûmes pris dans les échanges de tirs.

Un officier de police sortit son revolver et tira sur le pare-brise de la Renault 18 ; la balle se logea à l'endroit même où, quelques instants auparavant, était posée la tête de mon père. De la fenêtre du passager, Otto tira sur un policier qui parvint à sauter dans un conduit d'évacuation. Et Tabloïd tira une rafale en l'air avec son AK-47. De peur que nous ne soyons touchés par des balles perdues, je me jetai sur

Manuela pour la protéger. Enfin, j'entendis un crissement de pneus et le rugissement caractéristique du moteur de la Renault 18 partir au loin.

C'était le chaos total. Nous pouvions entendre les cris des gens au poste de péage et les appels au secours du policier qui ne pouvait sortir du conduit d'évacuation, profond de trois mètres. Un officier de police invita ma mère à avancer sans payer le péage, mais un des agents de la DAS intervint. Il avait vu les hommes responsables de la fusillade sortir de notre SUV.

Ils nous firent sortir du véhicule en nous tenant en joue et fouillèrent toutes nos affaires. Ils rassemblèrent les deux douzaines de personnes qui voulaient passer le péage et nous installèrent dans un petit baraquement administratif où nous avions à peine la place pour tenir debout. Manuela, inconsolable, pleurait à chaudes larmes.

Les minutes et les heures passaient et nous n'entendions que les cris et les menaces proférées par les policiers. « Vous allez voir ce qu'on va faire de vous, salopards de narcos », disaient-ils à travers les vitres. « Vous n'allez pas vous en tirer à si bon compte, bande d'assassins. » Ma mère demanda plusieurs fois qu'on lui rende le sac du bébé pour qu'elle puisse changer et nourrir Manuela, mais ils firent exprès de l'ignorer.

Nous restâmes ainsi pendant près de cinq heures quand un officier de police apparut pour nous emmener au commissariat de police de Medellín. Il nous fit monter ainsi tous à bord du SUV que mon père conduisait seulement quelques heures avant cela. L'officier de police passa une bonne partie du trajet à faire la morale à ma mère, lui reprochant notamment d'avoir eu des enfants avec un criminel.

Le colonel Valdemar Franklin Quintero nous attendait au commissariat. Nous sortîmes du véhicule, ma petite sœur emmitouflée dans sa couverture. Ma mère voulut prendre le sac du bébé, mais

l'officier lui prit des mains, ainsi que la couverture de Manuela, d'un geste si brusque qu'il faillit la faire tomber au sol.

« Fous cette maudite femme et ces enfants de bâtard en cellule », beugla le colonel, tandis que ses hommes se hâtèrent d'obéir.

« S'il vous plaît, laissez-moi au moins la couverture du bébé et le sac pour que je puisse la nourrir », supplia ma mère. « Elle n'a pas mangé depuis quatre heures, et ils ne lui ont même pas donné un verre d'eau au poste de péage. Est-ce que vous allez nous traiter de la même manière ici ? » Ma mère sanglotait mais le colonel n'en avait que faire. Il nourrissait visiblement une haine viscérale envers mon père.

Une fois la tension calmée, une officière de police donna un biberon à ma mère. Il était presque une heure et demie du matin.

« Tenez, M'dame, prenez ce biberon pour votre petite fille, c'est tout ce que je peux faire pour vous », dit-elle.

Soudain des pas lourds et des cris de colère se firent entendre. Nous ne savions pas ce qui se passait, mais il ne faisait aucun doute que cela nous concernait. Un homme en costume-cravate apparut. C'était José Aristizábal, l'avocat envoyé par mon père.

« Je suis là de la part de votre mari, M'dame. Il va bien. Ne vous inquiétez pas, je vous sortirai d'ici demain. Le plus important maintenant, c'est que j'emmène vos enfants à la maison. »

« Merci beaucoup ! Emmenez-les chez leur grand-mère Nora », dit ma mère en lui tendant Manuela, et lui essayant tant bien que mal de la porter sans faire tomber son porte-documents.

Je le suivis jusqu'à la sortie. Je me souviens qu'il marchait vite et dit : « T'en fais pas, fils, tout est fini maintenant. Tirons-nous d'ici avant qu'ils ne changent d'avis. On va chez ton père, il est impatient de vous voir. »

Nous arrivâmes à une maison sur l'avenue appelée la Transversale supérieure, où était situé le bureau principal de mon père pendant des

années. Il était là en compagnie de Lehder, Otto, Crud et Tabloïd. Mon père s'avança, embrassa Manuela sur le front et commanda aux hommes de l'emmener à la maison de Nora.

« Gregory, reste avec moi et mange quelque chose. Tu as faim ? Ou tu préfères aller chez ta grand-mère ? Ne t'en fais pas, je ferai sortir ta mère demain. Ce salopard qui a refusé de donner le biberon à ta sœur va payer. Viens manger un morceau à la cuisine, et après ça je te conduirai chez ta grand-mère. »

Après l'incident, Aristizábal me raconta la conversation qu'il eut avec mon père avant de venir nous chercher au commissariat. « Je n'oublierai jamais l'expression sur le visage de ton père. C'est la première fois que je l'ai vu pleurer. Il m'a dit : "Qui est plus un criminel ? Moi, qui ai choisi d'en être un ? Ou les hommes qui se cachent derrière l'autorité de leurs uniformes de police pour abuser de ma femme innocente et ses enfants ? Dis-moi, lequel est plus criminel ?" »

Quelques jours plus tard, Carlos Lehder fut capturé dans la ville d'El Retiro, à l'est d'Antioquia, après que ses voisins eurent porté plainte pour tapage nocturne contre la maison dans laquelle il résidait. La police offrit de le libérer en échange de cinq cents millions de pesos. Mon père était prêt à payer, mais Lehder refusa. Le gouvernement tira profit de cette réaction inattendue en envoyant Lehder aux États-Unis sans procédure judiciaire en l'espace de neuf heures.

La menace de l'extradition une nouvelle fois sur la table, mon père et les autres capos concentrèrent leurs efforts pour faire abolir l'interprétation de l'administration sur le traité qui permettait l'extradition. Et ils réussirent le 25 juin 1987, quand la Cour suprême invalida la loi qui permettait l'extradition sans procédure judiciaire.

José Manuel Arias, le nouveau ministre de la Justice, n'avait pas d'autre choix que de lever tous les mandats d'arrêt émis pour des

extraditions. Mon père s'en sortait une nouvelle fois libre de toute accusation.

Ce répit nous permit de passer la seconde moitié de l'année 1987 en famille, comme nous ne l'avions pas fait depuis quelque temps. Et dans le meilleur endroit possible : l'immeuble Mónaco, où mon père passa presque trois mois constamment avec nous.

Pendant plusieurs semaines, mon père a pu circuler librement dans Medellín avec dix Toyota Land Cruiser et quatre ou cinq hommes armés de fusils AR-15. Une fois, quatre officiers de police arrêtèrent le convoi pour examiner les papiers d'identité et les sauf-conduits. Les passagers des SUV sortirent et baissèrent leurs armes, mais mon oncle Mario Henao choisit plutôt de pointer sa mitraillette sur les deux policiers en uniforme.

« Pablo, c'est ces hommes qui te protègent ? », cria-t-il. « Quatre flics débarquent, et quinze gardes du corps baissent les armes. C'est ça, les lions qui sont censés te protéger ? T'es dans la merde. Rendez-moi un service, messieurs les policiers, et baissez les armes tout de suite, ou vous allez avoir de gros problèmes. »

Terrifiés, les officiers laissèrent le convoi continuer sa route. Mais cette période d'accalmie ne dura guère. À la fin du mois d'octobre 1987, des hommes de main du Mexicain tuèrent Jaime Pardo Leal, ancien candidat à la présidentielle et chef de l'Union patriotique, près de Bogotá. Le meurtrier de ce célèbre leader de gauche déclencha une chasse aux narcos, et mon père retourna se cacher à La Isla et put gérer ses affaires directement de là-bas.

À cette époque, il reçut une visite surprise de Jorge « Blackie » Pabón, qui venait de rentrer en Colombie après avoir passé deux ans dans une prison new-yorkaise pour trafic de drogue. Ils se connaissaient depuis l'arrestation de mon père, en 1976, quand Pabón avait persuadé les autres prisonniers de laisser mon père tranquille,

ainsi que Gustavo et Mario. Pabón commença à rendre fréquemment visite à mon père, avec lequel il fumait des joints et parlait pendant des heures. Mon père l'aimait beaucoup, et ils développèrent un lien de confiance si fort qu'il invita Pabón à venir habiter dans un appartement au troisième étage de l'immeuble Mónaco. Pabón en était reconnaissant et déménagea quelques semaines plus tard dans l'appartement, que ma mère avait décoré avec des meubles italiens piochés dans d'autres pièces de l'immeuble.

Pabón allait et venait comme bon lui semblait et passait rendre visite presque tous les jours à mon père, terré dans ses cachettes. Durant une de leurs conversations, Pabón se plaignit d'un léger désaccord, et mon père, dans sa tentative de résoudre la situation, déclencha une guerre. Aucun des deux ne le savait encore, mais une confrontation sanglante s'apprêtait à faire rage avec le cartel de Cali.

LES ÉVÉNEMENTS QUE JE M'APPRÊTE À VOUS raconter m'ont été relatés par mon père. Des années plus tard, je confirmerai ces faits avec Miguel Rodríguez, la tête pensante de Cali, au cours de nos pourparlers de paix, en démontrant mon ignorance sur les causes de cette guerre. Au fil des ans, les gens ont répandu de nombreuses théories sur les racines de la scission entre mon père et le cartel de Cali. La véritable est celle-ci.

Durant l'une de ses visites, Pabón confia à mon père être mécontent car sa petite amie avait eu une relation avec un homme pendant sa peine à la prison de New York. L'homme en question était « Pineapple » et travaillait pour Hélmer « Pacho » Herrera de Cali. Quand il finit de raconter ses malheurs, Pabón dit à mon père qu'il souhaitait se venger de cette trahison.

Mon père, qui cherchait toujours la bagarre même si ce n'était pas la sienne, voulait défendre Pabón et lui promit de demander au cartel

de Cali de lui livrer Pineapple.

Il prit alors contact avec Gilberto Rodriguez Orejuela.

« Cela doit être réglé. Envoie-le-moi », exigea mon père, en faisant bien comprendre que l'harmonie des relations entre les cartels dépendrait de la réponse.

Quelques heures plus tard, Rodriguez répondit par la négative. Pacho Herrera refusait de livrer Pineapple, qui était un de ses hommes de confiance. La conversation tourna en dispute et finit par une des devises préférées de mon père : « Quiconque n'est pas avec moi est contre moi. »

Mon père renforça subrepticement ses mesures de sécurité ainsi que les nôtres. Dans cette atmosphère des plus tendues, à la fin de l'année 1987, je célébrai ma première communion dans l'immeuble de Mónaco par une fête que ma mère avait mis un an à préparer. Mon père était de la fête avec Fidel Castaño et Gerardo « Kiko » Moncada, mais ne restèrent qu'une heure avant d'aller à El Paraíso, une planque située sur les collines de San Lucas, à Medellín.

La nouvelle année commença de manière chaotique. Le 5 janvier 1988, Enrique Murtra, le nouveau ministre de la Justice, rétablit les mandats d'extradition pour mon père, le Mexicain et les frères Ochoa. Le souffle de la loi caressant de nouveau sa nuque, mon père passa nous rendre une visite surprise tôt le matin, à l'immeuble Mónaco. Je me souviens l'avoir vu brièvement. Ma mère l'avait invité pour qu'il voie sa plus récente acquisition : une gigantesque peinture à l'huile peinte par un artiste chilien du nom de Claudio Bravo. Chose amusante avec cette vente, la galerie Quintana de Bogotá avait offert à ma mère de vendre cette peinture bien plus cher que ce qu'elle avait payé, mais quand le galeriste découvrit que ma mère avait déjà acheté la peinture, il l'appela pour la lui acheter au prix qu'il lui avait initialement

proposé, car il avait déjà négocié sa vente à un narco à un prix encore plus exorbitant.

« Non, mon cœur, tu ferais mieux de la garder. Ne vends pas cette peinture, elle est magnifique », dit mon père après avoir écouté le récit de la transaction.

De nouveau fugitif, mon père commença une nouvelle phase de son combat avec le gouvernement. Il décida de se mettre à kidnapper des leaders politiques et des journalistes pour faire pression sur le gouvernement.

Il passait de longues heures à regarder la télévision dans ses cachettes et vint à la conclusion qu'Andrés Pastrana Arango était la cible idéale. Il remplissait plusieurs critères : il était journaliste, propriétaire terrien, ancien directeur de l'émission d'information « TV Hoy », candidat à la Mairie de Bogotá et fils de l'ancien président conservateur Misael Pastrana Borrero. Mon père envoya Pinina à Bogotá pour l'enlever. Pour le seconder, Pinina emmena avec lui Giovanni, Popeye et d'autres hommes comme Lovaina, Camp Valdés, et Manrique. Mon père resta en retrait en attendant le déroulement de l'opération.

Mais à l'aube du mercredi 13 janvier 1988, nous fûmes pris de court par l'explosion d'une voiture piégée lancée sur notre immeuble. À ce moment-là, mon père se cachait à El Bizcocho, une ferme en haut de la route Loma de los Balsos, à partir de laquelle notre immeuble de huit étages était visible. Au moment de l'explosion, lui, mes oncles Roberto et Mario et Crud sentirent la terre trembler et aperçurent un énorme champignon de fumée s'élever au loin.

Dans l'appartement, nous n'entendions pas un son. Ma mère et moi dormions cette nuit-là dans la chambre des invités car la chambre principale était en rénovation. La dalle en béton du toit s'effondra et nous coinça au lit, mais fort heureusement un des coins se prit dans

une petite sculpture du grand Fernando Botero qui siégeait sur la table de nuit.

Je me réveillai et j'avais du mal à respirer. Impossible de bouger. Ma mère répondit à mes pleurs et me dit d'être patient tandis qu'elle essayait de s'extirper des décombres. Quelques minutes plus tard, elle parvint à s'échapper et partit chercher une lampe torche. Ma mère entendit Manuela pleurer et me demanda d'attendre un peu plus longtemps pour qu'elle trouve le bébé. Elle la trouva saine et sauve dans les bras de sa nounou et partit immédiatement vers moi pour m'aider. J'essayai de tourner ma tête vers la fenêtre. J'étais toujours coincé entre la dalle de béton et le lit, et je pouvais à peine respirer.

Enfin, ma mère réussit à localiser un des coins, et, dans un effort surhumain, souleva la dalle. En pleurnichant et criant, je gigotai dans tous les sens pour finalement réussir à me libérer. Après être parvenu à m'extirper des débris, je fus étonné de voir au-dessus de moi le ciel étoilé. La vision était surréaliste.

« Maman, il se serait passé quoi s'il y avait eu un tremblement de terre ? », demandais-je.

« Je ne sais pas, mon chéri. »

Une fois que nous fûmes réunis avec Manuela et la nourrice, ma mère éclaira en direction du couloir pour localiser les escaliers, mais une pile de débris nous bloquait le passage. Nous criâmes à l'aide et, quelques minutes plus tard, plusieurs gardes du corps arrivèrent et dégagèrent une petite ouverture dans les décombres.

C'est alors que le téléphone sonna. C'était mon père. Ma mère lui parla, complètement bouleversée.

« Ils nous ont eus, on est foutus.

– Ne t'inquiète pas, j'envoie mes hommes vous chercher. »

Une femme de ménage donna une paire de chaussures à ma mère, mais nous ne trouvâmes rien pour moi ; il fallut donc que je descende

sept étages pieds nus, en marchant sur des éclats, du shrapnel, des morceaux de verre, des clous, des bouts de métal, des briques cassées et toutes sortes de matériaux coupants.

Arrivés au rez-de-chaussée, nous montâmes dans le SUV que les hommes de mon père avaient garé sur le parking des visiteurs avant de déguerpir loin d'ici. Nous avions prévu d'aller chez ma grand-mère mais nous préférâmes finalement nous arrêter à la cachette de mon père car nous le savions très inquiet. Il nous accueillit avec le plus long des câlins.

Une fois la panique quelque peu redescendue, mon père continua de discuter de la situation avec mes oncles Mario et Roberto mais son téléphone portable l'interrompit. Après cinq minutes de conversation, mon père remercia la personne pour son appel et raccrocha.

« Ces salopards ont appelé pour savoir si j'avais survécu. Je les ai remerciés pour leur prétendu appel de réconfort. Je sais que c'est eux qui ont mis la bombe », dit-il en faisant référence aux coupables probables. Il ne spécifia pas leurs noms, mais nous découvrîmes plus tard que la voiture piégée était une déclaration de guerre du cartel de Cali.

D'El Bizcocho, nous partîmes pour le petit appartement d'une de mes tantes maternelles qui nous hébergea temporairement. L'attaque avait été si traumatisante que nous ne pûmes dormir la lumière éteinte pendant plus de six mois.

Bien plus tard, un des hommes de mon père qui avait participé à la recherche des coupables m'a dit que Pacho Herrera avait engagé deux hommes pour faire ce travail. L'un d'eux était Germán Espinosa, aussi connu sous le nom de « l'Indien », et vivait à Cali. Ce n'était pas facile de les chasser sur leur propre territoire, ainsi mon père offrit trois millions de dollars de récompense à quiconque lui fournirait des informations sur leur localisation. Pendant des semaines après

l'attaque, des criminels de tous bords vinrent au bureau de mon père au domaine Nápoles pour chercher des renseignements sur les suspects. Un jour, deux jeunes hommes à l'apparence sympathique vinrent demander des informations sur l'Indien, et mon père leur conseilla de faire attention car c'était un criminel très dangereux.

Un mois plus tard, ils étaient de retour au bureau avec plusieurs photos du corps de l'Indien et mon père fut surpris par l'efficacité des deux jeunes hommes. Ils lui expliquèrent que l'Indien était agent immobilier et vendait une maison. Ils firent semblant d'être un couple homosexuel intéressé par la vente. L'Indien était tombé dans leur piège, et ils le tuèrent lors du deuxième rendez-vous de négociation.

« On ne croyait pas en ces garçons, mais c'est vraiment une bonne chose qu'ils aient tué l'Indien. Ce mec aurait pu nous causer beaucoup de dégâts », commenta mon père.

Quelques semaines plus tard, le bruit vint à mes oreilles que Pinina avait capturé le partenaire de l'Indien, celui qui avait conduit la voiture piégée. Ce partenaire révéla que la voiture avait été chargée avec six cent quatre-vingts kilos de dynamite à Cali. Avec une telle quantité de dynamite, rien d'étonnant que l'explosion ait fait tant de dégâts dans l'immeuble et dans le quartier. Mais, le plus étonnant, c'est que l'Indien avait stocké la voiture piégée à Montecasino (le manoir des Castaño) pendant quatre jours avant l'explosion. Je dois préciser que Fidel et Carlos Castaño avaient été dupés par l'Indien et n'avaient rien à voir avec l'attaque.

Malgré la chasse à l'homme lancée par les autorités, mon père resta à El Bizcocho pendant plusieurs jours au lieu de changer de planque. La nuit, il scrutait les ruines de son immeuble avec son télescope et mûrissait sa vengeance contre les capos de Cali. Il en vint à conclure que la première chose à faire était de les conduire à l'extérieur de Medellín en attaquant leur chaîne de boutiques, La Rebaja, et plusieurs

stations de radio qui appartenaient aux frères Rodríguez Orejuela. Ensuite, il irait les chercher dans leurs propriétés à Cali et dans le reste de la Valle del Cauca.

Tandis que mon père préparait les prémices de la guerre, Pinina appela pour dire qu'il avait attrapé le journaliste Andrés Pastrana et qu'il l'emmènerait le lendemain à la ferme Horizontes d'El Retiro avec l'hélicoptère de Kiko Moncada. Mon père et mon oncle Mario Henao se rendirent là-bas pour parler avec Pastrana. Pour cacher leur identité, ils mirent tous les deux des cagoules avant d'entrer dans la chambre où il était attaché à un lit. Mais mon oncle fit tout rater en appelant mon père par son prénom, et Pastrano comprit quelle était la véritable identité de ses ravisseurs – et certainement pas des membres du M-19, comme Popeye lui avait fait croire en le kidnappant dans son QG de campagne.

Compte tenu de l'importance de Pastrana dans le milieu social et politique, mon père pensait qu'en kidnappant d'autres personnalités importantes, l'État n'aurait pas d'autre choix que de suspendre l'extradition.

La stratégie de l'enlèvement possédait deux avantages : elle offrait d'abord à mon père des moyens d'intimidation pour faire pression sur les politiciens, jusqu'à abroger le traité d'extradition. Et ensuite, elle lui fournissait l'argent pour financer sa guerre contre le gouvernement et le cartel de Cali, très gourmande en ressources. Selon les dires de ses hommes, mon père organisa deux groupes pour kidnapper à Miami, Chábeli Iglesias (fille du chanteur Julio Iglesias), et, à New York, le fils d'un magnat de l'industriel appelé Julio Mario Santo Domingo. Le plan était d'emmener les personnes enlevées en Colombie depuis Miami à bord d'un jet privé. Mais la mission ne fut jamais mise à exécution.

Pendant que Pastrana était retenu prisonnier à la ferme d'El Retiro, mon père mit en branle un autre plan pour mettre toujours plus de

pression sur le gouvernement : il voulait cette fois kidnapper Carlos Mauro Hoyos, l'inspecteur général, qui rendait visite à sa mère à Medellín quasiment tous les week-ends. Hoyos avait pris ses fonctions en septembre 1987, et mon père avait attendu qu'il annonce publiquement son opposition à l'extradition, comme il l'avait promis lors d'un meeting privé. Mais il était clairement revenu sur sa parole, et une fois de plus mon père commanda à Pinina de l'enlever, et il recruta pour ce faire six de ses meilleurs *sicarios*.

Ils frappèrent au matin du lundi 25 janvier, au moment où l'inspecteur général arrivait à l'aéroport José María Córdova de Rionegro, en route vers Bogotá après avoir vu sa mère. Mais rien ne se passa comme prévu. Les deux agents chargés de protéger l'inspecteur répliquèrent avec des coups de feu, quand les *sicarios* leur coupèrent la route au niveau du rond-point qui amenait au terminal de l'aéroport. Smurf, un des hommes de Pinina, fut sérieusement blessé durant les échanges de tirs : il ne portait pas de gilet pare-balles car il avait rendu celui qu'il avait emprunté à Shooter ce matin-là. Durant la fusillade, Smurf toucha l'inspecteur général à la cheville gauche. Quelques minutes plus tard, les deux agents étaient tués et Pinina reprenait le contrôle de la situation. Avec sa blessure, l'inspecteur ne pouvait pas marcher, et le son de la fusillade avait alerté les autorités de l'aéroport, ce qui rendait la situation plus compliquée. Pourtant, ils réussirent tant bien que mal à emmener Hoyos jusqu'au ranch San Gerardo d'El Retiro, seulement à dix kilomètres d'où Andrés Pastrana était retenu prisonnier.

Plus les heures passaient et plus le Bloc de recherche se rapprochait des hommes de mon père. Quand on l'informa de la situation par radiotéléphone, mon père dit : « Notre seule option est de tuer l'inspecteur général. Il est maintenant dans le périmètre militaire, près d'Andrés Pastrana, et on ne peut pas se permettre de donner une

double victoire au gouvernement. Qu'ils sauvent en même temps Andrés Pastrana et l'inspecteur général ? Non, jamais de la vie, on aura l'air de quoi ? On va en bouffer un ou deux du gouvernement. »

Le plan de base qui consistait à enlever un otage encore plus précieux afin d'optimiser les gains était clairement tombé à l'eau. Pastrana finit par être libéré quand la police arriva pour fouiller la ferme, faisant fuir du même coup les hommes de mon père. Pinina tua l'inspecteur général en lui tirant onze fois dessus.

Cette après-midi-là, Popeye appela la station de radio Todelar de Medellín sur les instructions de mon père et fit une annonce au nom des Extraditables : « Nous avons condamné l'inspecteur général, Carlos Mauro Hoyos, comme traître prêt à vendre notre nation. Vous pouvez être sûrs que cette guerre est loin d'être finie. »

Même si sa stratégie avait échoué, mon père élaborait de nouvelles manières toujours plus violentes de combattre l'extradition. Mais ces récents événements avaient aussi servi à rendre une nouvelle énergie à ceux qui le pourchassaient. En tant que fils, je me sentais impuissant face aux méthodes brutales de mon père. Il n'écoutait plus du tout les idées ou les demandes des autres. Rien ni personne ne pouvait le convaincre d'arrêter.

PENDANT CE TEMPS-LÀ, LES CAPOS DU CARTEL de Cali pensaient certainement que les forces de mon père étaient trop dispersées sur plusieurs fronts de guerre. Ils décidèrent de l'attaquer sur son point le plus sensible : moi.

Un mois après l'attaque de l'immeuble Mónaco, mon père avait commandé à ses hommes de détruire leurs intérêts économiques. Mais ils n'allaient pas perdre la guerre sans livrer bataille. C'est peut-être la seule manière d'expliquer l'incident qui eut lieu le 21 février 1988, alors que je m'apprêtais à prendre le départ d'une course de moto à

travers les rues d'un projet de construction urbain raté appelé Bello Niquia, dans le nord de Medellín.

J'étais impatient de me lancer, quand tout à coup dix camions pick-up transportant des hommes armés apparurent soudainement et bloquèrent la route. Mon père sortit de l'un d'eux pour m'ébouriffer les cheveux devant des centaines de spectateurs. « Ne t'inquiète pas, fils. Des gens planifiaient de te kidnapper pendant cette course en te faisant tomber de ta moto car c'était le seul moment où des gardes du corps ne seraient pas autour de toi. Je vais laisser Pinina et d'autres hommes veiller sur toi ici. Vas-y, profite de ta course. » Il m'embrassa sur la joue, me caressa la tête, me souhaita bonne chance en me rappelant de bien conduire et d'attacher fermement mon casque.

Quelques semaines plus tard, mon père voyait un haut officier militaire s'ajouter à sa longue liste d'adversaires. Le premier acte du général Jaime Ruiz Barrera en tant que commandant de la quatrième brigade fut de diriger une opération de grande envergure dans le but d'épingler mon père. Le mardi 22 mars à cinq heures du matin, deux mille soldats, trois hélicoptères de combat, et plusieurs tanks débarquèrent pour prendre El Bizcocho. Mon père et dix de ses hommes étaient en train de dormir à ce moment-là. Un couple de paysans agissant comme informateurs les avertit de la venue des soldats par la radio. Deux gardes postés sur la colline au-dessus de Vía Las Palmas en firent de même, en voyant les soldats descendre la montagne et se diriger en direction de la cachette.

Mon père réussit à prendre la poudre d'escampette en compagnie d'Otto, Albeiro Areiza dit « le Champion », et sept autres gardes du corps, mais le chemin vers l'autre cachette était semé d'embûches. Tandis qu'ils traversaient la montagne en rampant, ils rencontrèrent un soldat qui pointa son revolver contre le torse de mon père et ordonna aux hommes de se rendre sans bouger.

Mon père, impassible, se mit debout pour parler au soldat. « Détends-toi, mec, on va se rendre. Tu vois, j'ai deux, trois hommes avec moi », dit-il, et, tandis que trois de ses hommes s'avançaient pour distraire les soldats, mon père s'évada avec Otto et le Champion. Le soldat avait compris la ruse, cependant, et tira plusieurs fois en effleurant mon père. Il m'a dit un jour qu'il avait pu sentir la mort à ce moment-là, que les balles étaient si proches de lui qu'elles atterrissaient dans la terre et lui éclaboussaient le visage.

Ils réussirent à fuir indemnes. À quelques centaines de mètres sur la route, quand le groupe arriva sur l'autoroute de Las Palmas, un autre soldat essaya de les intercepter. Mon père pointa son arme en criant « F-2, nous sommes des F-2 ! Laisse-moi faire mon boulot, mec, j'ai des prisonniers sous la main ! Écarte-toi de mon chemin ! »

Le soldat, pris de court, obéit et dégagea la route, comme s'il prenait des ordres d'un général. Ainsi mon père, Otto, le Champion et deux autres gardes descendirent la montagne à la queue leu leu, avec mon père en première ligne, guidant ses hommes armés jusqu'aux dents. Ce moment fut capturé par un photographe du journal *El Colombiano*, qui avait été prévenu de l'opération militaire et était venu voir ce qui se tramait.

Mon père avait réussi à s'enfuir, mais le général Jaime Ruiz Barrera avait d'autres plans pour ma famille. Ce matin-là, l'armée procéda à une perquisition à l'immeuble Torres Del Castillo sur l'intersection entre la Transversale inférieure et La Loma de los Balsos, où ils arrêtèrent ma mère. Une de mes tantes, inquiète de son sort, demanda qu'ils l'arrêtent aussi. On les emmena aux quartiers généraux de la Quatrième Brigade où elles furent enfermées pendant un jour sans qu'on leur permette de parler à personne.

Même si je n'avais que onze ans à l'époque, les soldats allèrent à l'école San José de la Salle pour me ramener avec eux. Mais, à leur

arrivée, un des gardes de l'école informa mon garde du corps, et nous courûmes nous réfugier dans le bureau du directeur. Alors que je me cachais sous le bureau, je pouvais entendre le son des bottes du soldat à ma recherche qui m'appelait, et partit sans réponse de ma part.

Carlos, mon grand-père maternel, alors âgé de soixante-seize ans, fut approché par des soldats alors qu'il roulait à bord de sa Volvo dans les rues de Medellín. Ils saisirent son véhicule et le conduisirent à une base militaire d'Envigado.

Je me souviens que Popeye, le blagueur de la bande, se moquait de la situation de mon grand-père : « Quelle bonne idée d'avoir saisi la voiture de Don Carlos ! Il n'y a pas eu un seul bouchon dans les rues de Medellín depuis lors ! »

Après l'opération militaire ratée à la cachette d'El Bizcocho, mon père ordonna d'assassiner le général Ruiz. Pinina et sept de ses hommes louèrent un appartement proche de la Quatrième Brigade pour qu'ils puissent garder un œil sur les mouvements du général. Ils chargèrent une voiture avec de l'explosif très puissant dans l'intention de la faire sauter quand son véhicule passerait à côté. Ce fut une des premières attaques à la voiture piégée de Colombie, mais ils échouèrent. Ils suivaient le général Ruiz partout dans Medellín en attendant seulement qu'il passe enfin à côté de la voiture piégée pour qu'ils puissent l'activer à l'aide d'une télécommande. L'officier était très malin dans ses déplacements, de sorte que leurs opportunités étaient limitées. Quand ils eurent une chance de frapper, c'est-à-dire moins de cinq fois en tout, la télécommande refusa de fonctionner.

À un moment donné, mon père piégea la secrétaire du général qui s'occupait des renseignements secrets. Après l'avoir suivie pendant plusieurs jours, Pinina apprit à mon père qu'elle prenait toujours un taxi l'après-midi en quittant les quartiers généraux de la Quatrième Brigade. Ils placèrent ainsi plusieurs taxis de mon père en service à

cette heure de la journée, jusqu'à ce qu'elle finisse par monter dans l'un d'entre eux et se fasse kidnapper.

Quelques semaines plus tard, l'armée offrit sa toute première récompense pour mon père, demandant aux citoyens d'envoyer toutes leurs pistes par courrier postal. En guise de réponse, il inonda les militaires de fausses lettres pour freiner leurs recherches. Il envoya un de ses hommes dans le quartier de La Paz pour payer de nombreuses familles afin qu'elles écrivent des lettres fournissant des indices contradictoires et variés sur la probable localisation de mon père. Chaque message devait raconter une histoire différente, utiliser un papier et une écriture différents, et devait être écrit dans un lieu différent. Pour les rendre crédibles, mon père paya pour que les lettres soient envoyées de contrées éloignées. De cette manière, même si l'armée recevait de véritables informations, celles-ci seraient noyées dans les fausses pistes.

Et la stratégie a certainement fonctionné au bout du compte, puisque mon père fut relativement tranquille pendant plusieurs mois.

Arriva ensuite l'année 1989, qui fut une année bien mouvementée pour la Colombie et pour toute notre famille, puisque la guerre que menait mon père contre le gouvernement s'intensifia.

Selon les confidences de Shooter, en février, sur les instructions de mon père (et après une consultation avec le Mexicain), Carlos Castaño aurait tenté d'assassiner le patron de la DAS, le général Miguel Maza Márquez, dans le nord de Bogotá.

Shooter m'expliqua que Castaño était la bonne personne pour faire le job car il avait des informateurs à la DAS. Castaño, lui-même, avait été informateur pour la DAS. Pendant plusieurs mois, il avait fourni des informations vitales ayant permis d'arrêter de gros poissons du monde criminel, et ce rôle lui permettait d'accéder plus facilement à Maza, qu'il avait rencontré à plusieurs reprises. Castaño était capable

d’obtenir des informations capitales venant des deux côtés et de les utiliser à son avantage.

De ce que j’ai entendu bien plus tard, mon père et le Mexicain avaient plusieurs raisons de s’en prendre à Maza. Mon père savait que le directeur de la DAS avait une relation suspecte avec Miguel et Gilberto Rodríguez du cartel de Cali. Et le Mexicain en voulait à Maza de condamner le mouvement paramilitaire qu’il était en train de construire à Magdalena Medio.

L’opération contre Maza fut un échec car les hommes de Castaño activèrent la voiture piégée trop tôt, l’explosion touchant à la place la voiture des gardes du corps de Maza. Mais mon père ordonna à Castaño de garder son groupe pour faire une deuxième tentative. Quelques semaines plus tard, une nouvelle opportunité se présenta quand Maza tomba malade. Les hommes de mon père offrirent beaucoup d’argent à l’infirmière de Maza pour l’empoisonner, mais le plan n’aboutit jamais.

Le cartel de Cali fit une tentative d’attaque à l’hélicoptère sur Nápoles, mais l’appareil de Rodriguez s’écrasa avant d’accomplir ses méfaits. En guise de réponse, mon père m’a dit avoir envoyé Otto aux États-Unis pour apprendre à piloter des hélicoptères Bell Ranger dans l’idée de bombarder le cartel de Cali. Les cours coûtaient 272 000 dollars et étaient assurés près du port de Miami par un ancien guérillero du Nicaragua.

À la mi-juin, mon père se cachait à Las Marionetas de Nápoles, quand le journal télévisé de sept heures annonça que Luis Carlos Galán avait décidé de rejoindre le Parti libéral lors de la convention du Nouveau Libéralisme à Carthagène, à condition que le parti nomme sa candidature à l’élection présidentielle de 1990. Au cours du même discours, Galán mentionna une fois de plus l’extradition en précisant qu’elle était le seul outil efficace pour combattre le trafic de drogue.

Bien qu'il gardât son calme en écoutant cette intervention, ceux qui étaient là en compagnie de mon père l'entendirent proférer ce qui ressemblait à une sentence de mort : « Tant que je serai en vie, tu ne seras jamais président. Un homme mort ne peut pas devenir président. »

Il prit immédiatement contact avec le Mexicain et arrangea un rendez-vous quelques jours plus tard dans une des fermes du Mexicain dans la région de Magdalena Medio. Après une longue réunion à considérer les répercussions légales et politiques, ils s'accordèrent à ce que mon père dirige une opération visant à assassiner Galán quand celui-ci viendrait faire sa campagne présidentielle à Medellín. Mon père ordonna à Ricardo Prisco Lopera d'aller en Arménie, d'acheter un véhicule, et de l'enregistrer au nom d'Hélmer « Pacho » Herrera, le capo du cartel de Cali, pour que les policiers le pourchassent à sa place.

Entre-temps, au début du mois de juillet, les *sicarios* de mon père firent une terrible erreur en faisant exploser la voiture d'Antonio Roldán Betancur au lieu de celle du chef de police antioquien, le colonel Valdemar Franklin Quintero.

Mon père était fou de rage en apprenant la nouvelle. Il apprit plus tard que Tabloïd avait confondu la voiture de Roldán (une Mercedez bleue) et les gardes du corps avec le service de sécurité du Colonel. Il donna le signal à son partenaire appelé « Sucker », qui activa l'explosion et tua le gouverneur et cinq de ses hommes.

Mon père intensifia l'intimidation des juges au fil des mois, quand ses hommes tuèrent un juge du banc de l'ordre public et un magistrat de la Cour suprême de Bogotá. Il ne mesurait plus les conséquences de ses actions, et la liste des Colombiens tués dans cette terrible guerre ne cessait de s'allonger.

Le 1er août, mon père entendit aux informations que Luis Carlos Galán donnerait un cours à l'université de Medellín. C'était leur

chance. Il commanda à Prisco et ses hommes de planifier l'assassinat, qui impliquait de lancer deux missiles sur le podium où le candidat ferait son discours.

Au matin du 3 août, tout était prêt. Prisco chargea ses hommes de garer le véhicule acheté en Arménie (une Mazda Break) dans un parking à moitié abandonné à quelques rues de l'université. C'est à partir de là qu'ils étaient censés lancer les missiles.

Mais le plan tomba à l'eau quand une femme observa une activité suspecte du deuxième étage de sa maison et alerta la police, qui envoya plusieurs officiers sur place. Découverts, les hommes abandonnèrent la voiture et les projectiles derrière eux.

Mon père appela le Mexicain afin d'organiser un nouveau rendez-vous. J'ai appris plus tard qu'ils décidèrent au cours de la conversation de faire une nouvelle tentative à Bogotá, cette fois-ci sous les ordres du Mexicain. C'est ainsi que le nom de Carlos Castaño refit surface, puisque le plan d'attaquer le général Maza Márquez était toujours d'actualité.

Maintenant chargé de deux contrats, Castaño se tourna vers ses contacts de la DAS pour obtenir des informations détaillées concernant les protocoles de sécurité de Galán, ainsi que son emploi du temps personnel. À la mi-août, Castaño dit à mon père qu'il était prêt à l'exception d'un détail : il n'arrivait pas à mettre la main sur un pistolet-mitrailleur MAC-11 sous-compact, dont la taille et la polyvalence étaient idéales pour ce travail. Deux jours plus tard, mon père envoyait un MAC-11 à Pinina qui le passa à un des hommes de Castaño.

Grâce à ses informateurs à la DAS, Castaño sut deux jours à l'avance que Galán s'apprêtait à tenir un meeting sur la place centrale de Soacha, dans le sud de Bogotá, au soir du vendredi 18 août 1989. Cette nouvelle information incita mon père et le Mexicain à donner le

feu vert de l'opération. L'idée était d'infiltrer l'équipe de sécurité de Galán une fois que ce dernier aurait atteint le lieu du meeting. Castaño était sûr de réussir.

Mon père savait que les répercussions de l'assassinat de Galán ne seraient pas une mince affaire à gérer. Le gouvernement mettrait le paquet sur les narcos, en particulier sur lui et le Mexicain, car ils étaient connus pour être les grands ennemis de Galán. Il ordonna à ses hommes de muscler les mesures de sécurité protégeant sa cachette du moment : La Rojita, une maison rouge le long de l'autoroute entre Medellín et la ville de La Ceja, dans l'est d'Antioquia. Nous vivions toujours à l'immeuble Altos et décidâmes de déménager à 00, un grand appartement dans l'immeuble Ceiba Castilla.

Comme à son habitude, mon père dormit jusqu'à midi ce vendredi. Au réveil, nous l'appelions pour le prévenir qu'une brigade de six hommes dirigée par John Jairo Posada (que l'on appelait « Titi ») avait fauché le colonel Valdemar Franklin Quintero quand son véhicule était arrêté à un feu rouge dans Medellín.

Le crime avait été perpétré dans la pure tradition sicilienne : les *sicarios* s'étaient postés devant la voiture du colonel et avaient vidé les chargeurs de leurs mitraillettes sur la voiture. Selon mon père, l'officier fut touché environ cent cinquante fois. À cette époque, mon père était fasciné par Salvatore « Totò » Riina, un des membres les plus célèbres de la mafia sicilienne, à qui il avait emprunté les méthodes de terrorisme à la voiture piégée et aux assassinats ciblés.

Cette après-midi-là, le président Barco annonça de nouvelles mesures draconiennes afin de combattre les méthodes de terreur employées par le cartel de Medellín. Mais la tourmente n'avait pas fini de toucher le pays, puisque les informations annoncèrent ce soir-là que le candidat à la présidentielle Luis Carlos Galán avait succombé à la

suite de nombreuses blessures. Le plan de Carlos Castaño avait marché comme prévu.

À l'aube du samedi 19 août, Fidel et Carlos Castaño arrivèrent à La Rojita pour s'entretenir avec mon père. Nous n'étions pas là à ce moment-là, mais on m'a dit plus tard qu'ils parlèrent de l'efficacité des hommes ayant participé à l'assaut, et que le cartel allait maintenant faire face à de sérieuses chasses à l'homme. Mon père promit aux Castaño de couvrir les frais de l'opération ayant permis de descendre Galán, une somme qu'il estimait à deux cent cinquante millions de pesos et qu'il pourrait leur donner en liquide la semaine prochaine.

Mais Fidel refusa l'offre : « Ne t'inquiète pas pour ça, Pablo, tu ne nous dois rien. C'est moi qui vais régler ça, disons plutôt que c'est ma contribution à la guerre[2]. » Conscient qu'il ne fallait pas s'éterniser trop longtemps au même endroit puisque le nombre d'agents à sa recherche avait considérablement enflé, mon père quitta La Rojita pour aller à El Oro, une ferme située à quelques kilomètres du port de Cocorná, à Magdalena Medio. Ils étaient là-bas avec mon oncle Mario Henao et Jorge Luis Ochoa quand, à six heures du matin, le 23 novembre, quelqu'un les avertit que plusieurs hélicoptères et soldats de la brigade d'élite antiterroriste venaient de quitter la base militaire de Palanquero pour les interpeller.

Comme d'habitude, mon père ne pensait pas que l'opération avait un quelconque rapport avec lui, il resta donc impassible. Mais, quelques minutes plus tard, un hélicoptère de combat apparut et commença à les poursuivre. Mon père avait ordonné à ses hommes de placer des douzaines de poteaux attachés ensemble avec des câbles en acier au sol pour que les aéroplanes ne puissent atterrir. Tandis qu'ils essayaient de s'échapper, les agents commencèrent à tirer des hélicoptères. Profitant de l'agitation, mon père et Jorge Luis Ochoa

réussirent à s'évader, mais mon oncle Mario ne réussit pas à se mettre à couvert.

Cette opération eut raison du meilleur ami de mon père, la seule personne qu'il écoutait, et dont il avait même parfois peur. « Je serai ton frère le plus loyal », écrira-t-il en conclusion d'une lettre adressée à son meilleur ami après sa mort.

Avec toutes ces agences de sécurité gouvernementales à ses trousses, mon père, terré dans sa cachette, reçut la visite d'un de ses avocats, qui le supplia de mettre un terme à sa campagne de terreur. Mais mon père refusa : « Les États-Unis ont mis le Japon à genoux en les bombardant, durant la Seconde Guerre mondiale. Je vais faire pareil avec ce pays. »

Et c'est ce qu'il fit.

Les semaines suivantes, mon père sema le chaos dans tout le pays. Ses hommes, qui devenaient de plus en plus efficaces dans l'actionnement les voitures piégées, infligèrent de gros dégâts aux quartiers généraux de police à Bogotá, ainsi qu'à l'hôtel Hilton de Carthagène, et aux bureaux du journal *Vanguardia Liberal* de Bucaramanga, parmi d'autres.

Convaincu que le gouvernement serait enclin à négocier un accord comme celui qui avait failli aboutir en 1984 après l'assassinat du ministre de la Justice Rodrigo Lara, mon père demanda à l'avocat Guido Parra[3] d'essayer d'arranger un rendez-vous avec son parrain, l'ancien ministre Joaquín Vallejo Arbeláez.

Alors que les bombes n'arrêtaient pas de pleuvoir aux quatre coins du pays, mon père, Vallejo et Parra se rencontrèrent en secret pour élaborer une proposition de paix : les Extraditables se rendraient, en échange d'une protection judiciaire et d'une protection contre l'extradition. Vallejo partit rapidement à Bogotá pour parler de l'offre

de mon père avec le secrétaire général à la présidence, Germán Montoya Vélez.

Mais, tout comme cinq ans auparavant, des informations fuitèrent dans la presse par le journal *La Prensa*, qui était la propriété de la famille Pastrana. À cause de cette révélation, le gouvernement n'eut pas d'autre choix que de déclarer publiquement avoir reçu une proposition de la mafia et de l'avoir déclinée de manière catégorique.

Le gouvernement Barco ayant pris le dessus en annulant cette nouvelle possibilité de négociation, Shooter m'expliqua que mon père et le Mexicain concentrèrent leurs efforts sur le nouveau candidat à la présidentielle : César Gaviria. Sans surprise, le candidat libéral avait continué la politique de Galán en faveur de l'extradition. Mon père et le Mexicain confièrent une nouvelle fois à Carlos Castaño le soin d'organiser une nouvelle attaque, mais celui-ci comprit qu'il serait difficile de réussir l'opération avec des méthodes classiques à cause de la sécurité renforcée de Galán.

Castaño comprit que pour faire tomber Gaviria, il n'avait pas d'autre choix que d'attaquer l'avion avec lequel il voyageait. Mon père et le Mexicain donnèrent leur approbation pour cette opération, qui consistait, tels furent les mots du tribunal, à construire une bombe avec un puissant explosif à l'intérieur d'une valise. Castaño persuada un jeune homme issu d'une famille pauvre, malade en phase terminale, de porter la bombe à bord et de l'actionner après le décollage. En échange de cela, il offrit une grosse somme d'argent à sa famille. Dans l'univers du trafic de drogue d'Antioquia, ce jeune homme était aussi connu sous le nom de *suizo*, comme une abréviation maladroite du mot *suicidio*.

Shooter m'a dit une fois que Castaño avait secrètement altéré la bombe afin qu'elle explose non pas grâce à une télécommande, mais de manière automatique quand l'avion atteindrait une altitude de 32 000 pieds. Il n'avait pas la possibilité de connaître l'emploi du temps exact

de Gaviria malgré ses contacts dans son équipe de campagne et son équipe de sécurité. Il réussit par contre à confirmer auprès de l'autorité de l'aviation civile la présence du candidat à bord du vol Avianca 1803, le lundi 27 novembre, en partance de Bogotá, à 7 h 13, en direction de Cali. L'avion explosa tandis qu'il survolait Soacha, la même ville où Galán avait été assassiné.

Mais les informations que Castaño avait obtenues étaient incorrectes. Gaviria n'était pas à bord de l'avion.

Plus de cent vies innocentes furent fauchées, et je n'ai jamais oublié cet acte abominable. Au fil des ans, j'ai eu la possibilité de rencontrer de nombreuses familles de victimes de mon père pour leur demander pardon en son nom.

LA CAPACITÉ DE MON PÈRE À METTRE LA pagaille semblait infinie, et le gouvernement semblait bien incapable de maîtriser l'armée d'assassins qu'il employait à travers tout le pays.

Le 6 décembre 1989, Carlos Castaño envoya un *suizo* pour conduire un bus chargé de dynamite et le faire exploser dans les quartiers généraux de la DAS dans le centre de Bogotá afin de tuer le général Maza. Shooter me confia plus tard que mon père avait donné comme instruction à Castaño de faire effondrer l'immeuble ; aussi ce dernier renforça-t-il les suspensions du bus afin qu'il supporte le poids de onze tonnes de dynamite, censés être suffisants pour réduire les quartiers généraux à l'état de poussière. Les hommes de Castaño commencèrent à charger l'impressionnante quantité de dynamite sur le sol du bus jusqu'au niveau des fenêtres pour ne pas éveiller de soupçons. Mais mon père remarqua qu'avec cet agencement ils ne pouvaient pas charger plus de sept tonnes d'explosifs : ils devaient donc revoir leurs ambitions à la baisse. Le bus explosa juste en face de l'entrée de l'immeuble, blessant des centaines de personnes et provoquant

d'énormes dégâts matériels. Mais, malgré leurs efforts, ils ne réussirent pas à avoir le général Maza.

Ce soir-là, les journaux télévisés rapportèrent que le bus avait été chargé de sept cents kilos d'explosifs, et mon père grommela dans sa moustache : « Ces trous du cul n'y connaissent rien ! Ils prétendent toujours que j'ai utilisé dix pour cent de la dynamite que je leur ai destinée. »

Le conflit prit un virage crucial le vendredi 15 décembre, quand mon père entendit aux infos que le Mexicain avait été descendu lors d'une opération de police dans un port des Caraïbes appelé Coveñas. Mon père pleura beaucoup la mort du Mexicain. Il considérait son allié comme un guerrier, toujours là pour lui dans les bons moments comme dans les pires. Mon père était même le parrain d'un de ses enfants.

Malgré son aspect sympathique, Rodríguez Gacha avait des manières excentriques. Il envoyait des gens désinfecter toutes les toilettes à l'alcool avant de pouvoir les utiliser, il se faisait faire des manucures plusieurs fois par semaine, et faisait importer son papier toilette d'Italie.

Mon père m'a dit une fois que le Mexicain s'inquiétait pour sa propre vie. Ils étaient alors cachés à La Isla et il lui confia avoir entendu que la police et le cartel de Cali l'avaient en ligne de mire car quelqu'un de son organisation l'avait dénoncé. Il était devenu tellement paranoïaque qu'il quitta La Isla en camion pour une ferme de la ville de Barbosa, à Antioquia, certain que ses ennemis étaient sur sa trace. Mon père essaya de le convaincre de revenir à La Isla, mais il préférait aller en direction de la côte.

« Mon ami, lui dit mon père, tu ferais mieux de rester avec moi, la côte est trop dangereuse. Il n'y a pas de jungle où tu puisses te cacher, et les gringos peuvent te griller facilement. C'est bien pire au bord de la mer. »

Le Mexicain étant décédé, et les perspectives de négociation avec le gouvernement au point mort, mon père continua à affronter l'État en recourant à la violence et au kidnapping.

Cinq jours après la mort du Mexicain, alors que le pays célébrait encore cette victoire sur le cartel de Medellín, les informations annoncèrent que les hommes de mon père avaient kidnappé Alvaro Diego Montoya, le fils du secrétaire général à la présidence, Germán Montoya ; ainsi que Patricia Echavarría Olano de Velásquez et sa fille Dina, aussi petite-fille d'un industriel du nom d'Elkin Echavarría, qui était le beau-père de la fille du président Barco.

Suite à ces enlèvements, le gouvernement offrit une nouvelle fois à mon père de se rendre. La famille Montoya demanda de l'aide aux magnats J. Mario Aristizábal et Santiago Londoño, qui, à leur tour, demandèrent à l'avocat Guido Parra d'essayer de convaincre mon père de libérer ses prisonniers.

Par l'intermédiaire d'Aristizábal et Londoño, mon père avait l'impression de pouvoir obtenir une considération particulière de la part du Parquet. C'est pour cette raison qu'il libéra en janvier 1990 trois de ses otages et envoya un communiqué au nom des Extraditables reconnaissant la victoire du gouvernement et annonçant une trêve unilatérale. Pour démontrer sa bonne foi, mon père céda au gouvernement un complexe de traitement de cocaïne à Urabá, un bus scolaire chargé avec une tonne de dynamite, et un hélicoptère. Tout cela se passait alors que le président américain George Bush effectuait une visite officielle à Carthagène.

Mon père rédigea un document soulignant les grandes lignes des conditions de sa reddition, et le gouvernement commença subtilement à retarder le traitement de plusieurs extraditions. Le président Barco déclara d'ailleurs à l'époque : « Si les trafiquants de drogue

abandonnent leurs méfaits et se rendent à la justice, nous envisagerons de négocier un accord. »

Je demandais souvent à mon père de trouver une solution pacifique à ses problèmes, et je l'exhortais à mettre définitivement un terme à cette violence, et de se concentrer plutôt sur sa famille. Pourtant, un nouvel assassinat vint entraver la possibilité d'un accord avec mon père le 22 mars 1990, quand le leader de gauche et candidat à la présidentielle de l'Union patriotique Bernardo Jaramillo Ossa fut assassiné et que le ministre du gouvernement Carlos Lemos Simmonds (qui avait accusé Jaramillo d'appartenir aux FARC) démissionna.

Sans attendre, les autorités désignèrent mon père comme le coupable de la mort de Jaramillo. Dans une lettre, il nia les accusations dont il faisait l'objet en écrivant notamment qu'il appréciait bien Jaramillo, puisqu'il s'était opposé à l'extradition et voulait ouvrir des négociations avec les cartels. Mon père cita à la fin de sa lettre un entretien avec Jaramillo publié dans le magazine *Cromos* dans lequel il avait dit : « On accuse maintenant Pablo Escobar de tous les maux. Il sera le bouc émissaire de tous les malheurs du pays pour les prochaines années. Mais certains membres importants du gouvernement possèdent des liens avec les groupes paramilitaires, et ils devront répondre au pays pour tous les crimes qu'ils ont commis. »

Après sa mort, mon père annonça que Jaramillo l'avait supplié d'interférer pour demander aux Castaño de l'épargner. « Fidel et Carlitos sont les responsables, disait-il, mais ce sont mes amis, alors je n'ai pas à m'interposer dans leurs plans[4] ».

La démission du ministre Lemos Simmonds révéla au peuple colombien que l'administration Barco avait secrètement ouvert la porte des négociations avec mon père après l'enlèvement d'Alvaro Diego Montoya, en décembre de l'année précédente. Les membres officiels du gouvernement ayant participé au processus de négociation (dont

Germán Montoya) annoncèrent publiquement qu'une protection contre l'extradition n'avait jamais été une option et qu'ils n'avaient d'autre choix que de se rendre sans conditions.

Convaincu d'avoir été berné par l'État, mon père annonça le 30 mars 1990, au nom des Extraditables, la reprise de la guerre contre le gouvernement. Les semaines suivantes, son appareil de guerre mit en branle une terrible vague de terreur, comme la Colombie n'en avait encore jamais connue. Ses hommes déclenchèrent des bombes dans les quartiers de Quirigua et Niza à Bogotá, dans le sud de Cali aussi, et à l'Hôtel InterContinental de Medellín. Mon père ordonna une attaque frontale sur la Brigade d'élite antiterroriste, spécialement créée pour le traquer. Deux voitures piégées explosèrent au moment où des camions transportant des soldats passaient à proximité.

Mon père conservait des fichiers détaillés des actes violents perpétrés par les autorités pour sa capture. Souvent des massacres éclataient dans les quartiers démunis de Medellín, où des tireurs essayaient de venir à bout de l'armée privée de mon père. Une fois, les informations annoncèrent même qu'une patrouille militaire avait empêché un massacre et arrêté plusieurs agents de la DIJIN[5].

En représailles, mon père décida de combattre la police de Medellín en utilisant deux méthodes particulièrement brutales : la première, me racontait Pinina, consistait à envoyer des hommes commettre des attentats-suicides, ces fameux *suizos*, comme on les appelait. C'était des gens qui vendaient de petites quantités de cocaïne, et que l'on payait régulièrement pour gagner leur confiance. Mais après, ce n'était plus de la cocaïne qu'on leur donnait, mais de la dynamite sous forme de poudre blanche. Des hommes activaient l'explosion à distance avec une télécommande quand les dealers passaient par des points de contrôle ou devant des commissariats de police. Les télécommandes à distance que mon père avait achetées sur les conseils de Chucho, le terroriste

espagnol qu'il avait employé pour entraîner ses soldats, fonctionnaient mal : il envoya donc ses hommes acheter celles que l'on utilise pour les avions miniatures.

La deuxième méthode avait pour nom le « plan pistolet ». Il consistait à récupérer des douzaines d'armes qui avaient été stockées dans des cachettes partout à travers la ville, et de les donner aux gangs des bidonvilles de Medellín pour qu'ils se défendent et tuent tous les agents de police qu'ils voyaient dans la rue. Plus de trois cents policiers furent ainsi tués dans une période de temps très réduite. Les tireurs recevaient une récompense en fonction du rang du policier mort, et tout ce que ces assassins devaient faire pour avoir leur dû était de se présenter au bureau de mon père avec la coupure de journal signalant la mort de l'officier. « La seule manière pour qu'ils nous appellent à négocier est de créer le chaos total », dit mon père à l'avocat Aristizábal.

Medellín était une zone de guerre, des escouades d'hommes armés rôdaient partout en ville. Nous avions le sentiment d'être en guerre civile.

Au début de l'année 1990, mon père m'envoya hors du pays au prétexte d'aller soutenir l'équipe de Colombie lors de la Coupe du monde de football en Italie. Un membre de la famille m'accompagnait, Alfredo Astado, et deux gardes du corps appelés Pita et Juan. De peur que ses ennemis ne me pourchassent à l'étranger, mon père commanda de nouvelles pièces d'identité pour moi. Il se vantait que ces documents permettraient de passer n'importe quelle frontière ou n'importe quel contrôle de police au monde.

Et il avait raison. Le 9 juin, nous assistions au match d'ouverture entre l'Italie et l'Autriche dans le stade olympique de Rome, et les jours d'après, j'encourageais l'équipe de Colombie lors de ses matchs contre la Yougoslavie et l'Allemagne à Bologne et Milan. Chaque fois que

j'allais au stade, je me maquillais entièrement le visage en jaune, bleu et rouge. Je me recouvrais aussi la tête avec un drapeau et je portais des lunettes de soleil noires qui me rendaient méconnaissable.

Pendant ce séjour en Europe, je ne pouvais m'empêcher de scruter les journaux et les magazines qui arrivaient avec huit jours de décalage, à la recherche d'éventuelles informations au sujet de mon père et de la situation précaire de mon pays. C'est comme ça que j'ai appris que, le 14 juin, la police avait tué Pinina, qui était le véritable chef militaire de l'organisation de mon père[6].

Les hôtels italiens étant tous pleins, nous décidâmes de prendre le train jusqu'à Lausanne, en Suisse, et descendîmes à l'Hôtel de la Paix. Je préférais rester à jouer aux cartes à l'intérieur avec Pita et Juan plutôt que de visiter la ville. Le concierge de l'hôtel devait nous trouver bien louches de ne jamais vouloir quitter la chambre, et il alerta les autorités locales. À midi, alors que nous partions prendre l'air et déjeuner au restaurant chinois, dix officiers de police apparurent et nous fouillèrent, avant de nous passer les menottes. Il y avait encore plus d'officiers devant le restaurant et pas moins de dix voitures de police avec leurs sirènes assourdissantes. Le quartier était bouclé avec de la rubalise.

Ils nous séparèrent et m'emmenèrent dans une maison appartenant à la police secrète. Elle possédait une cellule avec des portes rouges et des vitres pare-balles. Là-bas, ils me déshabillèrent et me fouillèrent une nouvelle fois. Cinq heures plus tard, un homme et une femme m'emmenèrent dans un véhicule pour me conduire dans une autre maison, où ils m'interrogèrent pendant deux heures.

Ils ne comprenaient pas comment un garçon de treize ans pouvait porter une montre Cartier à dix mille dollars. Je leur expliquai que mon père était éleveur en Colombie et qu'il m'avait acheté cette montre en vendant quelques bêtes parmi ses trois cent cinquante mille

animaux. Au final, ils n'avaient aucune raison de me détenir, et on m'emmena rapidement retrouver Alfredo et mes gardes du corps qui avaient aussi été relâchés. La police, embarrassée, nous demanda où elle pouvait nous déposer. On leur dit simplement de nous ramener au restaurant chinois.

LA GUERRE ENTRE MON PÈRE, LE CARTEL de Cali et le gouvernement faisait rage. Le samedi 23 juin 1990 au soir, le même jour que l'élimination de la Colombie par le Cameroun à la Coupe du monde, une bande d'hommes armés fit irruption au night-club Oporto, situé à El Poblado, et réputé pour attirer une clientèle d'élite venant de Medellín.

Environ vingt hommes vêtus de noir et armés de mitraillettes arrivèrent à bord de deux grosses camionnettes noires aux vitres teintées et forcèrent les clients à se diriger jusqu'au parking en file indienne. Là, ils ouvrirent le feu sans aucune distinction, tuant dix-neuf personnes de vingt à trente-quatre ans, et blessant cinquante autres personnes.

Une fois de plus, les autorités désignèrent mon père responsable en avançant qu'il méprisait l'élite de Medellín. Plus tard, alors que nous étions coincés dans une cachette, je lui demandai s'il était responsable de ce massacre. Il me dit qu'il n'avait rien à voir avec tout ça.

« Gregory, je te l'aurais dit si je l'avais fait. J'ai fait tellement de choses, pourquoi je te cacherais celle-ci ? Il y a un point de contrôle de la Brigade d'élite antiterroriste très proche d'ici, et les tueurs sont passés au travers sans une égratignure. Je pense que des agents de cette brigade ont ciblé ce night-club car plusieurs hommes d'Otto ont l'habitude d'y traîner. Mais seulement un de mes hommes est mort là-bas. Les autres sont tous innocents. »

Malgré la vie de luxe que nous avions en Europe, j'étais inquiet de la situation de mon père et à quoi ressemblerait l'avenir ; c'est pourquoi je lui écrivais des lettres. Il me répondit avec cette longue lettre datant du 30 juin, que je reçus une semaine plus tard.

Mon fils,

Je t'envoie, de tout mon cœur, ma plus grande tendresse.

Tu me manques et je t'aime énormément, mais en même temps je suis heureux de savoir que tu profites de ta liberté, et que tu sois en sécurité.

J'ai décidé d'envoyer ta mère et ta petite sœur te rejoindre, car dans une de tes lettres tu disais vouloir que tout le monde soit là à ton retour, et tu sais bien que la situation est un peu compliquée en ce moment.

Tu ne dois jamais oublier ce que je t'ai toujours dit : tu dois croire au destin des êtres humains, qu'il soit placé sous le signe de la joie ou de la souffrance.

J'ai récemment lu dans les journaux la lettre que le fils du président d'Argentine, Carlos Menem, a envoyée à son père, lui reprochant d'avoir écarté sa famille du palais présidentiel et l'accusant de manquer de courage et d'être corrompu par le pouvoir.

Cette lettre m'a véritablement troublé, donc j'ai relu tes courriers précédents plusieurs fois et j'ai ressenti beaucoup de fierté en plus d'être rassuré. Tout ce que je te souhaite, c'est de vivre en paix et d'être heureux. Tu dois comprendre que parfois, les familles doivent être séparées pendant quelque temps, car la vie est ainsi faite.

J'aimerais que tu envisages positivement les choses, et que tu imagines que si nous sommes séparés, ce n'est pas à la suite d'une situation malheureuse, mais parce que, même si nous sommes une famille très soudée, j'ai fait beaucoup d'efforts pour te permettre d'aller étudier pendant un moment afin que le futur s'éclaircisse.

Imaginons que j'aie dû sacrifier beaucoup de choses. Imaginons que nous ayons dû vendre la maison pour te permettre d'étudier à l'étranger pendant quelques mois. Il serait vraiment triste qu'il nous arrive la même chose qu'entre le président d'Argentine et son fils !

Quel plus grand sacrifice pourrais-je faire que d'endurer ton absence ?

En apparaissant calme devant ta mère et ta petite sœur, elles seront calmes elles aussi, et si tu ris, elles et moi riront aussi. Amuse-toi comme un fou. Quand j'avais ton âge, je n'avais rien, mais personne n'était plus heureux que moi.

Ne manque pas cette chance d'étudier les langues pour que tu puisses apprendre des choses et t'exposer à des cultures différentes.

Mais fais attention : souviens-toi bien que tu n'es pas dans ton pays, et que tu ne dois rien faire d'illégal. Ne laisse personne te donner de mauvais conseils, et laisse-toi guider par ta conscience.

Souviens-toi que j'ai toujours voulu, en plus d'être ton père, être aussi ton meilleur ami.

Les hommes braves ne sont pas ceux qui descendent un shot d'alcool devant leurs amis, mais ceux qui ne le boivent pas.

Excuse-moi, je philosophe beaucoup et j'écris une longue lettre, mais comme nous sommes samedi, je voulais te dédier une partie de mon temps, un peu comme si tu venais me rendre visite. En ce qui me concerne, je vais très bien. J'ai beaucoup de travail et plein de choses à organiser, mais tout va bien.

Nous sommes en progrès. Ta mère a dû t'en parler, et je suis très content car les bourreaux sont maintenant à découvert. Les plus importants d'entre eux ont été dépourvus de leurs uniformes, et c'est très positif.

J'aimerais que tu m'envoies plus de photos et que tu me dises ce que tu fais, et comment tu occupes ton temps. Ne perds pas une minute. Profite de la vie et sors te balader ou fais du sport.

En faisant du sport, tu trouveras un endroit où se cache le bonheur. Je t'écrirai bientôt, et j'attends de tes nouvelles avec impatience.

Je t'aime si fort.

Le 30 juin 1990

À la fin de la Coupe du monde, nous partîmes pour Francfort, en Allemagne, pour retrouver ma mère, Manuela, et d'autres membres de la famille. Nous retournâmes à Lausanne après avoir visité plusieurs villes et ma mère et moi nous inscrivîmes dans une école de langue pour apprendre l'anglais jusqu'à la fin de l'année.

Nous avions déjà commencé les cours quand nous reçûmes une nouvelle lettre de mon père, datant du 17 juillet, dans laquelle il semblait, pour la première fois depuis longtemps, vraiment optimiste sur sa situation personnelle et celle du pays : « J'ai décidé de changer de stratégie et de mettre un terme à la guerre quand le nouveau gouvernement sera au pouvoir. Le président élu a dit qu'il ne s'engageait pas pour l'extradition et que son application dépendrait de la situation de l'ordre publique, j'ai donc décidé de baisser les armes. Les membres de l'Assemblée nationale constituante seront bientôt choisis maintenant que les gens ont voté, et j'ai bon espoir que le premier article constitutionnel qu'ils écriront sera d'interdire

l'extradition des Colombiens. Et la meilleure nouvelle, c'est que quand ce changement sera effectif, tout sera terminé et vous pourrez rentrer à la maison. »

Mais malgré les bonnes nouvelles de mon père, le 12 août 1990, soit cinq jours après l'investiture du président César Gaviria, la police tua Gustavo Gaviria, le cousin de mon père, complice du crime depuis son enfance et partenaire de travail.

Selon la veuve de Gustavo, six officiers de police procédèrent à une descente dans la maison de Gaviria avec la ferme intention de le mettre en détention. Mais il s'accrochait au montant de porte avec une telle force qu'ils lui tirèrent dessus. Sa femme dit que Gustavo n'était pas armé et qu'il avait même composé le numéro d'urgence de Medellín pour appeler à l'aide car il savait qu'ils allaient le tuer.

Début septembre, toujours en Suisse, nous entendîmes que mon père était retourné à son ancienne méthode de kidnapping de personnalités importantes, cette fois-ci pour mettre la pression sur le nouveau gouvernement moins expérimenté. Un groupe dirigé par Comanche, un des *sicarios* de mon père, avait apparemment kidnappé les journalistes Diana Turbay, rédactrice en chef du magazine *Hoy por Hoy* et fille de l'ancien président Julio César Turbay ; Azucena Liévano ; Juan Vitta ; Hero Buss ; et les cameramen de l'émission *Criptón*, Richard Becerra et Orlando Acevedo.

Il avait aussi été donné l'ordre d'enlever Juan Gómez Martínez, éditeur du journal *El Colombiano*, mais les hommes de mon père manquèrent leur coup car il s'était barricadé dans un coin de la maison avec un revolver et ils ne parvinrent pas à le déloger.

Diana Turbay et les autres étaient retenus prisonniers dans une ferme de la ville de Copacabana, et celle-ci commença à échanger des lettres avec mon père dès qu'elle sut qu'il était à l'origine de son enlèvement. Comanche agissait comme un intermédiaire, et mon père

aurait fait plusieurs fois la promesse à Diana qu'il respecterait sa vie quoi qu'il arrive.

La stratégie d'extorquer l'élite du pays allait bientôt donner des résultats. Le 6 septembre, le président Gaviria annonça un changement considérable dans son combat contre le trafic de drogue. Il soumit le décret 2047, qui offrait des peines réduites ainsi que la promesse de ne pas extrader ceux qui se rendraient à la justice et confesseraient leurs crimes. Mon père examina le décret et dit à ses trois avocats, dont Santiago et Roberto Uribe, d'entrer en contact avec le gouvernement car les bénéfices ne semblaient pas s'appliquer à lui et son contenu devait donc être modifié.

Mon père continua alors de jouer l'intimidation, et fit enlever deux semaines plus tard Marina Montoya, propriétaire d'un restaurant branché de Bogotá et sœur de Germán Montoya, secrétaire général à la présidence, ainsi que Francisco Santos Calderón, rédacteur en chef du journal *El Tiempo*.

Ayant amassé assez d'otages pour négocier avec le gouvernement, mon père tourna son attention sur un autre front de sa guerre. Le cartel de Cali avait récemment fait plusieurs tentatives d'attaque et avait par le passé tenté par deux fois de me kidnapper. C'était l'une des raisons pour lesquelles mon père nous avait envoyés à l'étranger.

C'est ainsi que, le mardi 25 septembre, vingt hommes armés guidés par Tyson et Shooter attaquèrent et occupèrent la ferme Villa de Legua, dans le sud du département Valle del Cauca, car ils savaient que les capos de Cali y jouaient un match de football ce soir-là. À la suite d'une violente fusillade, les hommes de mon père tuèrent dix-neuf personnes dont quatorze joueurs, mais Pacho Herrera, qui était propriétaire de la ferme, et les autres boss du cartel réussirent à s'échapper par les champs de cannes à sucre.

De retour à Medellín, Shooter donna à mon père l'agenda personnel de Pacho Herrera, qu'il avait fait tomber sur le terrain de football. Mon père le feuilleta et éclata de rire, car les notes révélaient que son ennemi était plutôt du genre radin. Il avait noté tous les salaires misérablement faibles de ses employés et notait les moindres petites dépenses. En effet, depuis maintenant trois ans que la guerre entre les cartels avait éclaté, les hommes de mon père avaient détruit cinquante boutiques La Rebaja à Medellín, Pereira, Manizales, Cali et d'autres petites villes, qui étaient des sources de revenus pour le cartel de Cali.

Mon père engagea trois hommes chargés d'analyser les milliers de coups de fil passés entre Medellín, Cali, et la Cauca Valley. Ces longues listes de numéros étaient fournies par des travailleurs de la compagnie de téléphone locale. Les employés de mon père les examinaient armés d'une règle, d'une loupe et d'un marqueur, pour recouper les appels avec la liste des numéros de téléphone des capos de Cali. Si les deux listes coïncidaient, ils les donnaient à mon père, qui envoyait ses hommes faire des descentes chez eux pour les kidnapper. Le même sort attendait n'importe quelle voiture roulant à Medellín avec un numéro de plaque d'immatriculation de Cali ou d'autres endroits dans le sud-ouest de la Colombie.

En novembre, nous reçûmes un message de mon père qui nous rappela que la guerre était loin d'être terminée en Colombie.

« Quand vous êtes tous partis, j'étais très optimiste car Gaviria me faisait des appels du pied et me faisait de belles promesses. J'ai envoyé un intermédiaire, qui s'est entretenu personnellement avec lui pendant deux à trois heures. La femme de Gaviria m'a même envoyé une lettre. Mais après ça, ils ont commencé à dérailler, et je ne pouvais pas l'accepter après ce qu'ils ont fait à Gustavo. Ce qui est arrivé à mon partenaire a vraiment été dévastateur. Ils pensaient que ça allait

m'accabler, me faire tomber, mais maintenant ils s'enfuient en courant, et je sais que ça se terminera bien. »

Début décembre, nous fûmes contraints de quitter l'Europe en découvrant que deux hommes nous suivaient partout. Je me suis rendu compte qu'ils nous suivaient quand nous dûmes aller dans plusieurs supermarchés pour trouver des bananes plantains. J'en informai immédiatement mon père, qui s'arrangea pour nous faire rapatrier en Colombie rapidement, craignant qu'ils n'aient été envoyés par Cali.

Nous arrivâmes à sa planque de l'époque, c'était un grand appartement au septième étage d'un immeuble situé sur l'Avenida Oriental de Medellín, à l'angle de la clinique Soma. Il y avait aussi Fatty et sa femme, Popeye, et la « Femme indienne », une femme sensuelle que Shooter avait recrutée pour l'aider dans son travail. Notre séjour dans cet appartement fut extrêmement ennuyeux. Nous ne pouvions même pas regarder par la fenêtre car les rideaux étaient toujours fermés. Il n'y avait pas de câble à la télévision, donc nous jouions à des jeux de société ou bien nous lisions des livres. Nous avions troqué notre isolement suisse pour quelque chose d'encore pire.

Là, mon père nous décrivit la manière dont il persuadait le gouvernement de lui accorder une réduction de peine et de rejeter les demandes d'extradition. Bien sûr, il avait un puissant atout dans sa manche : le kidnapping. Parmi ses otages, on pouvait compter Diana Turbay, Francisco Santos, Marina Montoya, les cameramen de l'émission *Criptón*, ainsi que Beatriz Villamizar et Maruja Pachón de Villamizar, la belle-sœur de Luis Carlos Galán (qui avait été kidnappée quelques semaines auparavant par un groupe armé dirigé par Socket).

Mon père avait obtenu la promesse de l'administration de modifier le décret 2047. Lui et ses avocats proposaient que l'extradition soit refusée lors d'une simple présentation de l'accusé devant le juge et formulèrent quelques propositions au ministre de la Justice.

Il ne fait aucun doute que ces recommandations aboutirent au palais présidentiel, la Casa de Nariño, puisque le président Gaviria fit une référence à ce sujet lors d'une visite à Medellín, au début du mois de décembre 1990 : « Nous voulons modifier ce décret, le numéro 2047, car nous voulons restaurer la paix dans ce pays. Nous voulons que ces Colombiens ayant commis des crimes se soumettent à notre système judiciaire. C'est pour cette raison qu'au cours de cette semaine, nous allons retravailler ce décret et éventuellement incorporer quelques modifications. »

Durant les jours qui suivirent, mon père s'assit pendant de longues périodes à regarder les informations télévisées à midi, entre sept et neuf heures du soir, puis à minuit, et nous rendit fou à zapper entre les chaînes pour connaître toutes les informations transmises. Il acheta finalement une télévision à écran partagé, car on commençait à se plaindre. De cette manière, il pouvait regarder plusieurs chaînes à la fois et mettre le son de la chaîne de son choix.

Bien que mon père soit très intéressé par les termes de capitulation offerts par le décret du gouvernement du 9 décembre, il avait toujours un plan B. Il apportait une attention particulière aux résultats de l'élection ayant pour objet de choisir les soixante-dix électeurs qui réformeraient la Constitution nationale en place depuis 1886. Quand le Conseil national électoral annonça les vainqueurs, dont les mandats commenceraient en février, un sourire narquois illumina le visage de mon père.

« Cette histoire de décret ne m'apporte pas beaucoup de garanties. Même s'ils annoncent les changements que je veux, ils peuvent faire machine arrière dès le lendemain de ma détention, disait-il. Mais si les changements sont marqués dans la constitution, ils ne pourront pas m'avoir. »

Mon père expliqua ensuite qu'en octobre, alors que nous étions en Europe et que la campagne électorale battait son plein, il avait reçu un message du cartel de Cali lui demandant de se joindre à eux pour promouvoir des candidats promettant d'éliminer l'extradition de la nouvelle constitution.

« Je leur ai dit de faire ce qu'ils avaient à faire, de corrompre ceux qu'ils voulaient corrompre, et que je ferai pareil de mon côté », dit-il ajoutant qu'il avait déjà obtenu un bon nombre de voix.

Le 15 décembre, mon père se leva du lit à midi comme d'habitude, et vit dans le journal que le gouvernement avait soumis un nouveau décret : le numéro 3030. Le journal publiait son texte en intégralité. Après son brunch, toujours constitué de bananes plantains bien mûres coupées en dés, frites et mélangées avec des œufs, du riz et du bœuf, il s'installa dans la salle à manger pour lire attentivement le nouveau décret par lequel le gouvernement espérait sa réédition.

« Voyons s'ils m'ont donné ce que je leur demande », dit-il avant de se murer dans le silence pendant des heures. Au final, il avait annoté presque l'intégralité du texte avec un stylo à bille et avait écrit plusieurs pages de notes.

Vers cinq heures du matin, fatigué, il nous dit qu'il avait des objections à faire sur différents aspects du décret et qu'il allait les envoyer au gouvernement pour qu'une nouvelle version soit soumise. Il s'assit pour rédiger une longue lettre d'instructions à destination de ses avocats, pour ensuite envoyer le message au palais présidentiel. Cette lettre contenait aussi des instructions que ses conseillers devaient transmettre aux médias au nom des Extraditables.

Comme il l'avait demandé, les médias annoncèrent que les Extraditables avaient informé le gouvernement qu'ils considéraient le décret 3030 comme une déclaration de guerre et qu'ils ne donneraient pas leur accord. Par la voie de ses avocats, il déclara inacceptable le

fait que les narcos doivent confesser leurs crimes pour réduire leurs peines et obtenir d'autres avantages.

Trois jours plus tard, mon père était surpris d'apprendre que Fabio Ochoa, le plus jeune des frères Ochoa, s'était rendu à la police et était déjà détenu dans la prison de haute sécurité d'Itagüí. Trois semaines plus tard, Jorge Luis et Juan David Ochoa en faisaient de même. Mon père ne comprenait pas pourquoi ses amis avaient accepté les conditions du décret. Il avait le sentiment qu'ils se rendaient trop facilement, mais il décida tout de même d'attendre de voir ce qui se passait.

Au début de l'année 1991, nous étions une fois de plus confinés dans cette cachette sinistre sur Avenida Oriental, après avoir passé le Nouvel An avec mon oncle Roberto. Mon père considérait qu'il était plus sûr de nous garder avec lui. Il était maintenant prêt à aller jusqu'au bout dans cette guerre contre le gouvernement car il savait que cette année serait déterminante.

Le gouvernement n'avait pas encore répondu aux propositions de modifications du décret 3030, alors mon père choisit d'assassiner Marina Montoya, qu'il gardait encore en otage. Nous étions choqués. Et même si le gouvernement avait juré de ne pas essayer de libérer les otages par la force, la pression des familles les obligea à revenir sur leur parole en provoquant une crise majeure à la fin du mois de janvier. Diana Turbay mourut lors d'une tentative de sauvetage à la ferme de Copacabana de plusieurs coups de pistolets tandis qu'elle essayait de s'échapper avec le caméraman Richard Becerra. L'administration Gaviria et la police affirmèrent que les ravisseurs avaient tué les otages lorsque la police arriva, mais mon père, lui, disait avoir été très clair avec ses hommes, en affirmant que les otages devaient être gardés en vie, comme il l'avait promis à Diana Turbay.

Deux semaines plus tard, une fois le tumulte légèrement calmé, et alors que mon père annonçait toujours publiquement sa volonté de se rendre, il reçut un message l'informant qu'un grand nombre d'agents de la DIJIN avaient garé un de leurs camions sous le pont de l'Avenue San Juan, à 150 mètres de l'arène La Macarena. Plus tard, j'ai entendu Giovanni dire que mon père lui avait envoyé une Renault 9 chargée de 150 kg de dynamite. La voiture explosa en tuant dix-huit personnes, trois sous-officiers, six agents de la DIJIN et neuf civils, et en laissant douze blessés.

Mon père était sûr que les agents de la DIJIN appartenaient aussi à une organisation secrète de Bogotá connue sous le nom de Los Rojos, qui effectuait des assassinats ciblés contre le cartel de Medellín. Les raisons de mon père ne nous suffisaient plus à ma mère et moi, et nous trouvions qu'il allait trop loin. Je suis donc allé le voir après l'incident de l'arène La Macarena pour lui demander d'arrêter.

« Qu'est-ce qui ne va pas, fils ? », dit-il.

« Je suis fatigué de cette violence, Papa. Je suis très fatigué et très triste de la mort de toutes ces personnes innocentes. Nos amis et notre famille participent souvent à ces corridas et ils pourraient très bien être atteints par ces bombes qui tuent au hasard. Même mamie Hermilda aurait pu être dans cette arène. Ce n'est pas comme ça que tu vas régler tes problèmes. Au lieu de ça, tu ne feras qu'augmenter les problèmes de tout le monde. »

Je me souviens que nous étions tous les trois dans la salle à manger. Ma mère m'enlaça et dit : « Mon Dieu, mais qu'est-ce que tu fais, Pablo ? Écoute un peu ton fils et toute ta famille, s'il te plaît, et mets un terme à ces tragédies.

– Écoute, mon amour, écoute, mon fils. Quelques personnes innocentes sont peut-être mortes, mais j'ai aussi tué plein d'assassins.

C’est la guerre et, oui, des gens vont mourir. Le destin d’une personne est déjà écrit, que cela soit dans la joie ou la souffrance. »

Mais mon père semblait écouter notre point de vue. Il essaya les semaines suivantes de rester en contact avec le gouvernement et de se mettre au courant des délibérations de l’Assemblée constituante de Bogotá. Il savait que la question de l’extradition serait sur la table au début du mois de juin et que l’Assemblée conclurait la séance et présenterait la nouvelle Constitution à la fin du mois de juillet. Cela semblait très simple, il suffisait d’utiliser les votes des députés que lui et les autres cartels de la drogue avaient fait élire pour abolir l’extradition par un mandat constitutionnel. Les rumeurs disaient à l’époque que le cartel de Cali avait dépensé quinze millions de dollars et mon père cinq millions pour essayer le plus possible d’endiguer l’extradition.

Quelques jours plus tard, le 16 avril, j’allais à El Vivero, près de Montecasino, dans la propriété de Fidel Castaño, pour fêter l’anniversaire de la sœur cadette de ma mère. C’était la première fois que je voyais autant de gens rassemblés pour un événement depuis mon retour de Suisse. L’invitée d’honneur et moi avions grandi ensemble presque comme des frère et sœur. Elle avait invité certains amis du lycée, dont Andrea, qui était une jolie fille de dix-sept ans. J’étais trop timide pour lui demander de danser avec moi, mais j’ai demandé à ma tante de nous présenter. À partir de ce moment, nous avons passé la journée à discuter.

Le sort a voulu que ma famille organise beaucoup de fêtes d’anniversaire, de communions ou d’autres événements durant ces petites vacances. Ma tante invitait Andrea chaque fois et je continuai à flirter avec elle. Après un mois et demi à l’appeler au téléphone, lui envoyer des fleurs et à lui écrire des poèmes, je pris mon courage à deux mains et l’embrassai dans la cachette, sur l’Avenue Las Palmas,

qui offrait une vue spectaculaire sur Medellín. Il y a maintenant vingt-trois ans que nous sommes ensemble dans cette relation magnifique et passionnée.

Au moment où débutait ma relation avec Andrea, le prêtre Rafael Herreros rendit visite à mon père. Don Fabio Ochoa Restrepo s'était dit que cette vieille connaissance pouvait peut-être d'une manière ou d'une autre influencer mon père à mettre un terme à cette violence, libérer les otages, et se rendre avec la garantie de ne pas être extradé. Animateur du programme télévisé « La minute de Dieu », le père García Herreros était un homme qui transcendait le bien et le mal.

Don Fabio avait parlé à mon père de sa volonté de les faire se rencontrer, et Pablo accepta immédiatement. Le prêtre accepta de s'impliquer en envoyant un message caché à mon père sur le plateau de son émission « La minute de Dieu » : « Ils m'ont dit que vous vouliez vous rendre. Ils m'ont dit que vous vouliez me parler. Oh, mer de Coveñas, à cinq heures de l'après-midi, quand le soleil se couche, que devrai-je faire ? » La phrase « Oh, mer de Coveñas » devint célèbre, mais elle était en fait une sorte de code entre mon père et le prêtre. En espagnol, la phrase se dit « *Oh, mar de Coveñas* », et *Omar* était l'identité secrète du « Docteur », un homme qui se cachait avec mon père à l'époque et qui allait chercher le prêtre à la ferme de Don Fabio Ochoa pour l'amener voir mon père dans sa cachette.

Mon père et le prêtre avaient échangé des lettres en exprimant leur intérêt de se rencontrer, et pendant des semaines, « La minute de Dieu » était devenue un moyen de communication entre eux. « Je veux servir comme votre garant, et assurer qu'ils respectent tous vos droits et ceux de votre famille et de vos amis. J'aimerais que vous m'aidiez afin que je connaisse la marche à suivre », dit le prêtre à mon père dans un de ses messages.

Alors que le pays écoutait les paroles du père García Herreros, nous entendîmes aux informations que mon père avait une fois de plus démontré qu'il n'oubliait jamais ceux qui l'avaient défié par le passé. L'ancien ministre de la Justice Enrique Low Murtra fut assassiné tandis qu'il quittait un cours qu'il donnait à l'université La Salle, à Bogotá.

Mon père et García Herreros s'étaient finalement mis d'accord pour se rencontrer le 18 mai quelque part à Medellín. Selon les dires de mon père, le prêtre avait peur de se rendre au rendez-vous et il inventait diverses excuses pour annuler, comme cette fois où il aurait oublié ses lunettes et ne voyait vraiment rien sans elles. En réponse, mon père commandait à ses hommes de l'accompagner immédiatement chez l'optométriste. Mon père trouvait une solution à chaque excuse qu'il donnait en l'espace de quelques minutes.

Ainsi le Docteur partit-il enfin chercher le prêtre à la ferme de Don Fabio Ochoa. Ils pouvaient voyager sans encombre en profitant de la tempête qui faisait rage dans la région, et qui avait apeuré les policiers censés tenir plusieurs points de contrôle le long du chemin.

Mon père et García Herreros se rencontrèrent enfin dans un appartement de la ville, après que les hommes de mon père eurent plusieurs fois fait changer le prêtre de voiture au cas où ils étaient suivis.

Les choses ont ensuite avancé à une allure vertigineuse. Le 20 mai, mon père libéra Maruja Pachón et Francisco Santos, les derniers otages qu'il détenait. Deux jours plus tard, le gouvernement soumettait le décret 1303, qui satisfaisait à toutes ses exigences. Le gouvernement accepta aussi qu'il soit emprisonné dans une prison construite par lui-même. Mon père avait le contrôle sur tout.

Le 18 juin 1991, après avoir passé plusieurs jours à Las Vegas, Los Angeles et San Francisco, nous arrivâmes à Miami, en Floride. Mon père avait pensé qu'il était préférable pour moi et Manuela de voyager

aux États-Unis, car malgré toute la confiance qu'il avait dans son pouvoir, il avait peur que le gouvernement ne nous utilise pour faire pression sur lui durant cette période cruciale.

Après avoir pris une chambre à l'hôtel, nous demandâmes à nos gardes du corps d'appeler notre père d'une cabine téléphonique. Il se cachait près de Medellín, et il n'était pas dur de le localiser avec une bande fréquences UHF. Une fois que nous lui eûmes raconté notre voyage et les lieux que nous avions visités, il nous dit que l'extradition serait effacée de la nouvelle Constitution. Le lendemain, 19 juin, il allait se rendre.

« Ne fais pas ça, Papa. Ils vont te tuer si tu te rends », dis-je, oubliant que je lui disais exactement le contraire il n'y a pas si longtemps.

« Ne t'inquiète pas, Gregory, tout va bien se passer. Ils ne peuvent pas m'extrader maintenant. La Constitution l'interdit. »

Après lui avoir dit au revoir, je passai le téléphone à Manuela qui avait maintenant sept ans, et ils parlèrent pendant un long moment. Mon père lui dit de ne pas prendre peur si elle le voyait en prison à la télévision, car ce serait qu'il aurait choisi d'y aller. Nous raccrochâmes le téléphone et Manuela me demanda : « Est-ce que ça veut dire que Papa va pouvoir m'emmener à l'école, maintenant ? »

---

1. Toutes les « confiscations » du gouvernement dans les années 1980 signifiaient que les autorités venaient prendre des photos d'eux en train d'occuper l'endroit, afin de donner l'apparence de capturer mon père, et de partir quelques jours plus tard.

2. Alors que je finis d'écrire ce livre, le politicien Alberto Santofimio de Tolima est toujours en train de purger une longue peine pour sa participation supposée au meurtre de Galán. Il a été condamné pour avoir prétendument conseillé mon père de tuer le candidat à la présidentielle. Comme j'ai déjà eu l'occasion de le confier dans ce livre, je ne souhaite ni condamner, ni absoudre ou contrarier quiconque. À partir de ce que j'ai entendu, mon père ne participait pas aux plans des autres, il est très peu probable qu'il ait suivi les conseils de quelqu'un qui avait été son adversaire par son alliance avec le cartel de Cali.

Galán avait beaucoup d'ennemis parmi les politiciens colombiens et les trafiquants de drogue, car les hommes honnêtes comme lui, qui refusaient d'être impliqués dans la corruption et le crime organisé, étaient une menace à leurs intérêts. Pointer la responsabilité de la mort de Galán sur une seule personne soulève des doutes sérieux quant à la capacité de la Colombie à avoir un système judiciaire digne de ce nom. En effet, la justice devrait être un modèle de vérité et d'apaisement, et non le contraire. Mon père a pris sa décision sans demander la permission à quiconque. Je me souviens que le meilleur ami de mon père faisait souvent une blague qui je trouve, résumait bien mon père : « Pablo est un grand démocrate ; dans sa démocratie, tout le monde lui obéit. »

3. Le 16 avril 1993, en représailles contre mon père et ses associés, Los Pepes tuèrent Parra et son fils.

4. Fidel et Carlos Castaño étaient également responsables de l'assassinat de Carlos Pizzaro Leongómez, candidat à la présidentielle pour l'Alliance démocratique du M-19, le 26 avril 1990, alors qu'il voyageait en avion de Bogotá à Barranquilla. On accusa encore une fois mon père qui, lui, m'avait pourtant dit qu'il était l'ami de Pizarro, qu'il l'aimait en tant qu'homme et qu'il n'avait aucune raison d'en avoir contre lui. Mais il ne pouvait nier les accusations à l'époque car cela aurait débouché sur une guerre avec les Castaño.

5. En 1998, le gouvernement colombien reconnut devant la Commission interaméricaine des Droits de l'homme de l'Organisation des États américains qu'il était responsable du massacre de Villatina, un bidonville situé sur le versant est de Medellín. Le massacre avait été commis par des hommes armés, identifiés plus tard comme étant de mèche avec la police. Sept jeunes hommes âgés entre quinze et vingt-deux ans furent tués.

6. La police annonça en fanfare la mort de Pinina. Selon le rapport officiel, Pinina s'était engagé dans une fusillade avec la Brigade d'élite antiterroriste. Mais mon père reçut un paquet anonyme contenant plusieurs photos de Pinina en train d'être déplacé d'un immeuble à proximité. Une jambe cassée pour avoir sauté de la fenêtre de son appartement, on le voit être emmené dans une Mazda grise par des hommes habillés en civil.

Récits de La Catedral

« Ne t'inquiète pas, fils, je vais bien. Tout va pour le mieux. J'aimerais que tu me rendes un service, et que tu achètes vingt-cinq ou trente manteaux chauds et que tu me les envoies ici par vol direct. Nous en avons besoin très rapidement. Tout va bien ici. Les hommes qui prennent soin de moi ici sont ceux qui ont toujours pris soin de moi. »

Trois jours après son entrée à la prison de La Catedral en 1991, la voix de mon père était si calme que j'étais convaincu que sa reddition allait être une bonne chose pour mon père, pour nous et pour tout le pays.

En cette première semaine de juin, nous venions d'arriver à New York, après quarante-cinq jours de notre voyage prolongé aux États-Unis en famille. Ma petite amie Andrea avait déjà demandé la permission de prolonger trois fois son séjour avec nous, ce qui avait fini par causer des problèmes avec sa famille et son lycée, alors qu'elle s'apprêtait à finir sa dernière année. Je lui avais promis de la mettre dans un vol direct pour Medellín après avoir passé quelques jours ensemble à Big Apple.

Les hommes de mon père avaient réservé des chambres au St. Regis, un des meilleurs hôtels de la ville, un joyau d'architecture datant de 1904. Mais je n'étais pas sûr de vouloir passer la nuit là-bas. Lors de la visite, l'endroit ne m'avait pas semblé si luxueux et élégant. C'était

tout le contraire en fait, je le trouvais vieux, moche et déprimant. Je dois être le seul et l'unique client de l'histoire du St. Regis à avoir jeté un œil à l'hôtel et à être reparti avec tous ses bagages. Bien sûr, ils refusèrent de rembourser les cinq chambres que nous avions prises.

« Je veux un endroit moderne, les mecs, un hôtel en haut d'un gratte-ciel avec une bonne vue sur la ville. Je préférerais aller dans un Holiday Inn que de rester dans cette vieille décharge », dis-je, de retour en voiture.

Nous sommes donc allés à l'hôtel Hyatt, qui avait tout ce que je recherchais. L'endroit était moderne, et la chambre était si haut dans l'immeuble que nous devions prendre deux ascenseurs pour l'atteindre. La vue était imprenable.

C'était un été très chaud, et je réalisai vite que je n'aimais pas du tout New York. C'était comme si le soleil avait du mal à toucher la terre à cause des immenses ombres projetées par les immeubles, qui semblaient empilés les uns sur les autres.

Les promenades interminables à errer sans but rendaient le voyage ennuyeux et assommant, mais je fus content de trouver un gigantesque magasin d'électronique juste à côté de l'hôtel. Nous sommes devenus dingues avec mon oncle Fernando, et nous achetâmes des cadeaux à toute la famille et aux amis restés à Medellín : trente exemplaires du dernier modèle de Discman Sony résistant à l'eau, en plus de cinq appareils photo et cinq caméras vidéo.

Ce soir-là, mon oncle frappa à ma porte pour me dire que les propriétaires de la boutique nous avaient invités le lendemain matin pour nous présenter des objets électroniques « privés » susceptibles de nous intéresser. J'étais curieux, aussi nous sommes retournés à la boutique le lendemain matin à neuf heures. En nous voyant arriver, les propriétaires baissèrent les stores pour empêcher d'autres clients d'entrer. Ils avaient dû voir que nous avions de l'argent à dépenser.

Ils nous guidèrent dans un coin du magasin et posèrent une mallette noire sur le comptoir. À l'intérieur se trouvaient de petites boîtes contenant plusieurs sortes de microphones. Il y avait des stylos, des calculettes, des porte-clés et des épingles à cravate, et tous possédaient de petits microphones implantés. Un minuscule appareil photo permettait de prendre des clichés de documents au moyen d'une petite bobine de pellicule.

J'étais fasciné, et je me sentais un peu comme James Bond lorsque Q lui dévoile ses dernières inventions.

Je pensais que ces appareils feraient un parfait cadeau pour mon père maintenant qu'il était en prison. Ce n'était jamais facile de le surprendre avec des cadeaux. Il n'aimait pas spécialement les belles montres ou les bijoux, et il ne portait pas non plus de bagues ou de colliers. Je décidai d'acheter quatre microphones FM sans fil, dont les batteries pouvaient durer un mois continuellement, une douzaine de stylos microphones et de porte-clés, deux calculatrices, et une micro-caméra.

Quand j'ai demandé s'ils vendaient des produits encore plus performants que ceux-là, ils me dirent de revenir le lendemain, le temps qu'ils regardent dans leur entrepôt.

Quand je revins, ils me présentèrent de nouveaux microphones d'une portée de deux cents mètres et avec un enregistreur vocal. J'en commandai quatre. Ensuite, ils ouvrirent une mallette contenant un récepteur pour tous les microphones dans un rayon de 1,500 km. J'en ajoutai un sur l'addition et demandai au garde du corps de régler la note.

La surprise pour mon père était prête, et sa commande de manteaux chauds aussi. Acheter des vêtements chauds à cette période de l'année n'avait pas été facile et cela nous avait demandé de traverser la ville en long et en large pour trouver ce que l'on cherchait. Andrea

m'avait aidé à choisir. Après avoir rempli quatre valises, nous envoyâmes le tout par vol direct de New York à Medellín, avec un garde du corps pour accompagner le convoi.

Deux jours plus tard, je reçus un autre coup de fil de mon père me remerciant pour les manteaux, mais il voulait que je lui en envoie de plus épais cette fois-ci, car le froid à La Catedral était insupportable. Nous retournâmes donc au même magasin, et après avoir cherché longtemps je suis tombé sur ce fameux chapeau noir à la russe en fourrure, qu'on voit mon père porter plus tard sur une photo de lui en prison. J'achetai les meilleurs vêtements contre le froid, dont des gants et des bonnets pour la montagne. Encore une fois, un autre employé prit un vol vers la Colombie avec cinq valises sous son bras. Quand il reçut la cargaison, mon père appela pour me dire qu'il adorait le chapeau russe et qu'il le portait tout le temps.

J'avais voyagé aux États-Unis tandis que la Colombie était en guerre, mais un mois et demi après la reddition de mon père, je retournai dans un pays en paix, du moins en termes de conflits entre le gouvernement et Pablo Escobar. C'était une étrange sensation.

« Le Nez » », « Saucisse » et dix autres gardes du corps vinrent nous chercher à l'aéroport et changèrent d'itinéraire tandis que nous approchions de Medellín. Nous n'allions pas à 00, mais au nouvel immeuble fraîchement construit, Terrazas de San Michel, sur La Loma de Los Balsos.

Tout avait changé. Apparemment, il n'y avait plus besoin de se cacher et de craindre quoi que ce soit. Personne ne me donnait un chapeau ou des lunettes de soleil pour me masquer. En entrant dans l'immeuble, ma mère et ma sœur qui étaient rentrées deux semaines plus tôt m'accueillirent chaleureusement tandis que Le Nez et Saucisse s'occupaient des bagages. Notre nouvelle maison était grande, luxueuse, et possédait une magnifique vue sur la ville. Je demandai

sans plus tarder des nouvelles de mon père à ma mère. J'étais arrivé un mercredi, et j'imaginais que les heures de visite en prison seraient normalement limitées à quelques heures le samedi et dimanche. Mais ma mère me répondit que si je le voulais, je pouvais passer la nuit et même tout le week-end avec mon père.

« Il n'y a pas d'heures de visite là-bas, mon ange. Ton père a tout organisé, m'expliqua-t-elle. Ils nous emmènent là-bas en camion et on peut rester autant de temps qu'il nous plaît. C'est vraiment comme à la ferme. »

J'étais surpris de constater à quel point la nouvelle vie de mon père semblait confortable.

Lemon vint me chercher sans attendre pour me conduire dans une zone appelée El Salado, dans la banlieue d'Envigado. J'avais passé pas mal de temps dans ces montagnes avant que mon père ne construise la prison, donc je connaissais bien la route. On cuisinait des ragoûts de *sancocho* et on allait nager dans un ruisseau d'eau glacée, sous une cascade de vingt mètres. Mon père avait acheté un bout de terre dans cette zone et avait construit trois cachettes dessus. La première était accessible par la route, la deuxième était accessible à dos d'âne ou en moto, et la troisième à dos d'âne ou à pied. Pour atteindre la troisième, qui était une simple cabane à trois chambres, il fallait voyager deux heures à dos d'âne et passer à travers des marais et des gouffres humides et caillouteux.

À mi-chemin, Lemon tourna en direction d'un chemin sinueux, et s'arrêta devant un panneau marqué du mot « taverne ». Il y avait devant moi un immense parking rempli de voitures de luxe et un petit bar de fortune avec des tables de billard, un juke-box, ainsi que des tables et des chaises. Je n'y avais jamais mis les pieds, mais ce lien juste en dessous de la prison était aussi la propriété de mon père.

J'étais à l'accueil officiel pour rendre visite à mon père. Les visiteurs devaient laisser leurs voitures au parking et attendre à la taverne qu'un camion vienne les chercher. Quiconque n'était pas un visiteur n'était pas autorisé à entrer dans la taverne, et personne ne savait comment monter à La Catedral. La prison n'avait pas le téléphone, mais possédait un système de communication interne avec des câbles souterrains pour relier la taverne à la prison tout en haut de la montagne. Je ne l'avais pas encore vu, mais j'avais déjà découvert que mon père avait installé ce qui s'apparentait à un téléphone doté d'un signal impossible à intercepter, qui prouva son utilité dans les mois qui suivirent.

Les hommes de main qui n'avaient pas besoin de voir mon père pour recevoir ses ordres pouvaient l'appeler de la taverne sans même donner un mot de passe puisque le système était considéré comme infaillible. Cet appareil leur permettait aussi d'organiser des voyages jusqu'en prison car le camion ne pouvait que transporter un nombre limité de personnes. Le camion était de marque japonaise et de couleur bleu foncé, et possédait un compartiment secret pouvant contenir quinze personnes.

Lemon s'arrêta brièvement à la taverne, et tout de suite j'entendis des instructions de me conduire dans une voiture privée. J'étais le fils de Pablo, je n'avais pas à me cacher dans un camion. Il était peut-être midi quand j'embarquai à bord d'une vieille Toyota Land Cruiser intérieur blanc à destination de La Catedral.

Mon père portait un poncho blanc et m'accueillit avec un rire des plus machiavéliques, comme s'il voulait dire : « Regarde un peu ce que j'ai fait. » On se disait toujours bonjour d'un câlin et d'un baiser sur la joue, et cette fois ne fit pas exception.

Ma grand-mère Hermilda était déjà là car elle passait beaucoup de temps à rendre visite à Roberto, son fils aîné, qui se réveillait toujours

plus tôt que mon père. Je vis alors plus de visages familiers que je ne l'avais imaginé. Sous ces uniformes de gardiens de prison se cachaient les hommes dont j'avais été flanqué toute ma vie, ceux qui avaient toujours été aux côtés de mon père.

J'avais le sentiment d'être dans une grande pièce de théâtre où les gardes et les prisonniers jouaient un rôle. Certains d'entre eux s'étaient rendus avec mon père le 19 juin, et n'étaient même pas vraiment impliqués dans l'affaire. Parmi ces intrus, on pouvait voir John Jairo Betancur, « Polystyrène » ; Juan Urquijo, un bon à rien originaire d'Aranjuez ; Alfons León Puerta, « Petit Ange », qui n'avait pas de travail à Cúcuta et avait demandé à Crud de l'emmener à La Catedral ; José Fernando Ospina ; « Fatty » Lambas, que Crud avait payé pour qu'il aille en prison à sa place ; Carlos Díaz, « la Griffe », un équarrisseur qui travaillait à l'abattoir de La Estrella ; et Jorge Eduardo « Tato » Avendaño, du quartier de La Paz.

Ces hommes avaient si peu d'importance que, le jour où ils étaient censés se rendre, ils ont attendu pendant plus de cinq heures au centre commercial d'Oviedo que les agents du procureur général viennent les chercher. Ils ont dû appeler plusieurs fois pour demander qu'on vienne les chercher car ils n'avaient pas d'argent pour payer le trajet.

Entre-temps, mon père avait déjà approché cinq gardes envoyés de Bogotá à qui il offrit un salaire mensuel en échange de leur silence.

« Ici, personne ne voit et personne n'entend rien. Attention à ce que vous dites et ne faites pas d'embrouilles », avait-il dit aux gardes avant de les dispatcher dans diverses zones de la prison où ils ne pouvaient pas entrer en contact entre eux.

Trop naïf, j'avais pensé que mon père arrêterait de commettre des crimes, et qu'il rentrerait pour de bon à la maison après quelques années de prison. Rien ne pouvait être plus éloigné de la réalité. Je compris les jours suivants que mon père se regroupait au sein de La

Catedral : il réorganisait son appareil militaire, préparait ses itinéraires de drogue et continuait ses opérations d'enlèvements et d'extorsion pour glaner de l'argent. Et tout cela, juste sous le nez du gouvernement, qui semblait apathique maintenant que son ennemi numéro 1 était derrière les barreaux.

Après avoir bu une tasse de café, mon père m'emmena faire le tour de la prison. Près de l'entrée il y avait trois billards, une table de ping-pong, et une multitude de jeux de société jonchaient le sol. Plus loin il y avait la salle à manger et la cuisine, avec une ouverture dans le mur pour faire passer les plateaux entre les deux salles. Les hommes utilisaient rarement la salle à manger car il y faisait extrêmement froid, ils avaient donc engagé trois cuisiniers et commandaient leurs repas par l'interphone depuis leurs cellules.

En arrivant dans la clinique de la prison, je fus surpris de trouver Eugenio, le docteur que nous employions à Nápoles, et il lui offrit ses services. À la demande de mon père, il expliqua les symptômes de l'empoisonnement au cyanure et comment utiliser l'antidote.

Depuis quelque temps mon père prenait des précautions car il craignait que ses ennemis du cartel de Cali n'empoisonnent sa nourriture. Il avait fait venir deux employés à La Catedral exclusivement chargés de préparer ses repas, qu'ils concoctaient dans une cuisine séparée.

De la clinique, nous descendîmes quelques marches pour atteindre une longue terrasse partiellement couverte qui fournissait l'accès aux « cellules », lesquelles étaient en vérité des suites royales. De là, nous pouvions apprécier une vue surplombant toute la ville, et une multitude de télescopes étaient installés, dont un gros orange qui retint particulièrement mon attention.

« Avec ce télescope on a même réussi à lire les plaques d'immatriculation des voitures à Pueblito Paisa. Qu'est-ce que tu en

penses ? Vas-y, jette un œil, on peut vraiment voir très loin », disait fièrement mon père.

J'étais stupéfait, sa blague à propos des plaques d'immatriculation était fondée. Le télescope pouvait permettre de voir à des kilomètres à la ronde avec une grande précision.

À droite de la terrasse se trouvait la cellule de mon père, qui était glaciale, comme le reste de la prison. Ils avaient mis du parquet au sol et des planches de bois sur les murs mais rien n'y faisait. Le froid était si intense que je comprenais pourquoi ils avaient besoin des vestes de montagne. La cellule de mon père était composée d'une salle à manger de vingt-cinq mètres carrés et d'une grande salle de bain de la même taille. Tout était neuf car la prison venait d'être construite. Mon père me dit qu'il allait bientôt céder sa cellule à Otto car ma mère avait commencé à lui faire construire une nouvelle cellule dans un endroit de la prison qui avait une meilleure vue. Je n'avais pas emporté de vêtements de rechange avec moi car je n'avais pas imaginé pouvoir dormir dans une prison. Honnêtement, l'idée m'effrayait quelque peu. J'avais le sentiment qu'il pourrait m'arriver des ennuis si les autorités me voyaient ici. Mais mon père insista pour que je reste et lui montre, à lui et ses hommes, les cadeaux que j'avais rapportés.

Les gardes apportèrent les dix valises de cadeaux que j'avais ramenées des États-Unis et nous nous rassemblâmes dans la salle à manger de mon père. Ses hommes s'assirent tous en cercle sur des chaises en plastique blanches et je sortis les manteaux que je faisais passer un par un. Ils rigolaient tous ensemble et faisaient comme si nous étions à un défilé de mode. Mon père appela également quelques gardes qui n'avaient pas de vêtements assez chauds et leur donna quelques manteaux.

Mon père pensait que les stylos caméras pourraient lui être extrêmement utiles et en mit quatre de côté pour ses avocats. Il disait

que cela pourrait être une bonne idée de les utiliser lors des rencontres avec les politiciens à Bogotá : « Pour qu'ils n'oublient pas l'argent que je leur ai donné et les services que je leur ai rendus. »

J'avais aussi acheté à New York quelques cadeaux supplémentaires pour mon père.

Quand j'étais enfant, nous avions passé de nombreux week-ends à regarder les films de James Bond et les films de Charlie Chaplin ensemble, donc je lui avais aussi ramené la filmographie complète de l'espion anglais en VHS, et il en était très heureux. Je lui avais aussi donné un lecteur VHS capable de lire le format Pal ainsi que le format NTSC.

« Gregory, est-ce que tu as déjà vu un film sur John Dillinger ? Tu sais à quel point je suis fasciné par son histoire. » Mon père était obsédé par ce célèbre voleur de banque qui avait toujours un coup d'avance sur les autorités et avait réussi à leur échapper pendant des années. Je n'avais pas vu le film.

Ce soir-là, nous partîmes visiter la cellule que ma mère faisait construire pour mon père, à grand renfort de lampes torches car elle n'était pas encore achevée. Tandis qu'il me faisait la visite imaginaire de son futur intérieur, je remarquai qu'il n'avait pas l'air emballé par l'endroit. Les hommes se moquaient particulièrement d'un petit mur qui venait d'être construit ce jour-là. « Ce mur n'est pas bien là », dit mon père tout en lui donnant deux coups de pied, le faisant effondrer aux deux tiers. Les gardes du corps finirent le reste.

Je me souviens que quelqu'un avait donné à mon père un matelas à eau. J'ai dormi dessus avec lui cette nuit-là. Au début, je trouvais plutôt agréable cette sensation de flottement, et après quelque temps c'était comme si je dormais sur un voilier en pleine mer. Chaque mouvement créait des vagues à l'intérieur du matelas et me donnait le mal de mer.

Après une nuit horrible, je me suis réveillé en claquant des dents et avec un terrible mal de dos.

Le lendemain, ma mère arriva à La Catedral avec Manuela et un sac de vêtements de rechange. À en juger par la taille du sac, je compris que nous allions passer le week-end en famille. Ce n'était pas vraiment dans mes plans car Andrea me manquait beaucoup depuis notre voyage aux États-Unis. Je ne l'avais pas vue depuis presque trois semaines et j'avais passé presque tout mon temps scotché à mon téléphone portable. J'essayai de les convaincre en leur disant que je devais aller à Medellín pour lui rendre visite, mais mon père n'était pas d'accord. Mes parents me convoquèrent pour s'entretenir seuls avec moi.

« Fils, tu sais que j'embête rarement les gens à propos de l'argent, mais, s'il te plaît, vas-y mollo sur les dépenses de voyage, ok ? Tu as dépensé une véritable fortune en très peu de temps. Tu sais bien que les affaires marchent moins bien en ce moment, et cela fait quelque temps que Kiko Moncada me prête de l'argent pour financer la guerre. Une des choses que je sais faire dans la vie, c'est faire de l'argent, alors je sais que j'arriverai à me remettre, mais pour l'instant, il faudrait montrer un peu de retenue. Aussi, veille bien à ce que ça ne se reproduise pas », dit mon père en m'ébouriffant les cheveux.

Je n'avais rien à dire car ils avaient absolument raison, mais je me permis tout de même de dire que je n'avais pas été seul à dépenser tout cet argent, puisque nous étions quinze à dormir dans les meilleurs hôtels, à manger dans les meilleurs restaurants, et à voyager en première classe.

Il y eut des hauts et des bas lors de notre premier week-end en famille à La Catedral. Voyant que le mur de la nouvelle cellule avait été détruit, ma mère l'avait mal pris, et elle reprocha à mon père d'être

irrespectueux et de ne pas avoir trop forcé son imagination pour le nouveau design de la pièce.

« Puisque toi et tes gars connaissez tant de choses en architecture d'intérieur, je vous suggère de faire le travail à ma place, maintenant, c'est d'accord ? J'arrête, réparez ça vous-mêmes », dit-elle.

Dès que je le pouvais, j'appelais Andrea au téléphone pour lui parler durant des heures. Mon père finit par en avoir marre et me prit à partie.

« Qu'est-ce qui se passe, Gregory, avec cette fille dont tu es si amoureux ? Tu es beaucoup trop jeune pour avoir ce genre de relation. Tu as toute une vie à vivre et des tas de femmes à rencontrer. Ne tombe pas amoureux de la première que tu rencontres. Le monde est rempli de femmes magnifiques. Tu ferais mieux de sortir avec d'autres filles et de prendre du bon temps. Tu es trop jeune pour être si amoureux et te fermer à une seule fille.

– Mais je n'ai pas besoin des autres filles, Papa, je suis très heureux avec Andrea », dis-je. « Je n'ai besoin d'aucune autre expérience avec quiconque. C'est ma petite amie. Tu sais que j'en ai eu d'autres avant, et que j'ai eu beaucoup d'amies filles. Mais je ne me suis jamais senti aussi bien avec quelqu'un avant. Alors je ne vois pas pourquoi je devrais sortir chercher ce que j'ai déjà trouvé.

– Ce n'est pas bien, mon fils. Ce n'est pas normal de passer toute sa journée scotché au téléphone, à ne penser qu'à une seule personne. Elle ne devrait pas être tout pour toi. Maintenant, va réfléchir au moyen de rencontrer d'autres filles, ou moi je t'en présenterai, si tu veux. »

Nous avions cette conversation dans sa chambre. Manuela était déjà en train de dormir, et comme il ne faisait aucun doute que nous étions en train de nous disputer, ma mère débarqua pour demander ce qu'il se passait. Je ne voulais rien dire. J'étais au bord des larmes, fou

de rage, et je venais de réaliser que mon père devait certainement tromper ma mère. « Demande-lui », dis-je.

Mon père avait été mal informé sur les motivations d'Andrea. Certains membres de la famille avaient répandu la rumeur et l'avaient persuadé qu'elle était avec moi uniquement pour l'argent et que notre différence d'âge (elle avait quatre ans de plus que moi) était un problème. Mais ils avaient tous tort, et mon père aussi.

Le week-end suivant, nous passâmes encore deux jours à La Catedral. J'étais dans la cellule de Crud, quand soudain j'entendis, sur un des récepteurs de micro, la voix de Dora, la femme de Roberto, en train de crier et de faire une scène après avoir trouvé la lingerie d'une fille dans la douche.

Crud éclata de rire en se roulant au sol : c'était lui qui avait posé la lingerie et le micro dans la cellule. Mon père était au courant de la blague et vint à la cellule de Crud pour écouter la dispute.

« Mon Dieu, Crud, t'as vraiment foutu Roberto dans de beaux draps. Il va te tuer quand il va découvrir que c'est toi. Mais ne t'inquiète pas, je vais t'aider à arranger les choses entre lui et Dora », dit mon père, plié en quatre.

L'incident commençant à tourner au divorce, mon père et Crud décidèrent d'intervenir pour expliquer la farce. L'émotion était partagée entre fous rires et regards furieux. Les blagues étaient plutôt mesquines à La Catedral.

Mon père avait peu de temps pour lui, alors il s'amusait à inventer des farces, et Crud était aussi toujours de la partie pour jouer un mauvais tour. Un jour, ils décidèrent de faire une blague à Fatty Lambas.

Lors d'une réunion avec plusieurs de ses hommes, mon père demanda à Fatty de lui apporter une tasse de café. Il partit la chercher

à la cuisine et mon père l'autorisa ensuite à rester avec eux dans la salle car ils ne se disaient rien de très important.

Après avoir bu la tasse, mon père fit semblant d'être étourdi et de baver en abondance. « Fatty, dit-il, t'as mis quoi dans le café ? Attrapez-le et ligotez-le, il m'a empoisonné ! Appelez Eugenio et ramenez l'antidote au cyanure. Vite, je vais mourir ! »

Crud saisit la mitraillette de mon père et la pointa sur Fatty pendant que les deux complices le plaquaient au sol pour l'attacher.

« Tu m'as tué, tu m'as tué. Si je meurs, il meurt aussi,les mecs. C'est compris ? », dit mon père sur un ton dramatique.

« T'as empoisonné le boss, espèce de malade ! Qu'est-ce que t'as fait, Fatty, avoue ! », lui demandèrent les hommes de main alors que de la mousse continuait de sortir de la bouche de mon père.

« Je le jure devant Dieu, boss, je n'ai rien mis dans votre café ! S'il vous plaît, ne me faites pas de mal, je ne suis pas fou. Comment pouvez-vous penser ça, boss ? Je les observais quand ils faisaient votre café dans la cuisine, et ils n'ont rien mis de bizarre dedans. Demandez aux filles, s'il vous plaît, ne me tuez pas », suppliait Fatty.

Fatty pleura durant dix minutes, le temps de la performance de mon père, jusqu'à ce qu'il finisse par se lever, enlève la mousse de sa bouche et montre le sachet d'Alka-Seltzer qu'il avait mis dans sa bouche. Une fois détaché, Fatty enlaça mon père et lui dit qu'il avait été persuadé qu'ils y passeraient tous les deux ce soir-là.

UN TERRAIN DE FOOTBALL ÉTAIT EN CONSTRUCTION à La Catedral, et, comme tous les projets de construction là-bas, il était financé par mon père. Il y avait investi une véritable fortune et avait fait installer un système de drainage pour que le terrain ne soit pas gorgé d'eau. Il avait placé des lumières si puissantes qu'elles étaient visibles de Medellín.

Une fois le terrain prêt, mon père organisa des matchs avec des invités spéciaux amenés de Medellín : le gardien de but René Higuita ; les joueurs Luis Alfonso « El Bendito » Fajardo, Leonel Álvarez, Víctor Hugo Aristizábal et Faustino Asprilla ; et un entraîneur du nom de Francisco Maturana vint aussi quelquefois jouer avec eux.

Lors d'un match, j'avais remarqué que Leonel Álvarez jouait vraiment de manière très agressive contre mon père. Il allait bien plus fort sur lui que sur n'importe quel autre joueur, mais mon père ne réagissait pas. Álvarez était sans aucun doute un joueur courageux, jusqu'à ce que Crud le tire sur le côté du terrain pour lui dire : « Tout doux avec le boss. Il ne dit jamais rien, mais il t'a dans le viseur. »

Évidemment, les matchs à La Catedral ne finissaient que quand l'équipe de mon père avait gagné. Ils pouvaient durer jusqu'à trois heures et mon père n'avait aucun problème à arnaquer les meilleurs joueurs de l'équipe d'en face pour s'assurer la victoire. Même s'il y avait un arbitre, vêtu de noir, la durée du match dépendait du score de l'équipe de mon père.

Il y a toujours eu des rumeurs prétendant que mon père possédait des équipes de football colombiennes comme celle de Medellín, de l'Atlético Nacional, de Envigado, et qu'il sponsorisait même des joueurs. Rien de tout cela n'était vrai. Le football était l'une de ses passions, mais il n'a jamais été intéressé par le statut de manager ou de propriétaire.

Mon père continua à faire construire des installations de luxe dans cette fausse prison. À force d'insister, ma mère finit par accepter de finir la nouvelle cellule. On entrait d'abord dans une salle de séjour qui possédait un canapé en osier et deux fauteuils confortables. Ensuite, on passait dans la salle à manger pouvant contenir de cinq à six personnes, donnant sur la cuisine avec une cuisinière et un réfrigérateur. Avait également été construit un comptoir en bois, sur

lequel mon père disait qu'un oiseau jaune venait tous les jours pour qu'on le nourrisse. Je pensais qu'il inventait cette histoire, mais j'en fus témoin un jour avec d'autres personnes. La relation qu'entretenaient mon père et l'oiseau était incroyable. Il sautillait sur le comptoir et mon père lui donnait des miettes de pain ou des morceaux de banane. L'oiseau le laissait même le toucher et s'assoupissait quand il était perché sur son bras, permettant à mon père de le caresser. Ensuite, il sautillait sur son épaule et restait là tandis que mon père continuait de parler. L'oiseau lui faisait entièrement confiance.

Je n'étais pas surpris de la relation entre mon père et l'oiseau. Il avait toujours pris le plus grand soin des oiseaux à Nápoles. À un moment donné, quand il avait entendu qu'ils allaient être confisqués, il avait demandé à Pastor, le concierge, d'ouvrir les cages pour qu'ils retrouvent leur liberté. À chacune des cachettes dans lesquelles il vivait, il laissait de la nourriture à l'extérieur pour nourrir les oiseaux.

Dans la cellule, ma mère exposa quelques peintures à l'huile, et une petite sculpture d'un artiste local qui captait des scènes des quartiers pauvres de Medellín. Il y avait aussi des copies encadrées des avis de recherche que les autorités avaient distribués quand ils pourchassaient le cartel de Medellín. La photo de mon père et de Gustavo habillés en gangsters italiens était encadrée sur le mur et à côté du bureau on pouvait voir une photo rare d'Ernesto « Che » Guevara.

On accédait à la chambre de mon père par une porte en bois. Dans un coin, se trouvait le lit dont la tête était gravée à l'effigie de la Vierge de Miséricorde, protectrice des prisonniers. Le lit était installé sur une plateforme surélevée permettant de voir la ville directement de l'oreiller. Sur la table de nuit siégeait une magnifique lampe Tiffany très colorée.

Sur une étagère en bois, trônaient une télévision Sony de vingt-six pouces et la collection des films de James Bond que nous avions

commencé à regarder ensemble. Près de sa fenêtre, était agencé son espace de travail avec un bureau, un canapé, une peau de zèbre pour habiller le sol, et une cheminée pour réchauffer la pièce quand il faisait froid. Pour finir, sa cellule comprenait une salle de bain avec baignoire et hammam, un dressing, et une cachette où il entreposait son argent et ses armes.

Peu de temps après, on installa dans la prison un bar avec un gigantesque Jacuzzi capable de contenir vingt personnes. Situé directement sous les cellules, il offrait une vue imprenable sur Medellín. Mon père autorisa Crud à le décorer, et celui-ci le remplit de miroirs sur lesquels il peignit les logos des principales marques d'alcool et de tabac. Il en profita aussi pour installer un immense système de sonorisation. Mais il faisait tellement froid que le bar était toujours vide, et ils n'utilisèrent le Jacuzzi qu'une ou deux fois, car il était si grand qu'il fallait presque une journée entière pour le remplir et le chauffer.

Les projets ne s'arrêtaient pas là. Lors d'une visite éclair aux États-Unis, j'avais acheté plusieurs voitures télécommandées que Crud m'avait demandé de ramener pour la prison (il avait déjà plusieurs hélicoptères et avions télécommandés, qu'il faisait voler sur le terrain de football). Avec une pioche et une pelle, je l'aidai à construire une piste de course avec plusieurs tremplins et virages serrés pour nos voitures télécommandées. Nous partagions tous les deux un amour des motos et de la technologie, et nous passions des heures à jouer avec les enfants qui venaient nous rendre visite en prison.

Près de la piste de course, ils construisirent un étang de trois mètres de long pour faire un élevage de truites. Un jour mon père fit une crise en apprenant que Juan Urquijo avait attrapé vingt poissons en un jour. Il envoya alors Crud poser un panneau affichant le message suivant : « Quiconque prend plus d'une truite récolte un pruneau dans la tête. »

Arriva le moment pour mon père de comparaître devant un procureur anonyme, qui l'interrogea à propos des véritables origines de sa fortune et de ses crimes liés au trafic de drogue. Pour protéger les identités de l'équipe du procureur, l'interrogatoire eut lieu dans un immeuble situé sur le terrain de la prison, mais éloigné du bâtiment principal.

Mon père assista au procès en compagnie d'un de ses avocats. Ils avaient prévu de nier toutes les accusations et de forcer l'État à prouver sa culpabilité par ses propres moyens. Ils s'étaient aussi mis d'accord sur le fait que mon père admette les crimes les moins graves liés au trafic de drogue et donc qu'il remplisse l'obligation légale de confession et bénéficie du coup d'une réduction de peine ainsi que d'autres bénéfices. Mon père se demandait pourquoi il devrait aider la partie adverse à le condamner.

« Indiquez, s'il vous plaît, vos nom, prénoms, date de naissance et numéro d'identification pour nos archives », dit le procureur anonyme.

« Mon nom est Pablo Emilio Escobar Gaviria, né le 1er décembre 1949, et mon numéro d'identification est le 8-345-766. Je suis éleveur de bovins.

– Si vous êtes éleveur, pouvez-vous, je vous prie, me donner le prix approximatif d'une de vos bêtes sur le marché cette semaine ?

– Je dois demander d'ajourner cette procédure », répondit mon père. « J'ai terriblement mal à la tête et je ne me sens pas capable de continuer. » Il se leva et partit sans dire un mot de plus.

De retour en cellule, il raconta l'incident à ses hommes, qui éclatèrent de rire. Ce prétendu aveu n'était rien d'autre qu'une flagrante parodie de justice.

EN DÉCEMBRE 1991, SIX MOIS APRÈS L'ARRIVÉE de mon père et des autres prisonniers, il y avait déjà eu plusieurs fêtes organisées à La

Catedral, mais nous avions décidé, le soir du Nouvel An, de ne pas allumer les traditionnels feux d'artifice afin de ne pas attirer l'attention. Au lieu de cela, ils distribuèrent à tout le monde de grandes quantités de champagne Cristal. Je reçus de très beaux cadeaux, comme cette montre Cartier de la part de mon oncle Roberto. Ma mère et Manuela avaient une surprise pour moi, et il fallait que je la cherche quelque part dans La Catedral. Après avoir fouillé un peu partout, je trouvai, cachée derrière les rideaux de la chambre de mon père, une toute nouvelle moto Honda CR-125, parfaitement adaptée pour le motocross, l'un de mes sports préférés. Je n'arrivais pas à croire qu'ils avaient apporté mon cadeau jusqu'à la prison.

Quelques mois plus tard, je ramenais à la prison un article du journal évoquant mon succès lors d'une course de moto freestyle. Mon père était très fier.

Peu de temps après, la Motorcycle League d'Antioquia organisa une course « quarter-miler », dans laquelle les véhicules faisaient la course sur une ligne droite à grande vitesse jusqu'à ce qu'ils franchissent la ligne d'arrivée. Je commençai à m'entraîner pour la compétition en empruntant plusieurs voitures dont une BMW M3, une Toyota Celica, une Porsche 911n et une Ford Mustang convertible de 1991. Quelques jours avant la date fatidique, en enregistrant les véhicules auprès des institutions, je rencontrai des douzaines de passants curieux qui me questionnèrent à propos des voitures et de la course. Parmi cette foule de gens, je remarquai deux hommes qui étaient clairement plus intéressés par moi et mes gardes du corps que par la course. Pour éviter les ennuis, je pris la décision de partir pendant que les gardes du corps menaient leur enquête.

En partant au volant de ma puissante Toyota Celica, je remarquai quelque chose d'encore plus étrange : une ambulance garée à l'extérieur de l'entrée principale de la Motorcycle League. C'était la

même ambulance que j'avais semée quelques jours auparavant en chemin pour mon école privée. Je trouvais cela suspect car il était sept heures du matin dans une zone peu habitée et, par mesure de précaution, je fis immédiatement demi-tour.

Mon père savait que j'allais participer à la course, et il commandait toujours à ses hommes de renforcer ma sécurité dans ces cas-là, puisque le risque était accru dans les endroits publics. Je me souviens que mon père ne cessait de répéter qu'il en avait assez d'essayer d'empêcher le cartel de Cali de me kidnapper. Il était sûr qu'en mettant la main sur moi, le cartel lui demanderait une énorme rançon et me tuerait quoi qu'il arrive. Il disait aussi qu'il honorait toujours leur vieil accord qui consistait à ne jamais toucher aux membres de la famille des cartels. Et ce, même s'il connaissait tous les mouvements et emplacements de chaque fils, fille, père, mère, oncle, cousin et amis de tous les capos. Il certifiait qu'il ne leur ferait jamais de mal à moins qu'ils ne nous touchent, Manuela ou moi.

Ma sécurité personnelle accrue, je continuais ma préparation pour la course quand mon père me convoqua soudain à La Catedral en précisant que c'était urgent. Le mot « urgent » n'était pas un mot que l'on disait tous les jours, alors j'obéis sans tarder. Arrivé à La Catedral, mon père m'attendait avec, posés sur son bureau, une pile de cassettes et de documents estampillés du cachet de la police. Inquiet, je le saluai.

« J'ai de bonnes et de mauvaises nouvelles, fils », dit-il en me regardant dans les yeux. Il semblait désolé par ce qu'il s'apprêtait à me dire. « La mauvaise nouvelle, c'est qu'ils allaient te kidnapper à la prochaine course. La bonne nouvelle, c'est que je l'ai découvert à temps et que j'ai réussi à trouver la trace du groupe qui pensait t'enlever. »

Je pâlis. L'illusion de la sécurité à La Catedral venait de s'effondrer.

« Je veux que tu restes à la prison. Demande à quelqu'un de t'apporter des vêtements. Tu ne peux pas rentrer à Medellín avant que

je ne résolve personnellement cette histoire. J'ai des enregistrements de ces hommes. Ils pensent être plus malins que moi. Nous avons tous les détails de l'opération. Le problème, cette fois-ci, c'est qu'ils ont joint leurs forces pour te kidnapper. Plusieurs soldats sont impliqués dans la première phase de l'opération et des officiers de police dans la seconde phase.

– Comment as-tu découvert tout ça ? Cela signifie-t-il que je ne vais pas pouvoir participer à la course ? C'est nul, que les choses doivent se passer comme ça, Papa. Je pensais que nos vies allaient pouvoir reprendre un cours normal, mais je suis toujours pris en tenaille. Qu'est-ce que tu vas faire ? À quelle autorité policière vas-tu faire appel ?

– À aucune, fils. Ces salopards auront directement affaire à moi si quelque chose devait t'arriver. Voilà pourquoi j'ai besoin que tu viennes ici, pour qu'ils n'en aient pas l'opportunité. J'ai besoin que tu attendes un certain temps pour que mes hommes confirment la moindre information sur les gens qui en ont après toi. Tu pourras aussi mémoriser leurs noms au cas où ils t'arrêtent un jour ou essayent de te faire du mal. »

Je descendis les escaliers pour trouver quelque chose à manger et appeler ma mère pour lui demander de m'amener des vêtements pour les deux prochains jours, mais mon père cria qu'il en fallait plutôt pour dix jours. Je me sentis encore plus mal. Ma mère ne savait pas du tout ce qui se passait, et je lui dis de ne pas s'inquiéter, que nous allions bien et que mon père lui expliquerait ce qu'il faut savoir à son arrivée.

En retournant dans la chambre de mon père, je dois reconnaître qu'il était extrêmement vigilant quant aux informations qu'il avait reçues sur mon enlèvement. Il avait juste mis Otto et Crud sur le coup. Popeye passa sa tête par la porte et offrit son aide, mais mon père lui dit « Non merci », et qu'ils traitaient une affaire très délicate.

« Tu sais quoi, mec ? Pourquoi ne nous donnerais-tu pas un coup de main en allant nous chercher des cafés ?

– Pas de problème, patron, je vais demander aux filles d'en faire. » Popeye partit en grognant.

« S'il te plaît, Otto, passe-moi le téléphone portable. Fils, assieds-toi à côté de moi sur le lit », dit-il. « Ne t'en fais pas, je vais parler à tes ravisseurs et je vais leur dire ce qu'il se passera s'ils mettent leur plan à exécution. »

Il commença à composer les numéros des hommes impliqués : c'est-à-dire des capitaines, des lieutenants, des sergents, et même un caporal, et leur tint à tous le même discours.

« Ici Pablo Emilio Escobar Gaviria, numéro d'identification 8-345-766. Je suis au courant de votre plan de kidnapping sur mon fils Juan Pablo lors de la course quarter-miler de Medellín avec l'aide de l'armée, à savoir désarmer ses gardes du corps et traîner ensuite Juan Pablo vers vous par les cheveux. Mais je veux que vous sachiez que je sais où vivent vos mères, ainsi que toutes vos familles, et que si quelque chose arrive à mon fils, vous et vos familles devront y répondre devant moi. Alors vous feriez mieux d'évacuer cet appartement à Antioquia, car j'ai déjà donné l'ordre à mes hommes de faire ce que vous savez à vos familles s'ils les voient là-bas. Si vous vous en prenez à ma famille, je ne répondrai plus de rien, c'est compris ? Vous avez vingt-quatre heures pour quitter Medellín. Si vous ne le faites pas, je déclarerai cet appartement comme cible militaire, et vous savez très bien de quoi je suis capable. Soyez reconnaissants, je vous laisse vivre. Et n'allez pas penser que j'ai peur de vous parce que vous êtes de la police ou parce que je me suis rendu. »

C'était la cinquième fois qu'ils essayaient de m'enlever. En fin de compte, je n'ai pas pu participer à la course et j'ai dû rester à La

Catedral presque trois semaines durant, jusqu'à ce que mon père ait la confirmation que ces conspirateurs soient démis de leurs fonctions.

Pendant ce temps, cette mascarade à la prison allait toujours bon train. C'est à peu près à cette époque qu'on célébra à la prison le mariage de Tato Avendaño et de sa petite amie, Ivonne. Ils restèrent en tout quinze jours et passèrent leur lune de miel à essayer le lit rotatif en forme de cœur qui avait été construit pour l'occasion. C'était une immense fête, avec une douzaine d'invités, comme si l'événement avait lieu dans un grand hôtel.

Les hommes passèrent une bonne partie de leur temps à parier au billard et aux jeux de cartes. Ils pariaient mille cinq cents dollars sur une main de cinq minutes alors qu'ils étaient, selon leur expression, en période de « vaches maigres ». Quand ils remportaient de bonnes mises, ils pouvaient rafler plus de quinze mille dollars. Mon père jouait durant des heures avec Stud, Otto, Comanche et Crud, et il était considéré comme un parieur modéré. D'autres pariaient parfois jusqu'à un million de dollars sur un jet au lancer de dés. Popeye ne se joignait jamais à eux, affirmant qu'il ne voulait pas gaspiller son argent durement gagné dans le jeu. Il disait aussi aux autres qu'il valait mieux acheter des lingots d'or à cacher dans les murs car ils ne se décomposaient pas avec l'humidité, contrairement aux billets.

Ironie du sort, la prison servait de refuge aux autres criminels qui avaient besoin de se planquer. Fidel Castaño passa deux à trois semaines d'affilée là-bas, il dormait dans la chambre à côté de celle de mon père, il se lavait dans sa baignoire et mangeait à sa table – mon père le traitait comme un ami. Mais, un jour, un de ses hommes surprit Fidel en train d'espionner à l'intérieur de la prison, et il devint suspicieux. C'était le début d'une rupture qui entraînerait une guerre sanglante entre mon père et les frères Castaño.

Comanche, qui était l'un des leaders du gang de Prisco Lopera, avait aussi une suite à sa disposition pour se cacher quand les affaires devenaient un peu trop tendues à Medellín.

Un week-end, je décidai de rester quelques jours de plus à La Catedral. La prison était confortable et possédait une vue à couper le souffle, et en plus de ça nous étions si bien traités que personne n'en voulait jamais partir. Pendant mon séjour, Kiko Moncada arriva et me salua chaleureusement comme à son habitude, car nous nous étions rencontrés déjà trois ou quatre fois par le passé. La première fois, je l'avais vu au domaine rural de Yerbabuena à El Poblado, où il nous avait raconté qu'il avait eu du mal à acheter une Ferrari car les concessionnaires ne voulaient pas la vendre à n'importe qui. Il dut l'acheter grâce au concours d'un troisième parti. La deuxième fois, je l'avais vu dans un bureau à côté de l'immeuble Mónaco, quand mon père avait déjà déclaré la guerre au gouvernement. Lors de l'entretien, il avait dit à mon père : « Pablo, mon ami, je suis à fond avec toi. On va leur foncer dedans avec tout ce qu'on a. Comme tu le sais, je te l'ai déjà dit, mais je vais te le répéter encore une fois, j'ai cent millions de dollars prêts et disponibles pour toi à investir dans cette guerre. Tu peux compter sur cet argent, ma famille est à l'abri du besoin, donc cette somme est à toi, mon frère. Tu pourras me rembourser sans intérêt quand tu le pourras. C'est ma contribution au combat. Dis à tes hommes de passer à mon bureau et de prendre l'argent dès que tu en as besoin. Ou sinon, dis-moi où et quand, et je te l'envoie sur-le-champ.

– Ne t'en fais pas, mon frère, je le sais, et je t'en suis reconnaissant. Dès que je n'aurai plus un rond, je viendrai t'en demander. Cette guerre coûte une fortune, je viendrai t'embêter très bientôt. Merci pour ton soutien, Kiko », répondit mon père.

Je l'avais aussi rencontré une fois à la cachette La Isla, quand lui, Carlos Lehder, Fidel Castaño et mon père lisaient le livre *The Man Who*

Made it Snow de Max Mermelstein, un Américain qui avait travaillé pour mon père et d'autres membres du cartel de Medellín avant de les trahir.

Mon père mentionnait rarement le nom de Moncada devant moi, mais chaque fois qu'il le faisait c'était de manière affectueuse. On sentait qu'ils s'entendaient bien, au-delà de l'argent. Il n'arrêtait pas de dire à quel point Moncada était sincère et qu'ils étaient bons amis.

Maintenant en prison à La Catedral, mon père chargea Moncada de financer la guerre contre le cartel de Cali puisqu'il avait personnellement financé la guerre contre le gouvernement. Quelques heures après, alors que j'étais allongé sur le lit de mon père à regarder un film, ils débarquèrent pour discuter dans le bureau. Je m'empressai de quitter la pièce pour les laisser tranquilles, mais mon père me dit de ne pas m'inquiéter et de continuer à regarder mon film. J'étais piqué de curiosité et je ne pouvais pas m'empêcher d'écouter leur conversation, en particulier quand mon père dit : « Alors, Kiko, dis-moi combien je te dois pour l'instant.

– Donne-moi une seconde, Pablo. J'appelle le comptable qui est juste dehors », dit Moncada.

Un homme que je n'avais jamais vu entra, salua de la tête et posa une mallette. Moncada l'ouvrit et en sortit une grande feuille de papier, mais mon père refusa de la main.

« Non, Kiko, tu n'as pas besoin de me montrer les comptes. Détends-toi, dis-moi juste combien je te dois.

– Pablo, pour l'instant tu me dois exactement 23 500 000 dollars. Je veux que tu saches que tu n'as pas besoin de me rendre cet argent. Je suis ici uniquement parce que tu m'as demandé de l'argent. Les vingt-six millions restants sont à ta disposition dès que tu en auras besoin.

– Merci pour tout, Kiko. Mais j'espère ne pas devoir t'embêter plus que ça, car si l'affaire Mexico se passe comme prévu, je pourrai te payer tout ce que je te dois déjà.

– Parfait, mon ami. Terminons ce travail, histoire que nous réglions cette histoire. C'est ce qui est bien avec la coke, hein, ça règle tous les problèmes », dit Moncada en s'esclaffant.

Je les regardai partir du coin de l'œil tout en faisant semblant de regarder le film.

« Très bien, mon frère, on est d'accord. Écoute, je n'ai pas envie de te forcer à partir, si tu veux rester, on a tout ce qu'il faut pour t'accueillir, mais le dernier camion part à huit heures du soir, et c'est dans un quart d'heure. Mais encore une fois, fais comme tu veux », finit par dire mon père.

« Ça marche, Pablo, je ferais mieux d'y aller alors, une fille m'attend. On se tient au courant. »

Mon père insista pour l'accompagner au camion, et ils quittèrent la chambre. Sur ce, je repris le cours de mon James Bond.

Quelque chose de surprenant arriva à la prison les jours suivants. Le directeur de la prison ordonna aux gardes de s'entraîner au tir sur un stand improvisé. Mais les gardes n'étaient pas les seuls à participer à l'entraînement. Il y avait aussi les soldats chargés de garder les points de passage jusqu'à La Catedral et leurs officiers supérieurs et, bien sûr, mon père et ses hommes.

Évidemment, l'équipe de mon père avait les armes les plus modernes : des fusils Colt AR-15 flambant neufs avec visée laser, des mitraillettes Heckler et des pistolets Pietro Beretta et Sig Sauer. Les soldats, eux, s'entraînaient avec leurs fusils G-3 certes lourds et rouillés, mais très puissants, et les gardes avec leurs vieux revolvers de calibre 38. L'arsenal de mon père était impressionnant, mais les officiers de prison et les militaires ne cillèrent pas.

À peu près à la même période, mon père assouplit sa position quant à ma relation avec Andrea et l'invita même pour la rencontrer. Mais elle était concentrée sur ses études de publicité et n'accepta jamais son offre.

Pourtant, mon père, aussi sournois que jamais, se débrouillait toujours pour me faire demander au moment précis où des reines de beauté devaient visiter la prison. Ainsi, les deux fois où Andrea m'a accompagnée à la taverne, elle se trouva entourée par une douzaine de beautés en talons hauts et parfumées.

Le camion bleu avec le compartiment secret roulait en direction de La Catedral chargé de femmes magnifiques avec moi au milieu, âgé de quatorze ans. Je n'oublierai jamais cet incident à mourir de rire quand le véhicule atteignit le deuxième point de contrôle de l'armée avant d'atteindre la prison. Les soldats au premier point de contrôle soulevèrent simplement la barre pour que le camion puisse passer, mais au second, ils relevèrent la marque et le modèle du véhicule, la plaque d'immatriculation, l'identité du chauffeur, et le rapport du chargement, qui était évidemment faux. L'arrière du camion avait de petits trous pour que ceux à l'intérieur puissent voir à l'extérieur, mais pas l'inverse.

L'officier arrêta le camion plus longtemps qu'à l'accoutumée et commença à marcher tout autour. Il avait autorisé le camion à passer de nombreuses fois sans poser de questions ni faire d'inspections, mais il semblait particulièrement curieux ce jour-là. Il regarda alors l'arrière du véhicule et cria : « Rendez-moi un service et allez-y moins fort sur le parfum la prochaine fois ! » Les filles et moi éclatâmes de rire. Personne, ni même les soldats, ne pouvait s'empêcher de rire.

En haut, à La Catedral, les prisonniers attendaient parfumés de leur meilleure eau de Cologne et portant leurs plus beaux vêtements, ayant

sous le bras des cadeaux et des fleurs pour charmer ces beautés, dont le séjour était de courte durée, mais très bien payé.

D'un certain côté, la courte période que mon père a passée à La Catedral a au moins servi à renforcer ses liens avec ses enfants. Il donna un beeper à Manuela pour qu'elle puisse lui envoyer des messages tout au long de la journée. Lui, bien sûr, avait un beeper qui servait exclusivement à répondre à ses messages, et il le gardait dans sa poche partout où il allait.

À seulement dix mètres de sa chambre, mon père avait commandé à ses hommes de construire une maison de poupée géante pour Manuela. Ils l'avaient peinte en blanc et rose, et toutes les filles des prisonniers, dont Crud, aimaient y jouer. Ma sœur se plaignait que toutes les filles aient le droit de jouer à l'intérieur alors que cette maison de poupée était la sienne. Pour répondre à son caprice, mon père installa une clôture tout autour avec un panneau marqué « Propriété privée » et un cadenas dont seule Manuela avait la clé. Tout ce qui manquait à la maison était l'eau courante.

Les filles de Crud se mirent du coup à se plaindre elles aussi, produisant une amusante rivalité entre les papas. En parlant fort pour que mon père et ma sœur entendent, il fit alors la promesse de construire une plus grande et plus belle maison à ses filles. Fidèle à sa promesse, il construisit une cabane spectaculaire dans les arbres, qui rendit ma sœur si jalouse qu'elle enleva le verrou de sa maison pour pouvoir partager la nouvelle avec les autres filles.

En menuisier professionnel, Crud construisit également un gigantesque pigeonnier car il savait que mon père adorait les oiseaux. Je trouvais bizarre d'avoir presque deux cents pigeons dans un endroit si froid, mais bientôt je me rendis compte que c'était dans l'objectif d'élever des pigeons voyageurs. Peu de temps après, un bon nombre de pigeons étaient si bien entraînés que Juan Carlos, un des amis de Crud,

les relâcha loin de la maison, et les oiseaux revinrent sains et saufs à La Catedral.

« Qu'est-ce que tu penses des pigeons voyageurs, fils ? », me demanda mon père. « Ces gringos flottent au-dessus de nous avec leurs soucoupes volantes, et nos pigeons passent à côté d'eux l'air de rien. Qui va gagner, à ton avis ? Certainement pas ces rats de laboratoire », grommela mon père en faisant référence aux appareils de surveillance des États-Unis.

Il envoya une fois Juan Carlos amener les pigeons à « 13 ». C'était le nom de code que l'on donnait à notre appartement dans l'immeuble Terrazas de San Michel. Il demanda à Manuela de lui écrire une petite lettre pour que les pigeons puissent la livrer jusqu'à La Catedral, pour qu'ils puissent la lire ensemble quand elle lui rendrait visite. La créativité de mon père et de ses hommes était sans limite, et ils utiliseraient certainement cette nouvelle technique à leur avantage dans les mois à venir.

MON PÈRE NE PORTAIT PAS D'ARME À LA Catedral car un garde se tenait toujours à ses côtés, prêt à lui tendre une mitraillette ou un téléphone. Cette atmosphère paisible s'évapora soudainement, quand les informations révélèrent que le cartel de Cali prévoyait de bombarder la prison en avion.

Quelques jours après l'annonce, je passai rendre visite à la prison. Elle semblait déserte. Il n'y avait personne dans le hall principal, seulement quelques gardes apeurés. « Mais où sont-ils tous passés ? », me demandai-je alors qu'un garde me faisait signe de le suivre le long d'un chemin de terre vers le terrain de football. À partir de là, il pointa du doigt en direction d'une cabane en bois cachée par la végétation.

Je compris que mon père et tous ses hommes avaient déménagé dans des abris qu'ils avaient construits à l'intérieur du périmètre de la prison. Je ne pus trouver la cabane de mon père avant qu'il n'émerge

d'un buisson pour m'indiquer le chemin à prendre. Quand je lui demandai ce qui se passait, il me dit qu'il avait décidé d'évacuer l'immeuble principal car celui-ci serait sûrement la cible d'un bombardement.

« Tout le monde a reçu l'instruction de tirer à vue si quelque chose volait au-dessus de nous. L'espace aérien est désormais interdit. Je vais voir si je peux mettre en place un peu d'artillerie antiaérienne. J'ai choisi d'installer ma cabane dans cette crevasse de la montagne car on ne peut la voir ni du ciel ni des bois. Même toi, tu ne pouvais pas me trouver, donc je n'ai vraiment pas à m'inquiéter. Mais il fait deux fois plus froid car une petite source d'eau glacée coule en dessous et le soleil ne l'atteint jamais. » Mon père avait choisi le pire endroit pour sa cabane.

« Ainsi, tu vas purger ta peine ici ? Par ce froid insupportable ?

– C'est juste temporaire. J'ai demandé à ta mère de dire à l'architecte de dessiner des structures antibombes qui devraient arriver demain. S'il te plaît, ne retourne pas dans le bâtiment, c'est trop dangereux. »

Le design me plaisait car il était futuriste. Chaque chambre était en forme d'œuf et était protégée par une immense quantité d'acier et de béton ensuite recouverte de terre pour qu'elles ne puissent pas être repérées par les airs ou par satellite. Mais mon père refusa le plan de l'architecte, car il pensait que les cabanes en bois étaient assez discrètes, et bien moins chères. Quelques jours plus tard, il déménagea dans une petite cabane mieux située et beaucoup moins froide, mais aussi dure à trouver. Bien que La Catedral n'ait jamais été bombardée, mon père et ses hommes ne retournèrent plus jamais dans le bâtiment principal de la prison.

Quelque temps plus tard, plusieurs médias publièrent des rapports non confirmés suggérant les meurtres de Kiko Moncada et Fernando

Galeano à l'intérieur de La Catedral. Dans la panique, mon père interdit à tout le monde, même à sa propre famille, de venir à la prison. Il semblait vraiment y avoir du chahut là-haut ; je pris donc la décision d'appeler pour demander pourquoi on ne pouvait pas lui rendre visite. Il ne voulut pas m'en donner la raison et me dit seulement que tout allait bientôt rentrer dans l'ordre.

Mon père et ses hommes n'aimaient pas beaucoup qu'on leur pose trop de questions ; alors je décidai de ne pas trop les pousser. Mais je commençai à trouver des réponses à mes questions quand les informations annoncèrent que les prisonniers de La Catedral avaient refusé de laisser entrer une équipe d'enquêteurs du CTI envoyée par le procureur général pour inspecter la prison et confirmer ou réfuter les rumeurs à propos de la disparition des deux partenaires de mon père.

Seulement, quelques jours plus tôt, avant d'apprendre aux infos que Moncada avait peut-être trouvé la mort, mes parents et moi marchions dans les couloirs de la prison quand un sourire malicieux se dessina sur le visage de mon père, celui-là même qu'il avait quand il accomplissait un travail. Finalement, mon père n'avait pu se retenir plus longuement et finit par dire : « Je suis très content, chérie, j'ai d'excellentes nouvelles. Je viens de rendre à Kiko tout l'argent que je lui devais, et qu'il m'avait prêté pour nous aider dans notre cause. J'ai gagné un peu d'argent avec lui à Mexico, et la bonne nouvelle, c'est que ma part du gâteau est de trente-deux millions de dollars. Moins les vingt-quatre que je lui devais, il reste huit millions pour ma pomme. »

Je me rappelais à quel point mon père et Moncada étaient amis, et tout ça me parut plutôt étrange. Je ne pouvais pas croire les déclarations des journalistes.

Deux jours plus tard, mon père m'autorisa de nouveau à lui rendre visite. J'arrivai un peu tard à la taverne et beaucoup de gens faisaient

la queue pour monter à La Catedral. Même si j'étais prioritaire, je dus attendre un long moment, et Shooter et Titi passèrent me dire bonjour.

« Hey, Juancho, mon pote, comment ça va ? La pêche ? », me demanda Shooter.

« Tout baigne, Sauterelle, comment vous allez, toi et la vieille ? », répondis-je.

« Nickel. Qu'est-ce que t'as pensé de l'opération ? », me demanda-t-il, nerveusement.

Mais c'est alors qu'on me fit signe de rejoindre le camion, et je ne pus que lui signaler par des signes que je n'avais aucune idée de ce dont il me parlait. La question de Shooter me restait dans l'esprit, et il ne fallut pas longtemps avant que je fasse la connexion entre l'« opération » et les rumeurs à propos de Kiko Moncada et Fernando Galeano. J'avais dans l'idée que mon père pouvait être le commanditaire de leur mort.

Toujours à me creuser la tête sur la question de Shooter, j'étais en fait choqué par la possibilité que mon père puisse être un si mauvais ami. Il m'avait toujours enseigné l'importance de la loyauté, et beaucoup de ses problèmes avaient découlé de son désir d'aider ses amis. Je ne peux rien dire à propos de Galenao car je ne l'ai jamais rencontré. J'ai entendu son nom pour la première fois et appris qu'il faisait partie du cartel quand ces rumeurs commencèrent à fuiter.

Dès que j'eus l'opportunité de parler à mon père, je lui dis que j'étais troublé. « Papa, qu'est-ce qu'il se passe ? Je suis inquiet. Ils disent partout à la télévision et dans la rue que Kiko est mort. C'est vrai ? Lui et toi étiez si bons amis. Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

– Fils, je vais te le dire pour t'éviter d'avoir à écouter leurs mensonges, commença-t-il. J'ai entendu que le cartel de Cali a mis la main sur Kiko et Galeano et les a libérés en échange de leur promesse d'arrêter de m'aider à financer la guerre contre Cali, qu'ils devraient

stopper tout soutien économique et devraient donner des renseignements sur moi. Je ne pensais pas que c'était au vrai au début, car, comme tu sais, Kiko était un bon ami à moi. Mais ensuite j'ai entendu des enregistrements d'un des narcos de Cali dire d'arrêter Kiko car il continuait de me donner de l'argent.

– Mais qu'est-ce qu'il t'a fait exactement, Kiko ? », demandai-je, sentant que mon père avait envie d'en parler.

« Eh bien, je l'ai fait venir pour lui montrer les renseignements qu'on avait rassemblés sur le cartel de Cali et pour lui parler des prochaines opérations mises en place pour descendre Gilberto Rodríguez et Pacho Herrera, mais tout est soudain allé de travers quand la police et les mecs de Cali sont arrivés pour engager une fusillade avec mes hommes. La première fois, j'ai pensé que c'était une coïncidence, mais les deuxième et troisième fois j'ai fait plus attention et j'ai pu reconnaître la personne qui leur donnait les renseignements. Je suis sûr qu'il a fait ça parce qu'il avait peur. Kiko n'a jamais aimé la violence. Mais tout le monde sait ce qu'il se passe quand on essaye de me la faire à l'envers comme ça. C'était un bon ami, et j'ai fait ce que j'ai pu pour éviter cette fin tragique, mais au lieu de venir à moi pour me dire ce qu'il se passait, il s'est allié avec mes ennemis. Il s'est passé la même chose avec Galeano : je lui ai envoyé un message pour lui demander de l'argent, et il m'a répondu qu'il n'avait plus un sou et qu'il ne pouvait plus contribuer. Quelques jours plus tard, Tití s'est présenté à moi en disant qu'il avait trouvé une des cachettes de Galeano avec dedans une somme avoisinant les vingt-trois millions de dollars. Ne me demande pas d'autres détails, je ne t'en dirai pas plus. Kiko et Galeano m'ont doublé avec les mecs de Cali. »

Je restai silencieux et mon père partit pour un rendez-vous. En revenant, il me dit : « Fais attention à Fidel Castaño si tu le vois. J'ai compris que c'est aussi un traître à la solde de Cali, qui répand partout

le bruit selon lequel je tue mes amis pour prendre leur argent. Alors prends garde si tu le vois, lui ou son frère Carlito. »

Je découvris plus tard que mon père essaya d'en finir avec les frères Castaño comme il l'avait fait avec Moncada et Galeano. Il les invita ensemble à La Catedral, mais Fidel était suspicieux et demanda à Carlos de demeurer au pied de la montagne. Jamais plus ils ne s'adressèrent la parole, et les Castaño finirent par s'associer avec Los Pepes, le groupe qui parvint à descendre mon père.

Le mardi 21 juillet 1992, un après-midi, mes gardes du corps, quelques amis, mon cousin Nicolás (le fils de mon oncle Roberto) et moi jouions au football dans un endroit appelé le 20, dans le quartier nord d'Envigado. Après le match, Nicolás m'invita avec un ami à un barbecue dans son grand appartement dans un immeuble situé à quatre rues du centre commercial Oviedo de Medellín. Vers six heures, Nicolás reçut un coup de fil de Roberto sur son téléphone portable et avait l'air inquiet : « Reste où tu es. Quelque chose d'étrange est en train de se passer à l'extérieur de La Catedral. »

Ensuite mon père prit le téléphone. « Gregory, il y a plus de soldats et de camions militaires que d'habitude. Des hélicoptères, aussi, nous survolent. Quelque chose est en train de se passer, mais on ne sait pas quoi encore.

– Qu'est-ce que je dois faire pendant ce temps, Papa ?

– Appelle Giovanni et dis-lui de te rejoindre au cas où j'aie à lui parler. »

Ce coup de téléphone inattendu nous avait laissés très inquiets, en particulier Nicolás, qui avait l'impression que son père venait de lui dire adieu. Ce dernier avait l'air plutôt détendu, mais ça ne voulait pas dire grand-chose, puisqu'il restait calme en toutes circonstances, même dans les pires moments.

Une heure plus tard, Roberto appela de nouveau. Cette fois-ci, je répondis.

« Juan Pablo, va chercher mes enfants et passe-les-moi au téléphone. Je pense qu'ils sont venus nous tuer, et je veux pouvoir leur dire au revoir.

– Laisse-moi parler avec mon père, Tonton. Que dois-je faire ? Je dois appeler la police ? »

Mon père me demanda de lui passer Giovanni qui venait juste d'arriver à l'appartement de Nicolás.

« Giovanni », dit-il, « envoie des gens à Olaya et Rionegro pour voir s'il y a des avions américains dans ces aéroports. Prépare tout. Au moindre avion suspect, attends mon signal pour le détruire. »

Les premières ombres de la nuit s'ébattaient déjà sur Medellín, et nous n'avions toujours aucune idée de ce qui se passait. Bientôt, Roberto appela de nouveau, et nous restâmes en contact permanent avec lui. En parlant brièvement avec Nicolás, Roberto nous fit le récit de ce qui se tramait. L'armée était arrivée à la porte principale, mais les gardes de la prison, des hommes de mon père, donc, leur avaient refusé l'entrée et avaient pointé leurs armes sur eux car ils empiétaient sur le territoire de la Direction nationale des services pénitentiaires et violaient les accords officiels du gouvernement déclarant que les militaires ne pouvaient entrer dans le périmètre.

Peu de temps après, il nous dit que la situation devenait compliquée, et ils avaient peur qu'éclate un conflit armé avec les soldats. Mon père avait commandé à ses hommes de préparer toutes leurs armes et de se barricader dans des positions stratégiques partout dans la prison.

Giovanni finit par confirmer qu'aucun avion étranger n'avait atterri ce jour-là dans les aéroports du coin. Il assura aussi mon père que

plusieurs de ses hommes étaient en alerte et joignables par téléphone portable.

Pour essayer de résoudre la situation, je décidai de jouer une de nos cartes. Je demandai à Giovanni de m'accompagner à la maison de Juan Gómez Martínez, le gouverneur d'Antioquia, qui avait peut-être des renseignements sur ce qu'il se passait à La Catedral. En chemin, Giovanni m'apprit quelque chose que je ne savais pas à ce moment-là : mon père avait ordonné à ses hommes de kidnapper Gómez Martínez à l'époque où il était encore l'éditeur d'*El Colombiano*, mais il s'était barricadé dans sa maison avec son revolver de calibre 38, et avait réussi à repousser la vingtaine d'hommes à ses trousses.

Cette histoire me fit craindre le pire, mais Giovanni pensait que l'on pourrait peut-être avoir une audience avec le gouverneur en présentant une carte de presse de la station radio de Medellín. Le plan fonctionna à merveille et les policiers nous laissèrent passer immédiatement en arrivant à la résidence du gouverneur.

Après avoir sonné plusieurs fois, Gómez Martínez finit par ouvrir la porte. Il était en robe de chambre, à moitié endormi et les cheveux en bataille. Giovanni prit la parole : « Monsieur le Gouverneur, je suis journaliste, et je suis venu jusqu'ici pour vous voir car il se passe quelque chose à La Catedral. Il y a une activité inhabituelle, c'est pourquoi je suis ici avec Juan Pablo, le fils de Pablo Escobar.

– Gouverneur, ils sont très inquiets là-haut. Le gouvernement a promis qu'ils ne transféreraient pas les prisonniers », dis-je.

Gómez Martínez ne pouvait cacher sa surprise et son mécontentement de me voir dans sa maison, mais il nous dit d'attendre le temps qu'il mène sa petite enquête. Il ferma la porte et la verrouilla. Il réapparut dix minutes plus tard. Il avait appelé la Casa de Nariño à Bogotá, qui était le QG de la Quatrième Brigade de Medellín, ainsi que plusieurs généraux et personne ne lui donna la moindre information.

Un des généraux lui avait cependant dit que le but de l'opération était de placer mon père sous surveillance militaire.

À notre retour à l'appartement de Nicolás, les nouvelles n'étaient pas très bonnes. L'armée avait encerclée la prison, et le vice-ministre de la Justice, Eduardo Mendoza, ainsi que le directeur des prisons, le colonel Hernando Navas Rubio, étaient venus de Bogotá pour annoncer que le gouvernement voulait transférer mon père dans une autre prison. Mon père avait autorisé les deux hommes à entrer dans la prison et refusa catégoriquement d'obtempérer après avoir discuté avec eux. La situation dégénéra au point que Mendoza et Navas finirent ligotés pendant qu'Otto, Petit Ange et Crud les tenaient en joue. En d'autres termes, ils étaient pris en otage à l'intérieur de La Catedral, que l'armée menaçait d'occuper par la force. Mon père affirmait que Navas et Mendoza étaient comme une sorte d'assurance-vie.

À ce moment-là, Dora, la femme de Roberto, arriva à l'appartement et réussit à avoir Roberto au téléphone. Ils parlèrent durant plusieurs minutes, essuyèrent quelques larmes avant de se dire au revoir.

Une des personnes présentes à La Catedral ce soir-là m'a dit plus tard que mon père rassurait ses hommes, visiblement nerveux, en disant : « Les mecs, c'est pas encore le moment de stresser. Vous pourrez vous inquiéter quand vous me verrez nouer mes souliers. »

Et c'est exactement ce qu'il fit plus tard ce soir-là, en plaçant son pied gauche contre le mur pour pouvoir lacer sa chaussure, avant de faire de même pour le pied droit. Tout semblait indiquer aux hommes de mon père qu'il envisageait de s'enfuir de La Catedral.

Mon père était toujours au téléphone avec moi. « Écoute, Gregory, tu te souviens de la maison d'Alvaro ? », dit-il en faisant référence à la maison du gardien.

« Bien sûr, Papa.

– Tu es bien sûr de n'avoir jamais emmené quelqu'un là-bas ? – J'ai déjà emmené quelques personnes là-bas, Papa, mais je suis sûr que ça serait une bonne cachette pour toi.»

– Alors va là-bas et prépare tout ce qu'il faut. »

Quelques minutes après avoir raccroché, à partir de la salle à manger du grand appartement de Nicolás, nous vîmes, sur les collines surplombant Medellín, La Catedral tout à coup sombrer dans le noir. Sur les instructions de mon père, qui venait d'atteindre la clôture du périmètre avec les autres fugitifs, un garde avait coupé tout le système électrique de la prison.

Une fois plongés dans le noir, les hommes percèrent un trou dans le mur de brique et se glissèrent à travers. Mon père avait créé cette voie de secours durant la phase de construction ; cette partie du mur avait été cimentée au moyen d'un très faible mélange de béton, afin qu'on puisse l'ouvrir en deux coups de pied.

N'ayant aucune nouvelle des fugitifs pendant un long moment, Nicolás et moi décidâmes d'attendre à la maison d'Alvaro.

Mais mon père n'arriva jamais. Il était déjà en train de nager dans la piscine d'une ferme connue sous le nom de Memo Trino El Salado, où lui et les neuf hommes qui avaient fui, dont mon oncle Roberto, avaient trouvé refuge. De là-bas, ils pouvaient entendre les explosions et le vacarme créé par les soldats qui avaient pris la prison d'assaut pour capturer mon père.

Il leur fallut douze heures pour conclure qu'il s'était échappé.

Inquiet en nouant mes souliers

La sonnette sembla plus forte qu'à l'accoutumée, et ma mère, Manuela et moi bondîmes sur nos chaises de la salle à manger. Quelqu'un était arrivé, mais, étrangement, nos gardes ne nous avaient pas appelés à l'interphone.

Je courus jusqu'à la porte blindée et antibombe et m'assurai que les verrous étaient tous bien en place.

« Qui est-ce ? », demandai-je par l'interphone, déguisant ma voix.

« C'est moiiii », répondit la fausse voix de femme qui semblait pourtant familière.

En fait, c'était Popeye, qui était venu nous escorter à la cachette de mon père. Nous étions sans nouvelles de lui depuis le mardi 21 juillet 1992, le jour où il s'était échappé de La Catedral.

Nous préparâmes nos bagages pour plusieurs jours, et, comme d'habitude, emportâmes des plats faits maison et des desserts que ma mère avait l'art de savoir préparer en seulement quelques minutes dans des circonstances compliquées.

« C'est pour votre père », répondit-elle alors que je lui signalais que toute cette nourriture ne rentrerait pas dans la petite Renault 4 que Popeye avait amenée. Ainsi nous partîmes, ma mère sur le siège du passager, Manuela et moi sur la banquette arrière, entassés sous les

valises et les plats préparés qui menaçaient de se renverser à chaque secousse.

Nous étions de nouveau des fugitifs, et aucun d'entre nous ne se rendait compte qu'il n'y aurait pas de retour en arrière. En fuyant La Catedral, mon père avait détruit le meilleur moyen de remettre de l'ordre dans sa vie (et la nôtre), et d'arrêter sa campagne de terreur contre la Nation.

Tandis que nous roulions en direction de la maison d'Alvaro, où j'avais attendu en vain mon père après sa fuite, je demandai à Popeye pourquoi cela leur avait pris quatre jours pour refaire surface. Il me dit que mon père avait décidé d'attendre jusqu'à ce que mon oncle Roberto trouve un endroit plus sûr pour se cacher.

Après avoir effectué de multiples détours pour déjouer une possible filature, nous arrivâmes enfin à notre nouvel abri. Mon père courut vers nous et prit Manuela dans ses bras, avant de me faire un bisou sur la joue. Il enlaça longuement ma mère et elle fondit en larmes. Comme toujours, Popeye fit une blague pour détendre l'atmosphère.

« Ne vous en faites pas, dame du boss, M. Danger est là », comme il appelait parfois mon père, « il vous promet de ne plus jamais vous faire pleurer ainsi ».

Pendant que nous mangions la nourriture que l'on avait eu tant de mal à acheminer, mon père raconta son évasion. En bon *machista*, il râlait de la version de l'armée relayée par les médias de mon père selon laquelle il était parvenu à s'échapper déguisé en femme. Il demanda ensuite à Popeye d'appeler la radio RCN, car il planifiait de communiquer avec le gouvernement grâce à la station de son directeur, Juan Gossain.

Il était onze heures du soir, mais en quelques minutes mon père parlait déjà avec Gossain, par hasard en pleine réunion avec ses collègues María Isabel Rueda, directrice du programme télévisé

« QAP », et Francesco Santos Calderón, coéditeur du journal *El Tiempo*. Les coudes allongés sur la table de billard, mon père annonça qu'il voulait réfuter les renseignements fournis par l'armée à propos de son évasion de La Catedral. Il faisait spécialement référence au compte rendu de la Quatrième Brigade, disant qu'il s'était échappé de la prison en s'habillant en femme.

Après avoir écouté ses exigences, Gossain et les deux autres journalistes commencèrent à poser de nombreuses questions à mon père, essayant de savoir s'il était désireux d'ouvrir une nouvelle négociation avec le gouvernement et le procureur général pour se rendre à nouveau. Cependant, mon père répondit que oui, mais sous certaines conditions : il voulait la garantie de ne pas être transféré, la promesse d'être incarcéré quelque part en Antioquia, et il voulait que la police n'intervienne à aucun moment dans le processus. Mon père et les journalistes parlèrent à plusieurs reprises cette nuit-là, jusqu'à quatre heures du matin, mais le gouvernement ne donna pas de réponse définitive. Ni à ce moment, ni les mois suivants.

Mon père et moi veillions très tard la nuit et allions nous coucher après six heures du matin. Il avait vécu ainsi pendant la majeure partie de sa vie, puisque la police faisait rarement des descentes après cette heure-ci. Une nuit, alors que nous regardions Medellín depuis la maison d'Alvaro, j'entendis mon père parler avec Popeye des temps difficiles qui les attendaient s'ils n'avaient d'autre choix que de rester cachés pendant longtemps. Ils l'avaient déjà fait avant, mais cette fois-ci, ce serait différent.

Mon père voulait garder Popeye près de lui, mais son expression suggérait qu'il n'était vraiment pas enthousiaste à l'idée de vivre une nouvelle fois en reclus. Il devint tout rouge et finit par craquer : « Boss, je déteste vraiment dire ça, mais je ne peux pas supporter l'idée d'être une nouvelle fois enfermé. Vous savez que je deviens fou ici. Je ne

peux aller avec vous cette fois-ci. » Il fixait le sol, évitant le regard silencieux et pénétrant de mon père.

« Ah ah ah, ne me tuez pas pour ça, boss, ah ah », continua Popeye, plus pâle que jamais, sa voix tremblante et ses jambes contractées comme si elles voulaient s'échapper.

« Non, non. Relax, mec. Je comprends. C'est dur d'être enfermé. Tu as déjà dû passer par là une fois », dit mon père. « Moi, je n'ai pas le choix, donc je dois le faire. Par contre, j'ai besoin que tu sois patient quelques jours de plus pour que je puisse m'organiser et trouver quelqu'un d'autre pour m'aider à changer de cachette et changer de voiture. Après ça, tu pourras partir, sans problème. »

« D'accord, boss, vous pouvez compter sur moi. Merci. Je veux quitter le pays pour quelque temps sous un nom d'emprunt et attendre que les choses se calment un peu, et ensuite je rentrerai pour être à votre service, boss. Tout ce que vous voudrez. »

Mon père ne dit pas un mot de plus et partit s'entretenir seul avec ma mère. Je les rejoignis quelques minutes plus tard.

« Hey, Papa, il a dit quoi comme connerie, Popeye ? Tu penses pas que c'est naze qu'il te laisse tomber comme ça ? »

« Du calme, fils, tout va bien. Nous devons bien le traiter pour être sûr qu'il soit heureux en partant d'ici. S'ils ne le descendent pas en pleine rue, il finira par se rendre plus vite que le chant du coq. »

Mon père choisit Petit Ange pour remplacer Popeye. Pendant que nous restions cachés dans la maison d'Alvaro, l'unité de recherche de la police établit pour objectif principal d'appréhender mon père et ses associés et procéda à des milliers de descentes à travers la ville de Medellín. Bien sûr, ils recherchaient aussi les hommes de mon père, qui ne cessaient jamais de bouger de cachette en cachette. Au fil des jours, nombre d'entre eux réalisèrent qu'ils ne pourraient être en sûreté qu'en prison.

Alors, comme mon père l'avait prédit, la course effrénée commença. Popeye et Otto s'y plièrent à nouveau. Ainsi que mon oncle Roberto, après avoir obtenu le consentement de mon père. La chasse s'intensifia, et mon père perdit encore deux autres hommes (Tyson et Pigeon) entre octobre et novembre. Les médias annonçaient que mon père n'avait plus personne à ses côtés, mais ils avaient tort : il y avait encore des douzaines d'hommes prêts à faire n'importe quoi pour une liasse de billets.

Le 1er décembre 1992, nous célébrâmes discrètement le quarante-troisième anniversaire de mon père avec un repas, un gâteau et une agréable conversation. L'atmosphère insouciante des jours anciens était maintenant révolue. Nous n'avions plus de gigantesques équipes de sécurité, des caravanes de voitures, des douzaines d'hommes armés, et il était maintenant impossible de réunir toute la famille en un seul lieu. Même si la cachette était sécurisée, nous sentions le besoin de mener des gardes alternées pour surveiller le périmètre. Toutes les quatre heures, Alvaro, Petit Ange, mon père et moi nous relayions.

Le 3 décembre, une voiture piégée explosa près du stade Atanasio-Girardot et tua plusieurs officiers de police. Convaincu que la violence forcerait le gouvernement à lui accorder ses exigences judiciaires, mon père avait clairement décidé d'intensifier la guerre. Durant les semaines qui suivirent, des douzaines de voitures explosèrent à Medellín, et le « plan pistolet » contre la police secrète entraîna la mort d'environ soixante agents de police en l'espace de deux mois.

Dans cette atmosphère de plus en plus tendue et sinistre, nous célébrâmes, le 7 décembre, le jour des Petites-Bougies, qui marquait l'aube de l'Immaculée Conception. Cette nuit-là, nous nous rassemblâmes tous les quatre dans le patio à l'arrière de la maison, avec les seules cinq bougies que nous avions pu trouver. Petit Ange avait choisi de rester dans sa chambre, même si ma mère l'avait invité

à se joindre à nous, et Alvaro montait la garde. Alors que nous étions massés autour d'une petite statue de la Vierge, proche de la corde à linge, ma mère commença à prier à voix haute. Mon père et moi suivions son mouvement en baissant la tête pendant que Manuela jouait dans le patio. Ensuite nous allumâmes les cinq bougies, une pour la Vierge, et une pour chaque membre de la famille.

Je trouvai mon père étrangement silencieux, coincé quelque part entre l'incertitude et la foi. Son silence n'était pourtant pas si étonnant. Il avait toujours lutté avec ses croyances religieuses. Je ne lui avais demandé qu'une seule fois s'il croyait en Dieu. « Dieu est quelque chose de très personnel pour chaque individu », m'avait-il immédiatement répondu.

Ma grand-mère Hermilda m'a dit une fois que enfant, Pablo avait l'habitude de se faufiler sous sa couverture pour prier car il n'aimait pas que les autres le voient. Je compris alors ce qu'il faisait toutes ces fois où je tirais la couette pour le réveiller, et que je le trouvais les yeux grands ouverts avec les mains croisées contre sa poitrine. Il priait.

À cause de notre isolement et des rumeurs selon lesquelles la famille de ma mère courait le risque d'être attaquée, mon père suggéra qu'ils se séparent pendant quelque temps. Nous acceptâmes à contrecœur, et ma mère, Manuela et moi nous rendîmes à l'immeuble Altos tandis que mon père mettait le cap vers une autre cachette, dont il refusa de nous révéler l'emplacement.

« Dis à tes frères et sœurs de déménager ou de quitter le pays ; ça va devenir de plus en plus compliqué pour eux », conseilla-t-il à ma mère en lui disant au revoir. Et une fois de plus, il avait raison. Le 18 décembre, alors que nous récitions l'avènement de neuvaine dans les parties communes de l'immeuble Altos avec les Henao, un de nos gardes du corps apparut soudain pour nous prévenir que des agents de l'unité de recherche étaient arrivés. Je me dirigeai alors vers l'arrière de

l'immeuble, en direction d'un petit chemin qui menait à un garage où nous avions toujours une voiture prête à partir. Mais, alors que j'essayais de m'échapper, plusieurs fusils apparurent devant moi. La célébration de neuvaine s'interrompit. Les hommes, les femmes et les enfants (à peu près trente enfants au total) furent séparés en petits groupes. Après une fouille approfondie, ils nous demandèrent nos papiers d'identité, et je pris la décision de me dévoiler.

« Mon nom est Juan Pablo Escobar Henao. J'ai quinze ans, et mon père s'appelle Pablo Escobar. J'habite dans cet immeuble, et mes papiers sont là-haut dans ma chambre. »

L'agent appela immédiatement son officier en chef, un colonel de police, pour l'informer de ma présence. Le colonel me prit à part, fit un geste en direction de ses hommes et dit : « Descendez-le au moindre clignement d'œil. » Il prit alors sa radio pour joindre l'école Carlos-Holguín, qui était le centre des opérations du Bloc de recherche, et annonça ma capture et finit par ajouter qu'il m'amenait pour passer un interrogatoire.

Par chance, nos invités comptaient la présence de la femme et d'un des fils d'Alvaro Villegas Moreno, un ancien gouverneur d'Antioquia, qui vivait aussi dans l'immeuble. Quand il apprit ce qui se passait, il descendit en pyjama et chaussons pour parler avec le colonel afin de s'assurer que la descente s'opérait en concordance avec la loi. Il y avait déjà deux heures qu'elle avait démarré, et les deux cents personnes élégamment habillées étaient encore sous la surveillance de l'unité de recherche.

La présence de l'ancien gouverneur rassurait les parents, qui se plaignaient de la manière dont leurs enfants avaient été traités, et qui exigeaient qu'on leur donne au moins quelque chose à manger. La police accepta mais ils ne donnèrent rien aux hommes. J'étais avec les hommes, malgré mes quinze ans.

« Ces petits amis avec qui tu traînais il y a quelques jours vont venir demain », dit l'officier, mais je n'avais aucune idée de ce qu'il racontait.

« Par ici ! Suivez-moi ! », cria-t-il.

« Où m'emmenez-vous, colonel ?

– Pas de questions. Je ne te dirai rien. Suis-moi ou je te traînerai moi-même. Allez, en avant. »

Les deux hommes qui me tenaient en joue me poussèrent le ventre avec le bout de leur fusil pour m'inciter à avancer. Je n'oublierai jamais les regards anxieux de ma mère et de sa famille se demandant quel sort pouvait bien m'attendre.

En arrivant dans l'entrée de l'immeuble, le colonel, qui marchait devant moi, m'ordonna d'arrêter. Au moins trente hommes cagoulés apparurent et pointèrent leurs armes dans ma direction. J'étais sûr qu'ils allaient m'abattre.

« Deux pas vers l'avant. Tourne à droite, maintenant à gauche, maintenant tourne le dos. Donne ton nom, allez, parle ! », ordonna un petit homme avec une voix rauque[1].

Ensuite, ils me mirent de côté et l'homme à la voix enrouée répéta les mêmes instructions à chaque homme qui participait à la fête. Seules deux femmes durent subir le même traitement : ma mère et Manuela.

Quelques minutes plus tard, le colonel donna l'ordre de me transférer à l'école Carlos-Holguín. Je lui demandai pourquoi ils m'arrêtaient alors que je n'avais rien fait d'illégal. Il me répondit simplement que l'unité de recherche allait s'amuser un peu avec le « fils de Pablo » en rentrant au quartier général.

Il était maintenant trois heures du matin, et ils me guidaient vers un véhicule de l'unité de recherche quand un représentant de l'inspecteur général arriva. Il leur dit qu'ils n'avaient pas le droit d'arrêter un mineur et exigea qu'ils me retirent mes menottes. J'avais vraiment beaucoup de chance qu'il soit venu. Après une bonne

engueulade entre l'inspecteur et le chef de l'opération, l'unité de recherche quitta l'immeuble.

Il était sept heures du matin le 19 décembre. La police était partie, mais ma mère, Manuela et moi étions encore terrifiés. Nous étions devenus les cibles principales des ennemis de mon père.

Le 21 décembre, un des gardes du corps de mon père vint prendre de nos nouvelles et nous faire part d'informations étonnantes. Mon père s'était personnellement engagé dans plusieurs actions militaires. Il avait deux objectifs : démontrer qu'il n'était pas encore battu, et inspirer les hommes qui se battaient toujours pour lui. Selon le récit du garde du corps, mon père avait emmené un groupe de cinquante hommes et installé deux points de contrôle sur l'autoroute Vía Las Palmas. Le but était d'attirer le Bloc de recherche et de faire exploser ses camions en chargeant des véhicules avec de la dynamite et de les garer sur les deux côtés de la route. Mon père et ses hommes portaient des brassards de la DAS pour arrêter des douzaines de voitures qui venaient de l'aéroport José María Córdova. Ils examinaient leurs papiers d'identité et les laissaient ensuite continuer leur route. Nous avons aussi appris que, à l'aube du 20 décembre, mon père avait dirigé un groupe armé pour faire exploser une maison du quartier de Las Acacias, à partir de laquelle le capitaine Fernando Posada Hoyos, directeur des services de renseignement de Medellín, dirigeait les opérations contre le cartel de Medellín. Selon un garde du corps, tout un cortège de véhicules encercla la demeure, et un des hommes de mon père plaça une puissante charge de dynamite à côté de la chambre où l'officier dormait. Après l'explosion, ils fouillèrent les décombres pour s'assurer de sa mort[2].

Le 23 décembre, mon père nous envoya un chauffeur pour nous inviter à passer Noël avec lui. Nous partîmes pour une ferme à Belén, située en bordure de Medellín, qui ressemblait à la maison du

majordome. Mon père avait commandé des feux d'artifice, Manuela et moi jouions à relâcher des ballons d'hélium tandis que ma mère préparait des crèmes renversées et des beignets sur un feu de camp improvisé.

Nous passâmes des heures sur la passerelle de la maison, simple structure rustique perchée au bord d'un ravin. Je remarquai sous nos pieds une parcelle de terre fraîchement retournée, et je ne pus m'empêcher de demander à mon père ce qui s'y cachait. Il refusa de me répondre malgré son sourire espiègle. J'appris plus tard qu'il avait demandé à Petit Ange de déplacer les explosifs vers un endroit plus sûr.

LE DÉBUT DE L'ANNÉE 1993, DERNIÈRE ANNÉE de la vie de mon père, démarra sur les chapeaux de roues. Elle fut extrêmement intense et violente. Après avoir passé le Nouvel An en famille, nous partîmes pour une magnifique propriété que ma mère m'avait donnée dans la ville de San Jerónimo, à deux heures de Medellín. Ma mère l'avait fait redécorer et il était douloureux pour nous de ne pas pouvoir dire à mon père de nous rejoindre car elle n'était pas assez sûre. Nous étions dans cette maison quand nous découvrîmes qu'il avait mis un de ses plans à exécution : il voulait que le gouvernement le traite comme un criminel politique. Il contemplait cette possibilité depuis qu'il avait forgé une amitié proche avec le M-19, en 1981. Mon père envoya un message au procureur général de Greiff annonçant la création d'un groupe armé nommé Rebel Antioquia, condamnant du même coup la violence, les meurtres, et les tortures perpétrés par le Bloc de recherche. Sur ce, il ajouta que les arrestations et les descentes de police chez ses avocats ne lui laissaient « d'autre choix que d'abandonner sa bataille judiciaire et de s'en remettre à la lutte armée organisée ».

Tandis que sa nouvelle tentative était hautement débattue dans les médias, la sœur de ma mère, Luz Maria, et Martha Ligia, une vieille amie de la famille et femme d'un baron de la drogue de Medellín, arrivèrent de manière imprévue.

Sous le choc, Luz nous raconta son histoire. À midi, elle était dans son magasin d'El Vivero en compagnie de Martha, quand Carlos Castaño apparut lourdement armé avec une douzaine d'hommes et plusieurs camions. Castaño, qui avait alors quitté le cartel de Medellín pour devenir leader paramilitaire, avait l'intention de la kidnapper, mais s'arrêta en cours de route en apercevant Martha Ligia. Il n'eut pas d'autre choix que de dire bêtement bonjour et de partir.

Selon ma tante, qui était toujours bouleversée, ils virent ensuite une colonne de fumée s'élever non loin de là. Terrifiées, elles se ruèrent immédiatement en direction de San Jerónimo. Elle découvrit plus tard que la fumée venait de sa propre maison d'El Diamante : ma tante et ses deux jeunes enfants n'avaient plus d'emploi ni de maison.

Avant de mettre le feu à la maison, les hommes de Castaño volèrent une des œuvres d'art les plus précieuses de ma mère, qui avait été entreposée chez Luz après l'attaque à l'immeuble Mónaco : la peinture *Rock and Roll* du génie espagnol Salvador Dalí. Ce n'était pas une grande peinture, mais elle valait une fortune. C'était cette œuvre d'art que Castaño offrit de rendre à ma mère après la mort de mon père, quand nous négociâmes la paix avec les ennemis de mon père.

Sur les murs en ruine de la maison de ma tante Luz Maria, on pouvait encore voir les contours de plusieurs œuvres d'art n'ayant pas pu être sauvées des flammes : une peinture hors de prix de Claudio Bravo et des sculptures des maîtres Igor Mitoraj, Fernando Botero et Edgar Negret.

« Je n'ai même pas pu sauver mes culottes », gémit-elle quand j'essayai de la calmer.

« Faites attention, cet homme est capable de tout », prévint Martha Ligia avant de dire au revoir et de repartir à Medellín.

L'avenir semblait sombre. Non seulement la famille était ciblée, mais l'appareil militaire de mon père avait beaucoup souffert de la mort de Juan Carlos Ospina, Socket, et Victor « les yeux bleus » Granada. La guerre chauffait, et en guise de réponse mon père ordonna à ses hommes de déclencher des voitures piégées dans trois différentes zones de Bogotá. Ces attaques désastreuses eurent pour effet de galvaniser un groupe qui se révéla fatal pour mon père : Los Pepes.

Créés en 1993, Los Pepes formaient un groupe de justiciers affirmant avoir été « persécutés par Pablo Escobar ». Il était dirigé par d'anciens membres du cartel de Medellín tels que Fidel et Carlos Castaño, Diego « Don Berna » Murillo, et recevait une aide financière considérable de la part du cartel de Cali. Le groupe fit son entrée dans la danse avec deux attaques ayant pour intention d'envoyer un message clair : la famille de mon père serait maintenant visée. Le 31 janvier, le groupe dynamita la maison de campagne de ma grand-mère Hermilda à El Peñol et fit exploser des voitures devant les entrées des immeubles Abedules et Arcos, où vivaient un grand nombre des membres des familles Escobar Gaviria et Henao.

Ces attaques nous obligèrent à fuir de nouveau, et mon père localisa rapidement une nouvelle cachette pour nous. Petit Ange nous emmena à un appartement situé sur l'Avenida Playa, à deux rues de l'Avenida Oriental, dans le centre de Medellín.

Mon père nous y attendait, et dès qu'il nous vit, il insista pour la première fois de sa vie sur la nécessité pour nous de quitter le pays.

Il suggéra de partir pour les États-Unis, avec Manuela, Marta, la femme de mon oncle, et leurs deux enfants. Ah, et Flocon de neige et Boule de coton – deux caniches français que Manuela refusait de laisser

en Colombie. Il me dit que je pouvais emmener ma petite copine aussi, mais que je devrais d'abord en parler avec elle et sa famille.

« Demain soir, tu iras chercher Andrea, pour que je la rencontre et puisse lui parler ici. Fais très attention à ce que personne ne te suive », dit mon père.

Accompagné de Petit Ange, je courus chez Andrea sans en informer quiconque. Pour la première fois, j'arrivai devant chez Andrea avec un seul garde du corps et une Mazda qu'elle ne reconnut pas. Elle n'était pas inquiète que mon père veuille lui parler, et je lui demandai de fermer les yeux durant tout le trajet jusqu'à l'arrivée.

« Qu'as-tu fait à ma famille, petite ? », dit mon père à Andrea pour rigoler, même si elle avait du mal à cacher la peur que lui provoquait cette question plutôt inquiétante. « Aucun de mes deux enfants ne veut partir aux États-Unis à moins que tu ne viennes avec eux », ajouta-t-il pour apaiser la tension.

Nous n'avions pas le temps de débattre ou de mûrir la décision, alors je partis le soir même avec ma mère pour parler à Trinidad, la mère d'Andrea. Après une discussion de vingt minutes, il se révéla que ma future belle-mère ne voyait pas d'objection à ce voyage.

Alors qu'elle et Andrea prenaient des chemins différents, sa mère lui dit à l'oreille un mot prophétique : « Ma fille, tu pars pour souffrir. »

L'après-midi du 18 février, toutes nos affaires étaient prêtes pour notre voyage vers Miami, départ prévu pour le lendemain à dix heures du matin. Mon père nous conseilla d'arriver cinq heures avant le vol, mais cela posait deux questions de logistique : où allions-nous nous cacher durant tout ce temps à l'aéroport ? Et comment allions-nous atteindre l'aéroport sans être repérés ?

Pour répondre au premier problème, nous décidâmes qu'un des hommes de mon père conduise la Mazda que personne ne reconnaissait, et de la laisser sur une place de parking, où elle resterait

jusqu'à ce qu'il soit temps d'aller nous enregistrer. Cela réglait aussi un autre problème : les bagages. Un contact de mon père à l'aéroport accepta de récupérer nos bagages dans la voiture et de les entreposer jusqu'à ce qu'on vienne les prendre.

Le second problème était une autre paire de manches. Il existait le risque que Los Pepes nous suivent et tentent quelque chose sur la route, même si nous avions des escortes. C'est pourquoi nous décidâmes d'une autre approche : Andrea et moi appellerions un taxi dans la rue qui nous conduirait à l'entrée de l'hôtel Nutibara dans le centre de Medellín, afin de prendre un car qui nous conduirait à l'aéroport en l'espace d'une heure grâce à l'autoroute entre Medellín et Bogotá. Manuela, nos deux cousins et Marta partiraient plus tard accompagnés par deux gardes du corps.

C'était le plan que nous avions choisi. Une fois à l'hôtel, peu de passagers montèrent avec nous dans le car, mais j'eus l'estomac noué durant tout le trajet car le chauffeur conduisait comme un dingue, sans avoir l'air de se soucier de sa vie ou de celles de ses passagers. C'était très frustrant car je ne pouvais rien lui dire, de peur d'attirer l'attention sur moi. Derrière le car, le Nez et le Jap nous suivaient à bonne distance.

Comme prévu, nous arrivâmes de bonne heure et partîmes tout de suite vers Mazda, qui nous attendait depuis la veille. Comme précaution supplémentaire, je donnai au Jap une liste de noms et de numéros de téléphone, dont celui de l'inspecteur général régional, des médias locaux et nationaux, ainsi que les numéros de téléphone personnels de plusieurs journalistes célèbres. Il pourrait ainsi contacter plusieurs personnes si les choses devenaient incontrôlables. On s'accorda aussi sur le fait qu'il me surveille en permanence et soit alerte à mon moindre signal. C'était notre plan B.

Andrea et moi essayions de trouver le sommeil, mais il n'y avait rien à faire. Bientôt trois heures passèrent, et il était maintenant temps d'entrer dans l'aéroport. Après un étirement, nous sortîmes enfin de la voiture. Je me sentis immédiatement en danger.

« On est pris, on est pris ! », dis-je à Andrea, qui me regarda avec incompréhension, incapable de comprendre ma panique. Pour elle, qui n'avait pas grandi entourée par la peur, ce n'était rien de plus qu'une matinée normale à l'aéroport Rionegro.

Mais ce n'était pas que le fruit de mon imagination. Je voyais des mouvements étranges, des gens qui ne semblaient pas vraiment en train d'attendre leurs familles, ou qui n'étaient pas à leur place. Garé sur une zone de stationnement interdit, à côté de deux officiers de police, je vis un pick-up Chevrolet blanc à double cabine que mon père avait mentionné comme étant associé à Los Pepes.

« Bébé, on va entrer tout de suite. Je n'aime pas les gens que je vois autour de nous. On sera dans une zone plus sécurisée après avoir passé le contrôle des passeports. Vite ! », dis-je à Andrea.

Nous renversâmes presque ceux qui faisaient la queue, et ils protestèrent quand nous arrivâmes devant le premier guichet de contrôle. L'agent de la DAS vérifia mon passeport page après page, examina attentivement ma signature et mes empreintes, scruta plusieurs fois mon visa touristique pour les États-Unis, ainsi que mon autorisation de quitter le territoire dûment signée et authentifiée plusieurs jours plus tôt par mon père, qui avait enregistré sa signature auprès d'un notaire pour ne pas devoir sortir de sa cachette.

L'agent d'immigration me regardait avec mépris. Il voulait trouver une raison pour m'empêcher de passer, mais il n'y avait rien qu'il puisse faire à part serrer les dents et tamponner nos deux passeports.

Derrière les vitres teintées, je pouvais distinguer plusieurs hommes habillés en civil, avec des cagoules et armés de fusils et de mitraillettes,

présents dans le hall d'entrée. Ils patrouillaient en groupes de six comme s'ils faisaient partie des forces de sécurité. Je comptai plus de vingt hommes à travers toute la zone. Des voyageurs, des employés de compagnies aériennes, des restaurateurs et des employés de ménage se regardaient entre eux avec anxiété. Personne ne savait qui ils étaient et pourquoi ils étaient là. Ils n'avaient pas de pièces d'identité officielles et aucun agent de police n'osait même s'approcher d'eux. Un lourd silence régnait dans l'aéroport.

Nos papiers en règle, nous passâmes par le détecteur de métaux, la machine à rayons X, les chiens renifleurs, la patrouille de police et tout le tintouin. Ma sœur, nos cousins et ma tante étaient en train de faire la queue aussi. Ils avaient été retardés au début, et je réussis enfin à respirer une fois tout le monde passé.

Mais, presque instantanément, plusieurs agents de la Brigade d'élite antiterroriste apparurent, suivis par plusieurs jeunes hommes qui portaient nos valises, et commencèrent à les ouvrir une par une.

« Non, non, non, mais qu'est-ce que vous faites, attendez ! », m'exclamai-je, alarmé. « Attendez, s'il vous plaît, vous ne pouvez pas ouvrir les valises de mes proches comme ça. Je ne vois aucun problème à ce que vous les fouilliez, mais une à la fois, pour que je puisse vous surveiller. Je prends l'entière responsabilité du contenu de chaque valise. Mais, s'il vous plaît, faites vite, l'avion s'apprête à partir. »

Une foule de voyageurs assistait au spectacle, mais les agents faisaient exprès de prendre beaucoup de temps à fouiller chaque valise encore et encore. Ils voulaient simplement nous faire manquer notre vol. En réalisant le destin funeste qui pouvait nous attendre, je fis semblant de me gratter l'oreille tandis que je cherchais le Jap dans la foule de gens pressée contre la vitre teintée. Je voulais lui donner le signal pour passer au plan B. Après l'avoir enfin trouvé, je changeai

subtilement la position de mon doigt pour imiter la forme d'un téléphone. Message reçu, il disparut aussitôt.

Un des agents me vit en train de faire passer le signal et balaya la foule du regard pour essayer d'identifier un potentiel complice. Sans succès, heureusement, et il me dit sur un ton furibond, « Eh, tu parlais à qui, là ? ».

– Mais à personne, enfin, mon oreille me grattait », répondis-je en mentant – lamentablement, il faut l'avouer.

S'ensuivit alors une dispute avec les agents. Je leur dis que leur intervention était disproportionnée, et que nous avions un vol à prendre et je leur montrai mon passeport avec l'autorisation de quitter le territoire et le visa. L'officier en charge répondit qu'ils ne faisaient que leur travail.

Mais leur technique de retardement avait fonctionné. L'avion décolla sans nous, et aucun autre ne partait ce jour-là. À ce moment précis, je me sentis totalement seul, responsable de la vie de trois jeunes filles et d'une femme adulte.

Quelques minutes plus tard, le directeur de la police aux frontières s'adressa à nous : « Je vais vous demander de quitter cette zone rapidement. Vous avez manqué votre vol, vous devez donc partir maintenant.

– Je suis désolé de devoir vous dire cela, Monsieur, mais nous n'irons nulle part. Vous avez fait exprès de nous faire manquer ce vol, et Los Pepes nous attendent dehors pour nous enlever. Vous pouvez les voir d'ici, n'est-ce pas ? » Je pointais mon doigt en direction d'un homme armé à l'extérieur. « Vous voulez que nous sortions pour qu'ils nous tuent jusqu'au dernier ? Je suis navré, mais je vous tiens responsable de la garantie de notre sécurité et de la préservation de nos vies, et je vous ferai répondre de vos agissements devant mon père si quoi que ce soit devait nous arriver. »

Le directeur était en état de choc. Tout à coup, plusieurs journalistes arrivèrent ; quel soulagement de voir les lumières et les flashes étinceler à travers la vitre teintée entre le hall principal et la zone de sécurité ! Effrayés par la présence des reporters, les hommes cagoulés disparurent. Mais cela ne voulait pas dire qu'ils étaient partis.

Au milieu du chaos, un sauveur apparut devant moi : un homme de cinquante ans, que je n'avais jamais vu. Il s'appelait Dionisio, et il travaillait pour une compagnie aérienne locale. « Monsieur, dit-il, je sais que vous êtes dans une situation délicate. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, vous pouvez compter sur moi. »

Je réfléchis un moment et lui demandai alors secrètement de m'aider à accéder à un bureau avec un téléphone et un annuaire à disposition.

« D'accord, pas de problème, je vais chercher les clés. Quand je vous ferai signe à l'autre bout du hall, dites à la police que vous devez aller aux toilettes. Ils savent que vous n'allez pas partir d'ici de toute manière. »

Le plan fonctionna comme sur des roulettes. Grâce au concours de mon sauveur je me trouvai rapidement dans un bureau, sans avoir aucune idée de la marche à suivre. Nous avions soigneusement planifié notre entrée dans l'aéroport, mais pas la manière d'en sortir. En premier lieu, je cherchai le numéro d'Aeroes, une compagnie aérienne qui appartenait à mon père. *Ils peuvent envoyer un hélicoptère de mon père,* me disais-je. *Ce n'est pas grave si l'appareil est filmé et que le gouvernement le confisque ensuite. L'important est de rester en vie.* Mais je ne trouvai pas le numéro dans le bottin.

J'étais à deux doigts d'abandonner quand, à travers une petite vitre, je vis un hélicoptère de la compagnie Helicol atterrir. « À quoi sert cet hélico, celui en train d'atterrir, là ? J'en ai besoin », dis-je à Dionisio.

« Je regrette, Monsieur, mais il est pour des dirigeants qui l'attendent depuis longtemps et qui ont déjà un plan de vol établi, donc c'est impossible », dit-il.

Je pris le bottin afin de composer le numéro de Helicol, et je priai Dionisio de demander le service d'hélicoptère à son nom. Ils acceptèrent d'envoyer un appareil dès que possible.

Après quelques minutes, alors que l'hélicoptère s'apprêtait à arriver, nous partîmes vers la sortie en direction des hélisurfaces. Les agents nous bloquèrent le chemin. Les choses auraient une nouvelle fois pu dériver, mais un officier du bureau de l'inspecteur général apparut. Le Jap l'avait appelé. Ils n'avaient d'autre choix que de nous laisser partir.

Il semblait que nous attendions sur la plateforme depuis une éternité. Nous avions dû laisser nos bagages derrière nous car ils étaient trop lourds. Alors que nous nous apprêtions à embarquer à bord de l'appareil, un colonel appartenant apparemment au Bloc de recherche arriva.

« Nous cherchons votre salopard de père pour le tuer.

– Je vous souhaite bonne chance, colonel.

– La prochaine fois, tu ne t'en sortiras pas. Et si je vous vois, toi ou ton père, encore une fois, je vous tuerai », répondit-il, serrant son poing de rage. Il était visiblement tenté de me cogner, mais s'arrêta après avoir vu tous les caméramen présents derrière les barrières de sécurité.

L'agent finit par partir, et Andrea, Catalina, Marcela, Marta, Manuela et sa nounou, Nubia, et moi embarquâmes à bord de l'appareil pour aller en direction de l'aéroport Olaya-Herrera de Medellín. Là-bas, nous attendait un employé du bureau de l'inspecteur général. Il fallut que je paye sa note de taxi car il n'avait pas d'argent. Quelques instants plus tard, un journaliste d'une chaîne locale, Teleantioquia, arriva.

Je dis à tout le monde d'attendre, et je partis dans un bureau pour réfléchir à la suite des opérations. Le temps nous manquait, et j'étais sûr que Los Pepes n'allaient pas tarder à nous pourchasser à nouveau. C'est alors qu'un plan me vint à l'esprit.

« Voilà, je vous explique, dis-je aux journalistes. Ils étaient sur le point de nous tuer à l'aéroport, et ma famille et moi avons réussi à nous échapper. Je vous promets de donner une interview, mais j'ai besoin de votre aide.

– Tout ce dont tu as besoin », répondirent-ils.

« On va aller quelque part. Vous pouvez nous suivre avec votre voiture, mais vous devez nous filmer en permanence au cas où quelque chose nous arrive. »

Ils acceptèrent, ainsi nous prîmes la route en direction de l'immeuble Altos à toute allure. Mon plan pouvait sembler fou car l'immeuble venait d'être l'objet d'une descente par le Bloc de recherche deux mois plus tôt et nous étions là-bas des proies faciles. Mais j'avais besoin de les conduire sur un territoire que je connaissais comme les doigts de ma main.

Une fois que nous fûmes parvenus au sous-sol de l'immeuble Altos, je donnai un pourboire de sept cents dollars au chauffeur de taxi qui avait réalisé le trajet à vitesse éclair depuis l'aéroport. J'acceptai alors de parler à un journaliste pour donner la toute première interview de ma vie. J'expliquai les événements qui venaient de se dérouler, et je commentai la question de savoir si mon père allait se rendre ou non. Je répondis aux questions du mieux que je pus, et ensuite je partis, remontant les escaliers en courant jusqu'à la piscine extérieure de l'immeuble. Un petit ruisseau courait le long d'un mur de la propriété, et nous avions laissé un trou dans la bordure pour pouvoir nous échapper dans le jardin de l'immeuble d'à côté où nous avions un appartement et gardions un véhicule dans le garage avec les clés sur le

contact et le réservoir plein. C'est là que j'avais essayé de me rendre quand le Bloc de recherche avait fait une descente à notre fête deux mois auparavant.

Ma sœur et les autres étaient déjà dans l'immeuble d'à côté et ils m'attendaient à côté d'un SUV Mitsubishi. C'est ainsi que nous parvînmes à nous échapper. Plus tard, on m'a raconté que cinq camions chargés d'hommes cagoulés occupèrent l'immeuble et le dévastèrent en essayant de nous trouver. Mais nous étions déjà à 00, où nous changeâmes de vêtements pour repartir de plus belle, car nous savions que Los Pepes avaient ce lieu en ligne de mire.

Dans le sous-sol de 00, une Renault 4 nous attendait pour mettre le cap sur l'appartement de l'Avenida La Playa, d'où nous étions partis le matin même. Là-bas, nous trouvâmes notre mère, qui pleurait en écoutant les nouvelles transmises à la radio de notre voyage avorté aux États-Unis.

Après un long câlin, je lui expliquai que l'appartement n'était plus sûr à présent, car Flocon de neige et Boule de coton avaient maintenant été vus à la télévision et ce n'était qu'une question de minutes avant que les voisins fassent la connexion et informent la police que la famille de Pablo vivait là. Je n'avais pas encore fini de parler quand quelqu'un sonna à la porte. C'était Petit Ange.

« Bonjour, le boss m'envoie vous chercher. Il faut qu'on y aille ; cette planque n'est plus sûre. Juancho, le boss veut te dire qu'il faut récupérer l'argent caché ici. Nous en avons fini avec cet appartement.

– D'accord, viens m'aider. Nous avons besoin d'un tournevis pour l'ouvrir », répondis-je, en pointant du doigt le placard où il était caché.

Pendant plusieurs minutes, nous essayâmes de l'ouvrir en vain. Les vis étaient coincées.

– Ramón – c'était un autre surnom de Petit Ange –, nous allons devoir l'ouvrir de force.

– Tu n'as pas peur que l'on fasse trop de bruit ?

– Je suis plus inquiet de laisser cet argent derrière nous et de perdre trop de temps à le sortir de là. Le temps que les voisins se plaignent, nous serons déjà loin. »

Nous avons donné des coups de pied dans le meuble encore et encore, sans résultat sauf le bruit. Nous utilisâmes un marteau pour percer à travers le bois. À chaque coup, nous avions le sentiment que la police faisait un pas de plus vers nous et risquait de débarquer à tout moment.

Enfin, nous réussîmes à mettre l'argent dans la mallette et à nous échapper. L'appartement de La Playa fut pris d'assaut par la police l'après-midi même. Les autorités nous talonnaient.

Nous n'avons pas ouvert les yeux durant tout le trajet, et Petit Ange faisait exprès de prendre des détours jusqu'à notre nouvelle cachette non loin de là, une maison que j'imagine être proche du théâtre Pablo-Tobón-Uribe de Medellín.

Après avoir fermé la porte du garage, nous fûmes autorisés à ouvrir les yeux, et c'est là que nous vîmes mon père. Manuela se rua à son cou pour l'embrasser sur la joue, et ma mère les rejoignit pour les enlacer.

« Salut, Papa, je ne pensais pas te revoir si vite. C'est bon d'être ici. Tu ne peux pas imaginer le pétrin dans lequel on était. C'est un miracle que l'on soit ici », dis-je en l'embrassant.

« Ne t'inquiète pas, fils, ce qui est important, c'est que vous alliez tous bien et que vous soyez ici avec moi. J'ai vu ce qu'il s'est passé à la télévision et j'ai écouté la radio. Tu as fait un excellent travail avec cet hélicoptère, tu as été plus malin qu'eux. » Il sourit et me caressa les cheveux à plusieurs reprises.

Andrea et moi passâmes la nuit dans une chambre qui n'avait qu'un lit double. À partir de ce jour nous décidâmes de toujours dormir l'un à côté de l'autre.

J'ai prié durant longtemps avant d'aller au lit, pour me laisser gagner par la paix et la tranquillité afin de pouvoir dormir. Je laissai ma peur entre les mains de Dieu.

Après six heures du soir, le samedi 20 février 1993, nous allumâmes la télévision installée dans un petit repaire. Nous regardions une chaîne câblée qui s'appelait Univision, quand tout à coup un flash info annonça que nos visas avaient été annulés par l'ambassadeur américain, Morris Busby.

« Ne vous en faites pas, il y a plein d'autres pays dans le monde. Il y a l'Europe, l'Asie… L'Australie serait très bien pour vous. Laissez-moi gérer ça. Vous verrez, je vous obtiendrai ces visas. Vous pouvez tout aussi bien voyager sous de fausses identités, et je vous rejoindrai par la suite. Je monterai sur un bateau et je vous rejoindrai là-bas », dit mon père d'une voix forte pour nous remonter le moral. Il y eut un court silence, et il évoqua une autre solution : « Sinon, il existe une autre option. Nous pouvons nous cacher ensemble. Vous resterez avec moi et nous irons dans la jungle pendant quelque temps. Maintenant, grâce au soutien du groupe de guérilla ELN, je vais retrouver beaucoup de mon pouvoir. »

La conversation se termina sur ces mots. Ma mère resta dans sa chambre à pleurer sur son lit. Elle voulait accompagner son mari dans la jungle, mais certainement pas mettre la vie de ses enfants en danger. La jungle ne lui semblait pas une option viable.

Durant toute cette semaine, Andrea et moi avons porté les vêtements de mon père car nous n'avions rien à nous mettre.

« Attention à ce que personne ne vous confonde avec moi ! », plaisantait mon père en nous voyant habillés ainsi.

C'est donc habillé avec les vêtements de mon père que je célébrai mon seizième anniversaire, le 24 février. Il n'y eut aucune photo, aucune vidéo, simplement un dessert fait maison. Rien de comparable

à la fête de mon quinzième anniversaire à l'immeuble Altos, avec une centaine d'invités habillés en costumes chic, trois groupes, un buffet, une île artificielle dans la piscine et bien d'autres extravagances.

Le lendemain soir, au journal de sept heures, mon père apprit encore de mauvaises nouvelles : plus tôt dans la journée, Giovanni Lopera « Supermodel » s'était rendu au bureau du procureur d'Antioquia sans en avertir quiconque. Mon père était sidéré, il venait de perdre le successeur de Pinina.

Les jours d'après, Los Pepes attaquèrent avec virulence ceux qui avaient fait alliance avec mon père sur le plan légal ou politique. Le 27 février, ils détruisirent la maison Corona appartenant à Diego Londoño White ; ils enlevèrent son frère Luis Guillermo le 1er mars ; assassinèrent Hernán Dario Henao « HH » le 2 mars, dont les autorités prétendaient qu'il faisait partie de la famille de ma mère (alors qu'ils n'étaient pas du tout liés). Le 4 mars, ils assassinèrent l'avocat de mon père, Raúl Zapata Vergara.

Les informations annoncèrent aussi la mort de Shooter. Cela s'était passé dans son appartement, à l'immeuble Banco Comercial Antioqueño dans le centre-ville de Medellín, où lui et mon père s'étaient vus seulement quelques jours auparavant. C'est ainsi que nous comprîmes que mon père était condamné à mort.

À ces nouvelles, mon père avait déjà une idée précise de ce qui avait pu se passer : « Juan Caca l'a balancé. La police l'a capturé et l'a torturé, et il leur a donné les clés de l'appartement. C'est pour ça qu'ils ont eu Shooter si facilement. Il dormait paisiblement, pensant que Juan ne révélerait jamais sa position. Une erreur qui lui a coûté la vie », dit mon père tandis que le programme télévisé montrait des images de l'appartement d'un de ses plus loyaux hommes de main. Il était l'un des seuls qui appelait mon père par son prénom, qui ne l'avait pas

abandonné ou qui ne s'était pas rendu. Shooter était un homme sans peur qui prenait beaucoup de plaisir à défier la loi.

« Papa, qu'est-ce que tu vas faire, maintenant que personne n'est là pour te protéger ? Que va-t-il se passer ? Tu es pratiquement tout seul, sans personne », dis-je avec anxiété.

« On va voir, fils », répondit-il, pensif.

« Papa, il n'y a plus personne pour prendre soin de toi. Je pense que le mieux à faire est de nous séparer, avec les hommes dans une cachette, et les femmes dans une autre, pour leur sécurité. S'ils viennent te chercher à n'importe quel moment et que les femmes sont là, tu imagines un peu le bain de sang ? Il faut qu'on les protège. Je resterai avec toi, quoi qu'il en coûte », dis-je, tremblant de peur. Il me regardait en silence.

Il acquiesça : « Je crois que c'est ce qu'il y a de mieux à faire pour le moment, en attendant de voir ce qu'il se passe. Petit Ange est plus utile dehors, à se battre, mais il ne peut pas le faire tout en nous protégeant. »

Pour la première fois, mon père avait accepté une de mes suggestions. Le fait d'admettre qu'il avait besoin de moi à ses côtés montrait clairement que nous étions en chute libre. Plus personne ne pouvait nous aider. Petit Ange deviendrait alors le seul lien entre mon père et le monde extérieur, un énorme risque à prendre car il devait partir pendant de longues périodes et mon père ne pouvait avoir de contrôle sur lui.

Petit Ange se préparait pour se rendre à un rendez-vous, et mon père lui donna trois heures pour revenir. Cela semblait une éternité. C'était un gros risque de rester à la maison à l'attendre, mais également de changer d'endroit et de griller une bonne cachette sans raison. Petit Ange venait de partir quand mon père se tourna vers moi. « Gregory, il te faut combien de temps pour prendre une douche ? J'imagine que ça

va te prendre une heure, et je ne peux pas attendre aussi longtemps. Faisons un tour en voiture en attendant que Petit Ange revienne. Oublie la douche et viens avec moi. Ou bien tu préfères que j'y aille seul ?

– Papa, je te promets que je serai douché et habillé en dix minutes, et ensuite on pourra aller où tu voudras. Laisse-moi juste le temps de me préparer.

– Très bien, vas-y alors. »

Quinze minutes plus tard, nous montions dans la Renault 4 restée dans le garage. Mon père portait un polo, un jean, une casquette sombre, et portait une barbe très fournie. Suivant ses directives, je fermai les yeux alors qu'il démarrait le moteur. J'étais consumé par l'angoisse, m'imaginant les conséquences si Petit Ange se faisait arrêter et était forcé de donner la cachette de mon père. Même si je n'ai jamais approuvé ses méthodes violentes, je n'ai jamais pensé à abandonner mon père. Pourtant, le fait de quitter tout le reste de la famille me bouleversait.

« Papa, t'es sûr que c'est une bonne chose de laisser les femmes toutes seules ? », lui demandai-je avec incertitude.

« Il faut que nous passions du temps à l'extérieur de la maison, pour des raisons de sécurité. Ne t'en fais pas. On va faire un tour en ville en attendant le retour de Petit Ange. Il vaut mieux continuer à bouger. Je te préviens dès que tu peux ouvrir les yeux. »

Faire un tour en ville ? Comment mon père pouvait sérieusement penser à sortir conduire dans une ville grouillant de policiers et de points de contrôle installés pour attraper l'homme le plus recherché de la planète ? Je jouais clairement avec ma vie à sortir avec lui dans la banlieue nord-est de Medellín. Mais je ne pouvais pas m'empêcher de penser que c'était l'option la moins risquée. En ouvrant les yeux, la

première chose que je vis était la station de bus La Milagrosa, par laquelle j'avais l'habitude de passer en allant à l'école.

Mon père conduisait calmement, respectant les feux et les panneaux de signalisation pour se fondre avec les autres conducteurs. Nous continuâmes à rouler ainsi pendant près de deux heures et demie avant qu'il me redemande de fermer les yeux pour rentrer à la planque.

Pour me détendre, il me racontait ce qu'il voyait dans la rue : nous étions près de la planque, il ne voyait aucune activité inhabituelle, tout semblait aller pour le mieux. Il disait qu'il allait faire un autre tour du quartier avant de rentrer à la maison. Nous fûmes enfin de retour, Petit Ange était rentré. Quel soulagement…

DORALBA, LA FEMME DE MÉNAGE DE NOTRE cachette, était une excellente couturière et fabriquait ses propres vêtements. Les jeans New Man étaient les préférés de mon père, et ils étaient usés, c'est pourquoi elle offrit de lui en fabriquer de similaires pour qu'il en ait en réserve. Il en adorait l'idée.

« Ce serait super que vous nous aidiez pour les jeans. Et j'aimerais aussi vous demander quelque chose : est-ce que vous pensez pouvoir me fabriquer quelques uniformes de police ? », demanda-t-il, élaborant son prochain plan.

Deux jours plus tard, mon père annonça que les opérations de recherche dans le centre de la ville le forçaient à changer de cachette. Il nous rejoindrait plus tard dans notre nouvelle maison.

Petit Ange emmena mon père loin d'ici et revint deux jours plus tard pour nous prendre avec lui. La nouvelle cachette était formée de deux petites maisons situées a Belén Aguas Frias, et mon père les avait surnommées « Aburrilandia » (c'est-à-dire « Terre d'ennui »). On s'y ennuya à mourir pendant toute la semaine de Pâques, incapables de faire quoi que ce soit, craignant d'être découverts.

Notre situation était déjà difficile, mais mon père ne faisait rien pour l'arranger quand, le 15 avril, une voiture piégée explosa au coin de la Calle 93 et Carrera 15 à Bogotá, tuant plusieurs personnes et provoquant de sérieux dégâts matériels. Au lieu de mettre le gouvernement à genoux, comme mon père l'espérait, l'attaque incita surtout Los Pepes à redoubler d'efforts contre lui et le reste du cartel.

En voyant à la télévision les images horribles des victimes et la destruction entière d'un quartier commerçant, je finis par dire à mon père que je n'approuvais pas cette violence qui frappe au hasard et fauche la vie de gens innocents.

« N'oublie pas que les premières victimes du prétendu narcoterrorisme en Colombie sont ta mère, ta petite sœur et toi quand ils ont fait exploser l'immeuble Mónaco », répondit-il. « Je n'invente rien. J'utilise la même arme qu'ils utilisent pour essayer de détruire ce que j'aime le plus, c'est-à-dire vous trois.

– Eh bien, je n'aime pas la violence, Papa. Ça empire les choses et nous éloigne des solutions. Qui pourrait nous soutenir après ces attaques qui tuent des enfants innocents ? Je ne pense pas que la violence peut nous sortir de là. Tu devrais penser à autre chose.

– Tu ne crois pas que toi et ta sœur étiez des enfants innocents quand ils ont fait exploser cette bombe ? Comment voudrais-tu que je ne déclare pas la guerre à un gouvernement aussi terroriste que moi, sinon plus ? Que devrais-je faire pour combattre une police corrompue et un gouvernement allié à Los Pepes ? Tu n'as pas remarqué que je suis le seul narco qu'ils pourchassent ? Au moins, moi, j'ai choisi d'être un bandit, et c'est ce que je suis. Pas comme eux, qui portent un uniforme de jour et enfilent une cagoule la nuit.

– Papa, personne ne gagne de guerres contre les institutions. On ne peut que perdre. »

Peu de temps après, mon père décida qu'il était temps de quitter Aburrilandia et nous partîmes dans une ferme plus grande et plus confortable non loin de Belén. Située au bout de l'autoroute, la maison possédait une grande véranda où mon père passait de nombreuses heures à contempler la vue impressionnante sur Medellín.

À l'arrière de la ferme étaient construites des étables et une petite porcherie. Le gardien, que l'on surnommait « Blondain », communiquait avec les voisins afin d'endormir leur méfiance. Il s'occupait aussi de quatre vaches que mon père avait achetées pour créer une apparence de vie normale. Ces animaux nous apportaient beaucoup de plaisir. Mon père apportait du lait frais, et nous le buvions quand il était encore chaud. Dans ces moments, nous oubliions notre avenir incertain et notre situation désespérée.

Nous essayions de nous divertir comme nous le pouvions. Un jour, on voulut réparer une petite cabane délabrée que mon père surnommait « la Fosse ». Elle était à quinze minutes de marche de la maison principale, inaccessible par la route. Petit Ange travailla pour réparer les nombreuses fuites au niveau du toit, tandis que je m'occupais de la repeindre avec Manuela et mon père. Plusieurs jours passèrent ainsi, et nous étions heureux simplement de pouvoir occuper notre temps.

Nous avions encore à résoudre le problème de l'électricité. L'alimentation était si faible dans la maison que nous devions éteindre toutes les lumières pour pouvoir regarder les informations sur une petite télévision. Je me souviens d'une fois où la télévision s'éteignit car Andrea allait aux toilettes.

« Éteins la lumière, on regarde les infos ! » Mon père et moi avions crié à l'unisson.

« Pardon, pardon, j'ai oublié », répondit-elle. « Mon cœur, tu peux m'amener une lampe torche s'il te plaît ? »

Une fois, Flocon de neige, notre petit chien, se perdit. Nous avions fini par le retrouver de l'autre côté de la route, en train de faire connaissance avec les autres chiens du coin et à sauter dans les buissons. Même si elle savait que Flocon finirait par revenir à elle, ma petite sœur ne pouvait que l'attendre de ce côté de la route, à prier que personne ne le vole car elle savait qu'elle ne pourrait pas le sauver.

Même en fuite, mes parents étaient tous les deux capables de communiquer avec la famille, les associés, et quelques amis grâce à un système coordonné qu'ils avaient développé. Petit Ange était chargé de recueillir les lettres du porteur de messages désigné par son correspondant, et Andrea faisait de même pour ma mère. En général, ils descendaient à Medellín ensemble, se séparaient, et se retrouvaient pour le voyage du retour à une heure convenue. Pas une minute plus tôt ni une minute plus tard. Une ponctualité impeccable était essentielle pour éviter que l'un ou l'autre ne soit kidnappé et ne révèle la chaîne de correspondance de mon père.

Le 25 mai 1993, ma petite sœur fêta ses neuf ans, et elle, Andrea et Blondain décidèrent d'aller faire un tour à cheval. Deux hommes habillés en employés de la ville de Medellín approchèrent Andrea pour lui demander si elle était la femme de Fabio Ochoa Vásquez. Elle répondit non et les trois se précipitèrent alors pour avertir mon père. Notre présence devenait suspecte.

« Prenez uniquement ce dont vous avez besoin, on part. La fête d'anniversaire est annulée. Nous allons mettre les chevaux en selle et charger les valises dessus. Nous allons retourner à Aburrilandia par la montagne qui est de l'autre côté de ce pic. Je connais le petit chemin qui mène là-bas », dit mon père, en prenant garde que Manuela ne l'entende pas.

« Ma chérie, je t'ai préparé une aventure surprise pour ton anniversaire. Nous allons monter à cheval et marcher un peu pour voir

les fleurs des montagnes. Je suis sûr que tu vas adorer », improvisa mon père, essayant de transformer notre échappée en excursion.

Blondain et Petit Ange chargèrent un cheval blanc avec un grand sac de fruits et légumes et de l'argent dans une grande mallette avec trois pistolets, trois AK-47 et des munitions supplémentaires. Ma mère voulait qu'on embarque le gâteau d'anniversaire que l'on avait eu beaucoup de mal à apporter jusqu'à la cachette, ce que nous fîmes également.

Une demi-heure après l'annonce de mon père, nous commencions à monter la colline à pied. Il ne fallut pas longtemps pour que nous perdions mon père de vue, qui avait dit à Blondain qu'il nous attendrait plus loin avec Manuela, Flocon et Boule de coton. Nous continuions à marcher le long du sentier, qui devenait de plus en plus glissant à cause d'une pluie diluvienne.

Ma mère marchait à quelques pas derrière le cheval ; venaient ensuite moi, puis Andrea. Soudain, nous entendîmes le bruit sourd des sabots gratter contre la pierre du bord de route. Le cheval blanc était effrayé et ruait, et le poids de sa charge le fit basculer en arrière. Maintenant sur son dos, l'animal commença à glisser dans notre direction.

Andrea se mit courir vers l'aval de la montagne, je la suivis, et ma mère me poussait et criait derrière moi. Le chemin possédait un bord surélevé avec une barrière en barbelés. Andrea se pressa contre le bord de tout son possible. Dans un moment de désespoir, je me dis alors : « Si une personne rentre, pourquoi pas deux ? », et je me me pressai à côté d'elle alors qu'il n'y avait guère de place, en prenant garde d'éviter les barbelés. Ma mère pensa certainement aussi : « Si deux personnes peuvent entrer, pourquoi pas trois ? », et si elle n'avait pas sauté avec nous il y a fort à parier que le cheval l'aurait gravement blessée.

Cet incident derrière nous, nous reprîmes notre courage à deux mains et marchâmes durant toute la journée. À environ dix minutes de la maison, nous rattrapâmes mon père, qui était en train de jouer joyeusement avec Manuela.

« On arrive quand, Papa ? », demandai-je, épuisé.

« On y est presque. On a fait le plus dur, c'est-à-dire la montée. Regarde, c'est cette petite maison que l'on voit en bas. Tu vois le toit ? Tu vois les vaches ? »

En arrivant, à deux doigts de l'hypothermie, nous troquâmess nos vêtements pour une douche encore plus froide que la pluie. Une fois rhabillés, nous commençâmes enfin à nous réchauffer. Ma mère préparait quelque chose à manger pendant que nous luttions péniblement pour allumer un feu dehors.

L'heure de dormir arriva, et il fallait nous coucher à l'intérieur de la maison encore en travaux, infestée de bestioles attirées par la lumière qu'avait laissée Blondain. Il n'y avait aucun moyen de s'en débarrasser. Andrea et moi ne pouvions pas dormir car le froid était trop intense. Malgré les doubles couches de vêtements que nous portions, nous ne pouvions pas nous réchauffer. Nous avons même dû utiliser son sèche-cheveux pour réchauffer le lit.

Considérant la détérioration flagrante de notre situation, mon père nous dit un jour qu'il travaillait encore sur sa vieille idée de combattre aux côtés du groupe de guérilla ELN.

« Je suis déjà en contact direct avec eux. Ils vont me donner le commandement d'un front. Je vais l'acheter pour un million de dollars », dit-il. « Personne ne pourra m'attraper dans la jungle. Je peux me cacher là-bas quelque temps, travailler pour remonter mon affaire, reprendre des forces, et faire avancer le projet Rebel Antioquia. Je ne vois pas d'autre manière pour nous en sortir. Le gouvernement a déjà dit qu'il refusait de négocier avec moi. Ils veulent ma mort. »

Je restai silencieux. Je ne savais pas comment répondre à cette chimère. Mon père avait prouvé qu'il était capable d'échapper à tous les dangers, mais nous vivions dans une autre réalité désormais. Notre séjour dans cette cachette était si pénible et inconfortable que mon père finit par suggérer que l'on retourne à la Fosse. C'est avec une immense joie que nous quittâmes Aburrilandia.

Nous étions le 3 juin 1993, et c'était à mon tour de monter la garde. J'allumai la radio et c'est alors que j'entendis l'annonce : mon oncle Carlos Arturo Henao était mort.

Très triste, je courus le dire à mon père et je le trouvai en train d'enlacer ma mère, qui pleurait devant la télévision. Pour atteindre mon père, Los Pepes avaient assassiné un des frères de ma mère, un homme qui n'avait jamais participé de près ou de loin à toute cette affaire et qui vendait des serpillières à Carthagène. Mais il avait fait l'erreur de voyager à Medellín pour rendre visite à sa femme et ses enfants à un moment où Los Pepes contrôlaient l'aéroport de Rionegro. Cette nuit-là, ma mère perdit son deuxième frère. Mario et Carlos avaient été emportés par la violence, et Fernando serait plus tard emporté par les cigarettes, la drogue et un chagrin d'amour.

MON PÈRE ÉTAIT MAINTENANT PRESQUE totalement isolé du monde extérieur. C'était d'ailleurs peut-être la raison pour laquelle nous n'avions pas repéré la présence des autorités qui nous surveillaient depuis plusieurs semaines. Mon père ne pouvait supporter de rester statique pendant trop longtemps, et il décida qu'il fallait changer de lieu.

Nous changeâmes fréquemment de cachette les mois suivants. Nous quittâmes la Fosse pour une cabane à La Cristalina, un endroit magnifique à Magdalena Medio. De là-bas, nous partîmes pour un appartement situé près du quartier général de la Quatrième Brigade de

Medellín, pour ensuite nous rendre au complexe Suramericana, proche de l'arène La Macarena.

Maintenant que je me suis donné pour mission de me rappeler avec précision les détails de nos vies à cette époque, il est difficile de dire exactement combien de temps nous restions à chaque endroit. Nous ne comptâmes pas les jours, cette année-là. Il nous importait peu qu'il soit dimanche, lundi, ou vendredi ; cela ne faisait aucune différence. Nous ne pensions qu'à notre sécurité. En revanche, nous avons appris que la meilleure technique pour se déplacer dans une autre cachette était de le faire sous la pluie.

« La police n'aime pas se mouiller. Donc le meilleur moment pour bouger est quand il pleut. Il n'y a jamais de points de contrôle quand il pleut », disait mon père.

Notre relation avec la pluie était différente de celle des autres gens. Pour nous, la pluie était comme une couverture protectrice qui nous permettait de bouger à travers la ville. On voyageait plus facilement sous la pluie. Souvent, quand il se mettait à pleuvoir, c'était le signe que l'on devait partir.

Nous arrivâmes donc au complexe Suramericana sous une pluie battante. Il nous fallait passer par le sous-sol et monter jusqu'au vingt-quatrième étage. L'appartement avait trois chambres, une pièce de service dans laquelle dormait Petit Ange, et possédait une vue magnifique sur toute la ville. Les gens qui s'occupaient de la cachette nous attendaient. Mon père m'expliqua qu'ils étaient un couple fraîchement marié, avec un nouveau-né, qu'ils venaient de perdre leurs emplois et qu'ils n'avaient nulle part où vivre. Ils étaient face à un avenir pour le moins incertain.

Il continua : « Je leur ai promis de leur donner l'appartement et la voiture quand nous n'en aurons plus besoin. En fait, ils sont déjà à leur nom. Ils sont très contents de cette opération. Bien qu'il soit dur de

vivre dans la clandestinité, cela pourra leur permettre d'avoir un peu d'argent. »

Le meilleur endroit de l'appartement était un petit balcon qui offrait une bonne vue sur la ville et sur les mouvements du Bloc de recherche et des convois militaires. Nous y passâmes de nombreuses heures.

Un soir, sur le balcon, mon père alluma un joint de marijuana. Ma mère n'aimait pas ça et s'en alla en signe de désapprobation dans une chambre où Manuela dormait paisiblement. Andrea vit la scène depuis le salon et resta silencieuse à feuilleter des magazines. J'étais assis entre mon père et Petit Ange, qui fumait lui aussi. C'était la première fois que je voyais mon père fumer, mais cela ne me surprenait pas. Il ne m'avait jamais menti sur ce vice, et je ne le jugeais pas sévèrement pour ça. Il m'avait une fois avoué que quand je le voyais partir se promener à Nápoles, c'était parce qu'il allait fumer de la marijuana.

Cette fois-là, il me donna un cours magistral sur les dangers de la drogue, les différences entre celles-ci, leurs effets et le degré d'addiction qu'elles provoquaient. Il me dit que si je voulais en essayer une, je devrais essayer avec lui et non avec mes amis.

Dans la plupart des cachettes, Andrea et ma mère jouaient le rôle de maîtresses d'école pour Manuela. Ma mère s'était arrangée pour que son école nous envoie les cours, et donc Manuela avait une routine scolaire journalière, que ce soit en ville ou dans la jungle. Cela permettait aussi de passer le temps. L'ennui frappait rapidement quand nous restions cachés longtemps, il fallait donc trouver des manières d'occuper son corps et son esprit. Ainsi, pour ne pas ruiner ma dernière année de lycée, j'avais moi aussi des devoirs à faire tirés des manuels scolaires les plus exigeants. Pendant des mois, je les ait faits à contrecœur car j'avais du mal à me concentrer.

Pour couronner le tableau de notre situation précaire au jour le jour, le célèbre astrologue Mauricio Puerta publia une prédiction selon laquelle mon père mourrait cette année-là. « Il se pourrait que durant ce transit planétaire, Escobar rencontre la mort. » C'est ce qu'il avait proclamé.

« Essaye de trouver ce mec pour qu'on puisse savoir ce qu'il dit sur toi, Tata », suggéra mon père à notre grande surprise, car il avait toujours été sceptique sur l'astrologie et ce genre de choses.

Ma mère réussit à joindre Puerta et lui envoya les noms et dates de naissance de tout le monde. Il nous donna en retour des cassettes audio avec ses prédictions, qui nous stupéfièrent plus tard en raison de leur véracité. Il a par exemple prédit que nous vivrions pendant des années dans une ville en bordure d'une des plus grandes rivières du monde – sans spécifier laquelle. Nous sommes effectivement allés vivre plus tard à Buenos Aires, une ville dont les berges sont arrosées par le fleuve Río de la Plata. Il nous faudrait attendre la mort de mon père pour rencontrer Puerta en personne à Bogotá. Quoi qu'il en soit, il a toujours donné des prédictions justes concernant notre famille.

Comme toujours, il était une nouvelle fois temps pour nous de partir. Nous attendîmes la tombée de la nuit, et, les yeux fermés, voyageâmes jusqu'à une vieille maison citadine. On appela celle-ci « la Petite Maison de Blondain », en référence à un petit garçon de sept ans qui vivait là avec ses parents, qui gardaient notre cachette. La maison possédait une petite cour à côté de la salle à manger et du séjour, et nous pouvions voir le ciel à travers les barrières de sécurité de la maison. C'est là que nous célébrâmes la fête des Pères. Chacun de nous écrivit une lettre à mon père, comme il était coutume de faire dans ma famille pour pareille occasion.

Quelques jours plus tard, mon père accepta de laisser ma mère, ma sœur, et Andrea passer quelques jours chez un professeur du nom

d'Alba Lía Londoño, pour que Manuela change un peu d'environnement, voie d'autres gens, apprenne des choses sur l'art, et surtout pour lui remonter le moral. Je choisis de rester auprès de mon père. Vers environ cinq heures de l'après-midi, alors que le couple de gardiens s'apprêtait à partir faire les courses, ils comprirent que la police était en train d'installer un point de contrôle sur la route juste en face de la maison.

« Nous allons devoir remettre les courses à plus tard, jusqu'à ce qu'ils partent. Il nous faut rester ici à l'abri et être le plus silencieux possible. N'allumez ni les lumières, ni la télévision, ni la radio. Petit Blondain ne devra faire aucun bruit – s'il veut jouer, il ferait mieux d'aller à l'arrière, dans la cuisine. Ne faites pas un bruit sans que je ne vous l'autorise », dit mon père au père de Petit Blondain, après avoir confirmé par un petit trou dans la fenêtre que la police était bel et bien en train d'installer un barrage. « Ce n'est pas moi qu'ils cherchent, mais je ne veux pas qu'ils me trouvent ici par hasard. »

La situation était tendue. Mon père préférait que l'on donne l'impression que la maison n'était pas occupée, pour que la police l'ignore. Il passait beaucoup de temps à les épier par le trou de la porte d'entrée et il me demandait parfois de garder un œil sur les mouvements d'un officier de police qui se tenait à seulement quelques mètres de là. La silhouette de l'officier était parfaitement visible, avec son fusil dans les mains, le barillet pointant vers le ciel et son chapeau vert dont l'un des bords était replié.

Les jours passaient, et le barrage ne bougeait pas d'un pouce. Les agents furent remplacés par des nouveaux. Nous n'avions plus de nourriture, et tout ce qu'il restait à manger était une vieille soupe de *mondongo* qu'il fallait rebouillir en ajoutant plus d'eau et un cube de bouillon de poulet. Il n'y avait plus rien d'autre.

Plusieurs jours durant, je me sentis accablé par la peur. Je passais par des périodes d'optimisme, d'acceptation, de déni, de désespoir et de terreur rien qu'en imaginant la pluie de balles qui nous tomberait dessus si la police forçait l'entrée et que mon père essayait de l'en empêcher.

« Papa, et si ces hommes restaient ici pendant un mois ? Comment on va faire pour partir s'ils pensent que la maison est vide ?

– Ne t'inquiète pas, fils. Ils vont partir d'une minute à l'autre maintenant. Relax, c'est un super plan pour perdre un peu de poids », dit-il, souriant, comme si nous faisions une expédition camping.

Nous passâmes ces jours-ci dans un profond silence, contraints à une discrétion totale pour éviter d'être pris. Nous parlions à peine. Par chance, ma mère, Manuela, et Andrea n'étaient pas là – ça aurait pu être bien pire.

Nous avions un peu plus de deux millions de dollars en cash sur la table. Nous aurions pu acheter tout le supermarché si nous le voulions. Mais il n'y a rien que l'on pût faire puisque personne ne pouvait quitter la maison. Notre impuissance était écrasante.

Enfin, huit jours après, alors que nous étions à bout de forces, la police retira le barrage et tout revint à la normale.

Le jour même, le frigo était rempli de nouveau. Ma mère, Manuela et Andrea rentrèrent à la maison, mais nous nous abstînmes de leur parler de notre horrible expérience.

Nous changions sans arrêt de lieu. C'était ensuite au tour de la Maison bleue. Même si Los Pepes menaçaient les avocats de mon père de plus en plus, l'un d'eux, Roberto Uribe, accepta de recevoir des messages de mon père envoyés par Petit Ange. Le contenu de ses lettres finissait jusque-là entre les mains de n'importe qui. Maintenant, mon père envisageait la possibilité de nous envoyer hors du pays, mais il ne faisait pas confiance au procureur général.

« Ne t'inquiète pas, Ula », dit mon père. « Ula » était le nouveau surnom que mon père donnait à ma mère. C'était sa manière de se moquer gentiment d'elle car elle devait maintenant faire la cuisine, nettoyer, et repasser comme Eulalia, une ancienne femme de ménage que nous employions. Il ne nous était plus possible d'avoir une aide domestique. « Roberto Uribe nous aide à vous faire partir du pays. C'est une de mes conditions pour ma reddition. Le procureur général de Greiff a promis de vous trouver refuge dans un autre pays, et après j'irai me rendre. »

Manuela et moi commencions à remarquer que nos parents passaient de plus en plus de temps à parler de notre avenir. Leurs conversations arrivaient rapidement à la conclusion qu'il fallait scinder la famille, pour le bien de tous.

« Je sais que rien ne vous arrivera quand vous serez en dehors du pays, me dit mon père. Ils ont déjà fait la promesse de vous trouver un pays où vous pourrez partir. Entre-temps, je vous cacherai dans la jungle avec le groupe ELN, et vous ne me verrez pas pendant un moment pendant que je préparerai ma reddition. Rien ne pourrait vous arriver non plus si vous restiez dans la jungle avec moi – c'est donc aussi une option – mais vous devez aller à l'école, et ça ne sera pas possible là-bas. Vous êtes tous les deux notre priorité, c'est donc pour ça que j'ai décidé que le meilleur choix pour vous est de rester à l'immeuble Altos sous la protection du procureur général, bien que votre mère ait des doutes. J'ai autorisé le CTI à déménager dans l'appartement 401 et organiser votre arrivée, mais vous n'avez pas besoin d'y aller sur-le-champ. Nous allons fêter l'anniversaire de votre mère ici ensemble, d'abord. »

Je ressentais cette éventuelle séparation comme un seau d'eau glacée qu'on me lancerait au visage. Je pensais à mon avenir, mais aussi à mon père. Ils étaient tous les deux très importants pour moi, et

je me trouvais là à un carrefour majeur. J'étais sûr que sa deuxième reddition apporterait la paix en Colombie. J'avais confiance en lui pour qu'il ne gâche pas cette nouvelle opportunité. L'alliance avec les guérilleros d'ELN était un saut dans le vide. La seule manière pour moi d'être loyal envers mon père était de lui conseiller de se rendre sans autre revendication.

Nous vivions des journées tristes et silencieuses. Nous étions de mauvaise humeur et une angoisse permanente pesait sur nos vies. Le 3 septembre 1993, ma mère fêtait ses trente-trois ans. Nous le célébrâmes plus par habitude car personne n'avait vraiment le goût de la fête, à ce moment-là. Pour la première fois dans la famille, une occasion spéciale avait été célébrée sans agitation particulière, et la nourriture avait le goût de l'incertitude.

Deux jours plus tard, le 5 septembre, c'était l'occasion d'oublier notre tristesse l'espace d'un court instant. L'équipe de foot de Colombie avait vaincu l'Argentine 5 à 0 sur notre pelouse lors du match final de qualification pour la Coupe du monde aux États-Unis de 1994. Là, dans le repaire de la Maison bleue, nous célébrâmes chaque but. Je n'oublierai jamais ce jour. Pas simplement à cause du match, mais parce qu'il y avait des années que je n'avais pas vu mon père si heureux.

Mais le temps n'arrête jamais sa course, et le jour de notre départ arriva. C'était la première et seule fois de sa vie que mon père m'autorisa à le voir pleurer. J'avais moi aussi envie de pleurer, mais je réussis à retenir mes larmes pour le consoler tandis qu'il regardait vers le bas, les yeux brillants. Nous étions le 18 septembre 1993.

Même si j'étais aussi très ému par notre séparation, j'étais maintenant celui qui devait l'encourager à relever la tête et lui assurer que tout allait bien se passer. J'avais conscience de la difficulté, mais je n'ai jamais douté de la capacité de mon père à trouver un moyen de se

rendre. La vie nous forçait à choisir entre une mort certaine quelque part au milieu de la jungle colombienne et tenter un coup de poker en partant en exil et en capitulant.

Mon père fit un long câlin à Manuela, puis à ma mère. Andrea fut la dernière à dire au revoir, et il ne pouvait déjà plus parler à cause des larmes. J'étais pourtant toujours plein d'optimisme.

« Eh bien, malheureusement, nous devons y aller », dis-je la voix brisée, avant de lui faire un dernier câlin et un dernier baiser sur la joue. Un peu remis, mon père dit qu'il continuait de croire que les agents de procureur général étaient des « gens bien », et qu'ils tiendraient parole en condamnant les actions de Los Pepes. Ses mots nous rassuraient, c'était la première fois qu'il exprimait une forme de croyance envers une institution gouvernementale.

Celui en qui il n'avait pas confiance était son frère Roberto.

« Juancho, Tata, prenez bien soin de Manuela. Si quelque chose m'arrive, Roberto a toujours l'argent, il pourra vous aider, mais, s'il ne le fait pas, protégez Manuela. Il serait bien capable de la kidnapper, dit mon père. Donnez au procureur général les informations que j'ai sur Los Pepes. Prenez ces adresses, et donnez-les-lui. Ils disent qu'ils ne font rien contre Los Pepes car ils ne possèdent pas d'informations fiables. Maintenant, ils en auront. Très bien, allez-y maintenant. Je vais vous suivre un peu pour m'assurer que tout va bien. N'oubliez pas de me prévenir en arrivant. »

Nous quittâmes la Maison bleue au volant d'une Chevrolet verte Sprint en direction de l'immeuble Altos. Je ne pouvais m'empêcher de regarder dans le rétroviseur, et je voyais mon père et Petit Ange derrière nous dans un autre véhicule.

Je sentais que nous étions en sécurité, mais c'était incroyablement risqué pour lui de nous suivre quasiment jusqu'à la porte de l'immeuble où nous allions vivre. Il était presque onze heures du soir quand je pris

le virage à gauche pour m'engager vers le portail de l'immeuble. Mon père klaxonna deux fois et partit. Une fois à l'intérieur, nous montâmes au troisième étage, où les agents de la CTI nous attendaient. Mon père nous avait dit qu'ils arriveraient en petits groupes pour que personne ne comprenne qu'ils étaient là et qu'ils devaient protéger quelqu'un. Tout devait être géré avec discrétion pour des raisons de sécurité.

Je frappai plusieurs fois à la porte, mais personne ne répondit. J'actionnai la sonnette, mais rien ne se passait non plus. Je commençai à m'inquiéter quand soudain j'entendis une voix : « Qui est là ? Déclinez votre identité.

– Je suis Juan Pablo Escobar Henao, fils de Pablo Escobar. Nous sommes là sur l'instruction de mon père pour être placés sous la protection du procureur général. Ouvrez la porte, s'il vous plaît, je suis avec ma famille.

– Êtes-vous armés ?

– Armés ? Pourquoi on serait armés, mec ? J'y crois pas… »

Ils ouvrirent doucement la porte sans dire un mot. Deux agents armés nous examinèrent des pieds à la tête, leurs expressions montraient qu'ils s'étaient attendus à affronter des bêtes féroces. À l'intérieur de l'appartement, au bout du couloir, plusieurs hommes pointaient leurs fusils R-15 et mitraillettes MP5 dans notre direction.

« Relax, les mecs, ce n'est que nous. Désolés de vous avoir réveillés. Allez vous coucher, nous parlerons demain. Nous allons à l'étage dans notre appartement, numéro 401 pour y dormir », dis-je.

« Non, attendez, au moins deux personnes doivent venir avec vous pour votre sécurité », dit Alpha, un des agents qui semblaient être en charge des opérations.

« Eh bien, venez alors. Allons voir à quoi ça ressemble là-haut. Il n'y a pas beaucoup de meubles dans cet appartement. »

En réalité, l'endroit était quasiment vide. Il n'y avait que trois matelas au sol et rien dans la cuisine, et plus ou moins rien à boire et à manger. Il nous faudrait attendre le lendemain pour régler ces problèmes. Il se faisait tard.

Le lendemain, ma mère parla avec un voisin, qui nous prêta de la vaisselle, quelques casseroles et poêles, et même sa femme de ménage, qui apparut quelques minutes plus tard avec un plateau rempli de nourriture.

Deux jours plus tard, Juan Carlos Herrera Puerta, dit « le Nez », arriva. C'était un de mes amis d'enfance qui avec le temps était devenu mon garde du corps personnel. Je lui avais demandé de rester avec moi car j'avais le sentiment que nous avions besoin de protection supplémentaire. Il avait un fusil à pompe à huit coups et une attestation de port d'armes. Les agents de la CTI trouvaient sa présence suspecte, puisque les seules personnes autorisées à entrer en contact avec moi étaient Alpha et les agents connus sous les pseudos « A1 », « Empire » et « Panthère ».

Alors que nous commencions à peine à envisager notre nouvelle vie ensemble, A1 m'informa que le Nez allait devoir s'en aller.

« Écoute, A1. Si je comprends bien, vous veillez sur nous grâce à l'accord que mon père a passé avec le procureur général et le gouvernement comme faisant partie des conditions de négociation pour sa reddition. Je n'ai pas à vous demander la permission pour inviter quelqu'un chez moi. Si je ne m'abuse, je suis sous votre protection, et non assigné à résidence. Est-ce que j'ai mal compris ? »

Le Nez resta avec nous. Grâce à l'intervention d'Empire, notre relation avec A1 s'améliora les jours suivants, et nous commencions même à faire des parties de foot dans le sous-sol.

Ce moment de paix que nous vivions à l'immeuble Altos se brisa soudainement quand un soir, nous entendîmes des explosions qui

sonnaient comme des pétards. Avec précaution, je m'aventurai à jeter un regard par la fenêtre et je vis quatre véhicules stoppés au milieu de l'intersection entre la Transversale inférieure et Loma del Campestre. Des hommes armés habillés en civil sortirent des véhicules, et ce qui m'avait semblé être des jeunes gens en train de jouer avec des pétards était en fait une pluie de balles s'encastrant dans la façade de l'immeuble.

Nous partîmes nous cacher dans le dressing-room de la grande suite, et le Nez, qui avait pris refuge derrière une grande plante, nous dit qu'il ne pouvait pas répondre aux tirs car son arme était de courte portée. Quelques minutes plus tard, A1 et Alpha arrivèrent, nerveux, les armes à la main.

« Écoute, A1, pourquoi tu n'irais pas pourchasser ces gens et les attraper ? Ils sont juste en bas dans ce coin à tirer à gauche et à droite », lui lançai-je, désespéré.

« Tu vois pas que c'est impossible ? Ma mission est de vous protéger, pas de sortir pour arrêter des gens », répondit-il en essayant de se justifier.

« Alors pourquoi y a-t-il plus de vingt agents pour nous protéger si vous n'essayez même pas de faire quelque chose quand on se fait attaquer ? »

Les véhicules finirent par partir.

Cette attaque surprise empêcherait définitivement Manuela de trouver le sommeil chaque nuit qui suivrait. Andrea avait perdu l'appétit à cause du stress, et elle perdit connaissance quelques jours plus tard. Nous dûmes l'amener à la clinique, escortée par le Nez et quinze agents de la CTI.

L'immeuble Altos se transforma peu à peu en forteresse. Les agents placèrent des douzaines de sacs de sable pour construire trois barricades, une sur le toit de l'immeuble devant le poste de sentinelle,

où un agent restait là pour surveiller vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et deux autres aux coins de l'immeuble faisant face à la rue. Au même moment, plus d'hommes de Bogotá et des agents de la CTI vinrent grossir nos rangs jusqu'à atteindre quarante soldats. Ils étaient armés de fusils, de pistolets et de mitraillettes. Les agents patrouillaient constamment à l'intérieur du bâtiment, et ils installèrent une sirène au son déchirant sur le toit de l'immeuble pour nous alerter en cas de danger.

Nous eûmes rapidement l'occasion d'en vérifier l'efficacité quand nous entendîmes des coups de feu : et tout le monde courut se mettre en position. Nous avions pour réflexe de nous cacher dans le coin éloigné du dressing-room, et le Nez montait la garde pour que personne ne puisse entrer. Dix minutes passèrent, et cela nous sembla une éternité. Ma mère, ma sœur, et Andrea priaient tandis que je parlais avec le Nez à travers les portes.

Une fois la situation calmée, un agent de la CTI appelé « Voiture piégée » nous expliqua que trois hommes avaient sauté d'une voiture pour ouvrir le feu. L'un d'eux avait tiré une grenade à fusil et avait atteint la façade du cinquième étage.

Panthère arriva quelques heures plus tard avec des nouvelles de la part du procureur général de Bogotá : « De Greiff veut que vous sachiez qu'il recherche un pays pouvant tous vous accueillir. Il ne retarde pas les choses, c'est une tâche délicate qui demande à être gérée avec la plus grande attention. C'est pourquoi les choses avancent si lentement. Il voudrait que votre père se rende pour qu'il puisse avoir confiance en lui. »

Voulant constamment tenir mon père au courant de ce qui se passait, je commençai à enregistrer tous nos événements avec une petite caméra vidéo. Je passais des heures sur le balcon à enregistrer les véhicules que je trouvais louches. C'était un peu comme un journal

vidéo de toutes les anormalités dont j'étais témoin, et de toutes les attaques que l'on subissait.

Un jour, nous fûmes pris de frayeur quand Empire nous apprit que le Bloc de recherche était alors en train de conduire une opération de grande ampleur contre mon père à Belén Aguas Frías, c'est-à-dire Aburrilandia. Ils l'auraient apparemment repéré par triangulation d'une conversation radiotéléphonique entre nous deux. Mais le véritable motif de l'agent était en fait d'observer ma réaction pour confirmer la position de mon père.

Quelques jours plus tard, nous reçûmes une lettre de mon père décrivant les détails effroyables de son évasion miraculeuse. Il dit qu'en voyant la police arriver, il comprit que le radiotéléphone avait trahi sa position. Mais il avait un avantage car la montagne était très raide : alors, quand il vit la police, il courut le long du gouffre. Dans son échappée, il perdit sa radio et sa lampe torche. Il était effrayé et pensait mourir à mesure que son énergie le quittait sous le froid et la pluie. Il finit par atterrir dans une bourgade de Belén, où des gens le dévisageaient car il était recouvert de boue. Par chance, personne ne le reconnut grâce à sa barbe. Là, il héla un taxi pour aller à la maison de sa cousine.

Les agents qui nous protégeaient ne comprenaient pas comment je trouvais le moyen de garder un contact épistolaire avec lui, même s'ils fouillaient chaque personne entrant et sortant de l'immeuble. Ils ne comprenaient pas comment j'avais pu passer les messages de De Greiff à mon père, car en plus de cela aucun d'entre nous ne quittait jamais l'appartement.

Ils n'avaient pas compris que, juste sous leur nez, plusieurs personnes nous venaient généreusement en aide. Par exemple, Alicia Vásquez, une des gérantes de l'immeuble, offrait de nous assister, même si cela lui était difficile car nous ne pouvions même pas sortir

sur le parking des visiteurs. Les agents ne fouillaient jamais Alicia, c'est pour cette raison qu'elle recevait les correspondances de plusieurs membres de la famille chez elle et les apportait ensuite dans l'immeuble. Une autre personne qui aidait à nous passer le courrier était Nubia Jiménez, la nounou de Manuela. Elle allait chercher les lettres d'Alba Lía Londoño, notre professeur, qui les recevait de Petit Ange.

Après son échappée périlleuse d'Aburrilandia, je perdis encore contact avec mon père jusqu'au 6 octobre 1993, quand Empire débarqua dans l'appartement en courant. « J'ai entendu qu'ils ont chopé un type appelé Petit Ange. Tu le connais ? C'était qui ? Ils m'ont dit que lui et son frère sont morts dans une fusillade avec la police à Medellín.

– Je ne sais pas grand-chose sur lui. C'était pas un type très important, je l'ai vu traîner quelques fois à La Catedral mais rien de plus », répondis-je en retenant mes larmes. Je savais que cela voulait dire qu'ils étaient très proches d'attraper mon père.

C'est ainsi que nous passâmes le soir du 31 octobre à masquer notre peur, et à nous inquiéter pour le maquillage que nous avions sur le visage, appliqué par une femme que ma mère avait engagée pour aider Manuela avec son costume. Une petite fête avait été organisée dans l'immeuble pour Halloween rassemblant plusieurs voisins, mais rien de semblable avec ce qu'on avait pu faire dans le passé. Le Nez se plaignait de ne pas pouvoir voir à quoi ressemblait son fils dans son costume puisqu'il était en train de s'occuper de moi.

Le secret de ma correspondance avec mon père n'allait pas tarder à être découvert, et chaque contribution devenait de plus en plus risquée. Quand le Nez me demanda la permission de voir son fils, je lui suggérai de quitter l'immeuble par le petit ruisseau à côté de la piscine,

la même sortie par laquelle j'étais passé pour échapper à Los Pepes le jour de notre tentative échouée de départ pour les États-Unis.

« Non, Juancho, ne m'oblige pas à mouiller mes chaussures en passant par cette tranchée. Les gars de la CTI vont m'aider, je leur ai déjà demandé et ils m'ont dit qu'ils étaient d'accord. Ne t'en fais pas, je prendrai un taxi. Je ne les guiderai pas jusqu'à ma maison. »

Ignorant ma requête, le Nez me dit de me détendre ; A1, Alpha et Empire l'emmèneraient jusqu'à la route principale d'El Poblado avec la même Chevrolet Sprint avec laquelle nous étions arrivés quelques semaines auparavant. Quelques jours plus tard, mes pires craintes furent vérifiées. Le Nez devait revenir le samedi 7 novembre en fin d'après-midi. Mais il ne revint jamais, et personne ne retrouva jamais son corps. Los Pepes l'avaient fait disparaître.

Deux jours plus tard, le mardi 9 novembre, des hommes lourdement armés avec des cagoules se déployèrent dans le lotissement de Los Almendros, forcèrent l'entrée d'une maison pour attraper notre professeur, Alba Lía Londoño. Là encore, personne n'eut plus jamais de ses nouvelles.

En apprenant la mort d'Alba Lía, je savais que je devais passer un coup de fil urgent pour sauver Nubia Jiménez, la nounou de Manuela. Elle et Alba Lía étaient toutes deux des liens dans la chaîne de communication familiale, et il était fort probable qu'elle soit désignée comme la prochaine cible. Je me dépêchai d'aller dans un appartement vide et composai son numéro le plus vite possible. Le téléphona sonna plusieurs fois, et quand le fils de Nubia finit par répondre, il me dit que sa mère venait de partir pour prendre son taxi.

« S'il te plaît, cours après elle, ne la laisse pas entrer dans ce taxi. Ils vont la tuer. Cours, allez, allez, allez ! », criai-je, et le garçon laissa tomber le téléphone pour courir après elle.

J'étais tremblant et je priais, le téléphone pressé contre mon oreille, espérant qu'il réussisse à rejoindre sa mère à temps. J'attendais avec impatience quand j'entendis une nouvelle fois les pas de l'enfant s'approcher du combiné. Il prit le téléphone, très mécontent, et me dit que sa mère était déjà partie. On l'avait piégée, prétendant un faux rendez-vous avec le professeur, qui, je le savais, avait déjà disparu.

Une nouvelle étape de la chasse avait commencé. Los Pepes savaient que tracer chaque lien de communication leur permettrait probablement de remonter jusqu'à Pablo Escobar. Et comme c'était leur ultime but, les autres vies ne comptaient plus. Tout comme la vie de bien des gens n'avait pas compté pour mon père.

J'essayais de déterminer qui Nubia pouvait impliquer si Los Pepes la torturaient, et je suggérai à Andrea de dresser une liste. Bien que la plupart des personnes qui nous étaient associées et qui étaient toujours en vie fussent parties se cacher, nous découvrîmes qu'une d'entre elles habitait encore dans sa résidence habituelle d'Envigado : « Tribilín », un des hommes de main de mon père.

Nous savions que Tribilín serait la prochaine victime puisqu'il était facile à localiser. Nous ne savions pas exactement où il vivait, mais quelqu'un de l'immeuble Altos nous fournit l'adresse et nous permit ainsi d'envoyer une femme de ménage pour l'avertir du danger. Elle revint quarante minutes plus tard en pleurs.

« J'étais presque arrivée quand tout à coup plusieurs voitures apparurent avec des hommes armés et cagoulés », dit-elle, bouleversée. Mais il n'y avait rien de plus à faire. Tribilín avait été blessé dans la fusillade en essayant de se défendre lui-même, et Los Pepes l'avaient achevé.

Après cette nuit-là, je ne quittais plus l'arme que le Nez avait laissée dans notre appartement. Je savais qu'il n'y avait plus beaucoup de personnes restantes sur la liste de Los Pepes. Presque tous ceux liés de

près ou de loin avec mon père étaient morts, et ceux qui restaient avaient fui ou pourrissaient en prison. Nous, la famille, étions les dernières personnes que mon père avait dans sa vie. Ma mère, ma sœur, et les deux enfants du professeur qui étaient arrivés peu de temps auparavant, dormirent sur des matelas dans le dressing-room. Andrea, qui était courageuse et solidaire, resta à mes côtés dans l'appartement.

Ce furent les nuits les plus angoissantes de ma vie. Je fermais un œil pour que l'autre puisse se reposer. La situation chaotique et la communication rompue avec mon père rendaient encore plus difficile notre départ du pays, et le processus semblait au point mort. C'était d'autant plus clair quand Panthère nous apporta un message d'Ana Montes, la directrice nationale du bureau du procureur général, et bras droit du procureur général de Greiff, exigeant que mon père se rende avant qu'ils trouvent un pays pour nous accueillir. Cela ne les intéressait plus de nous aider à partir. Ils recouraient maintenant au chantage. Nous dormions littéralement avec l'ennemi.

DANS CETTE ATMOSPHÈRE HOSTILE ET LA MENACE de mort latente, nous décidâmes de partir pour l'Allemagne sans prévenir personne, grâce au concours d'une tierce personne qui nous avait acheté les billets. Mais il s'avéra que le gouvernement posait son œil partout et avait découvert notre destination : Francfort.

Alors que nous attendions le jour de notre départ, Ana Montes me dit froidement que le bureau du procureur général apportait deux accusations à mon encontre : pour des prétendus viols sur diverses jeunes femmes d'El Poblado et pour le transport de biens illégaux. Il ne faisait aucun doute qu'ils essayaient par tous les moyens de nous empêcher de quitter le pays.

« Écoutez, Madame, dis-je en la regardant droit dans les yeux, votre accusation selon laquelle j'aurais violé des femmes est inconcevable. Je ne ferais jamais une chose pareille. Excusez-moi, mais je préférerais encore que ce soit elles qui me violent, plutôt que l'inverse. Je ne veux rien exagérer ici, mais il m'arrive souvent de devoir rejeter les femmes. Elles feraient n'importe quoi pour être avec le fils de Pablo Escobar. Alors je n'ai pas besoin de violer qui que ce soit, je vous l'assure.

– Eh bien, nous n'avons pas encore confirmé ces informations, mais plusieurs filles ont parlé et dit qu'un des violeurs prétendait être le fils de Pablo Escobar, et qu'il avait des cheveux blonds, alors nous avons supposé qu'il s'agissait bien de vous. Je vous crois, mais qu'en est-il de la boîte pleine de pistolets que vous avez rapportée dans cet appartement ? », me demanda-t-elle, sûre de m'avoir pincé.

« Des pistolets ? Qui a vu des pistolets ? Je vais vous faire une suggestion, Madame. Si vous voulez, je reste là pendant que vous envoyez autant d'hommes qu'il vous plaira pour fouiller l'appartement de fond en comble. Vous pouvez même démonter tout l'immeuble si ça vous chante, pour que vous trouviez cette boîte qui vous inquiète tant. Vous n'avez pas besoin d'un mandat, je vous donne ma permission.

– D'accord, je vous crois. Vous feriez mieux de ne pas me mentir. Je retourne à Bogotá pour continuer mon travail. Cela ne sert à rien de fouiller l'immeuble. Mais dites à votre père de se rendre, et nous vous ferons partir de ce pays. Oh, et dites-lui de ne pas prendre trop de temps à se décider. Nous allons devoir annuler votre protection dans les prochains jours, et on vous offrira le même niveau de protection que le gouvernement colombien offre à tous ses citoyens.

– Comment pouvez-vous faire une telle chose ? Pourquoi ? », s'écria ma mère.

« Mon Dieu, mais comment pouvez-vous laisser mes enfants et moi sans protection ? Vous n'avez pas le droit de faire ça ! Nous sommes ici

parce que c'est ce que vous vouliez, parce que vous avez promis de nous faire sortir du pays et de nous offrir un refuge en échange de la reddition de mon mari. Et maintenant vous menacez de nous retirer notre protection ! »

Finalement, un matin ensoleillé de fin novembre, nous partîmes pour Bogotá afin de prendre un vol direct pour Francfort. Mais, comme nous l'avions prévu, l'Allemagne nous refusa l'entrée même si tous nos papiers étaient en règle. Ils nous forcèrent à rentrer en Colombie sur la demande du gouvernement et du procureur général.

Quand nous fûmes de retour en Colombie, le 29 novembre, des agents du procureur général nous attendaient à l'aéroport et nous informèrent que le seul endroit où ils pouvaient garantir notre sécurité était la Residencias Tequendema, un hôtel particulier dans le centre de Bogotá. Nous passâmes les heures suivantes là-bas, sans avoir la moindre idée de la position géographique de mon père. Nous espérions seulement qu'il nous contacterait bientôt.

Le 2 décembre, mon père se réveilla un peu plus tôt qu'à son habitude et alluma la radio qu'il utilisait pour avoir de nos nouvelles. Pendant ce temps, alors que nous étions toujours exténués par notre aller-retour en Europe en moins de quarante-huit heures, nous nous réveillâmes à sept heures du matin. Je reçus un coup de fil où l'on me demanda de donner des entretiens à plusieurs médias : deux étaient des médias locaux, et d'autres faisaient partie des plus importants d'Europe, d'Asie et des États-Unis, et je leur fis tous savoir que nous n'avions rien à déclarer. La veille, j'avais dit quelques mots à la radio pour faire savoir à mon père, de ma propre voix, que nous allions bien et que nous lui souhaitions un bon anniversaire.

Vers une heure de l'après-midi, après avoir commandé à manger au room service, nous reçûmes un appel nous informant que quatre généraux s'apprêtaient à venir pour parler avec la famille. Nous ne

pouvions pas refuser ce rendez-vous. Après avoir échangé quelques amabilités, ils nous assurèrent qu'une centaine de soldats protégeaient l'immeuble et qu'ils ordonnaient l'évacuation du reste du vingt-neuvième étage.

Tandis que nous parlions, le téléphone sonna, et comme d'habitude je répondis. C'était la réceptionniste.

« Bonjour, Monsieur, j'ai monsieur Pablo Escobar sur la ligne, et il voudrait vous parler.

– Bonjour, Grand-Mère, comment ça va ? Ne t'en fais pas, on va bien, vraiment tout est OK », dis-je à mon père, sachant qu'il comprendrait que je n'étais pas seul. Je raccrochai à contre-cœur, même si je mourais d'envie de lui parler.

Alors que nous continuions notre conversation avec les généraux, j'avais peur que mon père ne rappelle pas, et pourtant le téléphone sonna une nouvelle fois cinq minutes plus tard.

« Grand-mère, s'il te plaît, arrête d'appeler, on va très bien », répétai-je, mais il me dit de ne pas raccrocher et de me passer ma mère, qui se dépêcha de prendre la ligne dans la chambre d'à côté.

Après avoir raccompagné les généraux à la porte, je prévins ma mère de ne pas rester trop longtemps au téléphone car l'appel était certainement tracé. Elle acquiesça de la tête et dit au revoir à mon père : « Prends bien soin de toi, tu sais que nous avons tous besoin de toi », dit-elle en sanglotant.

« Ne t'inquiète pas, mon amour, ma seule motivation dans ma vie, c'est de me battre pour vous tous. Je suis dans une cave ici. Je ne cours vraiment aucun risque. La phase la plus dure est derrière nous maintenant. »

Avec un troisième coup de téléphone, je lui expliquai que la veille, nous avions parlé avec le journaliste Jorge Lesmes du magazine *Semana,* qui nous avait offert d'envoyer une enveloppe avec plusieurs

questions sur notre situation. Je dis à mon père que j'aimais l'idée car nous pouvions répondre aux questions avec du recul, alors que les autres journalistes voulaient des interviews en direct.

« Dis-lui que tu es d'accord, et qu'il peut t'envoyer les questions quand elles seront prêtes », dit mon père.

De manière surprenante, mon père semblait avoir abandonné ses vieilles précautions concernant la durée des appels. Sa protection principale durant presque vingt ans de carrière de criminel avait été de restreindre la durée des appels, mais maintenant, il semblait s'en moquer. C'est comme s'il se foutait que le Bloc de recherche et Los Pepes tracent la localisation de son appel, comme cela s'était passé récemment.

« Papa, tu ne dois plus appeler. Ils vont te tuer », dis-je, nerveusement.

Mais il m'ignora.

La liste de questions de Lesmes arriva vers deux heures de l'après-midi. Quand mon père rappela, je le lui fis savoir et il me demanda de les lui lire tandis que Lemon les écrivait sur un carnet. Il avait mis le téléphone sur haut-parleur. Je lus les cinq premières questions et il m'interrompit en me disant qu'il me rappellerait dans vingt minutes.

Il rappela pile à l'heure et je commençai à écrire les réponses qu'il me dictait. J'aurais aimé avoir l'écriture d'un docteur pour écrire plus vite.

« Je te rappelle tout de suite », dit mon père alors qu'il avait fait la moitié.

Je feuilletais nonchalamment un magazine pendant un court instant, et le téléphone sonna de nouveau. Je pensais que c'était lui.

« Juan Pablo, ici Gloria Congote de "QAP". La police a confirmé que votre père vient d'être abattu dans le centre commercial d'Obelisco de Medellín. »

Je restai silencieux, abasourdi – ce n'était pas possible. Je venais de lui parler il y a sept minutes.

Au centre commercial d'Obelisco ? Que faisait mon père là-bas ? Ça me semblait vraiment étrange.

« C'est confirmé. »

Je demandai à Andrea d'allumer la radio, et ils étaient déjà en train de spéculer sur la possibilité que mon père avait péri lors d'une opération de police. Quand nous eûmes la confirmation de la nouvelle à la radio, la journaliste, qui était toujours en ligne, me demanda de faire une déclaration. Elle la nota consciencieusement, et je la regrette encore aujourd'hui : « Nous n'avons rien à dire pour le moment. Mais oui, je tuerai ces salopards moi-même. Je les tuerai de mes propres mains, ces bâtards. »

Je raccrochai le téléphone et pleurai sans m'arrêter. Nous pleurions tous. Je me suis rapidement repris pour imaginer la manière dont je pourrais me venger. Mon désir de revanche était immense. Mais c'est alors que je fis l'expérience d'un moment de réflexion qui changea ma vie. Deux chemins s'offraient à moi : devenir une version encore plus meurtrière de mon père, ou mettre son mauvais exemple de côté pour toujours. À cet instant, je me suis rappelé des nombreux moments de dépression et d'ennui dont nous avions fait l'expérience en vivant avec mon père en fugitifs. Je savais que je ne pouvais pas emprunter ce chemin que j'avais tant critiqué.

Je décidai de revenir sur ma déclaration. J'appelai immédiatement le journaliste Yamid Amat, directeur de l'émission « CM& », et lui expliqua ce qui s'était passé avec Gloria Congote. Je lui dis ceci : « Je veux être très clair quand je dis que je ne recherche pas la vengeance. Je ne vengerai pas la mort de mon père. La seule chose qui m'importe maintenant est l'avenir de ma famille, qui a tant souffert. Je vais travailler dur pour que nous continuions à avancer, pour que nous

puissions poursuivre des études et devenir des gens respectables, et je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour promouvoir la paix dans ce pays, quoi qu'il en coûte. »

LES ÉVÉNEMENTS QUI SUIVENT SONT MAINTENANT de l'histoire ancienne. Mon père est décédé le 2 décembre 1993, à trois heures de l'après-midi, et de nombreux aspects de sa vie, ainsi que de sa mort, continuent d'alimenter les enquêtes et les débats.

Depuis plus de vingt ans, bien des théories ont été avancées sur l'identité de la personne réellement responsable de la balle qui a tué mon père. Il existe quantité de versions, la dernière datant de septembre 2014, tandis que j'apportais la dernière main au manuscrit de ce livre. Dans son livre *How We Killed the Boss*, l'extradé ancien chef paramilitaire Diego Murillo Bejarano, aussi connu sous le nom de Don Berna, déclarait que son frère Rodolfo, connu sous le nom de « Graine », était l'homme qui avait tiré la balle qui abattu mon père.

Qui l'a tué ? Cela n'a pas vraiment d'importance. Ce qui a de l'importance, en revanche, et ce que j'aimerais souligner, c'est que l'examen médico-légal effectué à six heures du soir ce jeudi-là par les médecins légistes John Jariro Duque Alzate et Javier Martínez Medina indique qu'il fut touché par balles à trois reprises, dont une lui fut fatale.

Une balle venait d'un pistolet d'un calibre inconnu, tirée par une personne qui couvrait l'entrée arrière de la maison dans laquelle se cachait mon père. Il avait grimpé sur le toit, et, en voyant que la zone était encerclée, avait essayé de retourner à l'intérieur, mais la balle le toucha dans l'épaule et continua sa course pour se loger dans le bas de sa mâchoire entre les dents 35 et 36.

Le rapport médico-légal mentionne une deuxième balle dans sa cuisse gauche et ayant laissé un trou d'environ un pouce de diamètre.

Mais, sur les photos prises quelques instants après sa mort, il n'y a pas de trace de sang sur son pantalon. Sur les photos de son corps nu sur la table en métal pour réaliser l'autopsie, aucune blessure n'est visible sur sa jambe gauche.

Il ne fait aucun doute que, quand mon père reçut cette balle dans l'épaule, il tomba du toit et se blessa. La fuite était impossible. Et j'aimerais me concentrer maintenant sur le troisième coup de feu, celui qui l'a tué instantanément. La balle l'a touché dans la « section supérieure de la conque de l'oreillette droite, avec une forme de blessure de sortie irrégulière, avec les bords retournés dans la région pré-auriculaire en bas à gauche. » La balle, dont le calibre n'est pas mentionné par le rapport, est entrée par le côté droit et sortie par le côté gauche. Loin de moi l'idée de déclencher une nouvelle controverse, mais je suis absolument certain que c'est mon père qui a tiré cette balle, exactement à l'endroit où il disait qu'il tirerait s'il se faisait capturer : dans l'oreille droite.

Plusieurs fois, durant sa traque effrénée, mon père m'a dit que le jour où il serait face à ses ennemis, il ne tirerait que quatorze ou quinze cartouches de son pistolet Sig Sauer, afin de garder la dernière pour lui-même. Sur la photo qui montre le corps de mon père sur le toit, on peut voir que le pistolet Glock est dans son étui, mais son Big Sauer, un peu plus loin sur le sol, avait clairement été utilisé.

Je me souviens qu'une fois mon père avait mentionné la possibilité de décider lui-même de sa propre fin. Il parlait avec l'un de ses hommes au radiotéléphone pendant une descente. Je n'oublierai jamais ce qu'il a dit. Et je ne savais pas non plus que cette conversation avait été enregistrée par le Bloc de recherche et que je l'entendrais une nouvelle fois après sa mort : « Ces bâtards ne m'auront jamais en vie, bordel. »

1. À la fin de l'année 1994, Carlos Castaño révéla à ma mère qu'il était un des hommes cagoulés à descendre à l'immeuble Altos ce soir-là. Selon lui, les autres étaient son frère, Fidel Castaño, et d'autres hommes qui deviendraient ensuite des membres de Los Pepes.

2. Peu de temps après la mort du capitaine Posada, les ennemis de mon père essayèrent de m'impliquer dans l'incident. Un prétendu témoin dit au procureur m'avoir vu en compagnie de mon père ce soir-là dans un bar d'Envigado, alors même que le crime eut lieu loin de là. Je suis allé au tribunal pour mineurs afin de donner ma version des faits et de soumettre des assignations à comparaître pour une douzaine de voisins et employés de l'immeuble Altos m'ayant vu là-bas tout au long de la nuit. En plus de ça, quelques heures plus tôt, le Bloc de recherche avait mené une descente à l'immeuble Altos qui avait duré plus de dix heures. Ce supposé témoin envoya alors une lettre à la cour disant qu'il avait été torturé, pour m'accuser.

La paix avec les cartels

En milieu de journée, le 5 décembre 1993, à peine quarante-huit heures après les funérailles de mon père à Medellín, nous fûmes extirpés de notre tristesse et notre incertitude par l'annonce de l'arrivée de Fabio Ochoa Restrepo, amateur de chevaux, à la Residencias Tequendama.

Nous connaissions Don Fabio depuis le début des années 1980, après avoir rencontré ses fils, les frères Ochoa, à la Coupe Renault de 1979. Alors qu'il entrait, nous fûmes époustouflés de découvrir une myriade de récipients de toute taille pleins de nourriture de toute sorte, comme s'il avait entièrement vidé son restaurant : il y avait quelque chose comme cent cinquante *bandejas paisas*, la spécialité de la région d'Antioquia, assez de nourriture pour nous tous, les soldats, les officiers de police, les détectives de la DAS, et les agents de la CTI, DIJIN, SIJIN qui nous protégeaient. L'intention était complètement exagérée, et fidèle à la coutume de Medellín. Nous accueillîmes avec un plaisir non dissimulé ce festin composé de haricots, d'arepas, de bœuf haché, de saucisses, de couenne de porc, d'œufs et de bananes plantains. Mais c'était bien la seule bonne nouvelle que le vieil Ochoa avait apportée avec lui. À la fin de sa visite vers cinq heures de l'après-midi, il nous dit d'un ton calme et solennel qu'il avait entendu dire que

Fidel Castaño, le leader de Los Pepes, gardait toujours pour cibles ma mère, ma sœur et moi.

« Fidel Castaño dit que Pablo Escobar était un guerrier, mais qu'il avait fait l'erreur d'avoir une famille. C'est pour ça qu'il n'en a pas, pour que personne ne puisse lui faire du mal », ajouta Don Fabio Ochoa.

Cette information nous fit l'effet d'une sentence de mort. Nous ne connaissions que trop bien l'immensité du pouvoir de Castaño, chef du groupe qui avait pourchassé et abattu mon père. À partir de ce jour jusqu'à notre départ de Colombie, neuf mois plus tard, nous avons maintenu avec Fabio Ochoa Restrepo une relation plus proche encore que celle qu'entretenait mon père quand il était encore en vie. Il n'arrêtait pas de nous envoyer de la nourriture de son restaurant, et ma sœur Manuela lui rendait souvent visite pour monter ses meilleurs chevaux.

Après avoir appris que Castaño était toujours déterminé à nous tuer, nous décidâmes de jouer notre ultime et dernière carte : nous envoyâmes un message écrit par ma mère, le suppliant d'épargner ses enfants, en ajoutant qu'elle n'avait jamais été impliquée dans la guerre et qu'elle était prête à faire la paix avec les ennemis de mon père défunt. Il fut un temps où Castaño était un ami proche de mon père, et ils avaient eu quelques succès dans le trafic de la cocaïne ensemble. Ma mère était assez optimiste car elle se rappelait partager avec lui l'amour de l'art. Castaño voyageait souvent en Europe, en particulier à Paris, où on disait qu'il possédait un luxueux appartement rempli d'œuvres d'art. Il aimait visiter les musées et acheter des œuvres. Une fois, ma mère lui a montré sa collection de peintures et de sculptures, qui étaient dispersées sur les deux étages de notre duplex de mille cinq cents mètres carrés de l'immeuble Mónaco. Il n'y avait pas un seul mur vide dans tout l'appartement. Elle fut très fière quand un célèbre

galeriste affirma que sa collection était la plus vaste de toute l'Amérique latine.

Fidel Castaño avait été impressionné par la qualité des œuvres que ma mère avait acquises d'artistes comme Fernando Edgar Negret, Darío Morales, Enrique Grau, Francisco Antonio Cano, Alejandro Obregón, Débora Arango, Claudio Bravo, Oswaldo Guayasamín, Salvador Dalí, Igor Mitoraj et Auguste Rodin, en plus de ses précieuses antiquités telles que ses vases chinois, et ses pièces précolombiennes réalisées en or et en terre cuite. Quelques semaines plus tard, Castaño avait invité mes parents à dîner dans son gigantesque manoir, Montecasino, qui était une véritable forteresse entourée de murs très hauts, là même où il créa plus tard Los Pepes, et où le groupe planifia ses plus gros crimes.

La soirée fut alors très tendue. Mon père se sentait mal à l'aise chez Castaño. Il n'avait pas l'habitude de ces manières très guindées qui étaient celles des serveurs et de Fidel lui-même. Celui-ci les accueillit en costume trois-pièces, et la table était dressée d'une élégante vaisselle en argent, avec cinq fourchettes pour chaque personne. Au moment de se mettre à table, mon père demanda discrètement à ma mère comment ouvrir les pinces de crabe sans avoir l'air d'un idiot.

Une fois le dîner terminé, Fidel leur montra la maison et sa collection de vins français, les informant du même coup qu'il avait commandé à son staff de préparer un bain de vapeur turc et un Jacuzzi.

« Pour que nous puissions nous détendre, Pablo », avait-il dit.

Mon père luttait pour cacher son irritation et rejeta l'invitation, prétextant qu'il avait un rendez-vous. J'ai toujours pensé que Fidel Castaño avait des vues sur ma mère, et c'est pourquoi mon père était si contrarié. En résumé, il était jaloux, et il interdit même à Castaño de rendre visite à ma mère à l'immeuble Mónaco.

Les maigres espoirs que nous avions en envoyant la lettre de ma mère à Castaño se transforma en soulagement quand il nous répondit avec une lettre de trois paragraphes. Il y disait qu'il ne nous voulait aucun mal et qu'il avait en fait commandé à Los Pepes de nous rendre plusieurs œuvres d'art qu'ils nous avaient volées, dont la très précieuse peinture de Salvador Dalí, *Rock and Roll*.

Nous avions pour le moment écarté la menace de Fidel Castaño. Mais nous n'avions pas encore réalisé que la route était encore longue. Les mois à venir, nous aurions à affronter les capos les plus puissants et dangereux, ainsi que les leaders paramilitaires du pays. Et ils étaient bien moins compréhensifs.

Les jours passant, nous commençâmes à recevoir la visite des femmes et petites amies des plus importants lieutenants de mon père, les hommes qui s'étaient rendus aux autorités après leur évasion de la prison La Catedral. Parmi eux figuraient Otoniel González, « Otto » ; Carlos Mario Urquijo, « Stud », et Luis Carlos Aguilar, « Crud ». Il était connu que mon père était généreux avec ses hommes, il les payait grassement chaque fois qu'ils exécutaient pour lui une mission – enlèvement, meurtre ou assassinat.

Ces femmes, qui parfois restaient avec nous pendant plusieurs jours, délivraient des messages des capos qui s'étaient opposés à mon père, demandant de l'argent en guise de compensation pour la guerre. Angela, qui était la petite amie de Popeye, nous demanda d'aller à la prison de La Modelo afin de rencontrer le trafiquant de drogue Iván Urdinola car il avait un message des capos du cartel de Cali. Le nom d'Urdinola nous était familier. Un moment donné, mon père nous avait montré les lettres dans lesquelles Urdinola lui assurait qu'il ne s'était pas allié avec le cartel de Cali, et exprimait sa solidarité avec mon père. Même si la demande d'Urdinola, apportée spécialement par le concours de la petite amie de Popeye, semblait étrange, nous ne savions pas

encore que nous allions nous embarquer dans une des périodes les plus difficiles de notre vie, et encore plus dangereuses que les pires moments que nous avions passés à nous cacher avec mon père. Nous cherchions un accord de paix inconcevable avec plusieurs cartels de la drogue. J'allais sur mes dix-sept ans et j'avais assez peur de devenir un adulte. Je ne pouvais y échapper mais j'appréhendais cette majorité. En effet, j'étais le fils de Pablo Escobar, et puisqu'il était mort, tous ses ennemis allaient tourner leur regard vers moi.

Alors que nous réfléchissions encore sur le fait de rencontrer Urdinola, ma mère et moi commencions à rendre visite aux hommes de mon père en prison avec la permission du bureau du procureur général, qui en plus de nous protéger sécurisait les visites en prison. Même si nous avions des gardes du corps, nous choisissions de faire des voyages séparés entre chaque prison pour éviter de nous mettre en danger. Notre intention était de parler avec tous les hommes de mon père sur la possibilité de négocier la paix avec les cartels. Il n'était pas dur de les persuader de mettre de côté leur hostilité à l'égard des autres cartels, car aucun d'eux n'avait de pouvoir militaire, et relancer la guerre relevait du suicide. Nombre d'entre eux s'étaient rendus d'eux-mêmes après la descente à La Catedral sans avoir consulté mon père, car ils étaient fatigués par toute cette violence.

Un jour, je partis à la prison La Picota, où Stud, Titi et Crud étaient incarcérés. De loin, je vis aussi Leonidas Vargas, un capo légendaire dont le siège du pouvoir se situait à Caquetá, proche de la frontière avec l'Équateur.

Un des hommes de mon père s'approcha de moi et me dit que Vargas avait un message pour nous : nous devions lui payer un million de dollars que mon père lui devait. Je doutais de lui, mais plusieurs prisonniers attestèrent de la relation proche qu'entretenait mon père avec Don Leo. L'un d'eux ajouta : « Juancho, vous devez trouver un

moyen de payer cet homme. Il est honnête, mais il est aussi brutal. Il vaudrait donc mieux arrondir les angles avec lui si vous ne voulez pas avoir d'ennuis. »

La dette était bel et bien réelle, mais subsistait pourtant un problème : nous n'avions pas d'argent.

Au même moment, nous avions entendu que le procureur général avait enfin arrangé le retour d'un avion de mon père qui avait été confisqué dix ans auparavant. Selon l'expertise, il valait près d'un million de dollars, soit la somme due à Vargas. Il en obtint même plus : dans un hangar abandonné de l'aéroport Olaya-Herrera de Medellín, nous trouvâmes des pièces d'avion d'une valeur de trois cent mille dollars qui ne pouvaient s'adapter qu'à cet appareil spécifique. Nous lui avons ainsi offert l'avion, plus les pièces supplémentaires en cadeau. Il accepta après que ses pilotes se furent assurés que l'appareil était en bon état.

Nous avions réglé une dette de plus et écarté un autre ennemi potentiel. Nous ne voulions pas d'une autre guerre, il nous fallait neutraliser toute possibilité de violence, et la seule manière de le faire était avec l'argent ou les biens.

Après avoir fait la tournée de quelques prisons, il était temps de rendre une visite à Iván Urdinola à La Modelo. Ma mère était déjà partie lui parler, mais il avait insisté pour que je vienne aussi. J'étais pâle en quittant la Residencia Tequendama ce matin du début d'année 1994, comme pouvaient en témoigner les gardes du corps et le chauffeur qui m'accompagnaient dans le SUV blindé du bureau du procureur général. En arrivant à la prison, en sortant du véhicule, le chauffeur attrapa mon bras et me donna une petite chaîne de couleur blanc et or avec une image de l'enfant Jésus.

« Juan Pablo, je voudrais te donner cette image pour te protéger car je sais que tu traverses un des plus durs moments de ta vie », me dit

l'homme. Je le regardai dans les yeux et le remerciai, profondément touché.

Je portais de grandes lunettes de soleil noires pour qu'aucun des prisonniers ne me reconnaisse tandis que les gardes m'amenaient à la section de sécurité maximale. Otto et Popeye me dirent qu'Urdinola m'attendait. La cour était pleine d'hommes qui avaient autrefois servi mon père, de vieilles connaissances comme José Fernando Posada et Sergio Alfonso Ortiz, connu sous le nom de « l'Oiseau ».

« Ne t'en fais pas, Juancho, Don Iván est une bonne personne. Il ne va rien t'arriver. C'est le parrain de mon fils », m'assura Popeye après m'avoir brossé un portrait élogieux d'Urdinola.

J'entrai dans la cellule, et je vis Urdinola avec deux hommes que je ne connaissais pas. Cinq autres hommes arrivèrent, dont un spécialement grand avec un air mystérieux.

« Eh bien, mon frère, tu sais qui a gagné la guerre, et tu sais que le nouveau capo en chef, celui qui gère tout maintenant, c'est Don Gilberto (Rodríguez Orejuela). Donc tu vas devoir aller à Cali pour régler tes problèmes avec lui, mais avant ça nous avons besoin d'une preuve de bonne foi », dit-il.

Que fallait-il que je fasse pour obtenir leur grâce ? Je devais revenir sur une déclaration que j'avais faite auprès du procureur général, accusant les capos de Cali d'être responsables de l'attentat de l'immeuble Mónaco le 13 janvier 1988. Même si cela avait été un des moments les plus terrifiants de ma vie, je savais que je n'avais pas d'autre choix. Urdinola me dit qu'un avocat viendrait me voir dans les prochains jours. Retirer une vieille accusation en échange de ma vie me semblait un deal acceptable, mais en regardant Urdinola dans les yeux je ne sentis que de la peur.

« Don Iván, je suis vraiment désolé, mais j'ai vraiment peur d'aller à Cali. Personne de sensé n'irait se faire tuer. Cela va à l'encontre de mon

instinct le plus naturel. Je sais que beaucoup de personnes sont allées là-bas et en sont revenues, mais ce n'est pas vraiment la même chose si je reviens dans un sac mortuaire. Après tout, je suis le fils de Pablo.

– Tu te prends pour qui en disant ça ?, répondit Urdinola de façon désobligeante. Les agents qui te protègent sont les mêmes qui sont prêts à te tuer ; ils attendent juste qu'on les appelle et qu'on leur en donne l'ordre. Tu penses que ça leur coûterait cher de te tuer ? Tu crois que les tarifs des voyous sont élevés en ce moment ? Ça coûterait trois cents millions de pesos pour te tuer, et si tu veux, je peux appeler les gars pour qu'ils le fassent maintenant. Allez, hors de ma vue, trou du cul », dit Urdinola tandis que sa femme, Lorena Henao, fit son entrée. « Je vais baiser ma femme. »

Les mots d'Urdinola m'avaient laissé tout étourdi. Je sortis de sa cellule abasourdi, empli d'un malaise indescriptible. J'avais à peine dix-sept ans, et la mort semblait me regarder fixement. Perdu dans mes pensées, je fus alors surpris de sentir deux petites tapes amicales sur mon épaule. C'était le grand homme mystérieux que j'avais remarqué quelques minutes avant. Il me tira sur le côté et me dit de le suivre. Il voulait me parler.

« Juan Pablo, je sais que tu as peur d'aller à ce rendez-vous, et je comprends ta peur. C'est tout naturel. Mais garde en tête que les gens de Cali sont fatigués de toute cette violence : tu devrais donc profiter de cette opportunité pour résoudre tes problèmes une bonne fois pour toutes. Urdinola vient de te dire que ta mort est déjà décidée, donc si tu n'y vas pas, ils te tueront de toute façon. Tu n'as pas beaucoup d'options, et ce sera plus facile de t'en tirer en y allant et en montrant ton visage », dit-il. Ces mots me paraissaient sincères.

« J'apprécie vos conseils, mais je ne sais pas qui vous êtes. Quel est votre rôle dans tout ça ? », lui demandai-je.

« Je suis Jairo Correa Alzate, et j'étais un des ennemis de ton père depuis l'époque où Henry Pérez était à la tête du groupe paramilitaire de Magdalena Medio. Je suis propriétaire du domaine El Jápon à La Dorada, Caldas, et j'ai eu beaucoup de problèmes avec ton père. Je suis en prison en attendant de savoir si l'on va m'extrader aux États-Unis ou non. »

Ma brève conversation avec Jairo Correa m'ouvrit les yeux. Enfin, je voyais une lumière au bout du tunnel. Je comprenais qu'en me rendant à Cali il y avait une légère possibilité de sortir vivant de ce foutoir.

Popeye offrit de m'accompagner à la sortie, et tandis que nous marchions le long d'un couloir étroit il me dit qu'il avait quelque chose à me confier.

« Juancho, il faut que tu saches qu'Otto m'a obligé à l'aider à voler la propriété La Pesebrera à ta famille. Si je ne l'avais pas fait, on serait allés nourrir les rats, lui et moi. »

Les hommes de mon père ne nous voyaient pas comme la famille du boss qui les avait rendus immensément riches, mais comme un butin de guerre. De tous les hommes encore en vie après la mort de mon père, je peux dire avec certitude qu'un seul d'entre eux est resté loyal. Les autres ne montraient que de l'ingratitude et de la cupidité.

Comme nous l'avions convenu avec Urdinola, deux jours après ma visite à La Modelo, je rencontrai un avocat dans une chambre vide à la Redicencias Tequendama, où les agents de la SIJIN et du procureur général ne pouvaient nous entendre.

L'avocat ne passa pas par quatre chemins, et me demanda de confirmer que mon père m'avait forcé à pointer du doigt les capos du cartel de Cali pour l'explosion de Mónaco en 1988, et que je n'avais aucune preuve formelle montrant qu'ils étaient coupables. Quelques minutes plus tard, le procureur de l'affaire et sa secrétaire arrivèrent pour prendre ma déclaration au premier étage pendant que l'avocat

attendait en haut. Vu leurs expressions il était clair que les deux agents du gouvernement comprenaient que j'agissais sous une pression énorme. Leurs visages reflétaient leur frustration de voir un des seuls dossiers solides contre les capos du cartel de Cali s'effondrer.

Mais il n'y avait rien qu'ils puissent faire, et ils me donnèrent une copie de ma déclaration que je m'empressai de donner à l'avocate qui m'attendait en haut. Après avoir lu ma déclaration, elle sortit son téléphone portable de son sac, composa un numéro, et dit : « Pas d'inquiétude, Monsieur, tout est réglé. »

Les conseils de Jairo Correa m'avaient tant aidé que je lui rendis visite en prison par trois fois, car je sentais qu'il était honnête avec moi. Nous passions des heures à parler de la vie, à réfléchir sur les événements passés avec respect et cordialité, et c'était aussi pour moi la possibilité de m'excuser auprès de lui pour tout le mal que mon père lui avait causé, ainsi qu'à sa famille. J'étais étonné que l'on s'entende si bien alors que mon père ne s'était jamais entendu avec lui, et j'exprimai le regret qu'ils n'aient jamais pu régler leurs différends de manière diplomatique et vivre en paix. Il me répondit que mon père avait toujours été conseillé par les mauvaises personnes.

Lors d'une de ces visites, je vis Urdinola, très ivre, en compagnie d'un homme italien qui lui vendait des appareils industriels. Quand il me vit, il m'accueillit avec un large sourire – probablement parce qu'il était rond comme une queue de pelle – et ouvrit une boîte contenant au moins cinquante montres haut de gamme.

« Choisis celle que tu veux.

– Non, Don Iván, pourquoi feriez-vous ça ? Je vous en remercie, mais ce n'est pas nécessaire », lui dis-je par trois fois, alors qu'il insistait.

« Prends celle-ci. Elle m'a coûté cent mille dollars. » Il m'obligea à la mettre même si mon poignet était trop gros pour le bracelet. C'était

une montre Philippe Charriol avec un cadran en diamant et des aiguilles en or massif.

Mes voyages à La Modelo avaient un but particulier : c'était une manière d'avoir un contact direct avec les ennemis de mon père. Tout comme Urdinola l'avait exigé lors de notre première rencontre, nous arrangeâmes un premier rendez-vous avec le cartel de Cali. Angela (la petite amie de Popeye), et Ismael Mancera (l'avocat de mon oncle Roberto Escobar) devaient rencontrer Miguel et Gilberto Rodríguez Orejuela, les capos de Cali. Urdinola avait appris que Popeye n'était pas important dans le cartel, et il avait voulu que Vicky, la femme d'Otto, voyage à sa place à Cali, mais Vicky avait peur, donc il n'avait pas d'autre choix que d'envoyer Angela.

Les deux émissaires voyagèrent jusqu'à Medellín et communiquèrent les intentions de ma famille et des hommes qui avaient participé à l'opération criminelle de mon père : cesser la guerre une bonne fois pour toutes et trouver une porte de sortie qui nous permettrait à tous de rester en vie. À leur retour, Angela et Ismael Mancera nous dirent que même si les frères Rodríguez n'avaient pas dit grand-chose, ils semblaient prêts à négocier.

Le rendez-vous dut être une réussite, car quelques jours plus tard, nous reçûmes un appel venant d'un homme bourru qui nous demanda de le laisser entrer dans notre appartement ; il portait un message des frères Rodríguez. C'est ainsi que nous avons fini par déjeuner avec un vieil ennemi de mon père, dont je tairai le nom pour des raisons de sécurité. Il était sévère, même s'il montrait de la compassion par moments. Le message des capos de Cali était clair et direct : rester en vie allait nous coûter beaucoup d'argent. Ils voulaient récupérer celui qu'ils avaient investi dans la guerre contre mon père, et plus encore.

« Juan Pablo, j'ai dépensé plus de huit millions de dollars pour combattre ton père, et j'ai la ferme intention de récupérer cet argent »,

dit-il. Il n'élevait pas la voix, mais il n'y avait guère de doute qu'il était déterminé à récupérer son dû.

Nous étions piégés, et nous le savions. Le personnel de sécurité désigné pour nous « protéger » à la Residencias Tequendama n'avait même pas fouillé notre visiteur inattendu. Il ne faisait plus aucun doute que notre survie dépendait entièrement de notre capacité à léguer tous les biens de mon père.

Le tourbillon de messages, de menaces et d'incertitudes atteignit son paroxysme lors de la dernière semaine de janvier 1994, quand Alfredo Astado, un parent éloigné de ma mère, vint nous voir sans prévenir. Il venait de rentrer des États-Unis pour nous parler d'un sujet très urgent. Il vivait aux États-Unis depuis plusieurs années, ayant émigré pour fuir la guerre et protéger sa famille, même s'il n'avait jamais été impliqué dans des affaires douteuses et n'avait jamais eu de problèmes avec la justice colombienne.

Alfredo nous dit qu'il était chez lui quand il avait reçu un appel sur son téléphone portable de la part de Miguel Rodríguez Orejuela, le capo du cartel de Cali.

« Alfredo, c'est Miguel Rodríguez… Nous voulons que vous veniez à Cali. Il faut que nous parlions », avait dit le capo sans dire bonjour.

« Monsieur, j'ai des affaires dont il faut que je m'occupe ici et je ne pourrai pas venir en Colombie avant deux ou trois mois », avait répondu Alfredo.

« Je vous donne quatre jours. Et si vous tentez de disparaître, je vous pourchasserai, mais avec une autre idée derrière la tête. »

L'histoire d'Alfredo était inquiétante. Seules quelques personnes connaissaient son numéro de téléphone, et il habitait dans une ville américaine de taille moyenne où il rencontrait rarement d'autres Colombiens. Il avait voyagé jusqu'à Bogotá pour nous voir avant d'aller à Cali.

Nous l'implorâmes de ne pas se rendre à ce rendez-vous, mais Alfredo répondit qu'il n'avait pas le choix. Les frères Rodríguez l'avaient déjà localisé une fois. Ils seraient capables de le traquer n'importe où sur la planète.

Les capos de Cali avaient visiblement rejeté les ouvertures proposées par Ismael Mancera et Angela et avaient choisi de nous contacter directement. Alfredo partit immédiatement pour Cali et descendit à l'hôtel InterContinental. Un homme vint le chercher le lendemain et le conduisit dans une luxueuse maison au sud de Cali où les frères Rodríguez Orejuela et trois autres personnes qu'il n'avait jamais vues attendaient.

« Señor Astado, nous vous avons examiné ; nous savons tout de vous. Vous avez beaucoup de liens avec la famille Henao à Palmira, et vous pouvez régler un de nos problèmes. La guerre avec Pablo échappait à tout contrôle, et beaucoup de gens sont morts. Nous voulons régler les causes profondes de ce problème, c'est pourquoi nous avons besoin de parler avec la veuve de Pablo », expliqua Miguel Rodríguez, qui jouait les porte-parole du groupe.

À ces mots, Alfredo se détendit, il n'était visiblement pas en danger. Non seulement il offrit ses services en acceptant de faire tout ce qu'ils voulaient, mais il suggéra en plus que ma mère et moi allions à Cali pour les rencontrer.

Cette fois-ci, la réponse de Gilberto Rodríguez était ferme.

« D'accord, nous la rencontrerons elle, mais pas Juan Pablo Escobar. Ce garçon mange comme un canard, marche comme un canard, fait tout comme un canard. Il est exactement comme Pablo. C'est un petit garçon qui ferait mieux de se cacher sous les jupons de sa mère. »

Malgré le message sévère des capos et leur haine viscérale envers mon père, Alfredo retourna à Bogotá plein d'assurance, déterminé à

retourner tout de suite à Cali avec ma mère.

Aucun autre choix ne s'offrant à nous, nous n'avions pas le temps de déterminer si cette idée servait vraiment nos intérêts. Au lieu de cela, nous élaborâmes un plan pour sortir de la Residencias Tequendama en douce sans que le bureau du procureur général soit au courant. Nous approchâmes la psychologue qui nous prenait en thérapie toute la journée une fois par semaine, et il ne fut pas dur de lui faire comprendre la difficulté de notre situation et de la persuader de nous venir en aide. Ma mère fit semblant de s'enfermer toute la journée avec la psychologue, déclarant qu'elle suivait un traitement spécial pour combattre la dépression. Aucun homme chargé de notre protection ne suspecta quoi que ce soit. Ma mère emprunta les escaliers de secours et descendit les vingt-neuf étages jusqu'à la rue où Alfredo l'attendait dans un van loué.

Ce fut un voyage relativement ordinaire, mais empreint d'une anxiété palpable liée au fait que nous allions rencontrer des personnes violentes aux moyens économiques, politiques et militaires si puissants. Nous avions affaire aux chefs tout-puissants de la mafia colombienne, qui pouvaient faire ce qu'ils voulaient maintenant qu'ils s'étaient débarrassés de mon père, le seul qui les avait affrontés pendant plusieurs années.

Une fois arrivé à Cali, Alfredo appela Miguel Rodríguez, qui était surpris de la vitesse avec laquelle était arrivée ma mère. Le capo leur dit d'attendre dans un hôtel qu'il possédait dans le centre de Cali pendant qu'il rassemblait tout le monde.

Vingt heures plus tard, ils n'en revenaient pas de voir Miguel Rodríguez lui-même venir les chercher pour les emmener à la ferme de Cascajal, où l'équipe de football Cali's America s'entraînait.

Ma mère, habillée en deuil, et Alfredo entrèrent dans une grande chambre où près de quarante personnes représentant la crème des

narcos colombiens les attendaient.

Ils avaient laissé une chaise libre pour ma mère au centre de la table, à la gauche de Miguel Rodríguez et dans la diagonale de Gilberto Rodríguez qui la regardait avec dédain. À table étaient aussi présents les capos de Cali Hélmer « Pacho » Herrera et José « Chepe » Santacruz, le leader paramilitaire Carlos Castaño, et trois représentants des familles de Gerardo « Kiko » Moncada et Ferando Galeano, qui avaient été assassinés sur les ordres de mon père à la prison La Catedral. Alfredo s'assit en bout de table. L'endroit était rempli de gardes du corps lourdement armés, et l'atmosphère fut extrêmement tendue du début à la fin.

« Dites ce que vous avez à dire », commença Gilberto pour ouvrir la réunion d'un ton neutre et récriminateur.

« Messieurs, écoutez. La guerre est finie. Nous sommes ici pour trouver avec vous un accord dans le but de sauver les vies de mes enfants et la mienne, la famille Escobar, nos avocats, et les gens de Pablo Escobar en général », dit ma mère en se cramponnant à une bouteille d'eau minérale.

Miguel se lança ensuite dans une diatribe contre mon père, l'accusant de leur avoir volé une immense somme d'argent, précisant que cette guerre leur avait au moins coûté à tous dix millions de dollars et qu'ils s'attendaient à récupérer cet argent.

« Et ne demandez rien pour les frères et sœurs de votre enculé de mari », dit-il. « Certainement pas Roberto, ni Alba Marina, Argemiro, Gloria, ou sa connasse de mère, car ce sont eux qui ont envenimé la situation. Nous avons écouté toutes les cassettes que nous avons enregistrées pendant la guerre, et quasiment tous les Escobar réclamaient plus de violence contre nous. »

Le capo déblatéra pendant dix minutes. Enfin, il expliqua que la motivation première de ce rendez-vous était de déterminer si oui ou

non la famille Escobar était vraiment déterminée à vouloir la paix. Il laissa ensuite la parole aux autres participants. Ils parlèrent tous de mon père de manière insultante, faisant une sorte d'inventaire de ce que nous devrions payer pour pouvoir rester en vie.

« Ce salopard a tué deux de mes frères. Combien ça fait, en plus de l'argent que j'ai dépensé pour le tuer ? », dit l'un d'entre eux par pure provocation.

« Il m'a kidnappé, et j'ai dû payer plus de deux millions de dollars et lui donner certains de mes biens immobiliers afin qu'il me laisse partir. Et, comme si ça ne suffisait pas, j'ai dû fuir avec toute ma famille », dit un autre, visiblement furieux.

« Il m'a brûlé un des bras et a essayé de me kidnapper, mais j'ai réussi à m'enfuir et j'ai dû quitter le pays pendant des années. Combien allez-vous me donner en compensation ? », ajouta un autre.

La liste des complaintes était sans fin.

« Il faut que je sache, je veux que vous répondiez à cette question : si c'était nos femmes assises ici à notre place, en compagnie de votre bâtard de mari, qu'est-ce qu'il leur ferait ? Des choses horribles, car c'était un homme affreux. Répondez-moi ! », exigeait l'un de ceux qui avaient été les plus touchés par la guerre.

« Les voies du Seigneur sont impénétrables, messieurs, et seul Lui sait pourquoi c'est moi qui suis assise ici, et non vos femmes », répondit ma mère.

Après avoir craché tout son venin sur mon père, Carlos Castaño dit à ma mère : « Madame, je veux que vous et Manuela sachiez que nous vous avons cherchées absolument partout, car nous avions l'intention de vous découper en tout petits morceaux et de les envoyer à Pablo dans un sac en toile. »

Et Gilberto Rodríguez reprit la parole, répétant ce qu'il avait déjà dit à Alfredo :

« Écoutez, tout le monde ici est prêt à faire la paix avec tout le monde, sauf votre fils. »

Ma mère éclata en sanglots et la colère finit par avoir le dessus : « Quoi ? Une paix sans mon fils n'est pas une paix. Je répondrai pour ses actions à sa place, au prix de ma propre vie s'il faut. Je promets de ne jamais le laisser prendre un mauvais chemin. Si vous voulez, nous quitterons la Colombie pour toujours. Je vous garantis qu'il restera sur le droit chemin.

– Madame, vous devez comprendre notre inquiétude quant à la possibilité que Juan Pablo puisse avoir beaucoup d'argent, et finisse un jour par devenir fou, et armer un groupe paramilitaire pour mener une guerre contre nous. C'est pourquoi nous ne laissons vivre que les femmes. Il y aura la paix, mais nous devrons tuer votre fils », insista Gilberto.

Pour adoucir légèrement les choses, Miguel Rodríguez expliqua pourquoi ils avaient permis à ma mère de les rencontrer : « Vous êtes assise ici car nous avons écouté vos conversations, et vous avez toujours essayé de résoudre les problèmes ; vous n'avez jamais dit à votre mari d'intensifier la guerre ou d'essayer de nous tuer. En fait, vous lui demandiez toujours d'essayer de faire la paix avec nous. Mais comment avez-vous pu supporter cette brute de manière inconditionnelle ? Comment avez-vous pu écrire à ce salopard des lettres d'amour, en particulier alors qu'il passait son temps à vous tromper ? Nous avons fait écouter à nos femmes ce que vous disiez sur ces cassettes, pour qu'elles entendent comment une femme devrait soutenir son mari. »

Enfin, il vint droit au but : « Nous voulons que vous parliez à Roberto Escobar et aux hommes en prison pour qu'ils nous payent. Roberto nous doit deux ou trois millions de dollars, et les prisonniers environ la même somme. À vous tous, vous nous devez quelque chose

comme cent millions de dollars, alors allez-y, commencez à penser comment vous allez nous les rendre, mais ça doit être en cash. Je vous donne dix jours, après quoi j'attends de votre part une proposition concrète et acceptable. »

Un long silence régnait dans la pièce.

Ma mère et Alfredo repartirent immédiatement pour Bogotá. Durant ce voyage de dix heures, elle pleura et fut inconsolable, incapable de prononcer le moindre mot. Elle était abattue et complètement découragée. Toute seule, elle devait faire face à cette meute de loups, qui quelques semaines auparavant avaient descendu son mari et menaçaient maintenant de tuer son fils et de saisir tout ce qui lui restait.

Arrivée à Bogotá, elle retourna discrètement à la Residencias Tequendama de la même manière qu'elle l'avait quitté, sans que personne ne remarque son absence. C'était au moins un problème en moins à résoudre.

Une fois un peu reposés, Alfredo et ma mère me firent un rapport complet de la réunion, sans oublier la décision des capos me concernant. Au passage, ma mère avait remarqué que Pacho Herrera, un des capos du cartel de Cali, n'avait pas été impoli durant la séance et n'avait pas exigé de compensation financière qui tienne.

Les jours qui suivirent, nous concentrâmes nos efforts à dresser la liste des propriétés de mon père et des quelques œuvres d'art que l'on avait récupérées, leur condition légale et physique, et leur valeur approximative. Ma mère et moi, ainsi que sept avocats et autres conseillers, passâmes des heures à réunir ces informations. Il nous fallait consulter les prisonniers et quelques associés de mon père car nous ne connaissions qu'environ 30 % de ses biens répartis dans le pays tout entier. Nous fîmes des feuilles de calcul que l'on envoyait à

Cali pour que chaque capo choisisse le bien qu'il voulait en « compensation ».

Le point le plus délicat à dire aux capos était que nous ne disposions d'aucun cash, car l'argent caché avait disparu, et mon oncle Roberto avait volé trois millions de plus que mon père lui avait confiés.

Le jour J, Alfredo et ma mère retournèrent à Cali pour rencontrer une nouvelle fois les capos. Ils n'insistèrent pas sur le cash car ils avaient personnellement passé des années à essayer d'affaiblir la manne financière de mon père, et connaissaient précisément l'état de ses finances. Ils savaient aussi que mon père avait abandonné le trafic de drogue depuis des années puisque la guerre l'avait écarté des affaires, et qu'il s'était dévoué entièrement au combat. Ils savaient que mon père avait ordonné tous ces kidnappings précisément parce qu'il manquait de liquidité et avait besoin de l'argent de la rançon.

Diego « Berna » Murillo Bejarano, dans son livre intitulé *How We Killed the Boss* sorti en 2014, décrit au mieux la situation de mon père à la fin de sa vie : « Pablo était seul, complètement délaissé. De toute sa fortune et de son pouvoir, il ne restait quasiment rien. L'homme qui, à un moment, avait été l'un des hommes plus riches du monde, aurait pu maintenant diriger l'Association des narcos appauvris. »

Cette deuxième réunion à Cali fut bien plus longue, puisqu'ils passèrent en revue un à un chaque bien que ma mère avait fait figurer sur sa liste. Les capos s'accordèrent pour accepter 50 % de la dette en biens confisqués par le bureau du procureur général, et l'autre moitié en propriétés qui n'étaient pas empêtrées dans des procédures judiciaires et pouvaient être facilement liquidées. Ils acceptaient aussi de recevoir des produits. Cela aurait pu sembler stupide, mais le combat contre mon père avait rassemblé une multitude de trafiquants de drogue, d'agents du gouvernement, des officiers de haut rang du gouvernement colombien et d'autres pays, qui avaient les connexions

nécessaires pour acquérir « légalement » ces biens ; et puis ces propriétés ne nous auraient jamais été rendues de toute façon.

Dans la longue liste de biens, il y avait une parcelle de terre de vingt-deux acres qui coûtait une fortune et que Fidel Castaño réclamait par le biais de son frère Carlos. Elle était juste à côté de Montecasino, son manoir, et lui permettait d'agrandir son domaine déjà immense. On leur donna aussi des terrains précieux à Medellín qui abritent aujourd'hui des hôtels et des centres commerciaux très lucratifs.

En plus des rencontres à Cali, ma mère avait eu plusieurs autres rendez-vous à Bogotá. Elle donna des peintures réalisées par des artistes comme Fernando Botero avec leurs certificats d'authenticité. Petit à petit, elle paya les ennemis de son mari avec les biens qu'elle avait tant chéris. Il ne restait à la fin que des œuvres ordinaires qui ne les intéressaient pas.

L'appartement de Miravalle à El Poblado que mon père avait fait construire dans les années 1980 ne survit pas non plus à cet indécent dépouillement. Même si beaucoup de nos logements avaient été vendus, nous en avions encore dix, dont le penthouse dans lequel vécut ma grand-mère Hermilda pendant des années. Il y avait aussi une ferme dont je n'avais jamais entendu parler dans la région d'Orinoquia. Quand je vis sur la liste à quel point elle était vaste, je pensai que c'était une erreur typographique : 250 000 acres.

Sur la liste, il y avait aussi des avions, des hélicoptères, et toutes sortes de véhicules : des Mercedes-Benz, des BMW, des Jaguar, d'anciens ou de nouveaux modèles des plus belles marques de motos, des bateaux et des jet-skis. On leur donna tout. Mais vraiment tout. Nous ne pouvions pas prendre le risque de mentir ou de cacher certains biens. Nous savions que Los Pepes avaient toutes ces informations car nombre d'entre eux avaient été amis avec mon père dans le passé.

Même si nous leur avions donné beaucoup de propriétés, nous savions que ce n'était toujours pas suffisant pour couvrir la somme exorbitante que nous demandaient les capos. Mais, de manière inexplicable, Carlos Castaño intervint pour aider ma mère.

« Madame, j'ai en ma possession votre toile de Dalí, *Rock and Roll*, d'une valeur supérieure à trois millions de dollars. Je vais vous la rendre pour que vous puissiez rembourser ces gens », dit-il, certainement sur les instructions de son frère, Fidel, qui lui avait déjà promis de rendre cette œuvre.

« Non, Carlos, ne vous en donnez pas la peine. Gardez-la. Je vous ferai envoyer le certificat d'authenticité », répondit ma mère sans hésitation, à la surprise des capos. Elle ne voulait pas nous enfoncer encore plus.

La réunion avait une autre atmosphère cette fois-là. La grande table ressemblait à un bureau de notaire dans lequel les propriétaires – conseillés par leurs avocats – choisissaient des propriétés comme si elles étaient des figurines à collectionner.

Trois heures plus tard, Miguel Rodríguez finit par dire :

« Quoi qu'il arrive à présent, un monstre tel que Pablo Escobar ne naîtra plus jamais en Colombie. »

Ma mère pleura une nouvelle fois toutes les larmes de son corps sur le chemin du retour. À mi-chemin de Bogotá, Alfredo reçut un coup de fil de la part de Miguel Rodríguez.

« La veuve de Pablo n'est pas bête. Elle a remporté une grande victoire aujourd'hui. Elle s'est mis Carlos Castaño dans la poche avec cette histoire de Dalí. »

Il y eut moins de capos à la réunion qui se tint dix jours plus tard, car plusieurs d'entre eux avaient jugé que leur dette était réparée grâce aux propriétés qu'on leur avait données. Ce rendez-vous permit de soulever un autre problème : moi.

« Ne vous en faites pas, Madame, ce sera la paix après ça. Mais nous devrons tuer votre fils », dit une fois de plus Gilberto Rodríguez.

Même s'ils avaient déjà promis de me tuer, ma mère jura encore et encore qu'elle ferait tout le nécessaire pour que je ne poursuive pas la guerre de mon père. Finalement, les capos acceptèrent de la laisser m'emmener avec elle à la prochaine réunion. Là, mon avenir serait décidé.

MA MÈRE, ANDREA, ET MOI AVIONS COMMENCÉ à accepter l'idée que j'aille à Cali à un moment ou un autre. Nous n'avions pas mis ma petite sœur dans la confidence et nous lui disions que tout allait bien.

J'avais analysé la situation sous tous les angles. Devrais-je fuir et risquer de mourir ? Je pourrais survivre en me cachant en Colombie pendant un moment, avant d'aller à l'étranger. Après tout, j'avais observé mon père procéder ainsi durant dix ans. Pourtant, le fait d'éviter le rendez-vous pourrait mettre en péril ma mère et ma sœur. Los Pepes exerçaient un pouvoir immense et pouvaient me traquer aux quatre coins du globe. La fuite ne ferait que perpétuer une guerre que je n'avais pas commencée, ni guidée, mais dont j'avais souffert et que j'avais essayé d'éviter toute ma vie. En fin de compte, pour prendre ma décision, je m'en remis à mes émotions les plus profondes qui me disaient que si je voulais la véritable paix, il fallait que je la fasse, que je l'honore, et que je la garantisse. Je devais serrer la main aux ennemis de mon père.

Dans la froide solitude du balcon de notre appartement loué de Santa Ana, dans lequel nous avions déménagé après notre séjour désagréable à la Residencias Tequendama, je réfléchis au fait que j'avais passé toute ma vie à devoir fuir. Depuis que je suis enfant, on m'a traité comme si j'étais coupable des crimes de mon père. Dieu seul sait que dans mes prières je n'ai jamais demandé la mort, ou la prison,

la ruine, la maladie, la persécution, ou la revanche pour les ennemis que j'ai hérités de mon père – ce qui n'est pas pareil que de dire *mes* ennemis, car je ne les ai pas mérités. Je n'ai fait que demander à Dieu de les garder occupés, qu'ils aient autre chose à faire que de penser à moi, plutôt qu'ils ne me voient comme une menace, ce que je ne suis pas.

J'étais encore une fois à un carrefour de ma vie. Je devais aller à la réunion de Cali, et j'étais terrifié car j'étais sûr de ne jamais revenir.

L'atmosphère était sombre dans l'appartement de Santa Ana, et nous étions tous sur la brèche. Accablé par la sensation que mes jours étaient comptés, j'écrivis mes dernières volontés et mon testament dans lequel je laissais à Andrea et à la famille de ma mère les deux ou trois biens que j'avais réussi à conserver.

J'espérais qu'en me rendant volontairement, la vengeance de mes ennemis tomberait seulement sur moi, épargnant Manuela et ma mère. Une pensée me laissa en état de choc total : allais-je finir avec les ongles retirés, mes dents et mes yeux arrachés et mon corps coupé en morceaux, comme ce fut le sort de nombreux amis pendant cette guerre vicieuse entre les cartels ?

À quatre heures du matin, tandis que les gardes du corps dormaient, ma mère et moi partîmes pour Cali avec mon oncle Fernando Henao. Ce fut un voyage paisible, et nous passâmes la majorité du temps à discuter de la stratégie à adopter lors du meeting. Il n'y avait rien de plus à discuter pour moi. J'imaginais être un homme mort.

Nous arrivâmes à un hôtel de Cali vers environ six heures du soir, où nous entrâmes par l'entrée souterraine pour ensuite monter au huitième étage dans une grande chambre. Pas besoin de s'enregistrer à la réception car l'hôtel appartenait au cartel. Nous prîmes la précaution de ne pas hausser la voix car nous pensions que les chambres

pouvaient être mises sur écoute. Commander de la nourriture n'était pas non plus une option car j'avais peur qu'ils m'empoisonnent, et je ne m'autorisai qu'à boire l'eau du robinet.

NOUS SAVIONS QU'IL NE SE PASSERAIT RIEN avant le lendemain matin, c'est pourquoi nous avions décidé de rendre visite à des parents de ma mère à Palmira. Nous mangeâmes là-bas, et après dix heures du soir, ma mère reçut un appel de Pacho Herrera, qui lui demanda d'arranger un meeting avec la famille de mon père pour parler de l'héritage et de la distribution des biens.

« Don Pacho, répondit ma mère, ne vous en faites pas. Pablo a laissé un testament, dont nous allons nous occuper en famille. Nous sommes ici parce que Don Miguel Rodríguez nous a appelés pour parler du retour à la paix, et il avait besoin que mon fils, Juan Pablo, m'accompagne pour résoudre ce problème. »

Cette nuit-là je me suis mis à genoux et ai longtemps prié et pleuré, demandant à Dieu de sauver ma vie, d'adoucir le cœur de mes bourreaux et de me laisser une chance.

Vers dix heures le lendemain matin, un homme arriva pour nous emmener à bord de sa Renault 18 aux vitres teintées.

Je m'étais réveillé à sept heures, un horaire inhabituel pour moi puisque, comme mon père, j'allais normalement me coucher au lever du jour et commençais ma journée vers midi. Comme toujours, je pris un long bain, plein d'appréhension. Je pris une profonde respiration, je m'éclaircis la gorge et me dis plusieurs fois à moi-même : « Tout va finir aujourd'hui. Je n'aurai plus à fuir devant quiconque ou quoi que ce soit. »

Ma mère non plus ne pouvait pas cacher son anxiété. Elle était très silencieuse et mon oncle essaya de la rassurer sans succès.

« Ne t'en fais pas, tout va bien se passer », répétait-il, mais lui-même ne semblait pas y croire.

Nous montâmes dans la voiture, et dix minutes plus tard, le chauffeur entra dans le sous-sol d'un immeuble près des bureaux de la station de radio Caracol. Personne ne le remarqua, mais à ce moment je fus saisi d'une angoisse terrible, comme celle d'une personne qui avance inexorablement vers la mort. Le chauffeur nous escorta jusqu'au dernier étage et dit qu'il nous attendrait dans une chambre au bout du couloir. Je remarquai avec surprise que personne n'était armé et que personne ne m'avait fouillé.

En entrant dans la salle d'attente, quelle ne fut pas notre surprise d'y trouver ma grand-mère Hermilda ; ma tante Luz María et son mari, Leonardo ; mon oncle Argemiro ; et mon cousin Nicolás. Les vitres teintées de la chambre donnaient à cette rencontre un air menaçant. Jusqu'à maintenant, nous avions imaginé que ma mère seule était en contact avec les ennemis de mon père, et c'était uniquement pour assurer la sécurité de toute la famille.

Comment étaient-ils arrivés là ? Qui les avait amenés ? Il était très étrange et suspect qu'ils n'aient jamais mentionné le fait qu'ils étaient en contact direct avec les capos de Cali alors que nous les mettions au courant de nos efforts pour négocier la paix. C'était comme un coup de poignard dans le cœur de voir à quel point ils se sentaient chez eux, sur le territoire de nos ennemis. On a même vu Nicolás prendre librement de la nourriture dans le frigo.

Nos salutations furent froides et distantes, et nous n'échangeâmes guère durant notre attente. Sidéré, je n'arrivais pas à croire que le meeting au cours duquel j'ai été condamné à mort avait été retardé – sur la demande de ma grand-mère ! – pour parler de l'héritage de son fils Pablo en premier.

Un employé vêtu de noir nous accompagna dans une pièce plus grande avec deux canapés, des fauteuils sur les côtés, et une table en verre au milieu.

Nous étions à peine assis quand Miguel Rodríguez fit son entrée, suivi de Pacho Herrera et José Santacruz Londoño. L'absence de Gilberto Rodríguez était notable.

Ma mère, oncle Fernando et moi nous assîmes sur le canapé, et quelques secondes plus tard les membres de ma famille paternelle arrivèrent pour s'asseoir sur l'autre. Ils regardaient tous le sol pour éviter notre regard, car ils savaient que ce jour-là marquait la fin de nos liens avec eux. Il ne faisait plus aucun doute qu'ils nous avaient trahis.

Je me rappelai de la remarque de ma mère à un meeting précédent, quand elle avait offert de payer pour sauver la famille de mon père ; Miguel Rodríguez lui avait répondu : « Madame, ne dépensez pas votre argent pour ces gens sans valeur. C'est du gaspillage. Ne voyez-vous pas que ce sont eux qui vont vous détruire, vous et votre famille ? Laissez-leur payer leur part, ils ont l'argent pour ça. Ils ne méritent pas votre générosité. Croyez-moi. » Il l'avait répété plusieurs fois à ma mère, et jusqu'à ce jour, ni elle ni moi n'avions soupçonné le double jeu de ceux qui partageaient notre sang.

Pacho Herrera était clairement du côté de la famille de mon père.

Miguel Rodríguez s'assit sur une des chaises à côté de Pacho Herrera et Chepe Santacruz. Il avait l'air très solennel, même un peu sévère à en juger par ses sourcils froncés.

Il prit enfin la parole.

« Nous allons parler de l'héritage de Pablo », dit-il sans préambule. « J'ai entendu les exigences de sa mère et de ses frères et sœurs, qui désirent que les biens qu'il a légués à ses enfants quand il était encore en vie soient inclus parmi les biens distribués. »

Ma grand-mère prit ensuite la parole. « Oui, Don Miguel, nous parlons des immeubles Mónaco, Dallas et Ovni. Pablo les a mis aux noms de Manuela et Juan Pablo pour éviter qu'ils ne soient saisis par les autorités, mais ils lui appartenaient à lui, et non à ses enfants. C'est pourquoi nous demandons à ce qu'ils soient inclus dans l'héritage. »

J'étais frappé par l'absurdité de la situation : ma grand-mère et mes oncles et tantes étaient venus voir le cartel de Cali pour résoudre un problème lié à la famille de leur pire ennemi. Mon père devait se retourner dans sa tombe à entendre la manière dont sa mère et sa fratrie essayaient de ruiner ses enfants.

Ce fut ensuite au tour de ma mère : « Doña Hermilda, au tout début, quand Pablo a construit ces immeubles, il était très clair que c'était pour ses enfants. Il a laissé beaucoup d'autres biens à la famille. Tu sais très bien que c'est le cas, même si tu es là, avec tout mon respect, à dire des choses qui ne sont pas vraies. »

Miguel Rodríguez intervint. « Écoutez, j'ai moi-même des sociétés au nom de mes enfants, et ces sociétés ont des biens dont j'ai décidé, vivant, qu'ils reviennent à mes enfants. Pablo a fait exactement la même chose. De cette manière, les biens qu'il voulait que ses enfants aient ne sont pas touchés. Fin de discussion. Les biens de mes enfants leur appartiennent, et les biens que Pablo a choisis pour ses enfants leur appartiennent également. Divisez le reste entre vous en accord avec le testament. »

Un long silence suivit l'intervention de Miguel Rodríguez jusqu'à ce que finalement mon cousin Nicolás finisse par l'ouvrir, mettant enfin terme à ce meeting très étrange : « Attendez, et qu'en est-il des dix millions de dollars que mon oncle devait à mon père ? Nous savons tous que mon père était celui qui finançait Pablo. »

À ces mots, les capos du cartel de Cali se regardèrent et éclatèrent de rire. Je n'avais pas d'autre choix que d'intervenir. « Mais écoutez ce

mec ! Personne ne va te croire, Nicolás. Selon toi les oiseaux tirent sur les chasseurs, maintenant ? Comme si ton père s'occupait de mon père ? T'as perdu les pédales… »

Tout sourire, Miguel Rodríguez, Pacho Herrera et Chepe Santacruz se levèrent et se dirigèrent vers la porte sans dire au revoir.

Fébrilement, je fis signe à ma mère de revenir au véritable motif de notre visite à Cali. Ma vie en dépendait. Elle comprit immédiatement et suivit les capos pour leur demander cinq minutes de leur temps. Ils acceptèrent et ma mère me fit signe de les suivre.

Ils s'assirent dans une autre pièce, les bras croisés, et je réalisai qu'il était temps pour moi de donner tout ce que j'avais.

« Messieurs, je suis venu ici car je voulais vous dire que je n'ai aucune intention de venger la mort de mon père. Ce que je veux faire, comme vous le savez, c'est de quitter le pays pour poursuivre mes études et trouver des opportunités qui ne sont pas accessibles ici. Je ne souhaite pas rester en Colombie pour gêner qui que ce soit, mais je suis dans l'incapacité de partir. Il n'y a aucune issue. Je comprends très bien que pour continuer à vivre, je dois partir.

– Petit, ce que tu dois surtout faire c'est de ne jamais t'impliquer dans le trafic de drogue ou les groupes paramilitaires, ou ce genre de trucs. Je comprends ce que tu dois ressentir, mais tu dois savoir, comme nous tous, qu'un bandit comme ton père ne verra plus jamais le jour », me dit Santacruz.

« Ne vous inquiétez pas, Monsieur, j'ai au moins appris une leçon dans la vie. Le trafic de drogue est une malédiction.

– Attends une seconde, jeune homme », rétorqua Miguel Rodríguez, élevant la voix. « Que veux-tu dire par malédiction ? Regarde, j'ai une bonne vie, ma famille vit bien, j'ai une grande maison, des courts de tennis, je me promène tous les jours…

– Don Miguel, comprenez, s'il vous plaît, que la vie m'a montré quelque chose de différent. À cause du trafic de drogue, j'ai perdu mon père, des membres de ma famille, des amis, ma paix et ma liberté, et tous nos biens. Pardonnez-moi si je vous ai offensé, mais c'est ma manière de voir les choses. C'est pourquoi je veux saisir cette opportunité pour vous dire que je ne causerai jamais de problèmes. Je réalise que la vengeance ne me rendra jamais mon père. S'il vous plaît, aidez-nous à quitter le pays. Je me sens impuissant à trouver une porte de sortie. Je ne veux pas que vous pensiez que je ne veux pas partir. Mais les compagnies aériennes ne veulent pas me vendre de billets. »

Emporté dans mon élan et bien plus détendu, je fis même une suggestion : « Et si au lieu de charger cent kilos de cocaïne sur un de vos avions, vous m'emmeniez – je pèse le même poids – pour m'envoyer hors du pays ? »

Ma confession dut les toucher car le ton de Miguel Rodríguez s'adoucit quand il répéta une fois de plus son verdict : « Madame, nous avons décidé de donner une chance à votre fils. Nous comprenons que ce n'est qu'un gamin, et qu'il devrait continuer son chemin ainsi. À partir de maintenant, vous devrez répondre de ses actions au prix de votre propre vie. Vous devez nous promettre que vous ne le laisserez jamais s'égarer. Nous vous laisserons les trois immeubles pour que vos enfants puissent en profiter. Nous vous aiderons à les récupérer. Pour ça, il vous faudra contribuer financièrement aux campagnes présidentielles. Quel que soit le gagnant, nous lui demanderons de nous aider, et nous lui dirons que vous avez contribué à sa cause. »

Ce fut ensuite au tour de Pacho Herrera de prendre la parole, lui qui était resté plutôt silencieux jusqu'à maintenant : « Ne t'inquiète pas, mec, à partir du moment où tu ne te lances pas dans le trafic de drogue, il ne t'arrivera rien. Tu n'as rien à craindre. Nous voulions que tu viennes ici pour être sûrs que tes intentions sont bonnes. La seule

chose que nous ne puissions te permettre est d'avoir beaucoup d'argent, histoire que tu ne pètes pas une durite et ne deviennes pas incontrôlable.

– Tu n'as plus d'inquiétudes à avoir, continua Miguel Rodríguez. Tu peux même rester ici et vivre à Cali si tu en as envie. Personne ne te touchera jamais. Tiens, va faire un tour à la boutique de vêtements de ma femme. Attends de voir ce qu'il se passe avec le nouveau président, et nous t'aiderons. »

La conversation était finie. Elle avait duré vingt minutes.

Je ne m'étais pas vraiment attardé sur la référence de Miguel Rodríguez et ce « nouveau président » dont il parlait, mais nous comprendrions quelques semaines plus tard.

Après un au revoir plutôt amical, Miguel appela le chauffeur et lui dit de nous conduire au magasin de sa femme. En sortant, je me sentais bouleversé comme jamais auparavant. Il me fallait digérer deux réalités qui venaient de m'éclater en plein visage : la confirmation que la famille de mon père nous trahissait, et la permission de continuer à vivre accordée par les capos de Cali. Je m'étais toujours attendu au pire venant d'eux, mais maintenant je me sentais obligé de ressentir de la gratitude envers Don Miguel et Los Pepes, qui avaient accordé la vie à ma mère, ma sœur et moi.

En quelques minutes nous étions à cette boutique du quartier commerçant branché de Cali. Le chauffeur pointa du doigt en direction d'un magasin et ma mère y entra. Je choisis de me promener un peu dans le quartier et je m'arrêtai devant un magasin de vêtements pour hommes qui proposait en vitrine un habit en tissu éponge. Je décidai de l'acheter.

Quelle sensation étrange, c'était donc ça d'être en vie ? J'étais parti pour rencontrer la mort, et soudain je pouvais me promener sur le

territoire des tout-puissants parrains de la mafia de Cali et m'en sortir sans une égratignure.

Deux heures plus tard, le chauffeur nous déposa à l'hôtel et nous retournâmes à Bogotá le soir même.

Pour la première fois depuis longtemps, je me sentais en paix. Je pouvais vivre. Durant les mois précédents, nous avions donné de nombreuses propriétés aux capos de Cali et Los Pepes, mais d'autres capos attendaient encore d'être payés. Le soir, pendant que je me déshabillai, Andrea me demanda si j'avais lu le mot qu'elle avait laissé dans la poche de mon pantalon. Dans ce mot, elle me rappelait son amour et son assurance que tout allait bien se passer pour mon rendez-vous avec la mort.

NOUS DEVIONS PRENDRE LE TAUREAU PAR LES cornes. aussi ma mère rencontra-t-elle rapidement Diego « Berna » Murillo Bejarano, sous l'insistance de Carlos Castaño. Il avait arrangé cette rencontre dans une maison de Los Balsos à Medellín. Le rendez-vous commença très mal. Berna insulta ma mère en lui reprochant de s'être mariée à mon père, et elle, fatiguée des menaces constantes, des injures et des accusations des mafieux, répondit avec véhémence.

« Monsieur, je suis une dame, et vous allez cesser de m'attaquer et de m'insulter de la sorte. Je n'ai pas à devoir supporter votre impolitesse alors que j'ai gagné le respect du reste de vos amis. S'il vous plaît, faites donc l'effort d'être respectueux et non insolent et outrancier », dit fermement ma mère.

La réunion s'arrêta net.

Castaño lui passa un coup de fil le soir même et lui fit comprendre très clairement que Berna était extrêmement mécontent et qu'elle allait devoir l'apaiser.

« Doña Victoria, cet homme est furieux, dit Castaño. Je sais qu'il vous a provoquée, mais vous devez comprendre que c'est un homme vraiment très dangereux, et vous allez devoir lui donner quelque chose en plus pour le calmer. »

Cet incident se révéla très coûteux. Lors d'un autre rendez-vous, encore une fois organisé par Castaño, ma mère dut s'excuser et donner à Berna un appartement luxueux. C'était la seule manière de pouvoir continuer la négociation des autres biens.

Durant notre séjour à Santa Ana, il était devenu normal de voir des gens arriver pour emmener ma mère à des rencontres avec les capos qui vivaient ou passaient par Bogotá. Il arrivait parfois que ces rendez-vous se tiennent dans des maisons voisines du quartier dans lequel nous avions vécu. Les capos invitaient ma mère à boire un whisky avec eux et, quand elle refusait, ils s'énervaient. Ils exploitaient le fait qu'elle soit seule, et en profitaient pour demander plus d'argent, plus de tableaux et plus de biens. Par chance, mon oncle Fernando n'était jamais loin à cette époque, et intervenait sagement pour éviter toute autre forme d'abus.

Une des négociations les plus compliquées fut certainement celle de « Chaparro », un puissant chef de groupe paramilitaire à Magdalena Medio, trafiquant de drogue, et ennemi mortel de mon père.

Avec la permission du procureur général, Carlos Castaño emmena ma mère à bord de sa Mercedes-Benz blindée pour la conduire à l'aéroport de Guayamaral au nord de Bogotá, où ils montèrent à bord d'un hélicoptère pour voler jusqu'à une propriété située sur la frontière entre les régions Caldas et Antioquia.

Durant le voyage, Castaño révéla certains détails à propos de la mort de mon père que nous ne savions pas.

« Los Pepes étaient déjà démoralisés, dit-il. Nous avions tué 99 % des gens de Pablo dans les rues, mais nous n'avions jamais pu mettre la

main sur lui. Nous avons failli jeter l'éponge car le mois de décembre approchait et tout est toujours plus compliqué à cette période de l'année. Certains membres importants de Los Pepes disaient même que s'ils n'obtenaient pas bientôt des résultats, ils abandonneraient la traque en décembre. Et comme si ça ne suffisait pas, les colonels du Bloc de recherche avaient lancé un ultimatum à Los Pepes. »

Ma mère écoutait patiemment le récit de Castaño.

« Pour trouver Pablo, nous avons dû mettre la main sur la meilleure technologie d'interception téléphonique venant de France, car celle des gringos n'était pas suffisante.

– Qui a vraiment tué Pablo ? », finit par demander ma mère.

« J'ai participé personnellement à l'opération finale. La police nous envoyait toujours en avant durant les opérations. Cette fois-ci, ils attendaient en retrait dans le centre commercial d'Obelisco. Après avoir tué Pablo, nous les avons appelés. Pablo entendit le premier coup de masse que nous utilisions pour enfoncer la porte, et monta pieds nus jusqu'au deuxième étage. Il tira à plusieurs reprises avec son pistolet Sig Sauer, dont deux tirs atterrirent dans mon gilet pare-balles et me firent tomber à la renverse. À ce moment-là, Lemon était déjà mort dans la cour extérieure. Pablo profita de ce moment où personne ne lui courait après pour ouvrir une fenêtre et descendre par une échelle en métal qu'il avait dû installer plus tôt pour s'échapper. Il réussit ainsi à descendre sur le toit de la maison d'à côté. Mais il n'avait pas compris que certains de mes hommes étaient déjà là. Quand il essaya de faire marche arrière, il prit une balle dans l'épaule. Une autre lui déchira la jambe. Le temps que j'atteigne la fenêtre par laquelle il venait de sortir, il était déjà mort. »

Ma mère n'eut pas le temps de commenter ce récit, car l'hélicoptère amorçait sa descente dans un champ où deux cents hommes armés de

fusils attendaient avec le commandant Chaparro, qui accueillit chaleureusement Castaño et s'adressa ainsi à ma mère :

« Bonjour, Madame. Je suis le commandant Chaparro, et voici mon fils. Votre mari a tué un autre de mes fils et a essayé de me tuer à treize reprises. Ma survie relève du miracle.

– Monsieur, répondit ma mère, je comprends le problème, mais sachez je vous prie que je n'ai rien à voir avec la guerre. J'étais uniquement la femme de Pablo et la mère de ses enfants. Dites-moi, que dois-je faire pour faire la paix avec vous ? »

Chaparro avait lui aussi posé bien des problèmes à mon père. Je me souviens que mon père riait quand ses hommes l'informaient qu'ils avaient encore une fois raté l'occasion de tuer Chaparro. Par deux fois, ils avaient fait exploser une voiture et un bateau avec des bombes puissantes, mais il ne mourait pas. Mon père, résigné, disait que cet homme avait plus de vies qu'un chat.

Chaparro venait d'une famille de paysans. Dans les années 1970, lui et mon père s'étaient éloignés l'un de l'autre pour des raisons que j'ignore, et il finit par rejoindre Henry Pérez, un des premiers dirigeants du groupe paramilitaire de Magdalena Medio. Mon père avait déclaré la guerre à Pérez car il ne lui avait pas donné l'argent nécessaire pour financer son combat contre l'extradition, et Chaparro pour son alliance avec Pérez. Ce dernier fut assassiné par un des hommes de mon père.

Après plusieurs heures de négociation, ma mère et Chaparro finirent par trouver un accord et résoudre leurs différends. Nous lui cédions plusieurs biens, dont une parcelle de terre de deux mille acres que nous utilisions pour l'extraction de minerai et pour l'élevage. Chaparro garda aussi la centrale électrique de Nápoles qu'il avait saisie quelque temps auparavant et qui était assez puissante pour alimenter tout un village en électricité. Ma mère lui dit qu'il pouvait prendre tout

ce qu'il voulait dans le domaine, car nous ne considérions plus que la maison nous appartenait.

En guise de faveur, ma mère demanda à Carlos Castaño de localiser les corps de cinq de ses employées, dont le professeur et la nounou de Manuela, que Los Pepes avaient tué et fait disparaître dans les derniers instants de la guerre. Il répondit que ce ne serait pas facile de les retrouver. Los Pepes avaient fait disparaître des centaines de personnes, et il ne savait plus très bien où ils les avaient enterrées.

À la fin de cette rencontre, ma mère et Chaparro échangèrent une poignée de main, et il l'autorisa à revenir à Nápoles quand elle voulait, puisque la propriété était toujours sous la protection du bureau du procureur général.

Ma mère retourna à Bogotá avec un ennemi de moins, et nous pûmes enfin profiter de quelques jours de paix.

Parfois, nous avions la visite d'invités surprises, comme cet avocat qui vint à notre appartement de Santa Ana se disant envoyé par les frères Rodríguez Orejuela.

Son message était clair : le cartel de Cali nous avait impliqués – que nous le voulions ou non – dans un plan visant à obtenir des bénéfices légaux par la corruption. Ils exigeaient que l'on contribue à hauteur de cinquante mille dollars à leur propre amendement pour un projet de loi envoyé au Congrès pour protéger les biens de la mafia en cas d'audience de confiscation. Le ton menaçant de l'avocat ne nous laissait d'autre choix que d'emprunter cet argent.

Mais le problème ne s'arrêtait pas là. En mai 1994, nous reçûmes une autre visite d'un entremetteur de Cali, qui n'était pas un avocat cette fois-là, mais un mafieux. Nous l'invitâmes à contrecœur, et il nous dit qu'un grand nombre de narcos du sud-ouest de la Colombie désiraient que l'on alloue une importante somme d'argent au financement de la campagne présidentielle d'Ernesto Samper, avec

dans l'idée que, nous aussi, puissions bénéficier d'une future aide gouvernementale, en retrouvant nos propriétés perdues et en trouvant refuge dans un autre pays. Tout à coup, nous comprenions que, dans une conversation précédente, quand Miguel Rodríguez avait mentionné « la venue du nouveau président », il parlait d'avoir le nouveau président dans sa poche.

Nous ne pouvions pas refuser cette fois-là non plus, et fûmes obligés de donner cet argent sans véritablement savoir où il irait. Et, malgré notre contribution, nous n'avons jamais récupéré nos biens et n'avons jamais eu d'aide pour quitter la Colombie. En d'autres termes, c'était de l'argent gaspillé.

Le pire est que la mafia nous voyait toujours comme une machine à fric : nous recevions constamment des demandes d'argent, et pour les raisons les plus improbables. Mais comment pouvions-nous refuser, vu les circonstances ? Il était inutile de les rapporter au procureur général, puisqu'à cette époque la relation qu'il entretenait avec les capos de Cali était si étroite que le cartel possédait même son propre bureau au même étage que le procureur général Gustavo de Greiff. Quiconque désirait voyager à Cali pour résoudre un problème avec les capos savait que le bureau du procureur général était là pour l'aider. Je n'invente rien. C'était chose commune de voir Los Pepes aller et venir comme s'ils vivaient là. Chaque fois que nous rendions visite au procureur en chef, nous devions demander si les gens de Cali étaient d'accord. Et nous n'avions même pas besoin de quitter l'immeuble pour obtenir ces renseignements.

Le procureur général de Greiff connaissait tout des négociations secrètes de ma mère. Même quand les agents de sécurité ne remarquaient pas qu'elle partait, Cali prenait soin de le prévenir. Il est même arrivé que de Greiff fasse des blagues là-dessus devant nous.

À la mi-août 1994, nous acceptâmes l'offre de Chaparro et décidâmes de nous rendre à Nápoles accompagnés par deux agents du CTI du bureau du procureur général, et un autre de la SIJIN. Il nous dit de ne pas nous inquiéter, qu'il garantissait notre sécurité dans la région. C'était comme de petites vacances. Ma mère, Andrea, Manuela, Fernando et moi partîmes de Bogotá et une autre partie de la famille quitta Medellín pour venir nous voir, dont ma grand-mère Nora notamment.

Nous arrivâmes à la nuit tombée, et Octavio, notre intendant de toujours, nous attendait. Il avait préparé les lits dans quatre petites dépendances. Même si elles possédaient des toilettes, une seule d'entre elles avait l'air conditionné. On appelait cette partie de Nápoles « l'autre côté », car les seules choses qu'il y avait étaient une clinique, un bloc opératoire, une pharmacie et El Tablazo, un bar où mon père abritait une grande collection d'albums de musique et de souvenirs, un peu à la Hard Rock Café.

Mais nous nous sentions comme des étrangers durant notre séjour à Nápoles. Il y avait peut-être deux ans que nous n'étions pas venus, et toutes les réjouissances et objets de luxe qui avaient fait la gloire de cet endroit dans les années 1980, quand il y avait 1 700 employés, avaient disparu. En nous promenant autour de l'hacienda, nous étions tristes de remarquer que la jungle était en train d'engloutir la résidence principale, à tel point que nous ne voyions même pas les murs. Nous pouvions apercevoir les yeux las des hippopotames à la surface des lacs.

Lors de notre deuxième nuit à Nápoles, je me réveillai en sursaut, étouffé par la chaleur. Je fus surpris d'apercevoir deux hommes armés avec des AK-47 devant la maisonnette. Comme ils n'avaient pas l'air hostiles, je sortis leur parler. Ils me dirent que Chaparro les avait envoyés pour nous protéger, car ils avaient subi une confrontation

quelques jours plus tôt avec le groupe de guérilla ELN dans une zone de Nápoles appelée Panadería, où mon père avait une de ses cachettes. Ils me dirent de ne pas m'inquiéter car ils avaient quantité d'hommes en train de patrouiller dans la zone.

Ces derniers avaient soif et transpiraient à grosses gouttes, alors je leur servis un verre de *guarapo*, une boisson faite d'eau, de sirop de sucre de canne et de citron. La vie est parfois ironique : toute cette haine avait disparu après une conversation sincère entre ma mère et Chaparro.

Vers la fin du mois d'août 1994, nous avions été dépossédés de tous les biens de mon père hormis les immeubles Dallas, Mónaco et Ovni, qui selon les accords appartenaient à ma sœur et moi. Pourtant, il restait encore quelques doutes quant à la possession d'un avion et d'un hélicoptère ayant appartenu à mon père ; ainsi les capos de Cali convoquèrent-ils ma mère à un autre rendez-vous. Ils étaient presque trente personnes au meeting, dont la plupart étaient déjà là précédemment. Quand l'affaire fut réglée, Miguel Rodríguez demanda à ma mère pourquoi elle ne les avait pas approchés plus tôt. Elle aurait peut-être pu empêcher cette guerre.

« Je voulais le faire, dit-elle, mais Pablo ne m'écoutait pas. Si vous vous souvenez bien, Messieurs, j'ai une fois repéré le beau-frère d'un de mes cousins à Palmira qui travaillait pour vous comme garde du corps et lui avais demandé de solliciter pour moi un entretien avec vous. Vous aviez dit oui, alors j'ai dit à Pablo que je cherchais à prendre contact avec les gens de Cali depuis un moment, car je m'inquiétais pour mes enfants et que j'avais plus ou moins arrangé un entretien. Mais il me répondit que j'étais folle, qu'il ne me laisserait jamais aller à Cali. "Moi vivant, jamais !", me disait-il, en ajoutant que j'étais naïve, bien trop gentille, que je ne comprenais pas comment marchait le

monde, que ses ennemis me renverraient enveloppée dans du fil barbelé. »

Finalement, mon père avait raison sur un point : il fallait qu'il soit mort pour que ma mère puisse approcher ses ennemis et continue à vivre pour pouvoir raconter cette histoire.

Épilogue
Vingt ans d'exil

Quitter la Colombie était une question de vie ou de mort. C'était aussi simple que ça. Manuela, ma mère et moi avions été rejetés par la plupart des représentations diplomatiques de Bogotá : le Costa Rica, l'Allemagne, Israël, l'Australie, l'Argentine, le Brésil, le Canada, le Venezuela, le Salvador, l'Italie, le Pérou, l'Équateur, le Chili, la France, l'Angleterre et les États-Unis. L'Église catholique nous fermait aussi ses portes, alors que nous avions rencontré le nonce apostolique Paolo Romeo et Monseigneur Darío Castrillón pour leur demander d'intervenir en notre faveur afin de trouver un endroit sur la planète où nous puissions vivre.

Nous tournâmes ensuite notre attention vers le comité de la Croix-Rouge et les Nations unies. Nous avons rencontré le médiateur de l'époque, Jaime Córdova, et l'inspecteur général Carlos Gustavo Arrieta. Nous avons essayé de joindre Rigoberta Menchú, qui venait de recevoir le prix Nobel de la Paix, mais elle nous répondit que ce n'était pas son problème.

Désespérée et sans personne vers qui se tourner, ma mère appela l'ancien président Julio César Turbay, qui lui dit : « Souvenez-vous, Madame Diana. Vous savez très bien ce qu'a fait votre mari ; vous

savez qu'il a tué ma fille. Je ne peux pas vous aider. » Nous répondîmes que ce n'était pas juste de nous accuser de ce meurtre. Nous étions peut-être la famille de Pablo Escobar, mais nous n'étions pas des kidnappeurs ou des tueurs.

Nous étions à court de solutions pour quitter le pays. Notre avocat, Francisco Fernández, élabora une stratégie invoquant une vieille loi permettant aux gens de corriger des erreurs sur les noms, ou bien carrément d'en changer par des papiers à présenter devant un fonctionnaire. Nous présentâmes le procédé lors d'une réunion avec le procureur général de Greiff. Au début, il ne vit aucune objection légale, mais il refusa pourtant de nous aider. Nous demandions seulement que la paperasse soit signée par le bureau de protection des victimes et des témoins afin de garantir que nos nouvelles identités demeurent secrètes. L'entrevue devint de plus en plus tendue, et notre avocat finit par dire : « Monsieur le Procureur général, cette situation est intenable. Vous ne pouvez pas protéger toute cette famille, et ils ne peuvent pas rester enfermés dans un appartement pour toujours. Deux mineurs sont impliqués ici. Toutes les cinq minutes vous leur dites que vous allez lever leur protection ; si vous ne les aidez pas à obtenir de nouvelles vies et de nouvelles identités, ils n'auront d'autre choix que d'aller voir la presse et de révéler tout ce qu'ils savent et tout ce qu'ils ont vu dans ce bureau. Et vous et moi savons parfaitement que ça ne fera pas les affaires du pays, ni les vôtres. Si vous continuez à les laisser dans l'incertitude, je leur conseillerai de dire tout ce qu'ils savent. Vous savez très bien ce que vous pouvez faire pour eux. Vous êtes le procureur général de cette nation. Vous ne pouvez pas me dire que vous êtes impuissant dans cette affaire. Vous avez tout fait pour qu'ils se fassent refuser l'entrée dans tous les pays, ; aussi suis-je sûr que vous pouvez faire quelque chose pour qu'ils y soient désormais les bienvenus.

– Calmez-vous, je vous prie. Je vais voir ce que je peux faire, dit de Greiff. S'il vous plaît, comprenez que s'ils ne sont pas considérés comme des victimes ou des témoins, cet organisme ne pourra leur fournir de nouvelles identités. Mais je vais essayer de faire mon possible. Je vous laisse une copie de la loi. Tout est légal – j'ai juste besoin de votre discrétion et de votre collaboration. Ça ne sert à rien de changer leurs noms pour qu'ils soient publiés dans la presse le lendemain. Cette famille a déjà payé un lourd tribut, et vous le savez. »

En fin de compte, non seulement nous obtînmes de nouvelles identités, mais grâce à de Greiff nous fîmes aussi la rencontre d'Isabelle en février 1994. C'était une Française, grande femme blonde âgée d'environ soixante-cinq ans, tout de noir vêtue et arborant un chapeau extravagant orné de plumes d'autruche. On disait d'elle qu'elle était comtesse. Isabelle était accompagnée par deux hommes d'origine africaine en costume cravate, et qui affirmaient être des diplomates du Mozambique habitant à New York. Ils venaient nous annoncer la nouvelle que nous attendions tant : après avoir entendu nos appels dans les médias, le président du Mozambique voulait nous offrir, en geste diplomatique, l'entrée dans son pays pour que nous puissions reconstruire nos vies. La comtesse jouait le rôle d'intermédiaire et nous dit qu'elle avait une fondation dont le but était de venir en aide aux pays qui en ont le plus besoin. Si nous étions prêts à contribuer à sa cause, dit-elle, elle pourrait jouer de son influence pour que ce pays nous accueille. Nous étions ravis.

Mais ce que nous ne savions pas, c'est que ce soi-disant président n'était en fait qu'un candidat. Le Mozambique était un pays agité, engagé dans des négociations pour mettre fin à la guerre civile, qui avait engendré près d'un million de morts depuis quinze ans. Les casques bleus des Nations unies maintenaient l'ordre, et la population connaissait une famine sans précédent.

Seulement, pour nous, leur offre était tout de même synonyme de liberté.

Dès que Francisco Fernández eut vent de cette affaire, il rencontra les intermédiaires. Il déclara d'emblée : « La famille est très reconnaissante de cette aide humanitaire que vous souhaitez leur apporter. En tant qu'avocat de la famille, je désire savoir combien leur coûtera cette aide. »

Ils n'étaient pas très clairs, et affirmaient qu'il n'était pas nécessaire de parler de chiffres pour l'instant. Ne voulant pas les mettre mal à l'aise, je demandai à Fernández de ne pas trop les brusquer. Nous ne pouvions risquer de laisser échapper notre seule occasion de quitter la Colombie.

Les mois suivants, notre avocat resta en contact avec les intermédiaires, qui finirent par nous demander une grosse somme d'argent pour aller dans un pays que nous étions incapables d'identifier sur une carte du monde. La famille de ma mère nous donna de l'argent pour que nous puissions faire des versements sur les comptes officiels du gouvernement, afin de finaliser notre accord. L'idée était de finaliser les négociations une fois arrivés sur le territoire du Mozambique, et de leur donner une œuvre d'art ou des bijoux comme compléments de la somme restante.

Luis Camilo Osorio, le registraire national à l'époque, nous délivra enfin les passeports, permis de conduire et cartes d'identité à nos nouveaux noms. Nous étions en novembre 1994, et nous planifiâmes notre départ sans plus tarder.

Mon changement de nom fut enregistré sur le fichier 4673 du bureau notarial 12 à Medellín, le 4 juin 1994, par Marta Inés Alzate de Restrepo, notaire du droit civil. Le certificat de naissance de Juan Pablo Escobar Henao était maintenant au nom de Juan Sebastián Marroquín Santos. De plus, le document de ma mère stipulait que, en tant que

seule autorité parentale et responsable légal, elle changeait aussi d'identité non pas pour éviter ses responsabilités civiles ou pénales, mais pour préserver sa propre vie et celles de ses deux enfants, face aux menaces de mort qui pesaient sur sa famille. Le bureau de protection des témoins fabriqua une carte de réserviste militaire à mon nouveau nom pour empêcher l'armée de connaître ma nouvelle identité. Il en coûta vingt millions de pesos à ma famille.

Le 14 décembre 1994 arriva. Nous devions dire adieu à la famille de ma mère – les seules personnes nous ayant vraiment aidés après la mort de mon père. Il semblait maintenant que ma famille parternelle avait d'autres priorités.

La famille Henao Vallejo passa toute cette dernière semaine avec nous à l'appartement de Santa Ana. Nul ne savait où nous allions ni ne connaissait nos nouvelles identités. Nous ne devions pas nous revoir avant dix ans. À cinq heures quarante-cinq du matin, tout était prêt pour le départ : les valises étaient dans le van, et nous étions tous douchés et habillés. Nous nous rassemblâmes dans le salon pour la dernière fois pour prendre une photo de cet instant. Pour cette dernière photo de famille, la majorité d'entre nous était en pyjama et semblait très triste.

Il était temps de se dire au revoir. La dernière personne que j'embrassai fut ma grand-mère Nora.

« Abuelita, dis-moi la vérité, tout va bien se passer ?

– Oui, mon ange, je sais que cette fois-ci tout va bien se passer, et il ne t'arrivera rien. Je ne sens aucun danger pour vous. Aussi, va en paix, et ne t'inquiète surtout pas, mon ange », dit-elle pour m'encourager.

Nous quittâmes l'immeuble au volant du van d'Alfredo, et plus loin dans le quartier je lui demandai d'arrêter le véhicule pour que je puisse

parler avec « Puma », un agent du CTI particulièrement doué qui nous avait protégés à l'immeuble Altos.

« Mon frère, je voudrais te remercier d'avoir veillé sur nous durant cette période difficile pour ma famille. Merci pour ton respect envers nous, et pour avoir tant de fois risqué ta vie, lui dis-je. Il est temps pour la famille de trouver son propre chemin. Je vais donc te demander de ne plus nous protéger. Nous quittons le pays. Je ne peux pas te dire où nous allons pour des raisons de sécurité, j'espère que tu comprends ça. Ne nous suis pas, s'il te plaît.

– Merci de traiter si bien tes gardes du corps et de faire de ton mieux pour que ce soit un plaisir de te protéger, répondit-il. Je suis désolé pour toutes les épreuves que tu as traversées. Il est touchant que tu me libères de ma responsabilité : tu n'es pas en état d'arrestation, tu es libre d'aller où tu veux. »

La cordialité de Puma lui coûta son travail. De Greiff fut furieux de découvrir que Puma avait perdu notre trace et que nous étions partis pour quitter le pays. L'officier répondit que nous n'étions pas des prisonniers, mais cela ne changea rien.

Ce voyage était comme une course contre notre passé sulfureux.

En chemin vers la frontière avec l'Équateur, nous n'avions pas encore eu trop le temps de nous entraîner avec nos nouveaux noms.

Il était prévu que nous traversions la frontière le troisième jour du voyage, puisque nous devions prendre un vol en partance de Lima en direction de Buenos Aires. Mais, d'abord, il fallait que l'immigration tamponne nos passeports sans examiner nos photos ou nos identités. Alfredo donna un billet à un agent de la DAS pour qu'il nous laisse enfin quitter le pays.

Pendant ce temps, Andrea se préparait à quitter le pays par un vol direct de Bogotá vers Buenos Aires. Personne ne savait qui elle était, aussi n'y avait-il guère pour elle de problème particulier.

Le changement d'identité semblait fonctionner : nous réussîmes à sortir de l'Équateur et du Pérou et arrivâmes sans encombre en Argentine. Ils tamponnèrent nos passeports à Buenos Aires et nous délivrèrent un visa touristique de trois mois. Durant nos vingt-quatre heures de pause avant de prendre l'avion pour le Mozambique à l'autre bout du monde, je fus fasciné par Buenos Aires. C'était l'été et les rues étaient recouvertes d'un manteau vert et violet, aux couleurs des jacarandas.

« Ne joue pas les sentimentaux, Juanchito, ne fais pas ça – nous devons avancer. Nous sommes là seulement pour vingt-quatre heures », me disait notre avocat, Fernández, qui nous accompagnait au Mozambique avec sa femme.

Le lendemain matin, Buenos Aires était encore plus belle, mais notre chemin était déjà tout tracé.

À l'aéroport d'Ezeiza, une altercation avec un officier me fit croire que je ne verrais plus jamais ma famille. Un agent m'arrêta, car il se demandait ce qu'un enfant de seize ans pouvait bien faire avec les poches pleines de bijoux. On m'emmena dans une petite salle pour me forcer à vider mes poches. L'officier argentin disait vouloir appeler le consulat colombien pour faire un rapport de la situation.

« Écoute, peut-être que tu veux éviter tout ça et que tu préfères prendre ton vol, non ? Fais comme tu veux. Sinon tu devras attendre que le consulat colombien vienne jusqu'ici, et ça va compliquer les choses… Alors réfléchis bien à ce que tu veux faire. »

J'étais à peu près sûr de comprendre où il voulait en venir mais je n'osais pas lui faire une offre.

« Bon, gamin, mets trois cents dollars dans le magazine que tu tiens entre les mains, fais semblant de l'oublier sur la table, et je te laisse passer. T'es OK pour trois cents ? » dit-il.

Je plaçai cinq cents dollars entre les pages du magazine et « l'oubliai » sur la table. Je repris mes bijoux et partis vers la zone d'embarquement. Tout le monde m'attendait avec anxiété.

Le trajet jusqu'à Johannesburg en Afrique du Sud fut très agréable et d'un bon standing, mais les conditions sanitaires, les odeurs et l'inconfort du voyage jusqu'à Maputo au Mozambique furent effroyables. Et ce n'était que le début. L'avion atterrit dans un vieil aéroport figé dans le passé, sans avions commerciaux et seulement quatre avions Hercules des Nations unies desquels on déchargeait des sacs de grains et de farine portant le logo UN. Des casques bleus gardaient la nourriture, qui était envoyée par l'aide humanitaire.

Les hommes que l'on avait vus en Colombie avec la comtesse nous attendaient à la sortie. Ils nous guidèrent vers le salon présidentiel de l'aéroport, une salle qui semblait ne pas avoir été ouverte depuis des lustres. Il y avait une épaisse couche de poussière sur le tapis rouge et sur le fauteuil présidentiel.

Tandis que nous quittions l'aéroport, la voiture qu'ils avaient commandée pour venir nous chercher eut un accident avec un autre véhicule. Les chauffeurs sortirent, évaluèrent les dégâts, firent un signe de la main, et retournèrent dans leurs véhicules comme si de rien n'était. Je demandai alors à notre chauffeur pourquoi il n'avait pas noté le numéro de plaque de l'autre véhicule pour les papiers de l'assurance.

« Personne n'a d'assurance ici, m'expliqua-t-il. Ça n'existe pas, personne n'a assez d'argent pour réparer quoi que ce soit ici. On ne fait que sortir pour regarder les dégâts, par curiosité. »

Alors que nous étions en chemin vers la maison qu'ils avaient louée pour nous, notre nouvelle vie commençait à se dévoiler à mes yeux, et je n'aimais pas ce que je voyais. Maputo était une ville à moitié en ruine après la guerre civile. Il n'y avait pas de feux de signalisation, pas de trottoirs, de magasins, et nous pouvions voir les trous formés par les

tanks et les missiles dans le mur des immeubles, que les familles recouvraient de morceaux de plastique. Comme par hasard, la comtesse ou les hommes qui l'accompagnaient avaient omis de mentionner tout ça.

Nous arrivâmes à notre nouvelle maison dans le quartier des diplomates. C'était une maison simple avec quatre chambres à coucher et une grande salle de séjour. Mais la puanteur des égouts était très forte. Les placards étaient presque tous vides, et Marleny, la femme de ménage que nous avions emmenée avec nous de Colombie, devait aller acheter les produits essentiels. Une heure plus tard elle était de retour avec l'argent et les mains vides.

« L'argent n'a aucune valeur ici. Le supermarché était ouvert mais il n'y avait pas de nourriture, d'eau, de soda ou de fruits. Rien », dit-elle.

Nous étions le 21 décembre 1994, et dans quatre jours nous allions fêter Noël dans un pays frappé par la pauvreté. Nous avions passé presque une semaine à voyager pour affronter une réalité écrasante. Mais, comme toujours, ma mère insistait pour que l'on ne voie pas le verre à moitié vide. Elle trouva des patates et des œufs dans le garde-manger et prépara le repas, répétant que tout allait bien se passer, que nous pourrions étudier à la faculté, et échapper à notre nom de famille. Nous pouvions apprendre l'anglais en Afrique du Sud, ou faire venir un professeur sud-africain jusqu'ici pour nous l'enseigner.

Nos bagages ayant été retardés, Andrea et moi dûmes nous rendre dans un petit centre commercial. Mais tous les magasins étaient vides, sauf une boutique de souvenirs qui vendait uniquement des t-shirts de mauvaise qualité floqués du mot « Maputo » – et chaque t-shirt coûtait cent dollars !

Rien, vraiment rien, ne nous indiquait que nous puissions construire une vie ici. En fait, quand nous regardâmes un peu les universités, on nous informa que les seules bonnes formations ne

concernaient que les cours de médecine dispensés à la morgue. Il n'y avait pas de salles de classe, de bureaux ou de bibliothèques, et encore moins de licence en publicité ou en design industriel, les études qu'Andrea et moi rêvions de suivre.

Quelques heures après notre arrivée, nous quittions la maison que le gouvernement nous avait donnée pour aller à l'hôtel de notre avocat, un manoir spectaculaire où les invités étaient principalement des gardiens de la paix envoyés par les Nations unies. Même s'il y avait des télévisions, elles n'étaient jamais allumées car il n'y avait pas de signal.

Les heures passaient, et j'étais de plus en plus déprimé à chaque minute qui s'écoulait.

J'aurais préféré vivre planqué dans une chambre à Bogotá, même si je devais risquer ma vie tous les jours. Dans un moment de désespoir total, je pris la laisse du chien pour la montrer à ma mère en disant : « Si on ne s'en va pas d'ici, je vais me pendre avec ça. Je préfère que l'on me tue en Colombie, Mamá. Je ne veux pas de ça. Je meurs, ici. »

Effrayée par mes mots, ma mère demanda à notre avocat, Fernández, de regarder les vols en partance du Mozambique. La destination n'était pas importante.

« Le seul avion qui part du pays décolle dans deux heures. Le prochain est dans deux semaines », lui dit-il.

En l'espace de quelques secondes, nous remballâmes toutes nos affaires, même le jean mouillé qui trempait dans le lavabo. Fernández était furieux.

« Vous jetez à la poubelle un an et demi d'efforts ! C'est complètement irresponsable, c'est de la folie. Vous ne devez pas écouter votre fils, qui réagit comme un petit prince !

– C'est vraiment très simple pour *vous* d'arriver à cette conclusion, dit ma mère. Votre propre fille n'est pas en train de dire qu'elle va commettre un suicide. C'est trop facile de nous dire de rester alors que

vous partez demain passer Noël à Paris avec toute votre famille. S'il vous plaît, aidez-nous à partir d'ici. Nous parcourrons le monde entier le temps qu'il faudra jusqu'à ce que l'on trouve un bon endroit pour notre famille. »

Les membres officiels du gouvernement n'avaient pas prévu de nous rencontrer avant le début de l'année prochaine. Ils n'avaient jamais imaginé que nous ne resterions là que trois jours alors que nous avions prévu d'y vivre dix ans.

Nous quittâmes Maputo pour Rio de Janeiro. Nous essayâmes de visiter la ville mais la barrière de la langue et le trafic routier étaient trop pour nous. Le Brésil ne nous convenait pas. Nous achetâmes alors des billets pour Buenos Aires, car nous avions adoré la ville et nous avions déjà un visa touristique de trois mois approuvé par l'État.

Une fois de plus, Alfredo Astado était là pour nous aider dans un moment critique. Nous avions réussi à lui envoyer un message d'urgence par un moyen secret : nous étions en chemin pour Buenos Aires et nous avions besoin qu'il supervise tous les détails de notre arrivée pour éviter toute surprise désagréable. Il partit pour Buenos Aires alors qu'il était en vacances avec sa famille, et arriva le 24 décembre quelques heures avant nous.

Buenos Aires fut comme une avalanche de nouvelles expériences pour moi. J'appris à jouir des privilèges qu'offre l'anonymat. Je pris le bus pour la première fois. Pourtant, le fait de vivre quotidiennement une vie normale réveillait en moi une myriade de peurs et d'appréhensions. Le simple fait d'aller au comptoir d'un McDonald's pour commander un hamburger était une épreuve terrifiante. J'avais toujours eu quelqu'un pour s'occuper de moi. Je réalisai d'un coup à quel point j'avais été isolé du reste du monde.

Je trouvais difficile de faire confiance aux gens. Sans m'en rendre compte, j'étais passé maître dans l'art de vivre en fugitif, et pendant

des mois je continuai à porter des lunettes de soleil pour que personne ne puisse me reconnaître. Ennuyées par mon comportement, ma mère et Andrea me disaient qu'il n'y avait rien à craindre ; nous vivions dans une ville de douze millions de personnes, et je ne devais pas penser que j'étais si célèbre au point de devoir vivre caché derrière des lunettes de soleil.

Peut-être avaient-elles raison. J'ai accepté une fois de suivre leur recommandation, en ôtant mes lunettes de soleil pour aller acheter des billets de concert. J'ai appelé un taxi dans la rue, mais avant même que le chauffeur me demande ma destination, il me demanda : « Êtes-vous le fils de Pablo Escobar ?

– N'importe quoi, mec ! Qu'est-ce que tu racontes ? Ils sont encore en Colombie et ils n'ont pas le droit de quitter leur pays. Personne ne les accepte. »

Le chauffeur de taxi, qui n'était pas idiot, continua à m'analyser dans le rétroviseur jusqu'à ce que je lui envoie un regard sévère et lui dise de m'emmener au centre commercial d'Alto Palermo. Je m'empressai d'acheter les billets et de revenir à l'appartement, comme si le monde entier en avait après moi. Je n'ai pas été tendre avec ma mère et Andrea, je leur dis de ne pas être si naïves, et que j'avais été encore plus stupide qu'elles en écoutant leur conseil. Je déblatérai encore et encore.

Au contraire de Maputo, Buenos Aires offrait toutes les opportunités scolaires dont nous rêvions. Deux mois après notre arrivée, nous avions déjà pris plusieurs cours d'informatique. Andrea étudia la publicité à l'université de Belgrano et obtint son diplôme avec les honneurs. En mars, je m'inscris à la formation de design industriel à l'École technique d'ORT. J'obtins, moi aussi, de bonnes notes avec une moyenne de 8,8/10. Je me jetais à corps perdu dans les études. Mes

professeurs me proposèrent même un poste d'assistant pour gérer deux classes.

Manuela était au lycée maintenant, et ma mère passait son temps à se promener dans Buenos Aires, à étudier les offres immobilières, car c'était vraiment son point fort.

À Buenos Aires, nous louions des appartements et changions de résidence ainsi que de numéros de téléphone tous les deux ans pour éviter d'être repérés. Nous faisions aussi très attention aux personnes que nous fréquentions, tant nous craignions que quelqu'un ne nous retrouve.

Au début de l'année 1997, l'Argentine nous accorda un permis de résidence temporaire. Ma mère essaya de postuler pour un permis de résidence permanent en se présentant comme un investisseur avec du capital. Elle engagea alors un comptable. C'est ainsi que Carlos Zacarías arriva dans nos vies.

Après avoir acheté une parcelle de terre près de Puerto Madero en guise d'investissement, nous commençâmes à croire que Zacarías n'était peut-être pas digne de confiance. Nous avions le sentiment qu'il nous avait indiqué un prix plus élevé pour se mettre une grosse somme dans les poches. Un jour, une offre soudaine de la part de Shell finit par ruiner sa réputation : la compagnie offrait plus du double pour la terre que nous avions payée. La vente n'a jamais eu lieu, mais nous avions encore une fois fait l'erreur de lui faire confiance.

Durant l'année 1998, je commençai à travailler dans le design 3D et la représentation visuelle en 3D. Le salaire pour mon poste en tant que designer studio, le premier salaire que j'aie jamais gagné de ma vie, était de mille dollars par mois. Quelques années auparavant je dépensais autant d'argent en donnant deux fois des pourboires au restaurant, et maintenant cet argent permettait de couvrir le loyer du mois et les courses.

Mais la vie était pleine de surprises. À grand renfort d'encarts dans la presse, de panneaux d'affichage, de publicités sur les arrêts de bus, transports publics, et bien sûr à la télévision, la chaîne Discovery Channel faisait la promotion d'une émission spéciale sur la vie de Pablo Escobar Gaviria. Terrifiés, nous décidâmes de quitter Buenos Aires pour Cariló, sur la côte argentine.

Zacarías, qui découvrit nos véritables identités en tombant sur un vieux numéro du magazine *Caras*, réclama qu'on lui transfère les biens d'Inversora Galestar, SA, une société uruguayenne possédant une antenne à Buenos Aires que nous avions acquise pour entrer dans le business de l'immobilier. Il nous promit de les rendre une fois le remue-ménage autour du documentaire terminé.

Ses bonnes intentions furent éphémères. Il apparut quelques jours plus tard à notre cachette en exigeant que l'on augmente ses honoraires à cause des « risques » qu'il encourait à offrir ses services à une famille comme la nôtre.

« María Isabel, dit-il, s'adressant à ma mère par son nouveau nom, pour que je travaille pour vous, il faudra que vous me payiez vingt mille dollars par mois.

– Vingt mille dollars ? Mon Dieu, Zacarías ! En aucune manière je ne pourrais vous payer vingt mille dollars. J'aimerais moi-même posséder une telle somme. Si vous pouvez tenir votre promesse de faire gagner à cette famille soixante mille dollars par mois, je n'aurai aucun problème à vous en donner vingt. Mais je ne peux pas vous payer une telle somme avec rien.

– Non, María Isabel, l'argent n'est pas pour moi. Je dois payer mes associés Oscar Lupia et Carlos Marcelo Gil Novoa pour prendre soin de vous tous. »

La fièvre autour du documentaire retomba, et ainsi nous décidâmes de retourner à Buenos Aires afin de passer des fêtes de Noël au calme.

Nous vivions dans l'appartement 17N de la Calle Jaramillo 2010, que Zacarías avait loué pour ma mère et Manuela. Andrea et moi y vivions de manière temporaire tandis que Zacarías nous aidait à louer un appartement pour nous deux.

Vers la première semaine de février 1999, Zacarías était introuvable, et ma mère était de plus en plus méfiante. Toujours inquiète des possibles retombées du documentaire de Discovery Channel et prudente à l'égard des intentions de Zacarías, nous décidâmes de mettre en vente la maison du club de golfe Las Praderas de Luján. Nous l'avions achetée quelques mois auparavant en guise d'investissement.

Quelques jours plus tard, Luis Dobniewski, un avocat respecté, nous contacta pour exprimer son intérêt pour acheter la maison. Mais Zacarías prit contact avec lui et lui factura un dépôt de cent mille dollars. Jamais il ne nous donna cet argent.

« Mon Dieu, il est introuvable et il a tout mon argent. Qu'est-ce qu'on va faire ? », se lamentait ma mère.

Zacarías ne répondait pas au téléphone, ne rappelait pas et ne répondait pas à nos messages. Ma mère partit voir à son bureau, mais on lui dit qu'il était à l'hôpital à cause d'une chute de tension. Avant de partir, elle demanda d'utiliser le téléphone fixe du bureau pour passer un coup de téléphone. Elle composa le numéro de portable de Zacarías, et, bien sûr, il répondit.

« Oh, bonjour, Juan Carlos, on vient de me dire que vous êtes en soins intensifs et que vous êtes aux portes de la mort. Où êtes-vous et que faites-vous ?

– Je ne veux pas vous parler. Je communiquerai avec vous seulement par l'intermédiaire de Tomás Lichtmann », répondit Zacarías, faisant référence à notre ancien avocat.

« Ça ne me pose aucun problème de communiquer avec vous par l'intermédiaire de qui vous voulez, mais vous devriez avoir honte. Qu'est-ce que vous mijotez ? C'est vous qui avez mon argent ! Vous avez ma propriété !

– Non, vous m'avez piégé ! Vous ne m'avez pas dit qui vous étiez !

– Je ne vous ai pas piégé ! Mon nom étant ce qu'il est, je dois faire attention avec mon identité. Mais ne changeons pas de sujet. Rendez-moi mon argent. Vous dites que je vous ai piégé, mais c'est vous qui avez mon argent ! »

Après la dispute, Zacarías promit de tout restituer, mais par l'intermédiaire de Lichtmann. Ma mère appela Lichtmann qui lui répondit qu'il n'avait pas l'intention de l'aider et qu'il ne voulait plus avoir affaire à nous.

« Je n'ai trompé personne, dit ma mère. Je ne pouvais dévoiler à personne ma véritable identité. C'est une question de vie ou de mort pour moi et mes enfants. Aidez-moi, s'il vous plaît. Zacarías est en train de me voler, et vous, mon avocat, me l'avez recommandé. Aidez-moi, je vous en prie. »

Lichtmann ignora sa demande et Zacarías en profita d'autant plus pour nous escroquer : il utilisa les pouvoirs que lui avait octroyés ma mère pour transférer la possession de son bout de terre, et des deux appartements qu'elle avait acquis aux enchères pour un bon prix et qu'elle prévoyait de rénover pour les revendre. Il utilisa même un document de la banque que ma mère avait naïvement signé pour réaliser une cession de comptes qu'elle n'avait jamais demandée.

Cependant Zacarías n'avait jamais imaginé que nous le combattrions avec la seule arme en notre possession : la loi. Ainsi, en octobre 1999, ma mère lui intenta un procès ainsi qu'à ses deux complices, Lupia et Gil. En réaction à ces poursuites, Zacaría embaucha Victor Stinfale, un des avocats les plus réputés d'Argentine à l'époque,

connu pour avoir défendu Carlos Telledín, la première personne accusée d'avoir commis les attentats d'AMIA en 1994, un centre communautaire juif, et d'avoir tué quatre-vingt-cinq personnes.

Stinfale demanda à Telledín, qui à l'époque était incarcéré, de révéler à un journaliste que la famille de Pablo Escobar était en Argentine. Si nous continuions à réclamer ce qui nous revenait de droit, leur plan était de nous faire porter le chapeau pour un crime ou de cacher de la drogue dans nos affaires – ce dont Stinfale avait lui-même menacé ma mère plusieurs fois. Leur but était de nous forcer à quitter le pays et à leur abandonner les biens que nous avions achetés en toute légalité. Ce que Stinfale et Zacarías ne savaient pas, c'est que nous étions passés maîtres dans l'art de gérer les attaques et les situations stressantes. Mais pourtant, les moments les plus difficiles étaient encore devant nous.

Un jour, je rentrai plus tôt de l'ORT où je donnais des cours du soir. Alors que je garais ma voiture, une Renault 19 avec quatre hommes à l'intérieur s'arrêta. Deux d'entre eux, en civil, avancèrent jusqu'à ma fenêtre. En jetant un coup d'œil dans le rétroviseur, je remarquai que j'étais bloqué par un camion blanc qui n'était pas de la police. Je n'avais aucune idée de ce qui se passait.

« Sors de la voiture ! »

Je saisis la bombe au poivre que j'emportais toujours avec moi et m'exécutai. L'un d'eux, visiblement ivre, me hurla de le suivre. J'étais sur le point d'utiliser ma bombe au poivre, quand je vis qu'ils se dirigeaient vers l'entrée principale de l'immeuble. Sur le chemin de l'appartement, ils se présentèrent comme des agents de la police fédérale d'Argentine. Trois hommes attendaient devant la porte de l'appartement, et cinq autres avaient réussi à entrer après qu'Andrea leur eut demandé de glisser un mandat sous la porte. Elle leur avait fait savoir que deux jeunes filles et une vieille femme se trouvaient dans

l'appartement, et qu'ils ne pouvaient pas tous entrer et encore moins montrer leurs armes. Ils avaient obéi.

Je restai dans la salle à manger, où deux des agents gardaient un œil sur moi. Flocon, Boule de Coton, Beethoven et Da Vinci étaient hystériques et ne cessaient d'aboyer. Ma grand-mère Nora, qui nous rendait visite à ce moment-là, pleurait. À un moment, Andrea remarqua qu'un agent était resté dans une des chambres avec Manuela et sa camarade de classe avec qui elle faisait ses devoirs, et qu'il essayait même de les interroger.

Ma plus grande peur était qu'ils planquent de la drogue chez nous. Cette méthode de corruption était tristement commune en Argentine. C'était arrivé à Guillermo Cópola, l'ancien coach de Diego Maradona, qui fut arrêté et jugé après que les autorités eurent découvert de la drogue dans sa maison qui avait en fait été placée là par la police. Il fut innocenté par la suite.

Ces intrus fouillaient l'appartement sans conviction, et il était clair qu'ils ne savaient pas ce qu'ils cherchaient. Andrea se chargeait presque de leur indiquer les endroits où ils pouvaient chercher. Quand ils se mirent à fouiller un tiroir contenant certains documents de ma mère, elle leur dit de ne pas regarder à l'intérieur car il contenait les papiers scolaires de Manuela. Ils le refermèrent immédiatement.

C'est à ce moment que Flocon entendit les pas de ma mère dans le couloir à l'extérieur de l'immeuble et courut en direction de la porte. Olga, la femme de ménage, réussit à ouvrir la porte pour lui dire d'un geste de faire demi-tour, mais le chien lui courut après. Alors qu'elle avait quasiment atteint la porte d'entrée qui amenait sur la Calle Crisólogo Larralde, dix hommes armés habillés en civil lui bloquèrent le passage.

« Pas un geste ! Lâchez votre arme !

– Calmez-vous, Messieurs. Quelle arme ? C'est juste un petit chien blanc », répondit ma mère.

De retour à l'appartement, les agents ne purent faire asseoir ma mère. Elle leur dit : « Allez-y, cet appartement est ma maison. Fouillez tant que vous voulez. » Elle prit une douche, changea de vêtements, réussit à glisser des papiers dans une enveloppe et à la dissimuler dans la salle de bain, et donna quelques coups de fil pour alerter les avocats et les notaires qui étaient au courant de l'arnaque de Zacarías. La police avait peut-être le contrôle de l'appartement, mais c'est Andrea et ma mère qui contrôlaient la police.

Vers environ trois heures du matin, Jorge Palacios, le commissaire de la police fédérale, arriva pour annoncer que nous étions en état d'arrestation.

Tandis qu'ils nous emmenaient au quartier général de l'unité antiterroriste de la police fédérale, Channel 9 diffusait l'opération en direct lors de son émission « Memoria ». Le présentateur était Samuel « Chiche » Gelblung, un journaliste vétéran doué d'un grand appétit pour le scandale et le sensationnalisme.

Selon l'émission, nos supposés problèmes avec la loi avaient commencé avec un rapport provenant d'un officier de police, Roberto Ontivero. Ce dernier déclarait qu'il était dans une rue quelconque de Buenos Aires quand il vit tout à coup une femme ressemblant à la veuve de Pablo Escobar au volant d'un pick-up Chrysler vert avec les vitres teintées. Il affirmait l'avoir reconnue à partir de photos qu'il avait vues à la surintendance des drogues dangereuses de la police fédérale, clichés qui dataient d'il y a vingt ans, et qui ne permettaient pas de la reconnaître – surtout à travers des vitres teintées, pendant le bref moment où le feu rouge attendait de passer au vert. Son « sens de la justice » l'avait poussé à recopier la plaque d'immatriculation et à lancer la recherche.

Le camion pick-up était enregistré sous un contrat de location-vente, les papiers étaient en règle et au nom de Galestar, SA, notre compagnie immobilière. Ces preuves étaient suffisantes pour le juge qui émit des mandats d'arrestation contre nous, nous accusant de blanchiment d'argent de la drogue.

Les médias étaient en ébullition, nous faisions les gros titres partout : la « veuve de Pablo Escobar » avait été arrêtée en Argentine. Le lendemain de notre arrestation, un convoi de la police fédérale vint nous chercher avec ma mère pour nous emmener au palais de justice sur l'Avenida Comodoro Py, près de l'aéroport de Buenos Aires. Ils avaient rempli des formulaires pour nous enregistrer au service pénitentiaire fédéral, mais, en remarquant qu'ils avaient écrit « Juan Pablo Escobar », je leur dis que ce n'était pas mon nom.

« Tu nous prends pour des idiots ? Nous connaissons ton nom ! Tu ne peux pas nous mentir ! », crièrent-ils.

Je savais que si je m'identifiais en tant que Juan Pablo devant n'importe quelle autorité légale, je serais accusé d'avoir de faux papiers.

« Je regrette, Messieurs, mais, que vous aimiez cela ou non, ou que vous me criiez dessus, c'est bien mon nom. C'est ce qui est écrit sur ma carte d'identité, et c'est bien mon nom. Ce document est légal. Il n'y a rien de drôle. Point final, fin de discussion.

– Signe-le ! C'est un ordre !

– Je signerai, mais mon nom est Juan Sebastián Marroquín Santos. Je ne signerai pas sous le nom de Juan Pablo Escobar. » Finalement, ils abandonnèrent. Ils nous enregistrèrent dans des cellules séparées, et, à partir de là, je ne pus plus voir ma mère, je ne savais pas s'ils avaient arrêté Andrea, je ne savais pas ce qu'il se passait dehors ou ce qu'il se passait pour ma petite sœur et ma grand-mère. Les cellules étaient très petites, environ un mètre cinquante de profondeur et soixante-quinze

centimètres de largeur, avec un petit banc en ciment. Il n'y avait pas assez de place pour s'allonger – on ne pouvait que s'asseoir ou rester debout. J'ai passé trois jours en isolement là-dedans, sans manger, car j'avais peur qu'ils m'empoisonnent.

Le juge Gabriel Cavallo avait notre affaire entre les mains. Célèbre pour avoir fait abolir la loi du point final et la loi sur le devoir d'obéissance, il était ambitieux et lorgnait actuellement sur un poste à la Cour d'appel fédérale. Le fait d'avoir annulé ces lois lui avait donné la réputation d'un saint, et je pensais au début qu'il verrait notre cas comme une flagrante mise en scène. En fait, j'avais tort.

Pendant que ma mère et moi attendions dans nos cellules, il tenait des conférences de presse dans lesquelles il annonça qu'après une recherche méticuleuse, il avait réussi à capturer la famille de narcos. Ce qu'il évitait de dire, c'est que quand il lança une descente dans les bureaux notariaux du droit civil, il trouva la preuve pour nous absoudre. Ma mère avait enregistré sept déclarations dans des enveloppes scellées chacune chez un notaire différent, en détaillant les tentatives d'extorsion et les menaces par le comptable Zacarías, son avocat, et ses autres complices. Tout était soigneusement documenté à travers nos déclarations et les enregistrements des appels téléphoniques avec leurs menaces. Chaque enveloppe avait une date authentifiée, et chaque notaire pouvait certifier le moment de leur enregistrement, dont la première datait d'il y avait six mois.

Mais cette preuve n'était pas importante. De manière absurde, le juge avait décidé que j'avais commis l'horrible crime de voyager en Uruguay et d'avoir dessiné un meuble. Oui, j'avais voyagé en Uruguay pour les vacances en utilisant ma carte d'identité, et oui, j'avais dessiné un meuble car c'est ce que j'avais étudié à l'école et que c'est ainsi que je gagnais ma vie. Chacune de nos déclarations était altérée et réécrite sous la forme d'une confession. Bien sûr nous refusâmes de les signer.

Les procureurs Eduardo Freiler et Federico Delgado, qui étaient tombés sur notre affaire, ne présentèrent aucune accusation formelle. Leurs enquêtes avec les autorités colombiennes montraient clairement que nos nouvelles identités étaient légitimes et avaient été fournies par le département de la justice. Ils conclurent aussi que notre société, Galestar SA, avait été acquise légalement. Les autres biens – la maison de Praderas et les deux voitures – avaient été achetés honnêtement. En plus de ça, nous réalisions des paiements pour le pick-up Chrysler et la Mazda 121 que je conduisais.

Même en l'absence d'accusation, et avec nos explications, avec l'évidence de la légalité sur nos identités, avec la preuve des menaces et les tentatives d'extorsion dont nous faisions l'objet, le juge Cavallo poursuivit tout de même le procès. Il convainquit le public qu'il soutenait fermement la déclaration (clairement fantasmatique) faite par l'officier de police qui travaillait pour Jorge Palacios. Et quand les procureurs refusèrent de présenter des accusations formelles, le juge se débrouilla pour qu'ils soient dessaisis de l'affaire.

Le quatrième jour de notre incarcération, ils nous envoyèrent à l'Unité de détention 28 dans le centre de Buenos Aires. Ils m'autorisèrent à prendre une douche et à m'installer sur un matelas couvert d'urine et d'excréments. Même si je m'étais caché dans des espaces confinés plusieurs fois par le passé, je découvris vraiment dans cette cellule ce que signifiait avoir sa liberté volée.

Nous attendions le réquisitoire du bureau du procureur général, mais il n'arrivait pas. Cavallo devait décider où il devait nous emprisonner pendant ce temps ; c'est pourquoi ma mère saisit l'opportunité de lui parler du danger que nous courrions s'ils nous envoyaient dans un centre de détention standard.

« Votre honneur, vous êtes responsable de ce qui peut m'arriver à moi, à mon fils et au reste de ma famille. Tant que nous serons en

détention, vous devrez répondre de cela, et vous devrez répondre au gouvernement colombien. »

Cavallo nous envoya à la Surintendance des drogues dangereuses. Là-bas, nous pouvions recevoir des appels téléphoniques de Colombie et recevoir des visites toutes les après-midi.

Enfin, Zacarías fut arrêté et envoyé au pénitencier Devoto. Selon ses propres déclarations lors du procès, les autres prisonniers, mécontents qu'il ait essayé de voler la veuve de Pablo Escobar, le lynchèrent à son arrivée. À cause de l'animosité générale des prisonniers envers Zacarías, il fut transféré dans le même bâtiment que nous, mais un étage plus haut.

À la Surintendance des drogues dangereuses, ma mère et moi pouvions nous rendre visite dans nos cellules, et nous passions beaucoup de temps ensemble. Elle, qui avait toujours souffert de claustrophobie, inventait n'importe quelle excuse pour pouvoir sortir de sa cellule. Elle proposa même au commissaire de repeindre toutes les cellules, les barreaux, et les portes du centre de détention. Après ça, elle offrit de nettoyer les bureaux et les toilettes tous les jours pour rester active.

On ordonnait aux gardes de ne jamais éteindre la lumière dans nos cellules, alors ma mère saisit l'opportunité et lut tout ce qu'elle pouvait trouver. Je lisais la Bible et récitais le Psaume 91 parlant de Dieu comme d'un refuge, que j'avais appris par cœur à Medellín pendant la guerre. Grâce à notre comportement, les gardes devinrent de moins en moins hostiles à notre encontre. On peut dire que nous avions gagné leur respect.

Pendant ce temps-là, le juge Cavallo décida de confisquer nos biens. Il exigea que ma mère paye dix millions de dollars ; Andrea trois millions ; moi deux millions ; et Stinfale, qui était inclus dans les actions légales, trois cent cinquante mille.

Cavallo faisait pression sur ma mère, en insistant toujours sur le fait qu'en l'aidant, elle en tirerait plusieurs bénéfices. Si elle lui donnait le mot de passe d'un disque dur crypté trouvé dans notre appartement lors de la descente, ils me libéreraient ; si elle faisait des déclarations contre l'ancien président d'Argentine, le président Carlos Menem, ils la libéreraient. Il voulait que l'on dise que nous avions négocié avec Carlos Menem pour venir en Argentine.

En très peu de temps, sept procureurs différents furent placés sur notre affaire, l'un après l'autre, et aucun d'entre eux ne trouva de raison pour nous garder en détention : Freiler, Delgado, Stornelli, Recchini, Cearras, Panelo, et Aguilar. Dans un document, Aguilar demanda que Cavallo soit mis en examen pour manquement à un devoir public, abus d'autorité et privation abusive de liberté : « Le juge, dans un abus d'autorité très clair, ordonne l'arrêt de María Isabel Santos Caballero (la nouvelle identité de ma mère) simplement pour être la veuve de Pablo Escobar. »

MON AMOUR ET MA RECONNAISSANCE POUR Andrea sont sans limite. Elle a choisi de monter dans mon avion dont les moteurs tombaient en rade et alors que j'avais de moins en moins d'essence. Cela avait été le pire moment de l'histoire de la famille Escobar Henao, elle avait tout risqué pour être avec moi. Je pensais à elle en permanence quand j'étais en prison. Pour être à mes côtés, elle avait abandonné ses études, sa famille, ses amis, son identité, son pays ; elle avait tout quitté pour moi.

Durant ce premier mois de mon incarcération, je décidai qu'il était temps de faire un pas de plus. Il y avait quelque temps que je voulais lui faire ma demande, mais je n'avais jamais trouvé le « bon moment ». Dès que je lui dis que je voulais passer le reste de ma vie avec elle, Andrea se mit à pleurer et m'enlaça, submergée par l'émotion. Après

avoir dit oui, elle ajouta : « Mon amour, je sais que tout ira mieux bientôt. Nous sommes déjà tombés si bas, dans la boue, alors je pense sincèrement que tout va s'améliorer maintenant. Je t'aime de tout mon cœur. »

Ma mère, qui était avec nous dans la cellule, nous enlaça en disant que tout allait bien se passer. Un jour, tout ce que nous vivions alors ne serait qu'un mauvais rêve.

Mais nous ne voulions pas nous marier dans une prison – alors nous décidâmes d'attendre.

Le 29 décembre 1999, on nous emmena, ma mère et moi, menottés et habillés de gilets pare-balles, assister à une nouvelle audition à Comodoro Py. C'était le dernier jour de séance pour cette cour, avant la pause judiciaire de janvier. Tout à coup, je me rendis compte que le garde avait laissé les clés sur mes menottes. Je ne savais pas quoi faire. Je pensais que c'était un piège pour voir si j'allais essayer de m'évader. J'en conclus que même si j'avais une réelle opportunité de m'échapper, il valait mieux ne pas le faire. Je ne voulais pas passer le reste de ma vie à me cacher comme mon père l'avait fait. J'appelai un garde.

« Regardez, vous avez oublié ceci. »

Surprise, la femme reprit les clés et me remercia. Elle me dit que je venais de sauver son emploi.

Une fois les procédures terminées, ils nous enfermèrent dans une cellule du sous-sol de l'immeuble pour attendre un véhicule qui nous ramènerait en prison. La nuit était en train de tomber, et nos avocats Ricardo Solomonoff et Ezequiel Klainer arrivèrent avec une bonne nouvelle : le juge Cavallo avait ordonné ma libération l'après-midi même, avec cependant plusieurs restrictions. Je ne pouvais pas quitter la ville, et je devais venir deux fois par mois pointer.

Au lieu de me montrer satisfait, je me sentis énormément triste à l'idée de laisser ma mère seule dans cet endroit. Mon ordre de

libération entre les mains, nous pouvions commencer le processus de sortie. C'est ce que j'étais en train de faire quand je vis soudain Zacarías dans une cellule voisine. Je décidai d'aller le voir.

« Ils t'ont relâché ?

– Oui.

– T'es un bon gamin, une bonne personne. Toute cette histoire n'est qu'une monumentale erreur, une méprise. Je n'ai pas dit toutes les choses que tu penses que j'ai dites. Je n'ai jamais menti. Stinfale est la personne responsable de toute cette embrouille. Regarde-moi, je suis aussi en prison.

– Tu sais quoi, Juan Carlos, tu penses toujours que nous sommes stupides, mais je ne me serais jamais embrouillé avec toi. C'est toi qui as envenimé cette situation à ce point et qui nous as fait atterrir ici.

– Non, je le jure, je dis la vérité. Il y a eu beaucoup de méprises et tant de mensonges, et le juge a fait des promesses qu'il n'a jamais tenues. »

Cette conversation avec Zacarías était inutile, et je retournai à ma cellule pour prier avec ma mère et remercier Dieu car j'avais retrouvé ma liberté et que les choses étaient en train de s'arranger.

« Sois courageux, fils. Je sais que tu vas te battre pour me sortir d'ici. Ils ne pouvaient pas nous faire sortir tous les deux. Je sais que tu ne les laisseras pas m'enfermer ici un jour de plus. »

Nous pleurâmes ensemble, et je m'agrippai à elle, incapable de lui dire au revoir. Les gardes me dirent « Tu peux y aller, maintenant », et je répondis : « Laissez-moi rester encore un peu, s'il vous plaît. » Je sentais une douleur indescriptible en laissant ma mère ici, enfermée dans une cellule, sous le regard constant des caméras de sécurité, les lumières artificielles fonctionnant vingt-quatre heures sur vingt-quatre – sachant qu'elle était innocente.

Ma mère m'accompagna jusqu'à l'ascenseur, et nous fîmes un dernier câlin. Même les gardes pleuraient. Je lui promis que je passerais mes journées à me battre pour sa libération, que j'étais prêt à tout pour y arriver.

Sur une idée d'un de nos bons amis, l'auteur-compositeur Piero, je rencontrai Adolfo Pérez Esquivel, prix Nobel de la paix, pour lui expliquer notre cas.

« Tout ce que tu me dis semble vrai, dit-il. Mais je ne peux pas risquer d'intervenir dans l'affaire par le SERPAJ (Service pour la paix et la justice) avant qu'un avocat examine toute l'affaire et m'envoie un rapport détaillé d'une possible violation de tes droits humains et de ceux de ta famille. Elle te contactera. »

Ce procédé semblait prendre une éternité, mais je reçus enfin une copie de la lettre que Pérez Esquivel avait écrite au juge Cavallo :

Le SERPAJ vous écrit pour informer Votre Honneur que nous avons reçu à notre bureau une déclaration de la famille Marroquín Santos concernant une affaire à votre charge qui les poursuit devant la Cour, que nous considérons constituer un rapport véridique d'une possible violation des droits de l'homme.

Selon le rapport mentionné ci-dessus, des procédures légales actuellement en cours sont fondées sur de sérieuses accusations – association illicite et blanchiment d'argent – dont la base fondamentale est le lien de parenté avec Pablo Escobar Gaviria.

Il est dans notre intention de nous mettre à la disposition de la Cour pour clarifier les points référés comme étant une violation inaliénable des droits humains, motivés uniquement par une politique de bons offices dont le but est de sauvegarder la circonstance non négligeable qu'un étranger en Argentine possède les mêmes droits que n'importe quel citoyen.

Adolfo Pérez Esquivel

Enfin, quelqu'un voyait au-delà de l'écran de fumée créé par ces forces voulant nous nuire.

Mais le harcèlement n'était pas terminé. Nous découvrîmes qu'un officier de police avait essayé d'infiltrer la famille, en se faisant passer pour un ami de ma sœur, Manuela, qui avait quinze ans à l'époque et payait encore le prix fort pour les méfaits de notre père. Elle étudiait au lycée Jean-Piaget quand un jour le directeur m'appela pour me dire que les professeurs refusaient de l'avoir dans leurs classes à cause de son histoire familiale.

« J'apprécie votre franchise, répondis-je. Je la ferai changer d'école car celle-ci ne respecte pas ses étudiants. De toute façon, ma sœur n'apprendra rien de la part de personnes ignorantes. »

Manuela dut encore endurer la discrimination dans un autre lycée de Buenos Aires après que le présentateur TV Chiche Gelblung eut publié sa photo sans se soucier du fait qu'il transgressait la loi. De nombreux parents d'élèves se plaignirent et certains élèves la persécutaient en taguant des graffitis à son sujet.

De son côté, le juge Cavallo continuait toujours à garder ma mère enfermée en cellule. Il déclara même une fois que le simple fait qu'elle soit colombienne la rendait plus coupable. Sa détention arbitraire n'était rien d'autre qu'un kidnapping qui dura un an et huit mois.

Une fois, lors de son incarcération, ma mère faillit perdre la vie. Une douleur aiguë se déclara dans l'une de ses molaires, et les avocats demandèrent la permission de l'emmener chez le dentiste. Le juge refusa. Ils demandèrent une nouvelle fois car l'infection empirait, et il refusa une nouvelle fois. En lui présentant une pétition à la troisième demande, la réponse de Cavallo fut incroyable d'injustice et d'insensibilité : il lui envoya des tenailles pour qu'elle s'enlève elle-même la dent.

Cela ne désenflait toujours pas, et l'infection s'était déclarée depuis maintenant plus d'une semaine. Cavallo finit par autoriser la venue d'un dentiste quand on lui dit que la situation devenait dangereuse. Le diagnostic : ma mère avait frôlé un choc septique – c'est-à-dire une infection du reste du corps.

Une fois cette frayeur passée, je décidai qu'il était temps pour moi d'être franc avec mes collègues de l'ORT, où je donnais des cours. Je voulais leur donner ma version des faits, alors j'invitai tous les professeurs à une réunion d'information. Dès que je commençai à prendre la parole, l'un d'eux m'interrompit.

« Attends, attends, Sebastián. Tu n'as pas à nous expliquer. On te connaît depuis des années. Tu viens tous les jours et tu es l'un de nos meilleurs élèves. Tu es aussi l'employé et le voisin d'Alan, notre collègue. S'il est possible de blanchir de l'argent à trois heures du matin, c'est-à-dire quand tu as un peu de temps libre, alors là oui, tu nous devras des explications. Mais nous avons déjà parlé de ça ici avec l'administration de l'ORT et tout le monde s'accorde à dire que l'on connaît déjà tout de toi. Sers-toi de cette réunion pour parler d'autre chose si tu veux, mais nous n'avons pas besoin que tu nous expliques quoi que ce soit. Nous sommes au courant du tissu de mensonges qu'ils t'ont mis sur le dos. »

En juillet ou août 2000 – la fin de l'hiver dans l'hémisphère Sud –, quantité d'affiches ornaient les rues, vantant l'Université de Palermo. J'avais été réembauché dans le studio de design où je travaillais déjà auparavant, avec la permission de travailler de chez moi pour que je puisse poursuivre la défense de ma mère. Je dis à cette dernière que je voulais étudier l'architecture à l'université – la formation n'était pas très chère et je pouvais prendre seulement quelques cours afin de m'occuper aussi de son cas. C'est ce que je fis, et tout se passa bien au début. Je validai la plupart de mes matières grâce à mes connaissances

en design. Mais, entre mon travail et mes études, je n'avais presque pas le temps d'aider ma mère. Vers le mois de mai 2001, je décidai de quitter l'école ; sur le point de déposer ma lettre de démission au travail, je reçus un coup de fil de Solomonoff, un de nos avocats, qui avait de très bonnes nouvelles : ma mère allait être libérée.

En fin de compte, le juge ne trouvait plus d'excuses pour la garder en détention. Sa dernière tentative avait été de formuler une accusation infondée pour complot criminel contre elle. Il prétendait que ma mère était à la tête d'une organisation criminelle internationale car elle avait engagé deux avocats colombiens, Francisco Fernández et Francisco Salazar, pour gérer ses affaires légales en Colombie. Sa nouvelle obsession finit par s'effondrer, mais quand nos avocats se présentèrent en appel, la juge fédérale Riva Aramayo – une amie de Cavallo – ne posa pas les questions fondamentales et tourna autour du pot.

C'était un jour essentiel pour les procédures, et nous allions enfin savoir si ma mère allait devoir aller au procès en restant en détention ou après avoir été relâchée. Nous attendions le verdict quand le juge Cavallo apparut en trombe, rouge de rage. Son mécontentement était dû au fait que le bureau du procureur général ne trouvait plus guère de preuves à retenir contre ma mère, au-delà de son lien de parenté avec Pablo Escobar.

Un de nos avocats arriva vers nous après que le juge nous eut annoncé qu'il fallait payer la caution pour finaliser la mise en liberté de ma mère. Nous n'avions pas d'argent, mais j'étais prêt à tenter un emprunt. Mais Solomonoff dit vouloir payer pour la caution de ma mère, le jour même où Cavallo essaya encore de trouver une autre accusation pour la conserver en détention.

« Je vous suis profondément reconnaissant. Mais je dois être clair sur un point : non seulement je n'ai pas l'argent, mais je ne sais pas

vraiment comment et quand je pourrai vous rembourser. Vous savez mieux que quiconque que Zacarías nous a tout pris », dis-je à Solomonoff.

« Non, Sebastián, ne t'inquiète pas, oublie ça. Ta mère doit être libérée aujourd'hui. Cavallo doit la laisser partir, il n'a plus le choix. »

Les heures suivantes furent mouvementées entre Cavallo et nos avocats concernant le moyen de paiement de la caution. Enfin, Cecilia Amil, la secrétaire du juge, vint à la Banque nationale pour compter l'argent.

Il était plus de dix heures du soir quand le juge Cavallo signa avec réticence l'ordre de libération, et nous pûmes aller chercher ma mère pour la faire sortir.

Elle voulait que tout revienne à la normale, mais elle sombra dans le silence pendant des mois. Elle eut du mal à réintégrer la vie de tous les jours, à retrouver de l'énergie, mais elle finit par retrouver son entrain et reprit des études dans plusieurs institutions prestigieuses. J'étais soulagé de savoir que nous étions tous de nouveau à la maison.

Nous atteignions l'étape finale de ma procédure judiciaire, la Cour suprême de justice. Cette Cour demanda un examen complet de nos rapports, qui montraient que ce supposé blanchiment d'argent n'avait jamais existé. Et l'enquête fut ainsi bouclée. Nous étions complètement innocentés par le Tribunal pénal fédéral n° 5. Les médias n'en dirent pas un mot, car cela contrastait sévèrement avec les gros titres qui nous avaient poursuivis pendant toutes ces années avant.

Notre plus gros cauchemar prenait fin et j'obtins mon diplôme en architecture de l'Université de Palermo. Je progressais petit à petit dans ma branche et j'ouvris mon premier studio, Box Arquitectura Latinoamericana. Je fis partie de l'équipe d'architectes – aux côtés d'AFRa, LGR, et Fernández Prieto – qui gagna le concours pour concevoir le mausolée de Juan Domingo et Eva Péron. J'ai également

dessiné un immeuble de quatorze étages et remporté d'autres concours dans la région de Puerto Madero avec le président de la Central Society of Architects de l'époque, Daniel Silberfaden, et l'architecte renommé Roberto Boselli.

En décembre 2002, j'ai tenu ma promesse et je me suis marié avec Andrea. Nous voulions organiser la cérémonie dans un hôtel, mais l'Église catholique d'Argentine exigeait que les mariages aient lieu à l'intérieur des églises. Une fois encore, ma mère arriva en grande pompe et réussit l'impossible : l'évêque de Buenos Aires, Jorge Mario Bergoglio, autorisa le mariage. Contre toute attente, ma mère réussit à obtenir une audition avec l'homme qui deviendrait plus tard le pape François.

Entre-temps, j'ai aussi conçu et construit deux grandes maisons pour des clients privés en Colombie. La première, une maison de vacances, était assez complexe à réaliser car je devais travailler à distance avec uniquement des plans, des photos et des vidéos. Le deuxième projet, à Medellín, fut salué pour la pureté de ses formes et la chaleur de son design.

Il n'a pas été facile de trouver ce genre de projets, puisque très peu de personnes osent employer les services professionnels du fils de Pablo Escobar. En 2005, je reçus un appel d'un réalisateur argentin nommé Nicolás Entel qui me proposa – comme bien d'autres avant lui – de faire un documentaire sur mon père. Je lui dis que j'étais intéressé à partir du moment où on ne ressasserait pas les mêmes choses que l'on voyait depuis des années.

Nous développâmes un concept général et partîmes filmer pendant quatre ans. Durant ce processus, j'écrivis une lettre aux fils des politiciens Luis Carlos Galán et Rodrigo Lara Bonilla pour leur demander pardon pour tout le mal que mon père leur avait infligé. Nous avons pu engager un dialogue de réconciliation.

Début 2009, je fus forcé d'interrompre momentanément l'expérience enrichissante de ce documentaire pour déposer une plainte pénale à l'encontre d'un odieux Américain pour ursurpation d'identité. Mon oncle Roberto avait élaboré cette stratégie car j'avais refusé à plusieurs reprises de participer à un projet avec des sociétés américaines intéressées par la réalisation d'un film sur l'histoire de mon père. Mon oncle avait décidé de cloner son neveu avec l'aide de José Pablo Rodríguez, un homme de trente ans pesant cent quarante kilos, un Américain originaire du Costa Rica qui vivait au New Jersey.

Sur les instructions de mon oncle, l'imposteur réussit à trouver mon adresse e-mail professionnelle et m'écrivit un message insolent, déclarant qu'il utilisait le nom de Pablo Escobar Jr. depuis 2001. En s'appropriant mon identité, il avait été approché par de gigantesques entreprises comme Nike, Red Bull avec des contrats valant des millions de dollars, et il disait aussi que des rappeurs comme Nas et 50 Cent l'avaient aidé à accéder à la célébrité. Si je collaborais avec lui pour rendre cette fraude crédible, nous pouvions devenirs millionnaires, me dit-il.

Indigné, je demandai à mes avocats de rédiger une longue plainte pour faire condamner cet homme. Dans le document, nous décrivîmes toute l'histoire de mes rapports avec cette personne. Dans mon accusation, j'avais aussi remarqué : « Je n'ai aucun doute qu'en plus de José Pablo Rodríguez, mon oncle Roberto de Jesús Escobar Gaviria est aussi derrière ces menaces, car il a déjà, pour des raisons inconnues, essayé par le passé de me faire du mal, cherchant la complicité des plus proches collaborateurs de mon père en faisant des déclarations contre moi et en concoctant un procès pénal en Colombie avec la volonté de me priver de ma liberté. »

L'imposteur fut furieux de ma réponse à sa proposition. Dans un message datant du 10 mars 2009 et intitulé « Lettre à un clone », je lui

suggérai de trouver son propre chemin, comme moi, et je l'encourageai à réfléchir sur sa situation, essayant de lui faire comprendre qu'il ne servait à rien de s'approprier une histoire qui n'était pas la sienne.

Je pensais qu'il accepterait mes arguments, mais il réagit avec violence, menaces et insultes : « Je vais te dire ça seulement une fois. J'ai essayé d'être sympa, mais tu m'as ignoré. Si tu veux que tes futurs enfants ou les membres de ta famille encore en vie puissent vieillir et ne rejoignent pas ton père avant l'heure, tu ferais mieux de ne pas te mettre en travers de mon chemin. Crois-moi, on peut accélérer le processus pour se rencontrer. Il y a plein de gens qui seraient prêts à payer beaucoup d'argent pour savoir où toi et ta famille vous cachez. Tu ne pourras jamais dormir tranquille. »

Nous fûmes surpris de voir que l'imposteur continuait à donner des interviews aux médias colombiens, en Amérique centrale et aux États-Unis, où il fit même une apparition avec Cristina Saralegui dans son émission « The Cristina Show ». Mon oncle Roberto lui permit de mettre des vidéos sur YouTube dans lesquelles les deux apparaissaient comme s'ils étaient membres de la même famille, et il s'adressait à lui en disant « mon neveu Pablo ».

J'eus vent de cette histoire d'interview avec Cristina une semaine avant sa diffusion et, après avoir protesté, je réussis à obtenir un droit de réponse. Imaginez la surprise de mon oncle, qui avait probablement invité plein de gens à regarder le spectacle qu'il avait organisé. Dans l'émission, je révélai l'identité de l'imposteur et présentai les charges contre lui afin qu'il soit bien clair aux yeux de tous qu'il était un escroc.

une fois cet incident exaspérant derrière nous, le documentaire *Les Péchés de mon père* fit enfin sa première au Festival international du film de Mar del Plata. Depuis lors, il est allé aux plus importants festivals du monde, dont le Sundance aux États-Unis, mais aussi aux Pays-Bas, au Japon, à Cuba, en Équateur, en France, en Pologne,

Allemagne, Mexique, et d'autres encore. Les Nations unies le diffusèrent en 2010 pour célébrer la Journée internationale de la paix, en 2010.

Ce documentaire m'a littéralement rouvert les portes du monde en remportant sept prix et plusieurs distinctions importantes. Les pays dans lesquels il fut diffusé m'offraient des visas d'entrée, dont les États-Unis, qui me délivrèrent un visa valable pendant cinq ans. Mais, trois jours plus tard, je reçus un coup de fil de l'ambassade américaine où l'on m'informa qu'il y avait eu une erreur avec le visa. L'erreur était d'être le fils de Pablo Escobar. Le visa fut annulé.

J'étais stupéfait. John Cohen, le chef de la DEA en Argentine, dit au consul américain et à un représentant du Département d'État américain : « La DEA a enquêté sur Sebastián depuis des années et n'a trouvé aucune relation d'aucune sorte avec les activités de son père ou les drogues. Ces faits admis, la DEA ne s'oppose pas à son entrée aux États-Unis, car il ne représente plus une menace pour le pays. » Il y avait vingt-deux ans qu'à cause des actes de mon père – et non des miens – il m'avait été défendu d'entrer aux États-Unis.

L'année suivante, j'ai fondé Escobar Henao, une compagnie de vêtements fabriquant des pièces inspirées par des documents non publiés et des images de la vie de mon père, comme son certificat de naissance. Tous ces vêtements sont floqués d'un message de paix sans ambiguïté, exhortant les gens à ne pas répéter son histoire.

Plusieurs personnes dénoncèrent l'idée, parmi lesquelles, hélas, le sénateur colombien Juan Manuel Galán, qui considéra le projet comme « une insulte, une agression ». Il ajouta : « Je ne suis pas contre le fait qu'ils en fassent des séries TV ou des livres », mais il déclara que le seul message que mon affaire envoyait était « un culte de la personnalité pour un criminel et un meurtrier ». Certains fabricants refusèrent de travailler avec nous, et une banque ferma même nos comptes.

Beaucoup de gens pensent que nous avons vécu sur l'héritage de mon père pendant toutes ces années. Ce n'est pas vrai. Nous avons survécu grâce à l'aide de ma famille maternelle, à l'expertise de ma mère durant la négociation des objets d'art et des propriétés, et aux salaires de nos emplois. Personne ne sait mieux que nous que l'argent sale n'apporte que des tragédies, et nous n'avons aucun désir de revivre le passé.

Ma famille et moi avons appris à vivre et à travailler dans la dignité, toujours en accord avec la loi et grâce à notre éducation. Nous avons le droit de vivre en paix, comme nous l'avons toujours voulu.

J'ai demandé pardon pour les événements qui se sont passés avant ma naissance, et je continuerai à partager ce message pour le reste de ma vie. Mais ma famille et moi méritons d'avoir l'opportunité de vivre sans la haine et le dédain. L'histoire de mon père nous a volé nos amis, nos frères et sœurs, nos cousins, la moitié de notre famille, et notre pays. En échange, elle nous a laissé l'exil, avec le poids de la peur et de la persécution.

J'ai passé des années à rejeter la perspective de devenir père, car je pensais irrationnelle et égoïste la mise au monde d'un enfant et de lui faire porter un héritage qu'il ou elle porterait tout au long de sa vie. Aujourd'hui, j'ai changé d'avis. Je veux pouvoir montrer à mes enfants la valeur du travail honnête, de l'engagement, de l'éducation et du respect pour la vie et pour la loi. Je veux avoir la chance de les élever pour qu'ils soient d'honnêtes gens. Le meilleur héritage que je puisse leur laisser au bout du compte est celui-ci : assurez-vous que chaque pas vous amène vers la paix.

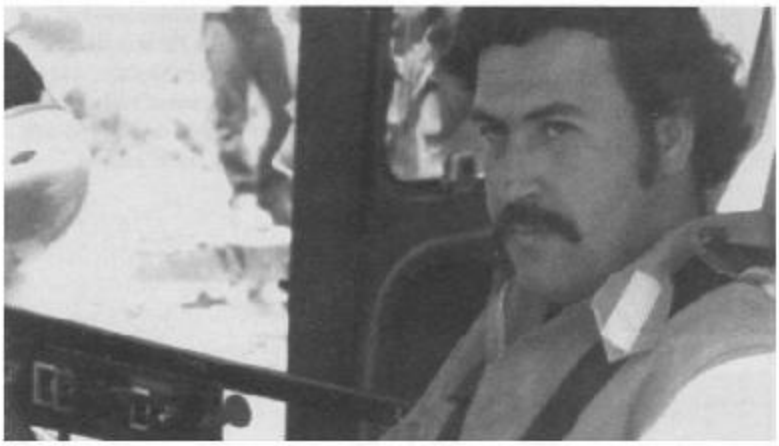
Remerciements

À mon père, qui m’a montré quel chemin ne pas emprunter.

Mes parents se sont rencontrés dans le quartier de La Paz, à Envigado. Il avait onze ans de plus qu'elle, et ce fut d'emblée une relation intense et tumultueuse qui s'achève seulement avec la mort de mon père.

En 1976, mon père fut transféré à la prison de Pasto, de la prison de Yarumito à Antioquia, où il avait été incarcéré pour trafic de drogue, pour la première et dernière fois de sa vie. Les gardes lui avaient donné la permission de voir ma mère, enceinte de moi à l'époque, et ma grand-mère Hermilda à l'hôtel Morasurco.

Quelques mois après ma naissance en février 1977, ma famille commençait à récolter les fruits financiers du trafic de drogue. Mes parents quittèrent La Paz pour aller vivre dans les plus beaux quartiers de Medellín.



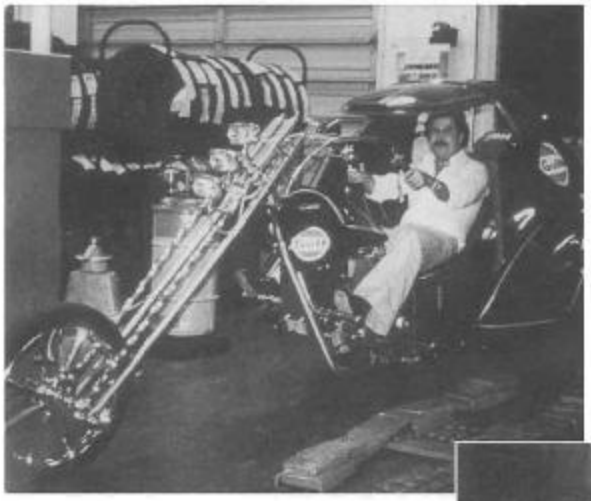
Pour concourir à la Coupe Renault, mon père acheta dix 4 L et un camion empli de pièces de recharge, et loua un étage entier à l'hôtel Hilton de Bogotá.

Mon père et son cousin Gustavo Gaviria achetèrent ces deux Porsche hors de prix. Elles furent plusieurs fois exposées à l'occasion de la Coupe Renault en 1979.

Pendant la Coupe Renault, dont les diverses courses étaient étalées sur un an, mon père monta plusieurs fois sur le podium, mais n'atteint jamais la première place.

Mon père et moi à la Coupe Renault.

Mon père et Gustavo Gaviria posèrent pour ces photos lors d'un voyage à Las Vegas.



À Miami, en 1980, mon père acheta cette moto tricycle pour sa collection personnelle de Nápoles.

Ce service de table pour vingt-quatre personnes coûte 400 000 dollars.

L'opulence était affichée partout : des liasses de billets étaient dissimulées dans les *piñatas*.

Cette photo inédite montre mon père montant un éléphant dans le centre d'élevage pour animaux sauvages de Dallas, au Texas. Lors de ce voyage, auquel prit part une bonne partie de la famille, il acheta des douzaines d'animaux qui furent ensuite transportés à Nápoles.

Même si Nápoles était régulièrement occupé par les autorités, mon père avait disposé son domaine de manière à ce qu'il lui fût tout de même possible d'y vivre comme bon lui semblait. On le voit ici en train de faire du jet-ski sur l'un des lacs du domaine.

Cette véritable diligence de l'Ouest américain fut importée par mon père et jointe à sa grande collection d'objets improbables de l'hacienda Nápoles.

Nápoles était le point de départ de l'empire de mon père. C'était un paradis où il réalisait tous ses rêves. Cependant, ce domaine lui servait aussi de quartier général pour le trafic de drogue.

Pendant de nombreuses années, le domaine était la base de loisirs préférée des familles Escobar et Henao. Nous y allions presque tous les week-ends.

Ce cliché, pris à Nápoles, montre pour la première fois sans doute, mon père ivre, après avoir descendu plusieurs cocktails appelés « Rasputin ».

Mon père et moi devant la Maison-Blanche en 1981.

Lui et moi avons toujours été très proches. Même ces années où il devait se cacher n'ont pas réussi à nous séparer. Il faisait toujours l'effort pour être là lors des réunions familiales.

Mon oncle du côté de ma mère, Mario Henao, était l'unique personne que craignait mon père. Ils restèrent bons amis jusqu'à la mort de ce dernier.

En 1982, mon père se lança en politique. Il pensait pouvoir promouvoir des changements majeurs en siégeant au Congrès. Ce fut sa plus grande erreur.

Le mouvement politique d'Alberto Santofimio accueillit mon père après que Luis Carlos Galán l'eut évincé des Nouveaux Libéraux.

Grâce à une campagne éclair, mon père fut élu représentant suppléant aux élections législatives de 1982.

Durant sa campagne politique, mon père créa « Medellín sans bidonvilles » en vue de construire des logements pour trois mille familles dans le besoin. Pour collecter des fonds, il organisa une grande corrida dans l'arène de Macarena. Voici une affiche de l'événement.

La corrida à la Macarena, dont les recettes furent distribuées à « Medellín sans bidonvilles ». À gauche de mon père, Santofimio et Jairo Ortega ; à sa droite, ma mère, mon grand-père Abel et moi.

Mon père siégeait au Congrès depuis plus d'un an mais dut arrêter la politique suite à l'accusation de trafic de drogue. On le voit ici prêter serment.

Le président Belisario Betancur rencontra ma mère lors d'un événement caritatif à Bogotá. Ils eurent après une longue conversation.

Ma sœur Manuela est née en mai 1984. Nous devions fuir nous cacher au Panama, car le ministre de la Justice, Rodrigo Lara Bonilla avait été assassiné quelques jours auparavant, et mon père était l'un des principaux suspects.

En avril 1985, malgré les problèmes de mon père avec la loi, American Express lui envoya une carte de crédit active pour deux ans.

Mon père était proche du M-19, si proche qu'en 1985 un des chefs guérilleros lui offrit l'épée du libérateur sud-américain Simón Bolívar. Nous l'avons conservée jusqu'en 1991. Avant qu'il s'en défît, j'ai posé avec elle sur cette photo.

L'explosion de l'immeuble Mónaco, où nous vivions, a déclenché la guerre entre les cartels de Medellín et de Cali en 1988. Manuela, ma mère et moi avons miraculeusement survécu.

Voici la chambre où ma mère et moi dormions le 13 janvier 1988, quand une voiture piégée explosa à l'aube. Le plafond s'écroula sur nous. Ce fut une période douloureuse et intense.

Cette photographie a été prise à Nápoles quelques jours avant l'extradition de Carlos Lehder. On peut y voir le journaliste Germán Castro conversant avec mon père.

Le Père Rafael García Herreros joua un rôle crucial pour convaincre mon père d'affronter la justice.

Pendant l'année où mon père fut incarcéré à La Catedral, nous avons passé presque tous les week-ends avec lui.

À La Catedral, notre vie de famille s'est rétablie. Sur ces photographies, mon père arbore le chapeau que je lui avais envoyé de New York.

La cellule de mon père à La Catedral.

Pas facile d'être en prison avec ma mère. Mais il y eut aussi ces moments de joie, comme à son anniversaire.

J'ai créé une entreprise appelée Escobar Henao destinée à la vente des vêtements inspirés de la vie de mon père, pour délivrer des messages de paix.

La rencontre des fils de Luis Carlos Galán et de Rodrigo Lara Bonilla fut un moment historique. Je leur ai demandé pardon pour le mal que mon père leur avait causé ; ils me dirent qu'ils me considéraient aussi comme une victime de la violence en Colombie (photographie gracieusement offerte par Iván Entel).

Pour la Journée nationale de la Paix en 2010, les Nations-Unies ont organisé une projection du documentaire *Les Pêchés de mon père*.

La projection de ce film m'a conduit dans plus d'une douzaine de pays. Le documentaire a emporté plusieurs prix.

Mon père.